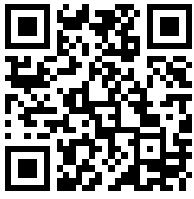
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

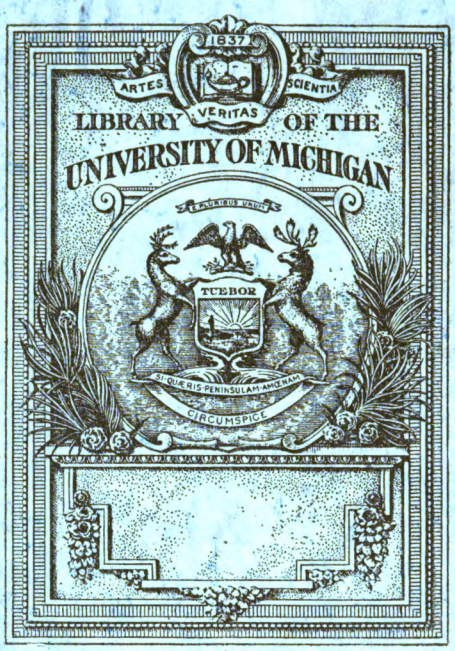
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381209

Digitized by Google

IMPRIMERIE FOURNITS DE BUREAUX LIBRAIRIE
CARTES A JOUER
G. GEUENS-WILLAERT
5, Place St Jean, 5
BRUGES



Digitized by Google

Digitized by Google

1946
34

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-HUITIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XLVIII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49
—
1906

Digitized by Google

Digitized by Google

LA SOCIÉTÉ A GENÈVE

SOUS L'EMPIRE FRANÇAIS.

De l'avis unanime de tous les historiens, il n'est pas d'annexion plus brutale que celle du territoire de Genève à la République française, en l'an 1798, par les bons soins du Directoire exécutif et par l'entremise du citoyen Desportes. Je n'ai pas à retracer ici les détails de cette « intrigue », que je raconterai dans une prochaine publication : vexations douanières, entretien d'un parti français dans la ville, dures conditions imposées à son régime économique, négociations, rien ne fut négligé par le Directoire pour réaliser ce vaste plan d'unité territoriale qui élargissait la France jusqu'à une frontière idéale. On se soucia fort peu du droit des nations, proclamé tout haut, avec tant d'éloquence — ou de rhétorique — par les orateurs de la Législative et de la Convention ; la maxime d'État fut la seule vraie, et le gouvernement d'un pays qui avait subjugué les autres peuples par ses idées, ne rêva rien moins que les réduire par la force.

Le 13 avril 1798, M^me^ de Staël, de son château de Coppet, écoutait grandir, puis s'éloigner vers Genève, le cliquetis des armes, le murmure des troupes qui allaient violer un beau passé héroïque et asservir la vieille cité de Calvin. Deux jours après, à midi, par le clair soleil d'avril, l'armée française faisait son entrée bruyante dans la ville endeuillée, et, dans les rues, on n'entendait que le roulement des canons sur le pavé, le bruit des fanfares, et la

383982

Digitized by Google

joie brutale d'une troupe heureuse du repos enfin trouvé.

Le soir même, une minorité infime du gouvernement décidait l'annexion de Genève à la France : mais elle avait délibéré entourée d'un détachement de soldats français, baïonnette au canon. Tandis que le résident Desportes envoyait à son gouvernement la dépêche si connue : « Citoyens directeurs, Genève est dans l'allégresse et dans le bonheur », tout le monde était dans la consternation, et bien des Genevois ont encore dans leurs vieux papiers des lettres où il est fait part de la tristesse qui alors étreignait les cœurs (1).

Dans de telles conditions, qu'allait être l'attitude de la société genevoise? D'après tous les documents de l'époque, il semble qu'il y ait eu alors une lassitude infinie, un regret immense de ce passé lumineux où l'on peut lire la Réforme : On se prit donc à vénérer les traditions; ne pouvant supporter l'« intrusion » étrangère, les Genevois se résolurent à vivre dans le passé. En même temps, ils affirmèrent leurs sympathies, d'autant qu'ils étaient malheureux : ces sympathies allèrent aux pays de race anglo-saxonne. Ce culte du passé et ces amitiés nationales, tels sont les traits principaux des salons genevois à l'époque française.

Ces préférences anglo-saxonnes existaient à Genève dès le début du XVIII^e siècle. « Le salon d'Ami Lullin, pasteur et professeur, dit M. Pictet dans sa belle étude sur Pictet de Rochemont, était décoré des portraits du roi Guillaume III, de la reine Anne, du duc de Malborough, de l'électrice Sophie, et du chancelier d'Angleterre, à l'exclusion de tous autres personnages. » Vers la même époque, s'ouvrait un *debating club*, où s'assemblaient les Genevois et les membres de la colonie britannique pour discuter en anglais sur des sujets politiques et sociaux. « On parle trop bien anglais à Genève », disait

(1) Consulter à ce sujet les lettres réunies par M. Galiffe sous le titre: *D'un siècle à l'autre* (1^er volume, page 449).

Digitized by Google

Napoléon. Et, en 1814, l'historien Sismondi publiait un livre de *Considérants sur les relations de Genève et de l'Angleterre*. Il ne faudrait pas voir là une poussée subite de l'opinion vers un peuple dont Napoléon était l'ennemi acharné, un élan sympathique qui ne serait que le symbole d'une haine à l'égard de la nouvelle domination; depuis longtemps, à Genève, on aimait les Anglais : on ne fit qu'affirmer cette tendance, au moment où c'en était fait de la liberté. Ces sentiments se manifestaient tout particulièrement dans une revue dont le titre est significatif *La Bibliothèque britannique*. Fondé en 1796, au moment où l'on commençait à sentir la pression du gouvernement français en vue d'une annexion prochaine, ce périodique paraissait deux fois par mois. L'un des principaux motifs de cette préférence accordée à la Grande-Bretagne était, nous dit M. Pictet, « le désir d'opposer à l'étude des théories, si séduisante pour les hommes ardents et légers, mais si vaine dans ses résultats, l'étude des faits, seul guide capable de conduire à la vérité; et dissiper, à l'endroit de l'Angleterre, une ignorance profonde, fruit de la haine nationale ». Il y avait une certaine énergie à maintenir une publication qui glorifiait l'implacable ennemie de la France. Et de fait, comme le constate M. Pictet, « on n'y trouve pas une ligne d'éloge à l'adresse du régime napoléonien ». C'est une façon détournée, mais hardie, de faire la guerre à un régime que de vanter les idées contraires à ce régime, de faire l'éloge d'un gouvernement constitutionnel, lorsque Napoléon prétend régner d'une façon absolue, de vanter l'art, la littérature et la science anglais au moment où le César français veut exterminer la Grande-Bretagne. En tout cas, le sort de la revue fut brillant, et elle rencontra beaucoup d'encouragements en Angleterre, d'où le prince régent lui envoyait un secours de 500 livres sterling « en récompense des services rendus par ce journal à l'Angleterre, aux lettres et aux sciences »; et à Paris même, auprès d'hommes illustres, tels que Chaptal, Lacépède, Lalande;

Digitized by Google

à Coppet, enfin, Mme de Staël ne cachait pas son enthousiasme.

Cette revue semble l'expression typique de l'*intellectualisme* genevois sous la domination française. Voltaire, de son château de Ferney, où la vie semble un long tournoi d'esprit, de galanterie et d'idées, où le paradoxe pétille en éclats de rire, Voltaire a transformé la société genevoise, dont la tradition semblait remonter à Calvin pour aboutir à Rousseau. Et les salons iront se multipliant, les correspondances s'établiront, les personnages auront le sourire aux lèvres, la glace sera rompue. Cette vie de l'esprit, elle se résume dans le salon de Mme de Staël, à Coppet, d'où va et où vient, en un brillant chassé-croisé, la pensée genevoise et ... celle de l'Europe. Coppet ! De là part l'opposition contre Napoléon, et, dans le fait de cette adoration générale à l'endroit de Mme de Staël, exilée par le despote, il y a une bravade au régime césarien. Cette femme illustre s'entourait des Pictet, de Sismondi, Bonstetten, du préfet Barante, du savant maire Maurice : le tout-Genève était là, écoutant la parole de la bannie, et prenant chacun de ses mots pour thème à dissertation ou à correspondance. Cette bravade, Napoléon l'avait bien comprise, et, à la fin de l'année 1810, le préfet Barante, devenu suspect pour ses sympathies et son assiduité à Coppet, dut quitter Genève, disgrâcié : c'était un crime d'avoir causé à un proscrit. Et les Genevois le sentaient si bien, que « tous les corps de la ville lui envoyèrent des députations pour lui exprimer leur estime, leur reconnaissance pour ses services, pour son affection aux Genevois et leur grand regret pour son futur départ » (1).

L'attachement des Genevois à leurs anciennes institutions ne fut pas tel qu'il empêchât aucun contact entre eux et le monde officiel français. L'intellectualisme lui-même rapprocha les deux nationalités. Il ne faudrait pas se

(1) Cf. *Journal manuscrit d'Ami Dunant*, 7e cahier.

Digitized by Google

représenter, comme l'ont fait quelques historiographes, la société genevoise campée en une superbe attitude de révolte et d'insoumission morale : je crois plutôt que le maintien d'alors était une indifférence aimable, une réserve polie, et parfois même... des sympathies avouées. L'Académie et les rapports intellectuels, les relations entre la municipalité et les fonctionnaires, et surtout l'esprit conciliant des préfets français amenèrent une certaine détente dans l'opinion publique, au moins celle de la classe éclairée.

L'Académie, dont l'institution remontait à plus de trois siècles dans un passé où apparaissent les grandes figures de Calvin, de Théodore de Bèze, d'Agrippa d'Aubigné, était un des liens les plus solides qui rivaient Genève à sa tradition. Le 7 juillet 1809, un décret rattachait cette académie à l'Université impériale de France. Les avantages s'en firent bientôt sentir : en mars 1810, un décret créait quatre bourses et huit demi-bourses en faveur des étudiants en théologie, et la bibliothèque publique recevait du grand-maître Fontanes des envois de livres considérables. Le rapprochement est plus apparent encore entre les savants d'origine genevoise et les Français ; ceux-là négligeaient toute idée d'indépendance politique, et s'absorbaient entièrement dans les travaux de l'esprit : Pyrame de Candolle professait la botanique à Paris, le physicien de Saussure obtenait une des cinq places d'inspecteurs de l'Université de France, l'historien de Sismondi se laissera gagner à la cause de Napoléon, pendant les Cent-Jours. La culture française opérait une sorte de séduction.

La municipalité était en relations administratives avec les fonctionnaires français ; dans tous les papiers, témoignages de ces rapports administratifs, il y a une note générale de politesse et de déférence absolue. D'ailleurs, les Français donnaient des réceptions fort brillantes, auxquelles les édiles genevois ne dédaignaient pas de participer ; les préfets de l'Empire, Barante, Capelle, tenaient

Digitized by Google

un train de maison fort honorable. On le voit dans les correspondances. M^lle Galiffe écrit au baron de Rall, à Saint-Pétersbourg, en octobre 1812 : « Hier, il y eut un très beau déjeuner chez le préfet, où M^me Rilliet-Huber et son mari étaient. Dimanche on donnera un bal à l'impératrice Joséphine chez le colonel Saladin... », etc. (1)

Les Genevois, enfin, en leur qualité de citoyens français (en vertu de l'art. 1^er du traité de réunion), pouvaient être nommés fonctionnaires de l'Empire. Ils ne s'en firent pas faute et, en confrontant un *Tableau de l'administration départementale et communale* dressé en 1812, avec les *Généalogies genevoises* de M. Galiffe ou le *Dictionnaire des Genevois* de M. de Montet, on voit beaucoup de noms des vieilles familles genevoises figurer dans la liste du fonctionnarisme impérial.

De leur côté, les préfets français n'abusèrent pas de leur pouvoir, et firent tous leurs efforts pour concilier les décrets impériaux avec les libertés locales, ce qui n'était pas toujours facile. M. de Barante, père de l'historien, fut surtout apprécié; les *Souvenirs* de son fils en témoignent. « C'était au milieu de cette société, dit-il, que vivait mon père, mieux apprécié qu'il ne l'avait jamais été, entouré de prévenances et honoré non seulement pour ses qualités personnelles, mais aussi à cause de sa position. » J'ai dit précédemment les regrets qu'il laissa à Genève, et les marques de sympathie dont il fut l'objet à son départ, en 1810. L'homme qui lui succédait, le baron Capelle, venait de Livourne. Jeune, d'un physique avenant, il y avait lié avec la princesse Bacciochi, sœur de Bonaparte, des relations qui bientôt ne semblèrent plus purement administratives et qui offusquèrent l'empereur. A part cela, entièrement attaché à l'Aigle, convaincu de l'excellence du régime qu'il représentait, et d'ailleurs très mondain et excellent diplomate. Sa liberté d'allures sur-

(1) L'impératrice Joséphine habitait le château de Prégny, à 3 kilomètres de Genève.

Digitized by Google

prit un peu, tout d'abord; mais il sut vite se faire apprécier par son expérience professionnelle et sa délicatesse naturelle. Voici de lui un trait charmant : en 1811, il reçut l'ordre de faire une enquête sévère sur le cercle de la maison de la Rive, qui était le centre de causerie des Genevois de vieille souche; pour ne pas leur déplaire, le baron Capelle imagina de se faire recevoir comme membre du cercle, et alors seulement, il écrivit au gouvernement français que les soupçons portés sur cette assemblée étaient illégitimes, puisque lui-même en faisait partie...

Il eût été difficile de faire une opposition ouverte à un régime dont les représentants se montraient si aimables, et voilà pourquoi la vie politique à Genève sous le premier Empire est nulle; l'activité humaine tournée vers la science ou l'art (le mépris de la politique est très souvent lié à la culture intellectuelle), l'esprit conciliant des fonctionnaires, la surveillance rigoureuse des correspondances et de toutes les manifestations de l'esprit public, tout contribue à dégager les Genevois du souci d'un changement politique, d'une révolte héroïque contre les oppresseurs : c'est l'enlisement des énergies sociales, mais aussi le repos après l'agitation de la période révolutionnaire, et la satisfaction de ce besoin de tranquillité commun à tous les peuples qui viennent de subir de grandes secousses.

On se borne à conserver religieusement toutes les institutions du passé. La *Société économique* et la *Société de bienfaisance*, l'*Académie* gardent jalousement les vestiges de l'ancienne indépendance, tous les éléments qui serviront à la rétablir au cas échéant. Et la vie politique consiste à sauvegarder les biens nationaux contre les convoitises du gouvernement français.

Seuls se détachent sur le profil terne de cette histoire, les figures de ceux qui préfèrent l'exil au spectacle journalier des étrangers installés dans la ville; les uns colonisent, d'autres se battent au service des ennemis de la France, d'autres enfin se retirent à la campagne pour fuir toute promiscuité. Au premier rang, ceux auxquels le

Digitized by Google

traité de réunion interdisait le titre de citoyens français : Francis d'Ivernois, Mallet du Pan et du Roveray. Tous trois, ils se retirèrent en Angleterre, d'où ils purent lancer des brochures hostiles au gouvernement français; le premier ne rentra à Genève qu'en 1814, après la proclamation d'indépendance, les deux autres moururent en terre d'exil, sans avoir revu leur pays natal.

Beaucoup combattent au service de l'étranger contre Napoléon : malgré les menaces de l'empereur, ils s'engagent dans les armées anglaises; tel le lieutenant-colonel Galiffe, très apprécié par Wellington, dont la vie est une lutte épique contre l'armée impériale, depuis l'Espagne où il encourage les guérillas jusqu'à Waterloo; tels Joly, Strubing et Gallay sont lieutenants-colonels en Autriche; Philippe d'Ivernois, colonel prussien; Des Arts et Gautier, capitaines en Prusse.

Il en est qui vivent à la campagne : Pictet de Rochemont s'occupe d'agriculture, à Lancy, et ses fils pratiquent, en Russie, l'élevage des moutons mérinos, sur une grande échelle.

En résumé, le culte de la tradition, une sympathie manifeste pour les pays anglo-saxons, le développement de la culture intellectuelle, et par suite, l'absence de vie politique, si l'on fait abstraction de quelques personnages intransigeants : tels sont les caractères distinctifs de la classe éclairée de la « bonne ville » impériale.

Il est plus difficile de se faire une idée de l'opinion populaire. Pour nous renseigner sur l'opinion de la classe cultivée, nous avons pu consulter des lettres, un journal manuscrit tenu au jour le jour jusqu'en 1811. Il n'en est pas de même pour ce qui est du grand public; à cet égard, la meilleure source de renseignements consisterait dans des journaux; mais, on le sait, Napoléon s'était rendu maître de toute la pensée : il l'avait assujettie. Point de journal où l'on puisse suivre pas à pas le progrès de l'influence française; une feuille d'avis, purement commerciale; le préfet Capelle essaie, en 1811, de fonder, suivant

Digitized by Google

les instructions du gouvernement central, un de ces journaux de district destinés à capter la pensée au profit du régime absolu : la durée du *Journal du Léman* fut d'ailleurs éphémère; enfin, les comptes rendus du correspondant de la *Gazette de Lausanne*, à Genève. De lettres, point; l'instruction primaire était fort peu développée sous l'Empire, Napoléon attribuant la majeure partie du budget de l'instruction publique à l'enseignement secondaire et supérieur, dont il voulait faire les bases de la société nouvelle.

Cependant, deux manifestations graves font saillie dans les papiers officiels et les dossiers en sont volumineux.

Dans la nuit du 29 au 30 mars 1811, un libelle manuscrit fut placardé sur la place du Molard : c'est une strophe de huit vers fantaisistes, que voici, dans toute son intégrité orthographique :

Ventre-vuide, 30 mars 1811.

Oh grand Napoléon
tu vois ce peuple immence
qui sans pain ne vin
célèbre ta naissance
Puis le destin
pour accomplir tes vœux
te faire autant de bien
que ton peuple est heureux.

Signé Grande misère maire
le premier qui otera cela que
le diable lui casse les doits

Pour copie conforme
Crève faim,

L'enquête n'aboutit à aucun résultat; le libelle, immédiatement enlevé par le commissaire spécial de police, fut très peu lu, si du moins l'on en croit le rapport du maire Maurice au préfet : « Cet écrit a été très peu vu, n'a fait d'autre sensation que celle d'exciter le mépris de ceux qui en ont eu connaissance. » En tout cas, il y a là une manifestation isolée, très énergique, bien que treize années se

Digitized by Google

soient écoulées depuis l'annexion de Genève à la France.

Deux ans plus tard, le 7 mars 1813, à 10 heures du soir, un officier supérieur du 8e régiment d'infanterie légère, en garnison à Genève, rentrait chez lui, revenant de faire l'appel à la caserne. Dans la rue de Cornavin, il rencontra plusieurs jeunes gens en belle humeur et frappant de leurs cannes les portes des maisons et les devantures des magasins, et les engagea à ne point continuer leur tapage. Il lui fut répondu par des injures dont je ne puis reproduire ici les termes orduriers; et, en même temps, on lui distribuait quelques coups de bâton. Survinrent quelques militaires français qui défendirent leur chef et s'emparèrent des manifestants pour les conduire au poste de police. Il résulte de vingt témoignages que le commandant et ses prosélytes se seraient livrés, durant le trajet, à des actes de brutalité excessive à l'égard des inculpés. Ceux-ci, au nombre de cinq, sont d'un âge variant de 20 à 25 ans : un d'entre eux a 15 ans; ils sont tous ouvriers (en horlogerie), preuve du caractère populaire de la manifestation. En tout cas, cette rixe surexcita les esprits à un tel point que le préfet exhorta le commissaire à la prudence, lui conseillant même une punition relativement faible « *pour ne pas prolonger d'une manière fâcheuse, dit il, l'espèce de fermentation que les suites de cette rixe ont répandue dans la population* ». L'examen attentif des dépositions des témoins met en évidence la répugnance générale du public à l'égard du régime militaire, de la conscription; le vif contraste entre la brutalité provoquante des soldats et la courtoisie prudente des fonctionnaires civils; enfin, l'inquiétude de l'esprit public, surexcité et encouragé par les défaites de Napoléon.

On a découvert récemment (mars 1899), dans le clocher du Temple Neuf, dit Temple de la Fusterie, quelques documents intéressants. Ce sont de ces écrits que les ouvriers du temps composaient sur les événements de leur époque et scellaient, sous le couvert d'une boîte en zinc, dans le mur nouvellement édifié. Il existe entre autres un

Digitized by Google

document assez violent contre le régime impérial et les exactions du fisc et de la conscription : « Il y aurait, dit l'auteur, avec les larmes versées par les mères éplorées, assez d'eau pour noyer le tyran... » Et, sur une autre page : « Les Français sont entrés à Genève le 15 avril 1798, à 1 heure de l'après-midi, et se sont retirés le 30 décembre 1813, à 8 heures du matin, après nous avoir bien plumés (*sic*), ce qui fait qu'on ne les regrette pas. »

Tous ces faits montrent bien la violence de l'opposition populaire. Le peuple marque sa déception : il est vexé de l'intrusion d'une domination étrangère, au moment précis où la constitution de 1796 lui accorde enfin des droits égaux à ceux de l'aristocratie et supprime les privilèges. Mais ce sont là des protestations individuelles ; quel était l'état d'esprit des groupes constitués, des cercles ?... Le 15 janvier 1811, le ministre de la police rappelait au maire de Genève, qu'en vertu de l'article 291 du Code criminel, aucune association de plus de 20 membres ne pouvait se former « qu'avec l'agrément et sous la condition qu'il plaira à l'autorité publique d'imposer à la société ». C'était la le prétexte d'une enquête sur les cercles de Genève. Le rapport du maire, approuvé par le préfet Capelle et le baron de Melun, commissaire de police, singulièrement conciliant en cette affaire, porte que toutes les sociétés d'alors n'avaient d'autre but que la récréation. Suit la liste des clubs : le cercle de la Rive, conservateur, composé de 115 membres, tous de société choisie ; — le cercle des Maronniers, qui se réunit aux beaux jours sur la promenade de la Treille pour causer politique ; les membres en sont sexagénaires : « ils emporteront avec eux, dit l'enquête, des opinions qui ne se réaliseront que dans le tombeau » ; — le cercle des Grenadiers, qui se réunit « pour boire un bon verre de vin après les fatigues de la journée (*sic*) » ; — la société de l'Égalité, celle des Braillards, et d'autres encore dont les noms turbulents masquent, paraît-il, des intentions très pacifiques. Le rapport du maire est très optimiste : « On ne peut guère compter

Digitized by Google

des clubs révolutionnaires que depuis 1794, délibérant et dictant la loi, jusqu'au moment de la réunion de Genève à la France. A cette époque, les cercles de Genève ont commencé à se rétablir sous d'autres règlements, plus sages et plus rapprochés de leur origine. La France s'acheminait à grands pas au repos intérieur et à la gloire, et arrivée enfin au plus solide des gouvernements, sans un monarque aussi puissant qu'éclairé, les sociétés n'ont plus été occupées d'objets étrangers à leur réunion, et la récréation est leur seul et unique but. » Ainsi apparaissent ces réunions publiques, patentées et surveillées, où la police peut intervenir au moindre scandale.

Des manifestations brutales, individuelles et par là même bien sincères, toutes injurieuses à l'égard de la domination étrangère; la presse surveillée, le manque absolu de journaux libre-penseurs; une répulsion invincible pour le régime militaire, le culte passionné de la tradition, tels sont les principaux courants de l'opinion publique à Genève durant l'occupation française.

LÉANDRE VAILLAT.

Digitized by Google

FRAGMENTS DE VIE

VOYAGE DE NOCES A ROME[1]

Dès la Riviera de Gênes, Henri avait préparé un plan détaillé d'excursions. Il voulait absolument montrer la Ville éternelle à sa bien-aimée en remontant le cours des siècles. Renaissance, moyen âge, Rome antique. Celle-ci, son véritable domaine, devait être le point capital et le couronnement de l'œuvre. Pourtant Alice élargit le programme en commençant par la Rome immédiatement contemporaine, par la vivante cité moderne, qui lui inspira tout de suite le plus vif intérêt.

Sans doute elle se laissa volontiers conduire dans les musées et dans les églises; elle admira avec conviction les merveilles du dôme de Saint-Pierre et les collections du Vatican; elle écouta même avec attention les profondes dissertations artistiques que lui prodigua son mari. Mais Henri s'aperçut sans peine qu'elle n'était jamais tout à fait à la question; ou tout au moins qu'elle n'avait pas le feu sacré. Tout ce qu'il lui racontait, elle l'avait appris ou à peu près en pension, elle en avait entendu parler, elle en avait parlé elle-même à l'occasion. Maintenant qu'elle avait la réalité même devant les yeux, elle la regardait comme on regarde des choses qu'on sera bien aise d'avoir vues, mais l'ivresse céleste qu'il attendait ne venait pas.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 août 1906.

Digitized by Google

Par contre, elle était attirée et retenue par mille détails tout à fait accessoires selon lui.

La table d'hôte était pour elle une mine de découvertes toujours nouvelles. Il n'y eut bientôt plus un seul pensionnaire qu'elle n'eût classé et muni de quelque épithète moqueuse. Chaque arrivant subissait sans s'en douter un sévère examen. C'était surtout les toilettes des dames qui lui offraient d'abondants sujets d'étude. Ce public international, très mélangé de provinciaux allemands — comme il prêtait à la critique et à la plaisanterie!

Elle s'arrêtait dans les rues devant presque tous les étalages. Au Vatican, elle l'entraînait doucement quand après une demi-heure d'extase il ne pouvait s'arracher à la madone de Foligno; à son tour, il était quelquefois obligé de la rappeler à la réalité au moment où elle était plongée dans la contemplation des trésors étalés dans une boutique de bijoutier ou dans un magasin de modes. Dans les musées et dans les églises, le public qui l'entourait l'intéressait souvent beaucoup plus que les tableaux et les statues.

« As-tu vu cette jolie Française?... Et le Monsieur? Dis donc, est-ce que c'était son mari? »

C'est ainsi qu'elle l'interpellait en sortant de Saint-Pierre à Vincoli.

« Où? Qui? reprit-il sans comprendre.

— Eh! devant nous, près du Moïse. »

Il n'avait rien vu du tout, et au surplus, pour lui, devant l'œuvre gigantesque de Michel-Ange, il n'y avait pas de jolie Française.

« Tu as donc tes yeux dans ta poche », lui lança-t-elle d'un ton légèrement boudeur.

Il reconnut ses torts, non sans penser intérieurement que ses yeux à elle ne regardaient pas comme ses yeux à lui.

Pendant leurs promenades, même différence dans leurs points de vue respectifs. Il avait profité de quelques après-midi de soleil pour lui montrer les sites incomparables de la villa Bor-

Digitized by Google

ghèse et de la villa Doria Pamphili, l'admirable vue sur Rome, de la Passeggiata Margherita, qui monte en serpentant au vieux mont Janicule. Là, comme pendant leurs visites répétées au mont Pincio, elle regardait tout autre chose que ce qu'il aurait pensé. Elle admirait les attelages qui promenaient l'aristocratie romaine, les chevaux de sang, les cochers galonnés; tandis que lui était frappé par une échappée sur le dôme de Saint-Pierre ou une teinte inaccoutumée sur la chaîne des monts Sabins. Il évitait la foule; elle n'était jamais si contente qu'au milieu de l'encombrement des promeneurs. Mais elle refusait énergiquement d'entreprendre des études de mœurs populaires ou de s'engager dans le dédale des rues étroites où il aurait voulu l'emmener. Entrer là-dedans, dans cette puanteur! Dans cette saleté! quelle horreur! et pourquoi faire! C'était à y attraper la peste! Jamais de la vie!

Dès le lendemain de son arrivée, Henri s'était rendu au modeste atelier de son ami Osterdingen, situé dans un quartier éloigné, devant la porte del Popolo. Mais on lui avait dit là que celui qu'il cherchait était en convalescence à Capri et qu'il ne rentrerait que la semaine suivante. Il comptait donc avec impatience les jours qui le séparaient du retour de ce fidèle ami. Il sentait qu'il lui fallait comme un appui extérieur pour retrouver les grands enthousiasmes de sa jeunesse. Alice aussi, sans aucun doute, le comprendrait mieux lorsqu'elle respirerait un autre air intellectuel. Il avait cru l'arracher d'un seul coup à l'entourage où elle avait vécu, la transplanter dans une nouvelle terre, dans la sienne; il lui fallait se convaincre chaque jour de plus en plus qu'il s'était trompé. Alice était solidement enracinée dans son sol natal. Les faits divers du pays — rapportés consciencieusement par la bonne maman dans de longues lettres — l'occupaient beaucoup plus que tout ce qu'elle voyait de nouveau autour d'elle. Elle était à Rome, son esprit était à Berlin.

Lorsqu'ils se trouvaient le soir dans le salon de l'hôtel, Henri, lui-même, devait quelquefois se faire violence pour se rappeler

Digitized by Google

qu'il était bien à Rome. Les trois familles berlinoises semblaient être venues là tout exprès pour pouvoir écouler une bonne fois en petit comité tous les commérages dont elles avaient une ample collection. Ce qu'on avait vu dans la journée était vite dit; on expédiait cela comme une corvée; mais le flot de la conversation devenait inépuisable dès qu'on revenait aux sujets favoris : les réunions de l'hiver précédent, les derniers petits scandales, les fiançailles faites et à faire, les grands concerts, les premières — admirable canevas pour une conversation d'hôtel, à Rome! Alice était là dans son élément; elle tenait le dé de la conversation; elle montrait une telle animation et un esprit si pétillant que les trois familles n'en tarissaient pas sur le bonheur d'Henri d'avoir épousé une femme si spirituelle. Qu'avait-il donc cherché? Pourquoi était-il là? Ne pourrait-il pas attirer à lui, faire vivre de sa vie intérieure cette femme à laquelle il s'était uni pour toujours? Ou bien, était-ce elle qui allait lentement l'enliser?

Non, jamais! Cela ne serait pas. Le moment était venu d'agir avec autorité avant qu'il fût trop tard; c'était l'heure de se montrer seigneur et maître...

Mais, au fait, qu'est-ce qu'il lui dirait? Qu'avait-il à lui reprocher? D'être ainsi et non autrement? L'avait-elle trompé? Ne l'aimait-elle pas à sa manière; aussi ardemment qu'auparavant? Ne retrouvait-il pas aussi ces élans de tendresse passionnée, ces moments célestes de félicité sans mélange qu'il connaissait bien? Devait-il troubler ce bonheur par des reproches despotiques, dont le succès était douteux? Ne ferait-il pas mieux de se fier au temps pour amener une transformation, qui d'ailleurs ne pouvait pas être subite? Et il comptait toujours sur Rome comme sur son alliée la plus puissante. Aussi bien n'avait-il pas encore tenté l'épreuve décisive.

Un matin qu'ils sortaient de l'hôtel pour entreprendre leur expédition journalière, un homme arriva comme une bombe sur Henri, se jeta à son cou et le serra dans ses bras avec une telle impétuosité qu'il faillit lui faire perdre la respiration.

Digitized by Google

« Ah, vieux copain, toi ici! Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? Je serais venu... Mais, n'en parlons plus... Viens là un peu que je te voie! Hé! hé! tu n'as pas rejeuni... moi, non plus. Et c'est Elle?

— Parbleu, qui serait-ce?

— Madame, un vieil ami de votre mari... enchanté... »

En disant ces mots il avait lâché Henri encore tout étourdi pour prendre les mains d'Alice et les secouer avec une cordialité démonstrative.

Alice interdite regardait ce monsieur, regardait son mari; car il ne lui était pas venu à l'esprit que ce demi-sauvage, avec ce chapeau de feutre digne d'un brigand, cette barbe en désordre et cette mise plus que négligée, pût être Osterdingen, l'ami d'enfance, dont Henri lui avait tant parlé.

D'ailleurs, la joie d'Henri n'était pas moindre que celle de son interlocuteur, quoiqu'elle se manifestât avec des formes moins primitives. Tout de suite il s'était dit : « Maintenant tout ira bien! » Et les deux amis eurent bien vite tant de choses à se dire qu'Alice dût leur insinuer que l'entrée d'un hôtel n'était pas une place convenable pour s'épancher. En même temps elle invita poliment M. Osterdingen à monter dans leur chambre.

« Proposition divine! reprit celui-ci lâchant Henri pour la seconde fois et secouant encore les mains d'Alice. Mais irréalisable! Je n'ai pas le temps. — Esclave, bête de somme, chien d'attache au travail. — Une horrible commande d'un Américain! — Des nymphes allégoriques pour une fontaine! A-t-on idée de ça? Mais la nécessité! — Maudite nécessité! — Henri je te défends sous peine de mort de venir dans mon atelier! Au contraire, ce soir... Tu connais bien notre vieux cantonnement. Tu y trouveras quelques vieilles connaissances et quelques nouvelles, ... et une goutte d'un Castelli romain... Mais ne dévoilons rien... Vous viendrez? C'est décidé!

— Nous viendrons, répondit Henri avec un joyeux signe de tête. Et maintenant? Ne nous accompagnes-tu pas au moins un bout de chemin?

Digitized by Google

— Pas de ça! Moi à mon travail, vous au vôtre. Et c'est un travail de voir Rome et pas un mince, mais plus agréable que des nymphes de fontaine. Ah! ah! les vieux bonzes n'étaient pas nuls! Donc, à ce soir *à la via di Crocebianca* — neuf heures et demie précises. Bonjour! »

Il s'éloigna à grandes enjambées sans soulever son chapeau de brigand, leur fit encore un signe amical et disparut au coin de la rue.

« C'est là ton meilleur ami? » demanda Alice après qu'ils eurent fait quelques pas sans rien dire.

Henri ne saisit pas le ton légèrement étonné de cette question.

« Oui, mon meilleur ami ... l'unique, à dire vrai. Quel effet t'a-t-il fait?

— Je ne peux encore le juger. Son extérieur...

— Un artiste, ma chérie, un ... vrai! L'âme est haute, tu peux m'en croire. Ce soir tu feras la connaissance d'un monde tout nouveau et je suis persuadé — [illegible]ement persuadé — qu'il te plaira.

— Est-ce un endroit où les dames peuvent aller? »

Henri avait un mot amer sur la langue. Il le garda pour lui et dit seulement :

« Une femme peut aller partout où son mari la conduit. »

*
* *

Après le dîner, Alice s'excusa auprès des trois familles berlinoises de ne pouvoir chanter certaines romances qu'elle avait promises, son mari voulant absolument l'emmener dans une Osteria. Les trois familles déplorèrent sincèrement la perte qu'elles faisaient, d'autant plus qu'on attendait ce soir-là une quatrième famille — fraîchement débarquée de Berlin — et on parla du projet d'Alice comme d'une action extraordinairement hardie et contraire à toutes les habitudes.

Lorsque Henri pressa le départ, vers neuf heures et demie, elle lui demanda encore quelques minutes pour remplacer l'élé-

Digitized by Google

gante robe claire, qu'elle avait mise pour dîner à table d'hôte, par un costume de voyage plus simple. Henri savait par une expérience journalière combien ces « quelques minutes » devaient durer. Comme il ne voulait pas faire attendre ses amis après une séparation de tant d'années, quoiqu'il eût jusqu'alors supporté patiemment chaque jour deux ou trois changements de toilette, il crut pouvoir s'opposer cette fois avec énergie à cette prétention.

Alice objecta qu'elle trouvait vraiment malheureux de mettre pour aller dans une guinguette la robe qui, de l'avis de tous, lui allait le mieux. Henri n'y entendait rien. Il répliqua avec une vivacité inaccoutumée que ses amis pouvaient pour le moins prétendre aux mêmes honneurs que l'insipide société de la table d'hôte. Et de fil en aiguille — pour la première fois depuis leur mariage — ils s'offrirent une petite dispute en règle, qui leur gâta complètement l'humeur à tous deux. Alice se soumit enfin de mauvaise grâce et en boudant, avec le sentiment d'être victime d'une tyrannie criante et ils n'échangèrent pas un mot jusqu'à la via di Crocebianca, attenante à la pente orientale du Capitole.

La voiture qu'ils avaient prise les cahota dans une rue étroite, mal éclairée, et finit par s'arrêter devant une maison qu'une lanterne vacillante annonça comme l'osteria cherchée.

L'entrée n'avait pas précisément l'apparence hospitalière; sans doute pour faire valoir l'intérieur on avait renoncé à tout ornement extérieur. La porte aurait été vitrée si les carreaux n'en avaient été cassés et on y devinait des restes de lettres peintes. Ils entrèrent, en buttant contre un seuil disjoint, dans une pièce étroite, à moitié obscure, d'où s'échappait une odeur de vin presque suffocante. Cette pièce était sommairement meublée d'un comptoir d'une propreté douteuse, derrière lequel de gros tonneaux étaient empilés jusqu'au plafond; au comptoir deux hommes dont la seule vue aurait immédiatement provoqué l'intervention tutélaire du moins débrouillard des sergents de ville berlinois.

Digitized by Google

Du coup, Alice oublia sa dispute et comme un enfant peureux elle se serra contre son mari. Henri lui aussi ne songeait plus à leur petit désaccord, tout entier aux souvenirs qui l'envahissaient à l'entrée de ce vieux local familier...

Passé la pièce d'entrée, on arrivait à ce qui était vraiment la salle des consommateurs, et à la vérité un bon Allemand ne pouvait nier qu'elle eut l'air aussi inhospitalier que le vestibule. Un affreux carrelage de pierres, un plafond bas et enfumé, des murs grossièrement crépis, noirs de saleté, nus, des tables et des chaises d'une menuiserie rudimentaire, et au milieu deux uniques becs de gaz qui laissaient tout le reste de la salle dans une obscurité impénétrable. Dans un coin, l'œil distinguait peu à peu deux vrais Campagnoles, deux gars barbus, brunis par le soleil, le chapeau profondément enfoncé sur le front, les coudes sur la table, la tête appuyée dans les mains et aussi immobiles que s'ils eussent été empaillés ou plongés dans un sommeil magnétique. Les quatre ou cinq autres tables n'étaient pas occupées, excepté la table ronde du milieu qui, par suite de sa position favorable sous la parcimonieuse lumière, était évidemment considérée comme une sorte de table d'honneur. Là étaient assises six personnes, engagées dans une conversation si bruyante et si animée que l'entrée des deux nouveaux hôtes ne fut pas remarquée. C'est seulement lorsqu'ils arrivèrent devant la table, qu'on s'aperçut de leur présence et tout le monde se leva avec empressement pour saluer les retardataires.

Henri découvrit immédiatement deux figures connues, outre celle d'Osterdingen : l'architecte Palm et l'historien Burger. Il avait fait autrefois leur connaissance à Rome et les avait depuis rencontrés à plusieurs reprises en Allemagne. Les noms des autres personnes présentes ne lui étaient pas étrangers non plus. Il tenait les deux peintres Jacobi et Busse, dont il avait vu les tableaux aux expositions berlinoises, pour deux paysagistes de mérite et il savait par les lettres d'Osterdingen que M^lle^ Julie Sontag était à la fois peintre de fleurs et femme d'esprit.

Osterdingen ne s'embarrassa donc pas de présentations com-

Digitized by Google

pliquées. Il traitait Henri comme un vieil habitué, qui par hasard avait manqué quelques soirées, et il ne croyait pas pouvoir faire plus d'honneur à Alice que de l'admettre sans autre formalité. Tout le monde en fit autant. On respecta cependant la qualité de jeunes mariés des arrivants en les laissant s'asseoir l'un près de l'autre. Julie Sontag était à la droite d'Henri, Osterdingen à la gauche d'Alice. Ce dernier alla chercher immédiatement deux nouveaux verres, les rinça soigneusement avec du vin qu'il jeta sans façon sur le carreau, puis il les remplit. On trinqua et l'on but, six figures tendues regardaient le jeune couple pour observer l'effet de cette première gorgée.

« Admirable! dit Henri avec une figure de connaisseur ravi. La maison est restée à la hauteur. »

Pendant ce temps Alice n'approchait le verre de sa bouche qu'avec hésitation; il lui restait une inquiétude : la bouteille avait-elle été rincée comme les verres venaient de l'être?

A la vérité, elle n'avait jamais eu, une très haute opinion de ce que pouvait être une *osteria*, mais ses craintes étaient de beaucoup dépassées par la réalité. Pourtant, comme elle regrettait sincèrement la petite dispute qu'elle venait d'avoir avec son mari, et comme volontiers elle en eût demandé pardon, ce qui n'était guère possible en pareil lieu, elle s'efforça de dissimuler l'impression peu favorable que lui causait cette *osteria* tant vantée. Mais tout de même, l'entreprise était au-dessus de ses forces. Plus Henri s'échauffait, plus il déployait un entrain et une verve, qui étaient pour elle une nouveauté, plus son sourire devenait forcé et sa conversation laconique. Tout la surprenait — cette affreuse salle, les deux figures louches qu'elle apercevait, immobiles dans leur coin, le laisser aller de cette réunion et, par-dessus tout, la présence de cette étrange jeune femme, avec ses bandeaux plats et la simplicité affectée de sa mise. Quel lien de famille avait-elle avec l'un quelconque des assistants? Qui l'avait amenée? Qui l'accompagnerait chez elle? Une demoiselle qui allait seule dans

Digitized by Google

une *osteria*! Une émancipée alors ou quelque chose de pis. Et cette manière de parler aux hommes, de rire, de boire avec eux, comme avec des camarades! Henri semblait trouver cela tout naturel. Il buvait à sa santé et causait avec elle comme s'il l'eût connue depuis des années! Par bonheur elle était laide comme la nuit; cependant, lorsqu'elle riait, on ne pouvait s'empêcher de la trouver sinon jolie, du moins agréable. Et elle devait le savoir, car elle riait beaucoup. Manège de coquette qui connaît son métier.

Et les hommes? Alice avait tout le temps de les examiner. Aucun ne lui plaisait. Elle avait vu souvent des artistes chez son père; mais c'étaient des artistes de bonne maison. Ceux-là n'étaient dans une auberge que parce qu'ils eussent été impossibles dans un salon. Burger était encore celui qu'elle trouvait le mieux; c'était ce qu'on peut appeler un bel homme, avec une barbe bien soignée et une tenue irréprochable. Seulement, il avait un très faible organe qui contrastait d'une façon risible avec sa taille herculéenne, et il avait toujours l'air de courir après sa voix. Busse et Jacobi lui semblaient deux véritables bohémiens, quoiqu'ils n'eussent pas un extérieur aussi négligé qu'Osterdingen, l'ami d'Henri. Busse, un petit bonhomme agité avec un soupçon de moustache, tout le corps et toute la figure perpétuellement en mouvement, lui faisait tourner le cœur, et elle ne pouvait le regarder longtemps sans ressentir un violent agacement. Jacobi, visiblement le plus jeune de la société, mais pourtant en possession d'un genou déjà respectable, inclinait à l'embonpoint et au flegme, parlait lentement en détachant les syllabes, comme s'il eût pesé chaque mot et buvait d'une façon inconvenante. Enfin, l'architecte Palm, le doyen de l'assistance, qui avait passé la cinquantaine, se donnait le ridicule de vouloir paraître jeune, faisait la cour à Julie Sontag et riait bruyamment de la manière la plus déplaisante. Le charme qu'Henri trouvait à ces gens-là échappait complètement à Alice; des artistes de mérite, possible; des gens bien élevés, jamais...

Digitized by Google

De plus, elle sentait instinctivement qu'elle non plus n'aurait pas de succès dans ce monde-là. Elle était habituée à être la reine de toutes les sociétés où elle se trouvait, à être louée pour la vivacité et le charme de sa conversation. Ici, elle ne comptait pas. Sans doute on était pour elle plein de prévenances; mais elle ne pouvait se dissimuler que ces amabilités s'adressaient à la femme de son mari, et qu'en elle-même, elle n'existait pas. Personne ne s'occupait exclusivement d'elle; pas même Osterdingen, son voisin de table, qui aurait dû y être obligé par le plus simple savoir-vivre.

Et Henri? N'était-ce pas blessant pour elle qu'il parût là si complètement dans son élément, qu'il semblât trouver là un je ne sais quoi qu'elle ne pouvait pas lui offrir? Elle n'était donc pas tout pour lui; elle ne le comprenait pas! Et au bout de si peu de temps, il le lui faisait sentir! Sous le prétexte de lui montrer une osteria romaine, il reprenait ses plaisirs de jeune homme. Il l'emmenait avec lui; bientôt il viendrait tout seul... Et qui sait, si même aujourd'hui il ne l'eût pas laissée à la maison!...

Henri ne soupçonnait guère ce qui se passait dans l'esprit de sa femme. Il était trop occupé pour cela. Il nageait dans un océan de félicité. Il avait retrouvé Rome, *sa* Rome, cette atmosphère intellectuelle qui lui convenait si bien, cette société d'artistes qui parlaient sa langue, qui concevaient la vie comme il la concevait lui-même! Il lui semblait que c'était seulement maintenant qu'il arrivait à Rome. C'était là ce qu'il avait souhaité, c'est après ce moment-là qu'il avait soupiré. Et tandis qu'il parlait avec une animation croissante, il éprouvait une douceur infinie à sentir Alice auprès de lui. Il ne s'occupait pas d'elle, il ne lui parlait pas, mais son cœur se fondait dans une tendresse grandissante. Il ne s'aperçut pas qu'Alice n'ouvrait pas la bouche; il trouvait d'ailleurs tout naturel qu'elle écoutât. C'est pour elle qu'il parlait, et plus il s'animait, plus il songeait à l'effet qu'il pouvait produire sur elle. Il se présentait dans son plus beau rôle; et si cette idée lui ôtait toute clairvoyance,

Digitized by Google

elle lui donnait une verve intarissable. Cette soirée devait être décisive! Il le voulait.

Peu à peu et naturellement on s'était mis à parler du passé. Henri rappelait à Osterdingen toutes sortes de joyeuses fredaines et celui-ci se vengeait en faisant une peinture humoristique du jeune rêveur qu'était Henri Thoma.

« Je vous le dis, mes enfants, c'était touchant. Un peu idéaliste, romantique à en mourir, un jeune Allemand dans toute la force du terme.

— Eh bien, et toi?

— Moi aussi. *Corpo di Bacco!* qui m'aurait dit alors que je ferais des nymphes de fontaine pour un barbare Yankee? — Stupéfiant en vérité! — Julie, vous qui êtes une femme de ménage, une femme pratique, positive — pouvez pas comprendre?

— Pourtant, pourtant! protesta Julie Sontag, qui était en continuelle querelle avec Osterdingen sur les droits respectifs de la femme et de l'homme. Je crois bien que votre ami, tout professeur qu'il est, n'a pas vieilli plus que vous sur ce point.

— Ah! que vous avez raison! cria Henri avec chaleur. Et celui-là veut nous en imposer, du fond il est aussi incorrigible que moi.

— Malheureusement, malheureusement, soupira Osterdingen en se versant mélancoliquement une nouvelle rasade. On a la bêtise dans le sang. Chez lès savants, ... je l'admets. Mais nous? Pourquoi, nous autres Allemands, n'aboutissons-nous à rien? Parce que nous voyons toujours les choses autrement qu'elles ne sont. Il nous faut toujours poétiser, toujours nous leurrer nous-mêmes. Nous sommes trop bons diables. Je vous le jure, les hommes de la Renaissance étaient de rudes gaillards! »

Palm appuya vivement. Busse bondit et cria :

« Le romantisme, il n'en faut plus! »

Jacobi brailla :

« A ta santé! »

Burger caressa sa belle barbe et opina qu'il fallait laisser l'his-

Digitized by Google

toire suivre son cours. Henri vit que sa plaisanterie ne prenait pas.

« Le romantisme vient de Rome, dit-il. C'est ici qu'il a toute sa valeur. J'ai le courage de me proclamer un de ses fidèles; écoutez, j'ai un discours à faire là-dessus.

— Il est en voyage de noces, mes enfants, interrompit Osterdingen d'un ton d'excuse.

— Ne m'interromps pas! — C'est ici, en buvant ce vin de Campanie, ici, dans cette respectable *osteria* ici, dans la Ville éternelle, — ici où le romantisme est chez lui, ici, où je vous fais ma visite d'arrivée avec ma femme, — c'est ici que je veux chanter sa louange. Vous voulez le détruire? Essayez donc! Qu'est-ce donc que tout votre réalisme, sinon le vieux romantisme sous d'autres habits? Non, dites-vous? Enlevez donc au monde le sens de l'*irréel* : qui s'occupera encore de vos tableaux et de vos statues? Représentez ce que vous voudrez: ce ne sera bien que si vous faites de la réalité un conte et du conte une réalité! Vous cherchez la vérité; mais lorsque je rêve, mon rêve n'est-il pas vrai? Lorsque je m'enivre, mon ivresse n'est-elle pas véritable? Le romantisme est le grand peintre divin, qui embellit la toile grise de la vie de couleurs célestes. Vous voulez des preuves? Les murs de ce mémorable local sont gris, sombres; mais nous ne voudrions pas l'échanger avec la salle la plus brillante du palais du grand mogol. Notre imagination, excitée par le vin, évoque sur ces murs de magnifiques fresques représentant tout ce que le nom de Rome nous rappelle. De ces coins noirs, les génies familiers de l'art et de l'histoire surgissent sublimes à nos yeux. Ne rompez pas le charme, laissez la force magique de notre enthousiasme nous montrer à travers ce plafond bas et enfumé la radieuse gaîté du ciel qui a vu naître Raphaël. — Tous les chemins mènent à Rome, toutes les voies de l'esprit humain mènent au romantisme. Rome n'a pas été bâtie en un jour, mais on peut la comprendre en une nuit. C'est ainsi qu'un jour elle s'est offerte à nous et que depuis nous errons dans la vie comme les membres d'une association

Digitized by Google

secrète. Lorsque nous nous rencontrons, nous nous reconnaissons mutuellement au reflet du ciel romain qui se voit dans nos yeux. Rome nous a réunis avant que nous nous connaissions de vue. C'est pourquoi je lève mon verre plein de ce nectar qui déjà transportait d'ardeur le vieil Horace, et je bois à la vérité que nous rêvons, au rêve qui devient ici une réalité. Vive Rome, la plus belle féerie que l'humanité ait écrite de son sang en traits immortels! — Vive Rome! »

La chaleur de cette improvisation entraîna ceux même qui comme Busse et Jacobi n'étaient pas entièrement de l'avis de l'orateur. Le vin avait déjà échauffé les têtes; cet heureux toast mit la joyeuse humeur à son comble : Osterdingen, avec sa brusquerie habituelle, entoura l'orateur de ses bras; Julie lui donna une chaude poignée de main; Alice ne put dissimuler un sentiment de fière satisfaction. On choqua les verres; les deux Campagnoles dans leur coin en semblèrent réveillés; tout au moins ils donnèrent à croire qu'ils étaient des êtres vivants. Osterdingen se dirigea subitement vers eux avec sa bouteille, remplit leurs verres vides et leur proposa de porter la santé de Rome.

Cette prévenance mit les deux drôles en gaîté; ils acceptèrent avec la grâce d'hommes du monde l'aubaine qui leur survenait et la savourèrent avec reconnaissance.

Lorsqu'il revint à la table d'honneur, où pendant ce temps une discussion animée s'était engagée sur le romantisme, le réalisme, l'impressionnisme et un tas d'autres choses en « isme », Alice se tourna vers lui et lui demanda ce qu'il avait dit du mariage de son ami.

« Je m'en suis réjoui — cela va de soi! reprit-il d'un ton cordial. Je suis partisan fanatique du mariage. La seule existence digne de l'homme!

— Pourquoi ne l'imitez-vous pas ? »

Il sursauta comme si une vieille blessure se fut rouverte. Pourtant il se remit immédiatement et répondit suivant son habitude :

Digitized by Google

« Je n'ai rien à offrir à ma femme. Du marbre en fait de pain — pas facile à digérer. Mais vous ne buvez pas... »

Il était facile de voir qu'il détournait la conversation. Alice savait ce qu'elle voulait savoir. Osterdingen évidemment était au mieux avec Julie Sontag. Ils s'étaient regardés plusieurs fois tous deux d'une manière... On ne trompe pas un œil de femme ! Et preuve convaincante, ils ne se parlaient presque jamais. C'est qu'il ne leur manquait pas de meilleures occasions...

Elle avait une envie folle de pousser plus loin sa petite enquête. Elle se pencha de nouveau vers Osterdingen et sans plus de préambule le pria à mi-voix de lui donner quelques renseignements sur M^lle^ Sontag.

En même temps elle le regardait droit dans les yeux. Il ne sourcilla pas.

« Que voulez-vous savoir d'elle ?

— Comment se fait-il qu'elle soit seule ici ? »

Le sculpteur la regarda avec étonnement.

« Seule ? Il me semble que nous sommes avec elle.

— Je veux dire ... sans famille, sans protection.

— Sa famille est en Allemagne.

— Et elle... ?

— Elle est de ces personnes qui se protègent toutes seules.

— Sans doute, mais une jeune fille... Pourquoi est-elle venue seule à Rome ?

— Pour apprendre quelque chose; pour apprendre à voler de ses propres ailes ?

— Et vous trouvez cela féminin ?

— Pourquoi ne serait-ce pas féminin ? — reprit Osterdingen en regardant si fixement Alice qu'elle dût baisser involontairement les yeux — qu'une jeune fille veuille se subvenir à elle-même au lieu de rester à charge à autrui ?

— Hum ! Dans notre monde, on trouve inconvenant qu'une jeune femme sorte seule le soir.

— Dans votre monde ? Ah ! vous devez être bien riche ?

Digitized by Google

— Pourquoi cette question ?

— C'est que dans ce cas on trouve généralement inconvenant que les autres ne le soient pas.

— Permettez, Monsieur... »

Alice ne put achever la réplique qu'elle avait au bout de la langue. Jacobi, qui, malgré son flegme, était un ardent amateur de musique, avait décroché de la muraille une vieille guitare et préludait, à l'approbation générale. Puis, s'accompagnant lui-même, il entonna d'une basse puissante une chanson populaire napolitaine bien connue. Tous, à l'exception d'Alice, reprirent gaîment le refrain; au second couplet les Campagnoles s'en mêlèrent, et au troisième, tout le monde chantait, même l'hôte et son garçon.

Henri exultait; son bras entoura Alice qu'il attira vers lui : « Ravissant ! N'est-ce pas ? Ravissant ! »

Elle pensa au même instant qu'elle aurait dû ce soir-là chanter dans le salon de l'hôtel et que son mari aurait peut-être été moins enthousiasmé par son chant savamment étudié que par ce grossier rugissement.

Les visages étaient cramoisis. On avait apporté de nouvelles bouteilles. L'hôte, le garçon et les paysans s'étaient rapprochés et écoutaient avec des mines réjouies, quoiqu'ils ne comprissent rien à la conversation qui se continuait en allemand. Henri, mis en belle humeur, trinqua avec eux : *Alla salute de vostra bella patria !* Alors tout le monde fraternisa. L'hôte saisit la guitare et d'une voix de ténor un peu cassée, chanta du mieux qu'il put une chanson romaine. Son succès fut tel qu'il alla chercher une bouteille cachetée couverte de poussière ; il la déposa avec une solennelle émotion sur la table et demanda la permission d'offrir à la très noble société un verre de son plus vieux vin.

Cependant Osterdingen se sentait gêné d'avoir eu à propos de bottes un brin de querelle avec la femme de son vieil ami. Il aimait Henri profondément et n'eût voulu pour rien au monde qu'un nuage eût passé par sa faute sur leur vieille affec-

Digitized by Google

tion. Il voulut réparer d'une manière éclatante sa grossièreté. Il se leva, non sans quelque hésitation, et, avant que personne n'eut goûté de ce vin de choix, à l'étonnement général, il commença ainsi :

« Amis ! je ne suis pas un orateur, vous le savez du reste. Et je le sais aussi bien que vous. Donc toute la faute retombe sur la tête de celui qui m'a poussé là. Mon vieil ami Henri Thoma — qui lui aurait supposé tant d'astuce ? — nous a forcés, nous, des réalistes endurcis, à chanter la gloire du romantisme. Infâme, n'est-ce pas ? Et il ne s'est pas contenté de cela. Lui-même a commis sur nous un attentat romantique. Comment ? Il nous a quittés il y a dix ans, célibataire, et c'est mari marié — chut ! ne me troublez pas ! mari marié, je dis bien — qu'il revient à nous avec sa petite femme. Il a troublé ainsi notre association de jeunes gens — taisez-vous, Julie, vous êtes aussi un jeune homme ! — oui, que disais-je donc ?... troublé notre association de jeunes gens, et le traître nous regarde avec pitié du plus haut de son bonheur. Mais maintenant, pour parler sérieusement ! Tous les chemins mènent à Rome, tous les voyages de noces aussi. Mais chacun n'amène pas sa femme dans le même esprit que notre cher et honorable ami. Celui à qui il est donné de conduire sa bien-aimée dans sa propre église, devant son propre autel — na, celui-là est un rude veinard. Et à ce propos — non, cela n'a ni queue ni tête, mais ça ne fait rien — nous allons, avec la liqueur choisie du plus aimable des hôtes — je peux lui faire des compliments, il ne comprend pas — nous allons vider ce nectar des dieux à la santé du professeur et de sa « professorin » !

Tous s'étaient levés, les Italiens aussi, qui comprenaient du moins que l'on acclamait quelqu'un. « Vive ! *Eviva !* » se mêlaient. L'hôte jouait sur sa guitare une espèce de marche. On entourait le jeune couple au son d'accords bachiques. Osterdingen, encore tout tremblant de l'effort inaccoutumé qu'il venait de faire, voulut passer devant Alice pour trinquer avec Henri. Sa chaise, mal équilibrée, le fit glisser, et tandis qu'il

Digitized by Google

saisissait d'une main le dossier pour ne pas tomber, de l'autre il versait sur la robe d'Alice le contenu de son verre plein jusqu'au bord...

« Ah Dieu ! Prenez garde ! Ma robe ! » cria Alice effrayée. Mais il était trop tard. Un large flot de vin l'inondait de la ceinture jusqu'aux pieds. La frayeur faillit la faire tomber en arrière. Julie se précipita avec un torchon grossier, le seul qui fut là, essuya et frotta de toutes ses forces. Busse, accourant avec la salière, émit l'avis qu'il fallait saupoudrer immédiatement la tache de sel. Alice repoussa cette idée avec effroi. Palm lança l'adresse d'une excellente teinturerie de Milan. Burger demanda s'il ne serait pas bon de faire prendre à Madame quelque cordial. Jacobi fut le seul qui prit l'événement avec une tranquillité fataliste. Les Campagnoles déploraient le sort de la belle robe, qui représentait à leurs yeux une valeur considérable ; l'hôte et son garçon regrettaient le précieux liquide répandu sur le plancher. Pendant ce temps l'auteur involontaire de cette scène restait déconcerté comme un écolier qui a fait une sottise et qui attend une correction. Quant à Henri, tout ce groupe lui sembla si profondément comique qu'il éclata d'un rire inextinguible.

« Mes enfants, cria-t-il, lorsqu'il eut repris sa respiration, je regrette de ne pas avoir apporté un appareil photographique. J'aurais pu vendre mon cliché à un peintre d'histoire ; il aurait pu le prendre comme modèle pour un épisode du déluge ou de la fin du monde ou pour une scène du *Tartare*. Alice, je t'en prie, console ce malheureux, sans quoi j'ai peur qu'il ne se précipite cette nuit dans le Tibre.

— Non, pas cela ! protesta Osterdingen, qui avait retrouvé son sang-froid pendant ce temps. Tu sais, je n'aime pas l'eau, et quant au Tibre on y a noyé trop de païens. »

Alice repoussa avec une douce énergie les efforts de Julie pour réparer le dommage et essaya de sourire. Henri lui caressa les joues avec tendresse. « Tu as été effrayée, mon cher cœur ? Mais c'est fini, n'est-ce pas ? Pour ce qui est de la robe ? Nous

Digitized by Google

en ferons faire une neuve, si tu veux, toute pareille. Et nous conserverons celle-ci dans une superbe vitrine en souvenir éternel de cette soirée. »

Elle ne lui répondit que par un imperceptible signe de tête. Il insista pour que tous reprissent leurs sièges et s'efforça de ranimer l'entrain interrompu de la fête. Il n'y réussit qu'à moitié, quoique la conversation eût repris son animation. Les Campagnoles s'étaient retirés dans leur coin et retombaient dans leur léthargie. L'hôte et son garçon avaient disparu derrière le comptoir. Jacobi ne se tenait éveillé que grâce aux coups de coude réitérés que lui envoyait Busse. Alice avait recouvert sa robe tachée de son manteau, et, avec une affectation nerveuse prenait part à la conversation plus vivement qu'avant l'accident; mais elle n'échangeait pas un mot avec Osterdingen.

Celui-ci proposa plusieurs fois de se retirer. Il devait se mettre le lendemain matin de bonne heure au travail et il était près de minuit.

Personne ne fit d'objections. Seul Henri s'écria :

« Tu es donc devenu philistin à ce point.

— On se fait vieux. D'ailleurs pour ta femme...

— Oh, une Berlinoise est habituée à se coucher tard. N'est-ce pas, Alice?

— Oui » répondit-elle d'une voix indifférente.

On paya la dépense et on sortit.

(*A suivre.*)

LUDWIG FULDA.

(Traduction de Mme LECOMTE-GAUTIER.)

Digitized by Google

LA

RÉFORME DE L'ORGANISATION JUDICIAIRE

Dans ces derniers temps, la presse allemande a publié une série d'articles très intéressants, établissant que l'exercice de la justice laisse à désirer chez nos voisins.

Je voudrais présenter, à mon tour, quelques observations sur ce sujet actuel. On excusera ce qu'il y a de général dans mon titre, si l'on veut bien admettre que les défauts et les lacunes que l'on note en ce domaine, chez les Allemands, se retrouvent plus ou moins chez presque tous les peuples civilisés. Réserve faite de l'Angleterre, le système juridique de Napoléon, même dans l'ordre des affaires civiles, est resté plus ou moins la base de toutes les législations. Sans doute il a subi dans le cours des temps d'importantes modifications, mais il n'en est pas moins vrai que nos procès se plaident encore le plus souvent suivant les règles des codes de procédure civile et de procédure criminelle.

Malheureusement, cette partie de la législation s'est transformée avec lenteur, tandis que sur le terrain social l'évolution était beaucoup plus rapide. C'est ce que je compte étudier dans cet article, en m'attachant seulement à quelques points.

On me permettra une remarque préliminaire : la plupart des gens n'ont que peu de sympathie pour les personnes chargées des soins de la justice et de la police; on pourrait même généraliser et dire que ces mauvaises dispositions s'étendent à toute espèce de fonctionnaires.

Digitized by Google

Comment en serait-il autrement? Nous supportons malaisément toute entrave à la liberté individuelle. C'est trop demander à la nature humaine que de nous imposer une sympathie quelconque pour le juge qui nous condamne, au civil ou au criminel. En ce qui concerne l'Allemagne, on peut se demander si l'exercice de la justice n'y laisse pas à désirer. Pour ma part, je n'hésiterai pas à dire oui. C'est ce qu'a d'ailleurs formellement déclaré à la Chambre des seigneurs le bourgmestre en chef de Francfort, M. Franz Adickes, et c'est ce qu'il a exposé dans un travail intéressant intitulé : *Grundlinien durchgreifender Justizreform*. Mais je doute que les moyens proposés par lui suffisent à améliorer la situation.

En effet, le mal gît dans le système judiciaire lui-même. La procédure dans la plupart des pays civilisés ne correspond plus aux besoins de l'époque. J'ai recueilli dans mon pays, la Hollande, les doléances de négociants allemands, en Belgique, celles de négociants hollandais. Il n'est pas rare que chez eux une affaire ne reste pendante, surtout en seconde instance, tout un an, tant le nombre de procès inscrits au rôle est considérable. Qu'on se mette donc à la place d'une personne qui introduit un procès dans lequel sont engagés des intérêts considérables et immédiats. Une prompte solution éviterait bien des colères, bien des peines, bien des ennuis.

Mais pour qu'il en soit ainsi, il faudrait changer la procédure de fond en comble. Parlons d'abord des affaires civiles et disons deux mots d'un thème souvent débattu : lequel est préférable, d'un collège de magistrats ou d'un juge unique?

A mon avis, le dernier système serait préférable, mais à la condition formelle que le principe admis en Angleterre des appointements élevés vînt compléter la réforme. Grâce à cela, on verrait les bons juristes se consacrer aux fonctions judiciaires en plus grand nombre qu'aujourd'hui ; tel homme distingué, qui a du goût pour les fonctions mais ne possède pas de fortune personnelle, est

Digitized by Google

obligé d'embrasser une autre carrière; si celle de juge était plus rémunératrice, il lui donnerait la préférence. Au surplus, dans les affaires civiles, j'estime qu'un collège de magistrats n'offre pas de plus sérieuses garanties qu'un juge unique, doué de capacités. C'est ce qu'écrit le Dr Félix Vierhaus : « Il vaudrait la peine d'examiner de plus près si notre mal n'est pas un vrai gaspillage de forces judiciaires (et cela est vrai aussi dans les procès criminels)... c'est une affirmation traditionnelle chez nous que la collaboration de plusieurs juges offre de meilleures garanties d'un jugement équitable et aussi que les juridictions supérieures doivent être toujours munies d'un personnel plus nombreux que le degré inférieur; mais ce sont là des affirmations qui attendent encore d'être démontrées... ne voit-on pas en Angleterre un seul juge siéger dans une partie des plus hautes cours de justice (1)? »

Il suffirait de cette réforme pour multiplier les centres judiciaires auxquels les citoyens d'un État doivent s'adresser pour demander et obtenir le redressement de leurs griefs. Mais c'est là une question secondaire sur laquelle je ne veux pas m'étendre ici. Le grand mal gît plutôt dans la complication de la procédure actuelle. A mon avis, il faudrait simplifier celle-ci; il faudrait aussi l'améliorer, et il n'y aurait qu'un moyen de le faire : ce serait de créer une nouvelle fonction judiciaire.

Je m'explique : Combien de milliers de procès seraient évités si un fonctionnaire public au courant de la jurisprudence entendait les deux parties et, après examen de l'affaire, rendait un jugement dûment motivé. Je sais fort bien que l'on peut faire maintes objections à cette innovation. Il ne manque pas de gens aux yeux de qui le mot d'*étatisation* a tout l'air d'un épouvantail. Je suis le premier

(1) *Soziale und wirtschaftliche Aufgaben der Zivilprozessordnung.* M. Adickes est du même avis : « Il me semble aussi que c'est une superstition d'un autre âge, que de croire qu'un collège de magistrats offre en soi et d'une façon générale la garantie de plus d'équité dans ses décisions que le juge unique. C'est bien plutôt la personnalité du juge qui est importante. » (*Grundlinien.*)

Digitized by Google

à reconnaître les avantages d'une libre concurrence; pourtant lorsqu'il s'agit de réformes désirables, on ne doit pas se demander quels inconvénients peuvent en résulter, mais si les inconvénients ne sont pas dépassés par les avantages. C'est bientôt fait de parler de fonctionnarisme, de *rond-de-cuirisme,* etc.; mais ce qui importe vraiment dans un État civilisé, ce sont les avantages que procure une intervention judiciaire rapide, économique et pourtant efficace (1).

Ce fonctionnaire, sans être lui-même un juge, éviterait un grand nombre de procès par sa simple entremise; il assurerait la reconnaissance du droit, promptement et à bon marché, et par là même il viendrait en aide à l'exercice de ce droit. Nombreuses seraient les parties en cause qui accepteraient l'objectivité de son jugement. Une fois écartés les malentendus fréquents auxquels donne encore lieu malheureusement la nation d'étatisme, une fois vaincus les préjugés dont elle est l'objet, on arriverait à améliorer la situation. Ce serait tout profit pour l'exercice de la justice en général, et nous n'entendons pas seulement par là la sentence rendue par les juges mais aussi les solutions de droit, l'enseignement juridique et, partant, le rôle secourable qui est assigné à la justice.

Voici comment je me représente la solution d'un conflit juridique dans l'avenir :

A réclame 1,000 francs à *B*. Celui-ci ne veut pas payer, parce qu'il croit ne rien devoir. *A* se procure au bureau de poste pour 25 ou 50 centimes une formule officielle; il la remplit en mentionnant l'objet de sa réclamation, en indiquant les pièces sur lesquelles il s'appuie et il l'envoie comme pli recommandé au bureau de consultation juridique. Il reçoit de celui-ci, dans les trois jours, un accusé

(1) Je voudrais bien que les adversaires de l'étatisme, toujours séduits par les avantages de la liberté des professions, me disent s'ils seraient disposés à confier le régime postal à la libre concurrence de sociétés privées. Au surplus, cette question de libre concurrence a été traitée par moi tout au long, dans mon écrit intitulé : *Over socialisme* (chapitre III). La Haye, Nyhoff, éditeur.

Digitized by Google

de réception lui faisant connaître à quelle date (au plus tard dans les huit jours) son affaire sera traitée. En même temps on lui donne un numéro d'ordre, ce qui lui évitera de faire une antichambre longue et inutile. Il est vrai qu'une telle organisation aurait un inconvénient : c'est que les bureaux seraient assiégés de sollicitations même pour vétilles. Mais c'est là un mal moins grave que le mal contraire dont souffre notre temps ; dans des milliers de cas nous ne nous adressons pas à la justice, par crainte des frais qu'elle entraîne. Ajoutons qu'on ne peut s'adresser à elle sans perte de temps et sans ennui. Il n'est donc pas sérieusement à craindre que le public abuse des latitudes que lui offre ce système.

Mais admettons que *B* demeure dans une autre ville que *A*.

Dans ce cas *B* pourrait être cité au bureau de son lieu de résidence et le fonctionnaire, ayant dressé un procès-verbal, l'enverra au bureau auquel *A* a communiqué ses renseignements. Si la distance n'est pas trop grande, *B* préférera peut-être comparaître personnellement, surtout quand il s'agit d'affaires de grande importance. Dans ce cas, les informations qu'il obtiendra seront beaucoup moins coûteuses qu'avec le système actuel.

Admettons encore une seconde éventualité :

Supposons que *B* ne *veuille* pas venir. Dans ce cas, *A* est satisfait, ayant obtenu les informations qu'il lui faut, et il peut, d'après ces renseignements, ou bien procéder ou renoncer à un procès. Néanmoins, il n'est pas très probable que *B* n'aille pas au bureau ; qui donc refuserait de recevoir dans un différend les renseignements d'un fonctionnaire compétent et impartial ? Nous prenons donc comme exemple non pas l'exception (qui peut surgir) mais la règle.

Le jour fixé, *A* comparaît, ainsi que *B*, avisé par le bureau, au siège de la consultation. Nous supposons qu'il y a, à ce siège, un directeur et — dans les grands centres

Digitized by Google

de population, villes ou agglomérations de communes — plusieurs adjoints, travaillant d'une manière indépendante. C'est le cas, ou jamais, de faire une application du principe de la division du travail. Chaque spécialité du droit serait traitée à part. Dans les villes très populeuses, il y aurait naturellement plusieurs bureaux. (On trouvera plus loin les détails nécessaires, le principe étant simplement formulé ici.)

Le différend sera alors l'objet d'un examen approfondi, mais exclusivement par la voie orale; le fonctionnaire compétent prononcera ensuite son jugement. Dans bien des cas — principalement dans ceux qui n'offrent aucune complication pour un juriste et peuvent être tranchés sur-le-champ — l'affaire sera déjà réglée. Mais dans les cas où il en est autrement, c'est-à-dire ceux où on manque de preuves, où il faut des experts, des techniciens, etc., une deuxième séance pourra être fixée. Néanmoins, dès la première, les parties auront entendu l'avis d'un homme de loi compétent, et c'est ce qui n'a pas lieu aujourd'hui : car l'avocat choisi par l'une d'elles et chargé de la représenter, n'aura jamais l'oreille de l'autre partie.

Il faut noter qu'en Allemagne dans le dernier temps un pas a été fait dans la voie que je trace. Dans les grandes villes, on y trouve ce qu'on appelle des *Rechtsauskunftsstellen für Unbemittelte*; ce sont les bureaux de consultations gratuites belges et français, les bureaux *voor gratuite consultatie* hollandais. Ces derniers sont répartis par arrondissements judiciaires, composés d'avocats qui se mettent une fois par semaine à la disposition des indigents et ne reçoivent point d'honoraires.

Mais ces employés allemands ne sont ni des fonctionnaires d'État ni communaux. Il n'y a donc pas d'unité dans leur fonctionnement. A Cologne, par exemple, la ville subsidie, de moitié avec la chambre de commerce et la chambre des métiers (*Handwerkkammer*), le bureau de consultation juridique. Le conseil municipal de Cologne a décidé, dans ses séances des 9 mars et 4 mai 1905, de

Digitized by Google

mettre gratuitement à la disposition de ce bureau des locaux et des employés.

L'État s'est déclaré prêt à intervenir jusqu'à la somme de 5,000 marks dans sa part de frais, évaluée à un quart du total, et aussi à prendre à sa charge le quart des frais d'installation. La chambre de commerce intervient pour 500 marks et la chambre des métiers pour 300 marks imputés sur les frais généraux.

Voici le texte de quelques paragraphes des statuts de l'institution :

« § 1. Le bureau de consultation a pour but de renseigner les indigents en matière de droit et de les aider, autant que possible, dans leurs revendications en justice; il n'est fait aucune distinction de sexe, d'âge, de profession, de religion ni de parti . . . . . .

« § 4. La consultation est gratuite. De brèves notes écrites relatives à la consultation sont également gratuites. Pour toute autre pièce écrite, on paie 10 pfennings par côté de page; les frais de port sont à la charge du solliciteur. Lorsqu'il est établi que toutes ressources lui font défaut, il peut être dispensé de tout ou partie des frais et débours par le fonctionnaire consulté, voire par le délégué du président de l'institution . . . . . .

« § 5. Le bureau de consultation est ouvert, les jours non fériés, le matin de 11 à 12 heures et l'après-midi de 6 à 8 heures, les jours fériés de 10 heures à midi, à l'exception des jours de grande fête, de Pâques, de la Pentecôte et de Noël... »

C'est donc le même principe qu'on trouve dans les bureaux en France, en Belgique, mais beaucoup plus élargi.

Le président du bureau de Cologne a bien voulu se mettre à ma disposition, et il m'a donné, d'après les procès-verbaux, les renseignements complémentaires que voici; ils ont leur intérêt.

Il y a deux fonctionnaires chargés du service des con-

Digitized by Google

sultations: l'un s'occupe des affaires ressortant du droit civil et du droit criminel; l'autre, des affaires commerciales et industrielles, y compris la protection du travail. Pour choisir ces fonctionnaires on a surtout eu égard à la solidité de leur instruction et à leur aptitude particulière à traiter avec les gens qui doivent ester en justice.

Le budget du bureau se répartit ainsi : 4,000 marks pour les frais d'installation; 12,000 marks pour les frais généraux. La disposition des lieux est celle-ci : une pièce spacieuse, où il y a de quoi lire; elle sert d'antichambre aux deux bureaux proprement dits. Derrière se trouve l'antichambre et le bureau de consultation pour femmes. En outre, il y a des salles de conférences et un secrétariat. Les livres sont dans les bureaux de consultation. Dès le jour de l'ouverture, il y a eu un vif empressement du public. Voici une moyenne de visiteurs établie par jour : en août, 33; en septembre, 25; en octobre, 25; en novembre, 30; en décembre, 28; en janvier, 35; en février, 31; en mars, 32. Parmi les consultants, on note 461 débitants et 1,424 ouvriers; le reste comprend des gens de tous autres métiers, surtout des artisans, des domestiques, des brocanteurs, des employés inférieurs au service d'une administration ou de particuliers. Cela fait un total de 4,167 solliciteurs, dont 2,318 se sont représentés plusieurs fois. Le nombre de pièces écrites s'est élevé à 975 ; souvent on n'a pu, de ce chef, rien réclamer en raison de l'indigence complète des solliciteurs; 91 marks ont été encaissés seulement et les frais de port furent de 4.34 marks.

Un tableau des consultations données, réparties par sujets, fera mieux comprendre l'utilité de l'institution (voir ci-contre page 44).

Ne vous semble-t-il pas que l'exposé qu'on vient de lire démontre à suffisance qu'il n'y a rien de chimérique à vouloir généraliser l'institution de bureaux de consultation, pareils à celui de Cologne, et d'en créer aussi pour

Digitized by Google

	Aout.		Sept.		Octob.		Nov.		Déc.		Janv.		Fév.		Mars.	
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.
	149	51	341	150	374	136	373	211	346	180	452	224	415	120	446	179
Assurance en cas de maladie .	10		46		64		90		91		101		79		82	
Assurance en cas d'accident .	13		26		44		37		42		43		38		57	
Assurance contre l'invalidité et vieillesse	10		48		46		76		90		96		81		91	
Conflits du travail	12		15		2		5		—		6		3		5	
Apprentissage	2		1		6		—		—		2		2		4	
Rapport entre patrons et domestiques	5		7		6		7		12		8		8		14	
Protection du travail . . .	—		—		1		—		—		—		—		2	
Autres cas d'ordre industriel .	6		11		10		13		25		35		21		20	
Réclamations.	11		21		39		45		39		47		28		30	
Rapports conjugaux. . . .	15		28		22		11		19		28		25		26	
Tutelle, pension alimentaire .	12		17		25		27		13		39		12		16	
Héritages.	9		37		31		38		31		63		36		39	
Affaires d'habitations . . .	31		62		28		36		27		34		43		59	
Obligation	3		13		6		4		—		1		2		4	
Affaires civiles	1		13		36		46		40		34		41		50	
Mise en gage et retenue de salaires	4		7		6		3		6		4		9		2	
Autres cas d'ordre civil. . .	20		46		20		43		21		18		15		22	
Règlements de police . . .	3		1		—		—		—		1		—		1	
Affaires criminelles	9		25		24		24		11		21		21		23	
Affaires fiscales	3		9		10		10		7		15		4		4	
Questions de nationalité . .	—		3		3		5		3		2		4		2	
Questions de bienfaisance . .	7		11		38		50		19		37		37		49	
Questions scolaires	1		4		—		—		5		10		2		1	
Affaires militaires	4		10		9		7		7		8		11		—	
Patentes et brevets. . . .	—		—		—		—		—		1		1		2	
Concessions	—		1		—		—		—		—		1		2	
Droit commercial	3		11		14		12		12		9		4		8	
Assurances privées	1		3		1		3		2		4		1		2	
Autres affaires	5		15		19		12		12		18		6		8	
Totaux. . .	200		491		510		604		526		676		535		625	
Total général. . .	4,167															
Nombre de pièces écrites . .	10		116		123		152		163		160		110		141	

Digitized by Google

les gens aisés, à la condition qu'ils paient des honoraires? Nous ne sommes plus, on le voit, sur le terrain vague des hypothèses, mais bel et bien devant des réalisations. Ces bureaux, dans un avenir déterminé, sont destinés à devenir des institutions d'État et à se rattacher à l'administration de la justice, dont ils constitueraient comme un premier degré. En effet, si l'une des parties en cause n'est pas satisfaite de la consultation, il lui reste toujours la ressource d'intenter un procès (1); mais le bureau (contre bons écus sonnants, bien entendu) aura toujours eu l'utilité de mettre l'affaire au point, comme le ferait maintenant un avocat, mais avec cette différence que la procédure se trouvera simplifiée et abrégée du seul fait que le fonctionnaire consulté, étant désintéressé dans la suite de l'affaire, n'a aucun désir de faire traîner les débats, ni de multiplier les frais.

* * *

On peut différer d'avis sur la meilleure façon de réformer la procédure judiciaire en matière civile, mais on admettra sans peine qu'une réforme est nécessaire. Qui de nous ne connaît des cas de personnes renonçant au redressement de leurs griefs, parce qu'ils estimaient les voies et moyens trop compliqués, trop malaisés et trop onéreux? Des chiffres viendront, d'ailleurs, à l'appui de notre manière de voir.

D'après M. Adickes, on a jugé au civil (1903), 88,010 affaires en première instance en Allemagne (les cas de défauts, etc., étant réservés); au civil également, 44,172 affaires en appel; au criminel, respectivement 99,151 et 64,502 affaires. Mais est-ce qu'on a pu dresser la statistique de tous les cas où, en matière civile, on n'a pas fait valoir son droit à cause des frais de justice.

C'est là une situation peu digne d'un État moderne. Car

(1) A ce point de vue, on ferait bien de s'inspirer des suggestions de M. Adickes (*Grundlinien*, p. 14) et, en matière civile, de confier le soin de juger, du moins en première instance, à un seul magistrat. Le nombre des tribunaux serait augmenté par cette réforme.

Digitized by Google

le premier devoir d'un État est de protéger le droit de chacun. On est bien avancé de trouver ce droit inscrit en toutes lettres dans des codes, si les conditions de la justice rendent sa réalisation aussi malaisée. Certes, en réduisant les délais dans lesquels la justice est rendue, on améliorera déjà le régime actuel; mais le mal ne sera pas coupé à sa racine. Et ce n'est pas seulement une question nationale en Allemagne; elle passe par-dessus les frontières et demande une solution sérieuse et efficace; or, j'estime que cette solution sera dans le sens indiqué plus haut.

Au surplus, les autres remèdes qu'on a préconisés ont, à l'épreuve, montré leur insuffisance. Les projets que défend M. Adickes lui-même ne sont pas suffisants, ceci soit dit sans diminuer le mérite de l'homme distingué qui a attiré l'attention sur ce problème social à la Chambre des seigneurs et lui a donné ainsi l'intérêt de la publicité.

* * *

Un autre point est connexe à celui-là : c'est la transformation de la profession notariale en fonction publique; en Hollande, elle a beaucoup préoccupé l'opinion dans ces dernières années. L'idée a trouvé des partisans dans les plus hauts cercles administratifs; elle a même séduit des notaires. Les juristes qui l'ont défendue avec le plus d'éclat sont MM. M. W. F. Treub, docteur en jurisprudence, qui a été professeur ordinaire à l'université d'Amsterdam et qui est maintenant député, le notaire H. Wertheim, d'Amsterdam, d'autres encore. Moi-même, j'ai publié, en faveur de cette réforme, une étude dans la *Revue néerlandaise du droit privé et du notariat* (Weekblad voor privaatrecht en notariaat).

En rendant publique la fonction de notaire et en l'incorporant dans l'organisme judiciaire, mais avec des rouages propres, l'État pourrait rendre obligatoire la forme notariale de beaucoup d'actes qui ne la revêtent pas encore. Mais en même temps il serait amené à abaisser les tarifs et les honoraires, ceux-ci comme ceux-là revenant

Digitized by Google

au trésor, non à l'officier de justice qui serait payé par l'État. Cela suffirait pour éviter aux citoyens, dans des milliers de cas peu graves, de recourir à des avocats et à des agents d'affaire. Et que de conflits évités, que de procès non intentés!

Il y a entre le notaire et le juge le même rapport qu'entre un hygiéniste et un médecin. Plus sera grande la sécurité assurée aux affaires traitées par les citoyens d'un État, grâce à des actes qui les authentiquent obligatoirement mais pas cher, moins de causes il y aura d'incertitude et aussi moins de conflits juridiques.

* * *

Reste à envisager une réforme de la justice criminelle. En ce domaine, un effort vers l'égalité s'impose, et pour cela il conviendrait de confier à un fonctionnaire d'État le soin de défendre l'accusé. Dans les conditions présentes, l'inégalité entre les citoyens est flagrante. Certes, les dispositions du code pénal sont les mêmes pour tous, riches et pauvres; mais il n'en est plus du tout de même en pratique, lorsqu'il s'agit de la défense libre de l'inculpé.

Il y a quelques années, un riche banquier de Berlin fut impliqué dans une affaire de mœurs. Il prit pour défenseurs trois sommités du barreau. Et que peut faire le pauvre diable, accusé d'un crime ou d'un délit? Accepter le défenseur gratuitement mis à sa disposition; mais on accordera que c'est là pour lui un auxiliaire moins sûr, et aussi que l'issue du procès peut dépendre de cette différence.

Je sais bien ce qu'on objectera : oui, le médecin du riche n'est pas celui du pauvre. Le riche peut appeler à son chevet les sommités de l'enseignement médical, et le pauvre trouve tout au plus dans une clinique ou chez le jeune médecin des consultations gratuites le secours dont son corps a besoin. Mais qu'est-ce que cela prouve? L'aide médicale, au même titre que le logement, la nour-

Digitized by Google

riture et le vêtement, est une affaire privée; le droit, dans son exercice et sa répartition, est une affaire publique (1).

On ne peut pas soutenir que l'avocat devenu fonctionnaire sera moins zélé, aura moins d'amour-propre que le procureur général! Ce dernier est également fonctionnaire, payé par l'État; il n'a aucun intérêt personnel à ce que l'accusé soit sévèrement ou légèrement puni. Néanmoins, on ne pourrait reprocher aux procureurs généraux d'être trop tièdes, lorsqu'ils cherchent à faire condamner les accusés. Et puis, pourquoi cette tiédeur, ce défaut d'amour-propre chez le fonctionnaire chargé de défendre les accusés, alors que le rôle qu'il assume au point de vue moral est bien plus agréable que celui de l'autre partie?

L'état actuel de la justice criminelle est celui-ci : la loi est, en théorie, égale pour les riches et les pauvres; les juges et le procureur général sont également les mêmes pour tous les accusés, mais... la défense est terriblement inégale, ce qui mène dans la pratique à une différence de situation non justifiée (2).

Il y aurait plus d'égalité, si à l'avocat (ou ministère) public s'opposait un autre juriste d'expérience, désigné et salarié par l'État, qui défendrait les intérêts de l'inculpé!

* * *

Quatrième et dernier point, je veux parler de la défense des intérêts des personnes qui, ou bien, séjournent à

(1) On ne peut pas contester que, vu l'évolution de la société, la limite entre « intérêt public » et « intérêt privé » est fort peu précise. Ce qui est aujourd'hui encore intérêt privé pourra devenir dans vingt ans intérêt public. Le droit n'*est* pas; le droit *évolue*.

Pourtant, il faut prendre l'état actuel comme base de notre travail et alors on peut dire que tout ce qui concerne la nourriture de l'individu, le soin de la santé, est encore d'intérêt privé (sauf quelques petites interventions de l'État).

(2) Il peut arriver que la famille d'un accusé, appartenant à la classe riche, offre au défenseur de celui-ci des honoraires magnifiques, dans l'espoir que la peine sera moins grave ou qu'il y aura acquittement. Il va de soi que le défenseur fera tout son possible pour obtenir l'acquittement de son client.

Nous ne le blâmons pas. Mais le système actuel est, *en pratique*, d'une inégalité très choquante.

Digitized by Google

l'étranger et ont à recourir à la justice, ou bien, en relation avec des habitants d'un autre pays, ont à se renseigner sur la législation de celui-ci. La réforme des consulats est évidemment impliquée dans ce dernier point; et l'on sait qu'en ces dernières années elle a fait couler beaucoup d'encre. On peut dire que l'organisation des consulats ne correspond plus aux besoins du trafic international, qui va sans cesse progressant. Il y a, de ce point de vue, bien des améliorations qui s'imposent.

Tout d'abord on n'a pas établi une distinction assez nette entre le rôle du diplomate et le cercle d'activité du consul. Ce cercle, même envisagé en lui-même, est très peu délimité. Je parle ici d'expérience personnelle, ayant pu, dans un consulat de mon pays, prendre connaissance directe des affaires si dissemblables qui y sont traitées. Tantôt il s'agissait des conditions d'engagement dans l'armée coloniale; tantôt c'était de la mise en valeur de la terre dans les provinces septentrionales; tantôt le droit international était impliqué; tantôt on demandait si pour une marchandise on trouverait un débouché, etc., etc. Il y aurait donc urgence à réformer une pareille organisation.

Il semble qu'il y aurait lieu de mettre à la tête de chaque consulat d'importance deux fonctionnaires, un juriste et un commerçant (ou un technicien); car les gens de trafic n'entendent rien au droit international privé, ni les gens de droit aux affaires purement commerciales. Il n'est pas rare non plus qu'il y ait à formuler un avis sur l'agriculture d'un pays étranger.

Je n'ai à m'occuper ici que du consulat en tant que bureau de consultation judiciaire. Avec l'extension croissante des relations internationales, il devient absolument indispensable au commerçant et, en général, à toute personne en rapport d'affaires avec l'étranger, de trouver là-bas un organisme créé par son gouvernement et où, soit gratuitement, soit à petits débours, elle puisse avoir des renseignements rapides et clairs sur les conditions juridiques du pays où ses intérêts sont engagés.

Digitized by Google

De là l'utilité de bureaux de consultation, d'abord dans les diverses capitales et bientôt après, si les circonstances l'exigent, dans les grands centres de commerce (Marseille, Anvers, Rotterdam). Ces bureaux se chargeraient éventuellement des procès entre gens de nationalités différentes, moyennant rétribution convenable ; ils rendraient ainsi, sans parler des autres attributions des consulats, un service dans chaque occasion où une consultation juridique serait sollicitée en matière de droit étranger et de protection légale dans les procès internationaux. Bien entendu, ce serait à un juriste qu'on confierait les fonctions de directeur juridique du bureau (consul ou vice-consul) et celles des adjoints placés sous sa direction; ils devraient passer en outre un examen sur les langues modernes et le droit international privé.

On ne permet pas présentement à des avocats de plaider en pays étranger. Une entente internationale pourrait modifier cela; mais rien n'interdit à un consul, dès maintenant, de prendre en main les intérêts judiciaires de ses compatriotes, en leur donnant des avis et des consultations.

* * *

Voilà, exprimée brièvement et sous une forme vulgarisatrice, la question qui se pose de la réforme de notre procédure judiciaire; j'ai indiqué en quel sens elle devrait être résolue. Elle se résume en ceci : créer des bureaux de consultation où chacun trouvera des avis, des instructions et une aide en matière judiciaire. On pourrait commencer par instituer, à titre d'essai, un certain nombre de bureaux, c'est-à-dire faire marcher parallèlement les consultations publiques et les consultations privées. Si l'expérience est favorable, on généraliserait peu à peu le système. Et qu'on ne parle pas de concurrence déloyale à l'égard de la profession libre d'avocat, car celle-ci n'a d'autre droit à l'existence que la tolérance de l'État, lais-

Digitized by Google

sant à des particuliers le soin d'aider librement ceux qui s'adressent à la justice. Le jour où l'État reconnaît qu'il est de son devoir d'organiser lui-même ce service, cesse le droit à l'existence de la profession libre d'avocat (1).

Voilà, dira-t-on, de graves déclarations. Elles touchent à la question plus générale de l'étatisme, question qui vaudrait la peine d'être étudiée de plus près; car la solution des difficultés étudiées ici et l'avenir des réformes préconisées par nous y sont impliqués essentiellement.

Mais on fera bien, si l'on est partisan de la liberté des professions, de supputer aussi les conséquences qui en découlent naturellement. La liberté, dans ce cas-ci, peut aider au développement d'appétits humains sans noblesse et les meilleures lois resteront impuissantes contre ces néfastes résultantes. Il est donc assez juste qu'en acceptant le principe opposé de l'étatisation, on en subisse les légers inconvénients comme on en goûtera les sérieux avantages (objectivité, désintéressement du fonctionnaire, information rapide et économique).

Conclusion : la justice est rendue au nom de l'État; l'exercice de la justice, en tant que protectrice du citoyen, deviendra aussi — avec le temps — affaire d'État. Je ne doute pas que la procédure judiciaire y gagne dans l'avenir, dût cet avenir être encore éloigné.

S.-J. VISSER.

(1) Il est fort curieux, à ce propos, que jusqu'ici l'État ait réglé l'exercice de la justice, en ce qui concerne la procédure, mais n'ait rien fait pour prévenir les procès. A notre époque de progrès social, une autre institution s'impose encore : l'organisation de consultations juridiques ayant pour but principal de prévenir les litiges. D'un côté, l'intervention notariale (obligatoire et à prix réduit); de l'autre, l'institution de consultations juridiques réglementées par l'État

Digitized by Google

PEINTRES ET AQUAFORTISTES LIÉGEOIS[1]

Adrien de Witte [2].

Voici l'un de ces artistes, presque déroutants à force de discrétion et de simplicité en ce temps de réclame, jaloux de leur art jusqu'à en interdire l'accès aux profanes, fuyant les batailles et les discussions paradoxales, produisant peu parce qu'ils attendent la belle heure inspiratrice où travailler est un charme et un besoin, toujours rebutés, s'exagérant leurs défauts jusqu'à recommencer vingt fois la même œuvre, la gâtant quelquefois à force de travail et de minutie dans le rendu, un vrai phénomène de l'époque, pour tout dire.

M. Adrien de Witte est presque un inconnu pour la jeune génération ; depuis déjà un certain nombre d'années, son nom a disparu des grandes expositions et même des petits groupements d'art, et cependant son œuvre n'est pas moins admirable à l'heure actuelle qu'à l'époque de sa jeunesse.

A quoi attribuer cette décision de l'artiste ? Au mouvement d'une jeunesse expansive et turbulente, outrancière parce qu'elle se sent en possession d'une vérité plus récente, et prompte à jeter bas ceux qui eurent déjà leurs heures de

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1906.

(2) Je dois remercier ici les très intelligents amateurs d'art qui, en m'ouvrant leurs collections particulières, m'ont permis de me documenter pour cette étude, et tout spécialement MM. E. Brahy-Prost, Maurice Chizelle et Hubert Zeyen, de Liége, qui possèdent la plupart des œuvres d'Adrien de Witte.

Digitized by Google

triomphe? Peut-être ; et cette disparition d'Adrien de Witte du mouvement social de l'art pourrait n'être qu'un isolement correct dans l'idéal personnel et consolant.

Il est, en effet, certains esprits que l'on juge d'après leurs apparences, froids, sévères, compassés alors que cette impassibilité ne provient que d'une sensibilité exquise, qui craint, dans l'ardeur de la lutte, l'aveu véhément que lâchent si souvent les jeunes du culte absolu du *moi*. Il est vrai que dans ce temps de jalousies et de particularismes, cet égoïsme violent peut seul soutenir les efforts juvéniles. On pourrait même dire qu'Adrien de Witte a toutes les qualités de l'aristocratie en ce qui en est le charme : discrétion, correction fine, haine des emportements qui font trop apparaître l'homme sauvage.

***

Bien qu'ayant produit quelques peintures, Adrien de Witte est surtout dessinateur; s'il a usé du pastel, il n'a vu en lui qu'une sorte de fusain coloré, permettant la dégradation imprécise d'un modelé ; c'est donc au point de vue du dessin seul qu'il convient de scruter ses œuvres.

Après l'examen de la plupart de celles-ci, on note chez l'artiste deux périodes bien distinctes : la première, où l'enthousiasme d'un talent qui se sent naître se subordonne avec bonheur aux préférences intimes de l'homme, et la seconde, où l'homme de métier, un peu désenchanté, vivant solitaire, possède toujours la maîtrise d'un talent savant et sévère, mais est plutôt attiré par ce qui constitue la difficulté du rendu complet; cette patience a réagi sur le modèle que l'on sent poser.

Dans le premier cas, l'artiste a été saisi par l'impression; dans le second, la forme seule le séduit. Là est le danger, peut-être le défaut de l'œuvre : un manque d'harmonie entre les modelés divers — les uns *caractéristiques* et les autres qui ne peuvent apparaître que comme repoussoirs, et que cependant l'artiste traite avec autant de soin que les premiers —, et rien n'apparaît. Cependant certains dessins d'Adrien de Witte,

Digitized by Google

traités avec cette minutie, *La maraîchère*, *La laitière*, *Une tête de vieillard*, cités et décrits plus loin, sont vraiment de belles choses, à la fois comme exécution et impression; c'est que sans doute chez eux l'impression s'est figée sur le dessin de même qu'elle était dans le modèle; là, la réalisation fut parfaite.

Les œuvres où se reflète le plus l'enthousiasme d'un talent qui s'affirme, furent faites presque toutes à Rome; ce sont des croquis rapides où la notation un peu exagérée des détails saillants a justement produit l'impression nécessaire, de petites aquarelles aux touches sûres et animées donnant du vivant au modèle.

Mais ce qui, à mon sens, est surtout précieux chez l'artiste, ce sont ses eaux-fortes, celles-là surtout où l'impression brutale, produite par les noirs et les clairs, fut identique à celle que nous donnent les croquis, par l'accentuation des traits saillants.

Ceux-ci sont assez nombreux : ce sont tantôt des *chantres*, alignés dans leurs stalles, vus de profil, la bouche entr'ouverte et les yeux attentifs au papier de musique placé devant eux; tantôt des *types d'Italiennes et d'Italiens*, types un peu bravaches et bohèmes, sous le chapeau pointu, ou femmes au corsage entr'ouvert surmontant le petit tablier de couleur et cet amas de vêtements des Italiennes, d'où sort la tête petite et sauvage; tantôt des *prélats* en surplis, aux lèvres rasées, un peu boudeuses et avancées, bien les lèvres chuchottantes des ecclésiastiques; ou la notation vive de l'atelier d'un ami : une femme au piano, le corps un peu rejeté en arrière, sous le miroir au cadre dessiné et modelé amoureusement, par petits traits rapides et sûrs, et l'enfilée du hall, avec la sûreté de distance et les points de repère de petites statuettes.

Quant aux eaux-fortes, elles foisonnent; on ne peut les citer toutes, mais je veux faire mention spéciale de celles qui me semblent plus heureuses d'impression :

Deux vases, posés sur une commode, sous une glace, gravure sombre; entre les récipients un curieux reflet en

Digitized by Google

auréole, la vibration spéciale de deux surfaces polies qui se font face.

Une tête de femme, à la chevelure fine, comme ouatée et souple, la chair de la figure, modelée par ombres et reflets, a permis un voltigement de petites lumières qui font un heureux équilibre avec la chevelure criblée de clarté et rayonnante d'envol.

Une cour de ferme : une charrette est abandonnée sur ses brancards, près d'un auvent aux murs rongés, sous lequel des femmes lessivent. Observation juste et murs lépreux, pleins de balèvres, comme émiettés, rendus avec bonheur, comme cet autre *coin de cour*, où une petite baraque bée de ses planches disjointes et vermoulues, près du tonneau à l'eau de pluie, accôté à un haut mur couvert d'herbes sèches qui ont grandi follement.

La Botteresse assise. Elle a conservé la hotte au dos, et souffle, pour le refroidir, la tasse du café qu'elle vient de préparer et dont elle s'est versé une rasade dans une soucoupe. L'ouverture humide des lèvres, si vivantes dans l'élan vers cette petite fumée du café qui s'envole à leur souffle, la petite crispation des sourcils et du front dans l'attention du geste me font préférer cette œuvre à une autre *Botteresse*, peinte debout et que l'on sent poser.

Voici une scène intime, heureusement traduite. En face de la fenêtre, qui se découpe, blanche, sur un paysage léger, dans l'entourage noir des murs, une femme présente son poupon emmaillotté au baiser d'un bébé d'une de ses amies, bébé de quelques mois plus âgé que le premier. Scène connue et charmante, dans une ombre qui la rend intime.

Telles furent les œuvres où l'enthousiasme humain produisit une exagération et une sélection dans le rendu possible de la scène; mais, comme nous le disions plus haut, l'artiste, à mesure qu'il se sentait en possession d'un métier plus sûr, s'est tourné vers les sujets qui seraient plus propices à le mettre en valeur.

Digitized by Google

Cette dernière orientation du dessinateur n'est pas la moins intéressante.

Chez un autre, ce retour eût été vers le classicisme; chez lui, il y a une telle maîtrise dans le dessin et le modelé, que ces œuvres apparaissent, non plus comme des impressions brutales, mais comme de véritables statues; l'artiste modèle.

Déjà, dans sa jeunesse, quelques œuvres d'Adrien de Witte annonçaient cette évolution. J'ai vu, par exemple, une tête d'Italien, à la plume, exécutée en 1880 je crois, tête un peu penchée, d'une superbe effigie méridionale, où les cheveux crépus, les rides imperceptibles, le plus petit méplat sont rendus avec une minutie désespérante, et cependant tout se fait un heureux équilibre, tant tout est juste.

C'est aussi le cas d'un *portrait de Félicien Rops* exécuté pour le programme d'une exposition des œuvres du maître aquafortiste, tête de trois quarts, figure fine, nerveuse, tempe encadrée de cheveux un peu bouclés, dont on sent la profondeur, paupières un peu crispées, laissant passer le regard aiguisé, incisif du puissant et pénétrant scrutateur.

Des dernières œuvres de l'artiste, je citerai trois choses superbes :

Une tête de vieillard, figure ravagée, à l'orbite creuse pleine d'une ombre décrue, étonnante de sûreté, au front et à la tempe pleins de rides; le tout entouré de la chevelure blanche, fine et voltigeante, de la barbe aux poils raides. Profil de médaille.

La maraîchère, debout et hardie, figure un peu homasse et grossière, que couronne le coussin destiné à supporter la manne d'osier qu'elle retient contre la hanche, sous l'effort du bras tendu. Œuvre parfaite : type local juste et de vie réelle, effort du bras retenant le panier et corps un peu rejeté en arrière, évocateurs de la gaillardise savoureuse et piquante qu'elle semble prête à lancer.

La laitière, que je prendrais peut-être si l'on m'offrait un

Digitized by Google

choix unique dans les œuvres du dessinateur. Figure jeune où le modelé minutieux a eu assez de fraîcheur pour conserver à la chair sa luminosité précieuse. De la cruche soulevée, elle verse le lait dans le récipient posé sur la table couverte d'une nappe; sur ses paupières baissées, sur sa figure aux joues potelées, s'éteint le sourire de commande de la marchande saluant la cliente. Les blancs divers de la nappe, du mur, du mouchoir de tête raide d'empois, de la figure sont merveilleux de justesse, de même que la caractéristique des reflets spéciaux qui, sans exagération impressionniste, fait d'une des cruches qu'on la sent de cuivre et l'autre de fer-blanc.

En possession de telles qualités, Adrien de Witte devait aborder le portrait; il en fit un grand nombre, les uns à la plume ou à l'eau-forte, les autres au pastel. Tous sont merveilleux de ressemblance, à la fois physique et morale. Je songe surtout aux portraits au pastel de MM. B..., C..., de M^lle^ Z..., de M^me^ de S..., où la précision n'a pas exclu la fermeté.

***

Tel est cet artiste, intéressant à un double point de vue, intéressant par son art propre et par le peu de réceptivité qu'il y eut chez lui pour les idées du jour.

De même qu'il serait puéril de demander à J.-K. Huysmans — avec qui l'artiste, dans la spécialisation de ses moyens, a beaucoup de parenté — l'émotion dans la description, il faudrait être bien injuste pour reprocher à Adrien de Witte de ne pas avoir assez subordonné son métier parfait à l'impression personnelle, qui laisserait transparaître l'homme à travers l'artiste.

Adrien de Witte est de ceux qui estiment que l'art doit être impersonnel, et si cette opinion n'est pas nôtre, ce fut celle de Gustave Flaubert; ce nom donne un singulier poids à la thèse que défend de Witte. Il faut donc se contenter d'apprécier chez lui la sûreté du dessinateur qui nous valut, quand l'exécution fut parfaite, de superbes médailles.

Digitized by Google

Armand Rassenfosse.

Voici un maître déroutant, complexe, sur lequel on s'attarde à porter un jugement : on croit avoir saisi son esthétique, la genèse de ses créations, et tout à coup, une nouvelle œuvre apparaît qui ne suscite pas moins d'admiration que les précédentes, mais qui fait effacer désespérément le mot classificateur dont on avait déjà étiqueté les œuvres précédemment étudiées.

Dans ce cas, étudier le métier seul? Mais qu'est-ce que le métier, sinon le mouvement instinctif de la sensation! Si bien même que l'on pourrait dire que plus un artiste, par le fait de sa spécialisation, acquiert de métier, moins il est près de créer une œuvre géniale. Il y a de l'outrance dans tout chef-d'œuvre, et si quelquefois, au point de vue humain, « le génie n'est qu'une longue patience » comme l'a dit Buffon, en théorie cette pensée est peut-être la plus fausse de toutes les pensées fausses de Buffon. On tourne donc dans un cercle vicieux, et celui qui possède le don d'être suggestionné, étroitement ou largement, par la contemplation de l'œuvre étrangère, est plus sûr de s'élever à la hauteur du créateur en revivant ses diverses émotions, qu'en étudiant, morceau par morceau, leur réalisation dans l'art spécial qu'il a sous les yeux.

Dans certains cas, il donnera l'illusion du créateur lui-même, dans d'autres, il paraîtra outrancier, voire incompréhensif, et ces deux cas peuvent précisément se présenter en faveur et en défaveur de celui qui étudie Armand Rassenfosse. C'est que peut-être, à mon sens, il y a plusieurs hommes chez Armand Rassenfosse, de même, par exemple, qu'il y a chez Henri de Regnier le poète des *Médailles d'Argile* et deux romanciers, l'un qui écrivit les *Vacances d'un jeune homme sage*, et l'autre le *Bon Plaisir*; d'aucuns contesteront la sincérité complète de tels hommes, et pourtant elle me semble assez évidente.

Si j'ai bonne souvenance de mes lectures, Émile Zola a défini l'artiste « celui qui a la propriété de voir le monde

Digitized by Google

extérieur à travers un prisme qui lui est personnel »; la définition est assez heureuse, mais, à mon avis, elle n'est pas complète. A travers combien de prismes, en effet, le phénomène visible de la vie n'a-t-il pas passé pour produire un Maeterlinck? Et si cet écrivain, par une épuration de ses divers sens vibrants, ne faisait pas un choix de ses sensations, ne serait-il pas sincère s'il nous donnait les divers degrés par lesquels passa sa vision spirituelle pour ne retenir par exemple, d'une femme entrevue, que le frisson fuyant de ses yeux? Et par le fait même qu'il est homme, n'a-t-il pas remarqué en elle la courbe spéciale du cou, et cette simple chose n'a-t-elle pas éveillé en lui une sensation qui lui est absolument personnelle?

La vérité est qu'un artiste possède deux prismes : l'un qui voit le monde extérieur tout entier d'une façon personnelle, et l'autre qui, placé en face de cette lumière déjà épurée, la concentre en quelques rayons vifs et purs, pour ne donner que l'essence même de la personnalité.

Des artistes, les uns ne regardent que la première lumière, d'autres s'efforcent de ne voir que la dernière, enfin d'autres — et ce sont les plus instinctifs — vibrent, tantôt par l'une, tantôt par l'autre, et comme nous le disions, c'est précisément le cas du maître dont nous écrivons le nom en tête de ce chapitre de notre petite étude.

Armand Rassenfosse? L'un l'estimera pour sa maîtrise d'aquafortiste, qui est le coloris et l'impressionnisme des noirs. Un autre — je ne sais trop pourquoi J.-K. Huysmans m'apparaît comme cet autre — verra en lui le dessinateur subtil, saisissant sur le vif les femmes de volupté, en donnant l'impression de fleurs factices et pimentées de trottoirs de capitales. D'autres, et c'est la jeunesse contemporaine, choisiront celles de ses œuvres symbolisant la joie juvénile en des mouvements aigus et vifs de corps frêles, où tous les muscles, toutes les lignes du corps, comme de souples arcs, vibreront dans un mouvement exalté d'envol, symbole de bonheur latent dont la subite conscience a besoin de se dépenser en gestes fous; ou encore ces têtes sévères et graves, modelées

Digitized by Google

vaporeusement (subterfuge déroutant, car ces têtes aux orbites pleines d'ombres donnent la sensation d'un regard). Et combien d'autres encore, peut-être, qui ne retiendront de l'œuvre de l'artiste que le côté qui leur est plus personnel! On conçoit donc combien l'investigation de l'œuvre d'un tel homme peut être difficultueuse, combien, si on la restreint à ses préférences intimes, elle peut sembler à quelques-uns fausse, tout au moins outrancière.

***

Armand Rassenfosse se tourna vers l'art à un âge relativement avancé, à 27 ans, je crois. Élève de Félicien Rops, cet autre maître wallon, trop connu pour que nous le fassions apparaître ici, il travailla avec lui à Paris, fit en sa compagnie des recherches de vernis mous pour ce métier de l'eau-forte, dans lequel il traîne comme un reste de l'alchimie du moyen âge; le maître disparu, l'élève en ayant reçu tous les secrets, Rassenfosse travailla à Liége, sa ville natale, perfectionnant encore le métier déjà si complet de Rops, et réalisant à son tour sa vision propre de la vie contemporaine.

« Dans un article de l'*Art moderne,* l'auteur de la *Route d'émeraude* disait : « Armand Rassenfosse fait de l'eau-forte avec la patience calme et la science que mettaient à œuvrer les vieux miniaturistes. C'est un réfléchi, il est sans emportements; il veut savoir et il sait. »

Je viens d'assister dans l'atelier de l'artiste à l'exécution d'une pointe sèche sur zinc qui m'a rappelé cette appréciation d'Eugène Demolder.

Tout en parlant, l'artiste, les manches de la chemise relevées jusqu'aux coudes, en tablier noir, manie la pointe, et bientôt le dessin, de simples lignes un peu argentées dans le ton spécial du zinc, apparaît.

Puis le vernis étendu de la main et légèrement essuyé, à dose savante, une feuille mouillée sur ses deux faces placée sous la presse, quelques efforts au grand volant, et c'est la

Digitized by Google

petite émotion du hasard heureux ou néfaste; mais non, l'artiste *sait,* et voici du reste, en épreuve humide, une œuvre merveilleuse!

Une femme — demi-mondaine ou mondaine voluptueuse — le corps penché pour la marche, redresse, sous le grand chapeau noir garni de plumes blanches, une face au menton charnu, à la chair grasse et lumineuse.

Dans ce mouvement du corps penché en avant et de la tête rejetée en arrière, tout le corps semble s'offrir, tandis que les yeux coulent, sous les paupières, un regard qu'aiguise les cils fins, un regard d'appel, de défi, un regard arrogant et hautain de gloire moderne de femme de chair.

Penché sur l'épaule de l'aquafortiste, j'admire la gravure que l'artiste compare à une première épreuve, où la trop lourde masse de cheveux blonds écrasés sous le chapeau détruisait la luminosité de la chair de la figure, en opposition sous la grande courbe noire de la coiffure.

Mais l'artiste ne paraît pas encore satisfait; cachant du doigt un morceau du grand chapeau, il examine, compare; et peu après, je le vois chauffer la plaque sous un petit réchaud, repousser certaines parties; quelque temps se passe pendant que je manie de lourds cartons gonflés d'eaux-fortes, quand, relevant la tête, j'aperçois l'aquafortiste examinant à nouveau l'épreuve récente dans cette pose que tant de gravures popularisèrent.

Il y aurait donc, avec plus de vérité, deux hommes chez Armand Rassenfosse : l'un, l'émotif, qui s'abandonne à sa fougue, après la sensation brutale et vibrante, et l'autre, le réfléchi qui, en présence du *leitmotiv* exagéré, le travaille, le réduit pour lui faire rendre, dans une juste et heureuse mesure, tout ce qu'il peut exprimer. Nombre d'écrivains ne procèdent pas autrement; Paul Adam, entre autres, qui jette tout d'abord sur le papier des notes fiévreuses et hâtives, puis rature et, du langage petit nègre, fait enfin surgir des phrases correctes.

Or, sait-on quelle est cette femme si bien rendue dans sa

Digitized by Google

signification spéciale et en même temps d'une manière si personnelle? Rien qu'une passante, dévisagée par l'artiste dans les quelques secondes qui s'écoulèrent avant qu'il l'eut dépassée! On concevra par là combien la mémoire de cet homme est merveilleuse. »

J'en avais eu, un mois auparavant, un premier exemple. C'était un dimanche de janvier, et je me rappelle combien m'avait paru interminable une longue rue, sèche, noire, déserte, que les bruits perçus de mes pas et des sons de cloches venant on ne savait d'où, faisaient plus longue et plus déserte encore.

Après avoir examiné des eaux-fortes dans l'atelier encombré de petites tables, sous la présence d'un grand squelette que je ne pouvais m'empêcher de voir tout à coup se mettant à marcher et allant tourner le grand volant de la presse, Rassenfosse décrocha du mur une petite étude : une femme fine, précieuse, ayant un air de fleur de serre, délicate et rare, à cause de l'étole de plumes, glissée à bas des épaules et l'entourant comme d'une corolle fragile; elle examine d'un fin regard amusé, un regard qui semble le rayonnement des cils, le verre de champagne qu'elle élève, frêle et précieux, comme elle : « Tenez, me disait Rassenfosse, voilà une chose qui m'amuse...; il y a des défauts, mais c'est si bien ce que j'ai vu...; c'était pendant l'exposition de Liége, au *Restaurant du lac*. » C'était donc la vision d'une minute que l'artiste, en dînant, avait retenue et notée au milieu de tout le brouhaha cosmopolite et si diversement amusant que fut l'exposition de Liége; il se peut qu'un passant quelconque, connaissant l'artiste, se soit dit que ce jour-là il ne travaillait pas. Vrais tempéraments d'artistes que ceux-là; dans les siècles futurs, ils symboliseront notre époque!

***

On sait combien est grande la renommée de l'artiste, surtout à Paris; ses expositions à *la Plume*, l'illustration de cette

Digitized by Google

revue si artiste et si probe, sa superbe édition d'art des *Fleurs du mal* y contribuèrent, et ceux qui ont lu *Maîtresses d'esthètes* de Willy auront pu, avec étonnement, lire son nom dans ce roman ultra-parisien ; hommage non point d'art, mais qui, à un autre point de vue, n'en est pas moins significatif.

Et cependant l'artiste mène une véritable vie de cénobite ; certaines de ses eaux-fortes pourraient le faire supposer familier des bars cosmopolites et des cercles dernier-cri, alors qu'au contraire, renfermé la journée entière, l'artiste travaille grave et consciencieux, dans son atelier de la rue Saint-Gilles, à Liége, où il est d'habitude, hormis un séjour annuel et réconfortant à Paris.

Si l'on s'étonne de cette persévérance à l'œuvre, l'artiste a une réponse amusante : « Que voulez-vous? Il n'y a que cela qui m'intéresse ! »

Je glane, dans les cartons, quelques œuvres assez diverses :

Voici d'abord toute une série de nudités dansantes, nudités frêles, à fossettes et à reflets, les jambes gigottantes, donnant une sensation inouïe de mouvement libre, de chair sauvage et jeune. Les bras, de lignes superbes, font s'envoler, autour du corps d'une gracilité élégante, un voile de gaze, ténument signifié par les plis que le vent de la rotation y rebrousse, et les cheveux suivent ce mouvement. Pointes sèches très simples, et pourtant si vivantes.

Une *Salomé dansant*, aussi, aux hanches frêles. Levée sur la pointe des pieds, les jambes cerclées, au-dessus de la cheville, d'anneaux, comme des serpents, des deux mains elle élève à la hauteur de la figure, dans un geste de divinité exotique, une rose. Sous la coiffure barbare et de saveur bien impie — est-ce une couronne d'idole qui pourrait ajouter à la saveur de la courtisane le piment rare du sacrilège? — ses yeux déroutent, tant, dans leurs teintes noyées, ils dénotent de douleur, de corruption ou de férocité, on ne sait ; et, en contraste avec le mouvement jeune et joyeux du corps, c'est bien dans leur expression énigmatique que ces yeux possèdent une

Digitized by Google

beauté profonde. Tout dans cette eau-forte coloriée prend une signification de fleur vicieuse et artificielle, perverse et charmante, ayant en elle un goût de dépravation maladive, de saveur âcre, dans laquelle il entre déjà de la corruption.

L'adolescente et le faune. Haussée sur ses pieds, une adolescente, au corps replet et nerveux, les mollets gonflés et les cuisses glacées par l'effort, élève un baiser goulu jusqu'à une tête de faune, aux lèvres boudeuses et sensuelles, au nez de corbin, posée sur un haut socle autour duquel s'enroule un mince arbrisseau.

Voici un superbe effet d'eau-forte : une femme appuyée des deux mains au dossier d'une chaise, le buste dévêtu jusqu'aux hanches, retenant les vêtements tombants. Gravure d'un noir lisse et plein d'atmosphère; un lambeau de linge blanc apparaît dans tout ce noir avec un reflet d'argent neuf, tandis que de petites clartés, fines et sûres, accusant les yeux, le nez petit, la courbe de l'épaule, le bout du coude, donnent à cette nudité un air de chose précieuse et vive.

Une *tête de Beethoven* dont l'expression vous poursuit longtemps, tête reconstituée d'après le masque. Le front est dur, lumineux et bossué, creusé vers les tempes; les yeux, grands ouverts, blancs et durs, sous les sourcils contractés, cerclés d'ombres, comme vivant d'une vie intérieure, semblent suivre en pensée la musique que ce génial auteur devenu sourd est condamné à ne plus jamais entendre. Des plis profonds tombent des ailes du nez, les lèvres boudeuses, obstinées, font la bouche à la fois amère et résignée. Et comme pour accentuer encore cette vie retirée des yeux, cette tête planant dans le rêve, l'eau-forte, dans des tons de sanguine, baigne dans une légère vapeur, qui lui fait prendre une apparence de vision. Une merveilleuse chose, vraiment, cette tête.

Armand Rassenfosse a encore — car, comme je le disais, cet artiste est multiple — produit une foule de *femmes assises*, où l'amateur et peut-être plus d'un artiste ne verront que le rendu original du modèle, mais qui ont à mon sens plus que la valeur

Digitized by Google

du métier rare et précieux ; je me rends compte, en effet, que ces figures, bien qu'étant immobiles, ne posent pas. Pourquoi ? Il me serait peut-être malaisé de le dire, mais je sens la vie intime, la vie invisible de ces êtres avec la même certitude que j'ai de ma propre existence. L'aquafortiste se doute-t-il de cette présence, presque spirituelle, qui plane au-dessus de ses dessins ? Je l'ignore et son art étant celui dans lequel il entre le plus d'instinct, je le crois. Le Musée des beaux-arts de Liége possède un de ces dessins de femme assise (1), appuyée du coude, figure noyée dans une sorte de brume, et qui, apparaissant tout à coup, vous donne le haut-le-corps, l'émotion singulière d'une présence inattendue dans un lieu qu'on supposait désert. On reconnaît vite son illusion, on s'arrête à regarder, et tout à coup, de cette brume sur laquelle semble flotter la figure d'apparition, un sourire doux, un sourire qui chuchotte, dirais-je, ce sourire silencieux se détache et s'épanouit doucement, comme un reflet lent qui coule des ailes du nez aux coins de la bouche ; puis, pendant un court moment, de l'ombre des orbites, les yeux s'éclairent, comme s'ils renaissaient à la vie, regardent doucement avec sérénité et bienveillance. Et l'on frissonne, l'on a envie, oui, une véritable envie de se jeter à genoux devant cette image hautaine, d'une beauté supérieure.

Je viens de feuilleter, avec une double émotion de lettré et d'artiste, un grand respect se communiquant à mes doigts, attentifs à tourner la page sans froissement, cette admirable édition d'art des *Fleur du mal* de Charles Baudelaire qu'Armand Rassenfosse illustra d'eaux-fortes coloriées, pour la « Société des Cent Bibliophiles » présidée par Eugène Rodrigues.

Que de merveilleux dessins commentant ces merveilleux

(1) Par respect, pour la beauté de cette œuvre, ne pourrait-on pas la placer dans un jour plus convenable ? Ce dessin, accroché en face d'une fenêtre, est malheureusement déparé par un malencontreux reflet qui s'obstine, de quelque côté qu'on se place, à vous en cacher la vue.

Digitized by Google

poèmes, et comme l'artiste qui se heurtait ici à l'inspiration de son maître Rops (car Rops et Baudelaire eurent bien des points communs, et *la Mort qui danse*, entr'autres, fut inspirée à Baudelaire par un dessin de Rops) sut cependant insinuer sa personnalité qui est, peut-être, la présence planante au-dessus du funèbre de l'œuvre d'une âme quiète et forte.

J'ai revu et feuilleté ce livre bien des fois, rien que pour y retrouver ces frontispices de *Spleen et Idéal*, d'*Harmonie du Soir*, d'*Obsession*, de *Tableaux parisiens* que je glane, comme étant, à mon sens, les plus beaux et les plus lourds d'entre tous ces épis de Terre Promise.

Pris à leur sujet quelques notes :

Spleen et Idéal. — Dans un paysage morne, adossée à un exhaussement de terrain, une femme, jeune, est assise; ses bras, qu'un long reflet effile, sont allongés, vers les genoux ramenés vers le corps, un corps frais, à la chair ferme d'un fruit mûrissant. Les yeux, que l'ennui obscurcit, rêvent; la bouche est à la fois élégante et découragée. Au fond, ayant un « flou » d'apparition, l'Idéal, regardant de ses yeux clairs les infinis célestes, vers lesquels se déploient largement ses ailes blanches.

Harmonie du soir. Figure grave de femme dans des tons de bistre et d'ocre, les yeux blancs, comme des fenêtres claires dans des chambres de crépuscule. Tête pleine de recueillement, de calme rêveur et apaisant, comme cette heure qu'elle souligne, où les gestes plus lents semblent s'imprégner de respect, de piété.

Obsession. Têtes de femmes, rangées au-dessus de la pièce, comme autant de ces figures qui, rencontrées dans les rues, font tout à coup qu'on se sent triste, désenchanté; l'une d'elles, sans doute parce qu'elle m'est plus familière, m'est souvent revenue en obsession : ses yeux sont inégaux, l'un grave et triste, petit et crispé, l'autre inquiet, presque fou, un œil qui s'étonne avec la résignation du désespoir; il y a de la fatalité consciente dans son écarquillement.

Digitized by Google

Tableaux parisiens. Deux adolescentes dans une tour haute. De là, on aperçoit Paris en une vision brumeuse d'où sourdent, en écrans sur le ciel, les tours jumelles de Notre-Dame; l'une, accroupie, ramène autour de sa frêle poitrine, dans un geste frissonnant et pudique, ses bras fins; l'autre, debout, vue de dos, la main en visière aux yeux, regarde avec hardiesse l'éblouissement de la grande ville. Tout est précieux et jeune dans celle-ci : son geste ébloui, son corps gracile, un peu ramené vers le spectateur, accusé dans ses rondeurs naissantes et ses plis par un mince reflet, un corps ferme et décidé sur les jambes fuselées où quelques muscles s'accusent dans cet effort de curiosité qui se hausse, candide et non encore craintive, parce qu'elle est l'ignorance et l'espoir.

A notre sens, il y aurait comme deux hommes chez Armand Rassenfosse, l'un attaché par de solides fibres à l'humanité, sans rien de plus précis, qui vibre aux ambiances et qui, dans ce temps de civilisation nivelante, est international (un mot qui paraît étrange, accolé à un nom d'artiste); l'autre, qui est le Parisien (qu'on voudra bien ne pas confondre avec le boulevardier).

Le Parisien apparaît surtout dans les nombreuses eaux-fortes, les dessins représentant des demi-mondaines, demi-mondaines à double vie, vie spéciale de leur métier caractérisée par les vêtements aguichants, des vêtements de nuit et d'alcôve, les gestes demi-dévoileurs, mais aussi vie profondément humaine qui est l'ennui caché, le dégoût, la pourriture de ces pauvres êtres condamnés à la grimace de l'amour dans les têtes de courtisanes de Rassenfosse, si les yeux rient et appellent, ils sont aussi troubles, comme délayés; il y a de la pourriture dans le regard canaille, et les plis du rire figé des joues ont un rien d'affaissement qui, dans cette figure de joie artificielle, prennent une signification horrible de désespoir âcre; c'est ainsi que cet artiste de la volupté est profondément moral et chaste.

En antithèse à ce sens lancinant de la vie moderne, il semble

Digitized by Google

qu'Armand Rassenfosse se soit tourné, par réaction, vers la vie, la vie belle et naturelle, pleine de jeunesse espérante et franche; un chant juvénile et ardent monte de ses frêles danseuses que l'on ne peut se figurer dansant qu'au son vif et preste d'une flûte aigre; frêles danseuses, traitées si légèrement, ayant l'apparence sur le papier d'une petite fumée batifolante; il y a aussi comme un attendrissement, une vision exaltée de l'illusion candide et effarouchée de la jeunesse dans ces adolescentes qui, sentant en elles le printemps et la puberté, offrent dans un geste inconscient, presque chaste à force de naïveté, leurs cœurs et leurs corps à une tête revêche de statue, ou, dans les bois, sautent, courent dans l'élan d'une vie nerveuse, de muscles vibrants, pour s'arrêter tout à coup, et de leur beau geste instinctif attirer vers elles une branche verte; on ne sait si c'est l'atavisme du geste caressant et voluptueux ou simplement le désir de mâcher cette branche pour calmer leur ardeur.

Puis, entre ces deux visions, l'une désespérée et âcre; l'autre d'espoir d'exalté et de fraîcheur se place la figure de la vie, la vie réfléchie et ayant en elle une sérénité profonde qui résulte de cette double contemplation sceptique, et c'est ici comme la personnalité intime de l'artiste. De crainte que les mouvements accusateurs de vie animale ne cachent leur sens profond, les nudités dans lesquelles il incarne le sens propre de sa vision sont immobiles; un autre — et c'est le cas de beaucoup de peintres — aurait traité le nu comme une superbe nature morte; Armand Rassenfosse, lui — et c'est ainsi que cet artiste, autour duquel s'agita sans doute dans sa période de ormation tout le grand mouvement naturaliste, communie avec le moderne le plus aigu — Rassenfosse, outre son sens du nu comme lignes et chair, donne à ses femmes assises, dans l'approfondissement rêveur de leurs yeux, dans le recul de songes où elles s'éloignent, la pose du bras sur lequel elles accoudent leur sourire flottant et vague, comme une vision synthétique de passionisme doux et résigné des grands voyants contemporains.

Digitized by Google

Voilà, peut-être, quelques côtés de cet artiste intéressant au plus haut point de vue. D'avoir feuilleté ses œuvres et d'avoir communié avec ce qui en fut peut-être la genèse intime par des tentatives de commentaires, j'ai la bouche sèche comme si j'avais mangé quelque fruit âpre et aigre ou m'étais promené longtemps dans un paysage de hauteur, plein d'émanations rudes de fines herbes sauvages.

C'est bien la sensation qui me restera de l'aquafortiste Armand Rassenfosse.

(*A suivre.*) LUCA RIZZARDI.

Digitized by Google

PLAGE D'AUTOMNE [1]

Marie-Louise faisait cette excursion chaque année, au commencement de l'automne.

Lorsque son mari se rendait avec quelqu'ami à Biarritz ou à San Juan de Luz, elle prenait la diligence qui dessert les petits villages de la côte de Guipuzcoa, et s'arrêtait en l'un d'eux.

Ce voyage était pour elle un pélerinage ou sanctuaire de ses amours, au lieu où son esprit se rafraîchissait en la douce souvenance du passé et se reposait un moment de la fièvre d'une vie factice.

Là-bas, dans le cimetière d'un de ces villages assis au bord de la mer, l'homme aimé dormait l'éternel sommeil au milieu des plantations de cyprès et de lauriers, dans un jardin perdu sur la montagne, entouré de solitude, de fleurs, et de silence...

Ce soir-là, en arrivant au village, Marie-Louise s'arrêta, comme d'habitude, chez sa nourrice. Elle était fatiguée du voyage; elle se mit au lit de bonne heure et dormit jusqu'au matin, d'un sommeil agité.

Elle s'éveilla avec un soubresaut; elle ouvrit les yeux; pas un rayon de lumière ne filtrait en l'alcôve. C'était sans doute la nuit. Elle tenta de se rendormir, mais dans son cerveau s'accumulaient tant de souvenirs, tant de mirages, que pour

(1) Nous donnons ici ce premier curieux échantillon de l'art d'un jeune écrivain espagnol, dont le talent s'est frayé une toute première place dans son pays. Dans un prochain numéro, nous publierons une autre nouvelle de M. Pio Baroja, avec une étude du traducteur. (N. de la Réd.)

Digitized by Google

calmer son excitation, elle sauta de son lit, se vêtit légèrement et se mit à tâtonner dans l'obscurité pour trouver la fenêtre.

Elle l'ouvrit : c'était un matin d'automne. Une nuée de gaze lumineuse emplissait l'air ; pas un bruit, pas un indice de vie ne rompait le calme de l'aube. Au loin, on entendait le murmure de la mer, lent, tranquille, reposé...

Le village, la mer, les collines, tout s'effaçait dans la brume grise, qui commençait à trembler au vent du matin.

Marie-Louise, pensive, trouvait une certaine tranquillité dans la contemplation du brouillard opaque et impénétrable qui empêchait le regard d'aller au-delà. Peu à peu, ses pupilles, se dilatant dans les ténèbres, surprenaient ici une ombre sans contours, et, plus loin, la clarté du sable de la plage ; et les silhouettes sans forme apparaissaient et s'évanouissaient avec les mouvements des masses de la brume.

Le vent soufflait de terre, humide et tiède, chargé d'odeurs âcres et d'effluves de vie exhalées des plantes. Parfois, une bouffée de coquillages odorants révélait la présence du vent de mer.

La lumière matinale commençait à se répandre à travers la soie transparente et grise des nuées ; et voilà les formes confuses et sans contours clairs qui se fixaient peu à peu, et le village, le petit village de la côte de Guipuzcoa, avec ses habitations toutes noires, se révélait sur la colline où il était assis, groupé autour de la vieille tour de l'église, regardant en bié la mer, la mer verdâtre des plages du Nord, agitée toujours de vagues immenses, toujours violente, grondante et hérissée d'écume.

Lentement, le paysage de la côte se déroulait ; à la gauche, on voyait des amoncellements de roches, sur lesquelles passait la route ; sur la droite, se dessinait vaguement la ligne de la plage, courbe suave bornée au loin par une clôture de grands rochers noirs et luisants qui pendant les marées basses, se détachaient à fleur d'eau, comme des monstres marins nageant parmi des nuages d'écume.

Le hameau s'éveillait ; le vent apportait et laissait s'éteindre le son de la cloche de l'église ; et les coups, lents et reposés de

Digitized by Google

l'oraison de l'aube, vibraient dans l'aire drapé d'aurore auguste.

Les fenêtres et les portes des maisons s'ouvraient; les villageois tiraient le bétail des étables et le chassaient sur la route; dans le silence, on entendait seulement les rugissements des bœufs qui, tête baissée, les narines large-ouvertes, respiraient avec délices l'air frais du matin.

Devant ces vies simples et résignées, en présence de l'océan qui gémissait et de la religion dont lui parlait la voix de la cloche, une vague langueur l'envahit; et lorsque les rayons du soleil entrèrent dans la chambre, alors seulement elle se sentit quelque force, se regarda dans le miroir et trouva dans ses yeux une expression douce de songeuse tristesse.

Elle s'apprêta pour sortir, mit un vieux vêtement violet sombre et sur la tête un canotier sans ornements et le visage caché sous une voilette blanche, semée de mouches gracieuses, elle gagna la route pleine de mares d'eau jaunâtre.

De temps en temps, elle croisait quelque bouvier qui marchait, l'épieu sur l'épaule, tandis que, derrière lui, ses bœufs, pas à pas, s'efforçaient de tirer les charriots grinçants.

Marie-Louise répondait à leurs saluts; elle arriva au village, traversa la place déserte et, passant sous une petite voûte de pierres noircies par l'humidité, s'engagea dans une ruelle pleine de gros caillous, étroite et en pente. Des barques à demi pourries s'y reposaient de leurs anciennes campagnes, la quille à découvert.

Au-dessus d'elle, sur les débris des antiques remparts, on voyait une image grossièrement taillée et, en-dessous, dans les interstices des pierres, se déroulait en pleine croissance une guirlande d'herbages.

Du bout de la ruelle, on découvrait la plage inondée d'allégresse débordante, à mesure que le soleil dispersait les nuages et que les brouillards s'élevaient de la mer pour s'évanouir dans l'espace.

L'air ambiant se purifiait; des découpures de ciel azuré, d'un azur pâle, apparaissaient enfin, tandis que sur le versant des montagnes on voyait, en la fuite des nuées, une maison soli-

Digitized by Google

taire au milieu de ses vertes frondaisons, non loin d'un bosquet de hêtres et de rouvres, et sur les cîmes, des pierres anguleuses et des arbrustes rachitiques aux branches décharnées.

Il faisait chaud. Marie-Louise pressa le pas jusqu'à la limite des sables, et là, sur une roche, elle s'assit, très lasse.

La mer, luisante et sourcilleuse, s'obstinait à repousser les caresses du soleil; elle amoncelait ses brumes, mais en vain; la lumière dominait et les rayons solaires commençaient à briller sur la peau ondulée du monstre aux ondes verdâtres.

Tout à coup le soleil parut acquérir plus de force; l'océan s'élargit et s'élargit encore jusqu'à s'unir, en une ligne droite, avec l'horizon.

Alors on vit arriver les vagues, les unes obscures, gonflées, impénétrables; d'autres, pleines d'écume, et quelques-unes, comme si elles avaient voulu faire parade de sincérité, montraient à la clarté du jour leurs troubles intérieurs. Le long des brisants, elles se pulvérisaient furieuses contre les roches, tandis que, sur la plage, elles s'avançaient, suaves, avec des langueurs de femme convalescente, y brodant une dentelle blanche sur le sable où elles laissaient, en se retirant, des algues noirâtres et de sombres méduses qui brillaient avec des lueurs subites à l'éclat du soleil.

On eût dit un matin d'été, et pourtant, dans les teintes des flots, dans le soupir du vent, dans les murmures indéfinis de la solitude, Marie-Louise sentait la voix de l'automne. La mer lui envoyait sur ses ondes la vague sensation de sa grandeur, tandis qu'en son rythme cadencé, le rythme de sa pensée ramenait à sa mémoire les souvenirs de ses amours.

Et, comme les vagues, revenait la vision des heures qu'ils avaient passées eux deux, étendus sur le sable, sans parler, sans penser, sans créer des idées, confondant leur esprit avec l'esprit qui s'agite dans les lames, dans les nuées, dans la mer immense.

Là même, dans ce même lieu, elle avait fait sa connaissance; il y avait déjà dix ans; dix ans! Elle avait d'abord eu compassion de lui en le voyant malade, et lorsqu'elle l'entendit et lui parla, elle en resta remuée jusqu'au plus profond de son âme

Digitized by Google

elle, d'habitude indifférente, se sentit vibrante d'amour ; elle, satisfaite de rester stérile, envia la maternité. Les rafales du désir crispèrent ses nerfs, lorsqu'eux deux, seuls, sentaient se réfléter en eux les grandioses crépuscules du mois d'août, lorsque le soleil rougeoyant se cachait sous l'horizon et que la mer palpitait avec des reflets d'écarlate.

Dix années écoulées déjà! dix années! Peut-être était-ce là ce qu'elle regrettait le plus. Elle voyait dans l'avenir l'indifférence, le ciel cendré de la vieillesse. Dix ans! Elle en avait alors vingt-huit.

Et d'autres printemps et d'autres étés viendront encore, pensa-t-elle en sa désespérance, — et devant le même océan qui rugit, agité de flots immenses, devant les mêmes crépuscules rougissants et les mêmes nuits étoilées, germeront d'autres amours et d'autres illusions en d'autres âmes... Et moi, j'aurai passé comme l'écume qui brilla un moment.

. . . . . .

Marie-Louise contemple la plage solitaire et triste, et la mer, qui soupire sous le ciel pâle d'automne, apporte à son esprit l'indécise sensation de l'océan augmentant la mélancolie qui la saisit à la contemplation de sa propre déchéance.

PIO BAROJA.

(Traduction de Lucien-Paul Thomas.)

Digitized by Google

LA

POÉSIE HOLLANDAISE CONTEMPORAINE

En présentant au public une anthologie (1) des poètes néerlandais, de 1875 à 1905, Pol de Mont disait en substance : Depuis l'époque classique de Hooft et de Vondel, voici la première fois que les lettres néerlandaises reconquièrent leur place dans la littérature générale. Il ajoutait : Si on les compare aux artistes du vers dans les autres pays à notre époque, ceux de la Hollande dépassent de loin leurs rivaux étrangers ; aucun pays ne peut présenter à l'heure actuelle une pléiade semblable au groupe que forme Willem Kloos, Frederik Van Eeden, Albert Verwey, Hélène Swarth et Herman Gorter (2).

Sans aller aussi loin dans l'affirmation optimiste, on ne peut contester pourtant qu'il y ait là un riche domaine littéraire, fréquemment méconnu. Seulement, la tâche d'analyser ce mouvement et d'en rendre compte à un lecteur français semble aussi compliquée que périlleuse. Et d'abord, on ne peut encore, que je sache, porter un jugement définitif sur l'œuvre accomplie. S'il est vrai que là-bas, comme ailleurs, une foi immense en eux-mêmes et en l'efficacité de leurs doctrines animait les réformateurs, s'il est certain même, que des

(1) *Verzen van Noord-, en Zuidnederlandsche dichters* bijeengebracht door Pol de Mont (1875-1904). Tweede herziene druk van « Sedert Potgieters Dood ». Zwolle. W. E. J. Tjeenk Willink, 1904.

(2) Si c'était ici l'endroit, on pourrait insister sur le rôle joué en Belgique par Pol de Mont dans l'évolution des lettres flamandes. Cf. son volume : *Losse schetsen uit de letterkundige geschiedenis van onzen tijd*, 3e vol., et spécialement : *De Tendenz Pol de Mont*, p. 161, et *Pro Domo*, p. 189.

Digitized by Google

œuvres de tout premier mérite ont été créées et que la poésie hollandaise a subi une crise salutaire, cependant, ici aussi les réformateurs ont plus promis qu'ils n'ont tenu et surtout, ils n'ont pas réussi à entrer pleinement en contact avec leur peuple, en exprimant d'une façon durable les angoisses ou les luttes, les espérances, les déceptions ou les triomphes des esprits de leur temps.

Au reste, cette vocation d'interprètes de leur époque eut été à l'encontre de leur programme. En Hollande, après 1880, en Flandre après 1890, on voulait faire de la poésie pure, on combattait comme un préjugé la notion (1) que l'art doive être un véhicule d'idées grandioses, utiles ou même généreuses. L'ennemi que les jeunes poursuivaient de tous leurs sarcasmes, on le sait assez, c'était en France, François Coppée et en Hollande Nicolas Beets (2).

Or, le groupe bruyant et révolutionnaire de 1880-1885 s'est éparpillé, chacun obéissant à ses tendances personnelles; bien plus, des querelles fort regrettables ont mis aux prises les alliés d'hier. Aujourd'hui, c'est bien près d'être l'anarchie complète. C'est pourquoi semble si malaisée l'œuvre de résumer ici l'histoire de ce mouvement poétique.

Nous tâcherons de donner dans cette première étude un aperçu des tendances hollandaises au moment de la fondation du *Nieuwe Gids* en 1885. Nous analyserons l'œuvre des précurseurs et peut-être des plus grands ouvriers de ce mouvement : Jacques Perk et Helène Swarth; en même temps, une courte notice consacrée à Emants, à Couperus et à Penning, mettra en lumière certaines phases de l'évolution poursuivie.

Marcellus Emants, en effet, marque une transition : émancipé par le choix de son sujet, il n'est guère novateur dans la technique même de son art; Perk et Hélène Swarth marquent

(1) Echo de ce conflit de doctrine en Belgique, cf. POL DE MONT, *Pleidooi pro domo* et la réponse de MAX ROOSES : *Nog eens over de jongste richting in de neederlandsche poëzie.* (Letterkundige Studiën, p. 73.)

(2) NICOLAAS BEETS (1814-1903), l'auteur fêté de toute la Hollande depuis l'apparition de *Camera Obscura* (1840), produisit, comme poète : *Korenbloemen* (1858), *Nieuwe gedichten* (1859), *Madelieven* (1869), *Najaarsbladen* (1884 *Winterloof* 1887) et *Harptoonen* (1892).

Digitized by Google

déjà presque une apogée : chacun d'eux dans son domaine est resté insurpassé; avec Couperus, au contraire, nous entrons dans la zône des recherches trop prétentieuses, tandis que Penning nous ramène vers la poésie intime et familière, complétant ainsi une évolution qui se marque également dans la littérature française actuelle (1).

Nous réservons pour une autre étude l'examen critique des doctrines et l'analyse des œuvres du groupe du *Nieuwe Gids* sans nous interdire pourtant tout ce qui dans ce premier article pourra servir d'introduction à l'étude d'une période littéraire fort brillante.

Le poète et critique Albert Verwey, qui joua un tout premier rôle dans le renouveau littéraire de 1880 nous a donné récemment un excellent résumé (2) des faits et des théories formulées, en même temps qu'un choix judicieux de morceaux cités à l'appui de sa démonstration. Nous aurons l'occasion de citer ce travail à différentes reprises et de nous en inspirer; il n'est pas inutile de s'arrêter un moment devant cette esquisse.

La méthode qu'il a choisie est celle des aperçus personnels reliant entre eux des extraits considérables pour les œuvres principales. Tout ce qui est au second plan a été négligé et tel souvenir anecdotique est longuement conté tandis que l'on évite avec soin toute classification littéraire. Venant d'un homme qui raconte des expériences vécues, un semblable travail est précieux, même s'il n'a rien de bien achevé ou de définitif. Je ne puis exposer longuement l'introduction dans laquelle Albert Verwey développe ses principes littéraires. Mais il est utile de la signaler, car le poète hollandais se double volontiers d'un critique (3), et chacun, parmi les petits comme parmi les grands, aime à exposer son système de

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1906. Voir l'article de RENÉ DOUMIC *Retour à la poésie intime et familière.*

(2) ALBERT VERWEY : *Inleiding tot de Nieuwe Nederlandsche Dichtkunst* 1880-1900) Amsterdam, Schreuders.

(3) Le personnel du *Nieuwe Gids*, dit te Winkel, était peu nombreux et les novateurs firent à la fois office de poètes et de critiques. Ce fut une lourde faute. Cf. sur tout ce sujet l'étude capitale de TE WINKEL dans le recueil : *Eene halve eeuw*, 1848-1898. Amsterdam, Beyers & Funke, 1898. Tome II, p. 301 à 320.

Digitized by Google

philosophie. Et ainsi, Kloos, Van Eeden, Van Deyssel, Verwey et plus tard Borel, ont développé tour à tour une théorie de la morale, de l'art, de la sagesse et, à l'occasion, de l'économie politique.

Albert Verwey a des sympathies très vives pour le panthéisme, il nous expose que « la poésie est le sentiment que nous avons de la vie »; « tout ce qui, dans notre conscience, s'appelle éternel, nous l'appelons poétique. » Le rythme, selon lui, « c'est le mouvement de la vie considérée comme éternelle ».

Mais quelle sera la caractéristique des poètes hollandais de 1880? Ils ne pouvaient avoir aucun des idéals habituels, patrie, science, religion, philosophie, humanité. Leur dieu, Verwey et Borel sont d'accord pour le déclarer, ce sera la Beauté. La caractéristique du moment fut la déification de la Poésie. Nous tâcherons d'expliquer plus loin cette périphrase brillante. Notons seulement que vers 1880 un malaise général pèse sur la littérature hollandaise. L'école régnante, jeune et pleine de fougue vers 1850, se survit à elle-même dans l'imitation d'un romantisme attardé. L'inspiration nouvelle, certains l'iront chercher chez les grands classiques hollandais du XVI^e^ siècle, d'autres chez les Grecs, d'autres encore à l'école du trecento italien chez Dante et chez Pétrarque, mais ce fut de l'imitation anglaise, semble-t-il, que le choc initial partit.

De même que le renouveau littéraire de 1850 était fortement sous l'influence des romantiques anglais, au point que chaque poète hollandais passa à ce moment par une crise de byronisme et que Beets et Hazebroeck, quoique pasteurs orthodoxes traduisirent, pleins d'enthousiasme, les œuvres antireligieuses de Byron, c est du côté des Anglais encore que se tournèrent les novateurs de 1880 et le vers de Keats :

A thing of Beauty is a joy for ever

constitua bientôt leur évangile.

Cependant dès 1879 Marcellus Emants [1] faisait paraître

[1] Marcellus Emants naquit à Voorburg près de La Haye, le 12 août 1848, étudia le droit à Leyde, se consacra à la littérature, voyagea en Italie, en Suède,

Digitized by Google

Lilith; il fut ainsi à son insu, peut-être, le précurseur de toute la jeune école.

***

Connaissez-vous *Lilith,* la créature adorable et décevante, célèbre surtout dans le passage suivant de *Faust :*

MÉPHISTOPHELÈS.

Regarde-la bien, c'est Lilith.

FAUST.

Qui ?

MÉPHISTOPHELÈS.

La première femme d'Adam.

Méfie-toi de ses beaux cheveux,
C'est ce qui fait toute sa parure.
Quand elle en a frappé la vue d'un jeune homme,
Il est son esclave pour longtemps.

C'est la légende telle qu'elle est racontée par Herder qui a le plus souvent inspiré les poètes, et Marcellus Emants, qui donna à son poème comme épigraphe le passage ci-dessus de Gœthe, a traduit aussi, à l'intention du lecteur hollandais, le récit de Herder dans sa préface :

« Adam était seul au paradis, soignait les arbres, donnait des noms aux bêtes, jouissait de la création féconde et bénie, mais ne trouvait, parmi tout ce qui vit, rien qui contentât son cœur. Enfin, son regard s'arrêta longuement sur un de ces êtres charmants et impalpables, qui selon la légende habitaient la terre longtemps avant l'homme, et que le regard aiguisé d'Adam distingua. *Lilis,* tel était le nom de cette apparition; elle vivait sur les fleurs et les arbres et se nourrissait des plus fins parfums. Et Dieu remplit le vœu d'Adam, donna à Lilis une forme corporelle. Mais Lilis le méprisa, ne voulut pas mêler sa vie d'être aérien et éternel à celle du fils de la terre. Elle s'enfuit et ne voulut pas revenir vers Adam. Dieu dit alors : Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui donnerai une compagne qui lui convienne... »

en Autriche, en Suisse, en Egypte, aux Indes, fonda en 1872 la revue *Spar en Hulst,* puis *De Banier,* habite actuellement La Haye P. de Mont).

Digitized by Google

Herder, quelque peu pasteur et moralisateur, ajoutait : « C'est pourquoi, quand Dieu aime un jeune homme, il lui donne la femme qui lui convient, formée de son propre cœur, afin qu'ils soient créés l'un pour l'autre, qu'ensemble ils deviennent un dans une joie et une beauté toujours nouvelles. Mais celui qui, dès sa jeunesse, s'éprend des beautés étrangères et désire des êtres qui ne lui conviennent pas, obtiendra en punition une femme qui restera pour lui une étrangère; dans un corps deux âmes différentes qui se haïssent, se déchirent et se martyrisent. »

Je n'ai pas besoin de dire que ce n'est pas cette interprétation qui a été généralement admise par les poètes modernes que le vieux mythe de Lilith a tenté.

Dante G. Rossetti écrivit sur ce thème un sonnet pour un tableau (1).

Je ne connais pas la date de l'apparition du sonnet de Rossetti, l'édition en est de 1879; la même année paraissait en Hollande le poème *Lilith,* de Marcellus Emants. Ce fut, nous l'avons dit, l'événement avant-coureur de toute une révolution littéraire. Et voilà qu'en cette fin d'été 1906, M. Remy de Gourmont republie, dans la collection du *Mercure de France,* son drame *Lilith,* paru pour la première fois en 1892 (2).

(1) DANTE GABRIEL ROSSETTI, *Lilith (for a picture)*, sonnets for pictures. Edit. Tauchnitz, nº 1380, p. 269.

« On raconte de Lilith, la première femme d'Adam,
(La fée qu'il aima avant qu'Ève lui fût donnée)
Que son doux langage savait séduire avant celui du serpent
Et que sa chevelure enchanteresse fut la première nuance d'or.
Et calme elle est assise, restée jeune quand la terre a vieilli,
Dans une contemplation perfide d'elle-même.
Elle entraîne les hommes à surveiller le réseau brillant qu'elle tisse,
Jusqu'à ce que leur cœur, leur âme, leur vie soient dans ses mains.
La rose et le pavot sont ses emblèmes; car où
Trouvera-t-on, ô Lilith, celui que les parfums répandus,
Les doux baisers répandus et le doux sommeil n'enchaînera pas?
Hélas! Dès que les yeux du jeune homme se sont brûlés aux siens, aussitôt
Son charme agit sur lui, ploye son cou rigide
Et enroule autour de son cœur un cheveu d'or qui l'enchaîne. »

(2) On lit à propos de Satan, dans l'étude de Ad. Franck sur la Kabbale : « Le chef suprême de ce monde ténébreux, celui que l'Écriture appelle Satan, porte

Digitized by Google

Mais, le poème de Marcellus Emants a eu, dans l'évolution de la poésie hollandaise, une telle importance qu'il mérite une analyse détaillée. C'est le souvenir du Faust de Gœthe qui a inspiré ici Marcellus Emants. L'œuvre qu'il a produite examinée à trente ans d'intervalle a gardé toute sa grandeur. On comprend que les jeunes poètes hollandais l'aient saluée avec enthousiasme (1); elle a la profondeur de sens d'une méditation sur la vie, elle met en scène le drame intime de chaque cœur et de toute l'humanité. Elle s'élevait pour l'époque bien au-dessus de la poésie redondante et prud'hommesque dont la Hollande s'était contentée jusque là. L'idée maîtresse de l'œuvre semble bien être, comme la définit d'ailleurs Albert Verwey : « Dans la vie productrice de la Nature, se cache le génie destructeur de la sensualité ».

Il y aurait une certaine parenté à établir entre l'œuvre de Marcellus Emants et certains poèmes d'Alfred de Vigny (2). De part et d'autre on sent une âme meurtrie à la vue du combat que cache entre l'homme et la femme l'éclosion et la réalisation de tout amour, de part et d'autre aussi, on se trouve en face d'émotions lyriques contenues, alors que le poète s'élevant au-dessus de la contemplation de ses propres maux, s'est réjoui, à pleuré et a souffert avec toute l'humanité.

On nota en même temps en Hollande le caractère précieux de ce lyrisme, comme replié en lui-même, et on fut reconnaissant au poète de n'avoir pas dogmatiquement exposé sa philosophie mais de l'avoir rendue vivante sous un symbole. Il reprend, en effet, le vieux mythe juif, mais fait de Jéhovah un maître sensuel qui aime Lilith. Adam est le fruit de leur

dans la Kabbale le nom de Samaël, c'est-à-dire l'ange du poison ou de la mort... On donne aussi à Samaël une épouse qui est la personnification du vice et de la sensualité, car elle s'appelle de son nom la *prostituée* par excellence, ou la maîtresse de débauche. Il ajoute en note, au bas de la page : On suppose que c'est le même personnage que Lilith (puissance de la nuit) dont il est souvent question dans le *Talmud*. » AD. FRANCK, *La Kabbale*, p. 227.

(1) Marcellus Emants eût été le plus grand poète hollandais du XIXe siècle, dit te Winkel, s'il avait tenu la promesse qui fit naître son début retentissant.

(2) Voyez notamment : *La colère de Samson*; cf. également ALFRED CAPUS, *L'adversaire*.

Digitized by Google

amour. Le poème s'ouvre au premier matin de la création du monde. Tout est joie, beauté, pureté. Adam assiste au miracle du premier matin, aux splendeurs de la première journée sur terre, aux merveilles du premier soir. Tout chante la louange de Jéhovah et Adam lui adresse un hymne de remerciement pour lui avoir donné l'immense bonheur de vivre dans l'Éden. Tout se tait, on n'entend plus que le soupir de la Nuit. Voilà qu'un chant merveilleux s'élève, célébrant les charmes enchanteurs de Lilith.

Lilith, ce sera la divinité personnifiant le bonheur terrestre, la sensualité, les théologiens diraient la concupiscence. Et en Adam s'éveille un désir inconnu et, sauvagement, il se met à la poursuite de Lilith. Et entre eux déjà se joue la première scène de la séduction (1).

Adam rencontre Lilith couchée au fond d'un bosquet de myrtes, il lui crie sa passion et Lilith en accepterait l'hommage si Adam voulait devenir son vengeur. Car Lilith a été cruellement traitée par Jéhovah. Elle voguait endormie par les nuages, inconsciente de son pouvoir et de sa vie, elle a été éveillée par le baiser voluptueux de Jéhovah (2). Avoir éveillé Lilith, c'est ici la grande cause de tout le malheur du monde : avant l'éveil du désir chez Jéhovah lui-même, la paix régnait complète dans le royaume de Dieu.

De cet amour de Jéhovah et de Lilith, Adam est né. Comme châtiment de sa chute, Lilith a été bannie avec son fils du royaume céleste. Mais elle maudit Jéhovah, sa haine s'étend à

(1) Cette scène de la séduction, mais ici Satan séduisant Ève, est capitale dans la pièce de Remy de Gourmant, p. 101 :

SATAN. Il n'est pas très brave, ton mari; dis-moi, tu ne t'ennuies jamais avec lui ?

ÈVE. Jamais, je l'adore.

SATAN. Oui, mais enfin, toi qui est si fine, si blanche (souvenir du drame d'Adam du XIIe siècle ?), si intelligente, si vive, si belle !... Une telle créature, vraiment, est digne de s'asseoir à côté de Dieu... Dire que si elle voulait !...

(2) On sait que le poème de Remy de Gourmont conserve à Jéhovah son caractère traditionnel, fait de Lilith la première création féminime de Jéhovah et l'épouse de Satan, celle qui apprendra à Adam l'amour impur, la débauche forcenée, l'union inféconde.

Digitized by Google

Adam, fils de Dieu et elle veut associer Adam à son œuvre de vengeance.

Tout ce long récit n'affecte pas Adam. Il est sourd aux plaintes de Lilith qu'il ne peut comprendre. Le désir est en lui et une seule chose le touche, satisfaire sa passion. Né dans la sensualité, Adam ne pourra plus s'en affranchir.

Mais Dieu a pitié d'Adam. Il lui donnera une compagne blonde, une enfant de Dieu, semblable à Adam, afin qu'ils s'aiment de pur amour. A Lilith, Jehovah offre de reprendre sa place au ciel.

Lilith a le regret de sa vie inconsciente, avant le baiser de Jéhovah, mais cet état d'innocence et d'ignorance, personne ne peut le lui rendre. Elle refuse alors la place offerte aux cieux. Seulement, sans son recours, Jéhovah ne peut donner de compagne à Adam. Lilith se soumettra au désir de Dieu, afin que l'être à venir, la femme blonde, la compagne de l'homme, soit son instrument de vengeance. Si Lilith refuse sa place au ciel c'est qu'elle se propose de régner sur terre et la femme sera faite à sa ressemblance.

Pendant que Lilith est remontée temporairement au ciel, ses sœurs, les divinités du mal qui forment sa cour : la faim, la soif, l'ambition et l'avidité, sont prêtes à se disputer le commandement. Pour l'ordinaire, dominées par Lilith, elles l'aident dans son œuvre de mort et la défendent contre tout retour à la pitié. Lilith revient. Sa malédiction pèsera sur Ève comme sur Adam et sur toute la Terre. Et l'œuvre de Dieu sera maudite et Dieu sera maudit par son œuvre (1) jusqu'à la fin des siècles. Les anges seuls continueront à louer Dieu, mais la terre entière appartiendra à la sensualité. Et là où règnera Lilith, là aussi domineront les divinités du mal, ses sœurs. Pour la vengeance de Lilith, la femme éveillera en l'homme la sensualité meurtrière.

Et voilà qu'à son réveil, Adam trouve à ses côtés Ève, sa sœur, et la paix règne sur l'Éden et sur le premier couple humain et l'œuvre de Lilith et de ses sœurs échoue contre l'innocence d'Ève.

(1) Cf. ALFRED DE VIGNY.

Digitized by Google

Dépitée, Lilith accourt. Mais la vue de sa fille éveille en elle une telle pitié qu'elle est prête à renoncer à sa vengeance. Les sœurs de Lilith, les démons du Mal surviennent, raillent la reine déchue, excitant à la fois Lilith et Ève.

Et voici par quels raisonnements Ève est amenée à les seconder : « Celle qu'Adam aime par dessus tout, lui dit-on, c'est Lilith et non Ève. Qu'elle se prépare une couche de fleurs, qu'elle feigne d'être Lilith, qu'elle attende Adam au fond du bosquet de myrtes, là où il vit Lilith pour la première fois, qu'elle lui demande alors, souffle contre souffle, si c'est Lilith qu'il aime? » Et l'ambition, et l'avidité lui promettent une vie splendide dans l'Éden, la domination sur Adam au lieu du servage... et Ève se rend au bosquet de myrtes.

Le matin suivant Adam cherche partout Ève. A la place de sa sœur, c'est l'image troublante de Lilith qui apparaît. Il repousse cette image qu'il a aimée, mais l'aveu de son ancien amour excite la jalousie d'Ève, elle joue à son tour la comédie de la séduction, Adam succombe et le paradis est fermé à l'homme pour toujours. Dans tout amour humain, la sensualité agira désormais comme un élément destructeur.

Comme dans *La Colère de Samson* de de Vigny, c'est le conflit entre le sentiment et la passion, mais ce conflit existe ici dans l'âme de chacun.

Voilà comment, le premier de tous, Marcellus Emants quitta les thèmes habituels et tenta, selon l'expression d'Albert Verwey « d'atteindre à la sphère éternelle et divine (1). »

La seconde œuvre de Marcellus Emants fut le *Crépuscule des Dieux*; c'est l'apothéose de Loki, le dieu malin, et le récit de la mort de Balder. L'œuvre eut moins d'influence que la précédente. Exalter Loki, c'est exalter la malice, la raison; or, au moment de la crise, vers 1880, la raison était mal vue

(1) Il faut signaler, en tous cas, l'attraction exercée par ce mythe de Lilith sur un groupe de puissants esprits à des époques très différentes : Herder et Goethe au XVIII[e] siècle allemand, D.-G. Rossetti à l'époque du préraphaélisme anglais, H. Emants lors de la rénovation littéraire hollandaise de 1880 et Remy de Gourmont en 1892 en France.

Digitized by Google

dans la poésie hollandaise. On attendait du poète l'exaltation du sentiment lyrique et l'amour de la vie.

*
* *

C'est à ce moment que Warnar Van Lennep traduit et commente *Hyperiou* de Kaets et lit sa traduction aux réunions du mardi chez le professeur Alberdingh Thijm, où les jeunes poètes hollandais se rencontraient. Pour des détails comme ceux-ci, le petit volume d'Albert Verwey est précieux. D'un coup, il nous découvre toute une orientation; l'influence de Keats, puis de Shelley, furent ici dominantes au milieu des lectures ou des traductions d'œuvres italiennes, anglaises ou grecques auxquelles tout le groupe se livra avec ferveur. On honnissait Beets, mais on exaltait Potgieter et les classiques hollandais. Plus tard, on vénéra le Flamand Guido Gezelle comme le plus grand poète hollandais après Vondel.

Et ainsi, à peu près simultanément parurent *Lilith* de Marcellus Emants, la traduction d'*Hyperiou* de W.-W. Van Lennep et l'œuvre de Jacques Perk : *Mathilde* (1).

Jacques Perk est le premier poète revendiqué par le nouveau groupe. Mort à 21 ans, toute son œuvre tient dans un petit volume et il a de commun avec Jean-Arthur Rimbaud d'avoir été pour ainsi dire lui aussi l'annonciateur d'une révolution dans les lettres.

Perk et Rimbaud, deux artistes du vers, supérieurement doués, deux adolescents pleins de génie, disparus tous deux trop tôt du monde des lettres, — l'un par une retraite énigmatique, l'autre par une mort prématurée — sans avoir, semble-t-il, ni l'un ni l'autre, donné toute la mesure de leur talent.

Hâtons-nous d'ailleurs d'arrêter le parallèle, Rimbaud, le révolté à l'âme sauvage, celui qui fut et resta toujours un bohême, que l'on vit successivement communard, volontaire à prime, manœuvre et explorateur, et dont la vie est une aventure et un casse-cou perpétuels, n'a de commun avec Jacques

(1) JACQUES PERK : *Gedichten* met voorrede van Willem Kloos. E.-L. Van Looy, Amsterdam, 1904.

Digitized by Google

Perk que la place qu'ils occupent tous deux comme avant-coureurs d'une rénovation — ou d'une évolution de la poésie. Dans leurs vers d'ailleurs, autant Rimbaud met de tempête, d'ironie, d'imprévu et de fougue, autant Perk, ciselant des sonnets immortels, tâche de faire dans le recueillement de lui-même, œuvre de pure beauté.

C'est que Perk est presqu'un parnassien encore, qu'il imite Dante et Pétrarque ou du moins s'inspire d'eux, et que, comme toute la génération de 1880 en Hollande, il est hanté par le souvenir de Keats et de Shelley et préoccupé de se trouver des aïeux en littérature. Ces novateurs hollandais étaient trop des « lettrés » pour ne pas imiter quelqu'un ou se rattacher à une tradition. Seulement, si les influences subies ne peuvent être méconnues, chacun s'oriente cependant d'après son aspiration.

En face de la vie si agitée de Rimbaud, on ne cite dans la courte existence de Jacques Perk qu'un seul évènement : un voyage en Belgique, une villégiature sur les bords de la Lesse, la visite des grottes de Han et la rencontre de Mathilde.

Pour Jacques Perk, Mathilde est plus qu'Elvire pour Lamartine, plus peut-être que Laure pour Pétrarque ; elle est un peu ce que fut Béatrice pour Dante. C'est la rencontre de Mathilde qui est le thème de son œuvre. Il la publia par fragments, dès 1879, les éditions suivantes furent données, après la mort de l'auteur, sous la direction de Willem Kloos.

Nous avons signalé déjà, qu'en même temps que « Mathilde » de Perk paraissaient « Lilith » de Marcellus Emants et la traduction d'Hyperiou par W.-W. Van Lennep. La génération qu'on devait appeler — avec effroi d'abord, avec admiration ensuite — « ceux de 1880 » avait, dès lors, affirmé son existence.

A ce moment, Perk n'écrit pas encore en vers libres, son sonnet est resté parnassien, il lit Goethe, Vondel et Virgile (1). Ses quatre livres de sonnets nous initient à la rencontre qu'il

(1) Il lisait aussi Pétrarque, mais d'abord dans une traduction allemande et faut noter que les traductions populaires allemandes ne donnent de Pétrarque que les sonnets.

Digitized by Google

fait de Mathilde, aux alternatives d'angoisse et de désir du poète, à sa vision progressive de la beauté, quand l'idée de la femme périssable, qui a été le signe et comme la concrétisation de toute beauté, cède la place à la notion de la beauté impérissable que le poète découvre en lui.

Les quatre livres de sonnets ne forment pas un récit continu, volontairement, Perk n'a créé ni une œuvre narrative, ni une œuvre dramatique; il est resté exclusivement lyrique. Chaque sonnet évoque un paysage, note un état d'âme, marque d'un degré l'ascension du poète vers la notion de la beauté. Sobrement, en quelques traits, les deux univers sont fixés, *l'âme de l'homme*, *la nature*, l'un fondu dans l'autre.

« Mathilde vient, que toute la forêt la salue, que les bouleaux lui fassent un arc de triomphe de leurs rameaux légers, que les églantiers jonchent le sentier de fleurs, que la chanson de la forêt s'élève et résonne, qu'elle vienne au milieu des fleurs, des oiseaux et des papillons, celle que l'été et le soleil reconnaissent pour leur reine, et que la louange de sa beauté résonne partout où le soleil et l'été apprennent à aimer. »

Et ainsi, c'est Mathilde qui a ouvert son âme aux beautés de la nature (1), peu à peu ce sont ses propres sentiments d'angoisse et d'incertitude qu'il lit dans tous les aspects de la forêt de la grotte ou du rocher (2), tandis que l'image de Mathilde se dresse partout dans ses rêveries. Par un procédé fréquent chez les jeunes poètes et chez Hélène Swarth, il exprime ses sentiments sous la forme d'une image : la vipère (3) dont l'apparition souille la splendeur grandiose de la forêt, c'est la sensualité qui veut troubler la pureté de son rêve.

De l'idylle ou du drame qui se joue entre les deux âmes, on ignore à peu près tout; ce n'est que l'histoire de sa propre pensée que le poète nous révèle.

Mais si la série des sonnets forme un tout, si les rapports entre les différentes parties de l'œuvre sont même légèrement indiquées, elles ne sont nulle part exposées méthodiquement.

(1) Cf. Mijmering, sonnet 32.
(2) Cf. *Mist* et *Intrede*, sonnet 35 et 36.
(3) Cf. *Een Adder*, sonnet 46.

Digitized by Google

Cette forme poétique de la « série » de sonnets est, pour la poésie de l'époque, en Hollande comme ailleurs, d'une importance capitale. Ces notations fragmentaires montrent avec insistance que l'élément « raisonneur » est banni de la poésie.

Le lyrisme ici ne consiste pas à raconter, on ne se contente pas non plus d'exprimer un sentiment ; ce qui importe, ce n'est pas ce sentiment en soi, c'est le cours de la vie intérieure (1).

Résonnez clairement, sonnets sculptés,
Vous les enfants de la calme pensée.
La vraie liberté s'astreint à des lois...

Tels sont les premiers vers du recueil de sonnets intitulé *Mathilde*, et déjà on y sent percer une théorie poétique consciente d'elle-même : C'est le renoncement au romantisme échevelé, l'affirmation d'une esthétique plus pure, d'une pensée plus sereine. En même temps on affirme aussi l'importance et le bien fondé de la recherche verbale, de l'expression imagée, mais précise et resserrée dans un moule très étroit.

L'esprit resserré dans des limites précises
Semble s'élancer puissamment comme le peuplier
De la terre, à l'azur suprême.

Et ici, c'est bien, semble-t-il, l'influence anglaise qui domine, et le premier sonnet de Perk rappelle le début de l'Endymion. Bientôt, cependant, en parcourant les sonnets du premier livre, on notera comme un souvenir de Pétrarque.

Disons de suite, pourtant, qu'il ne faudrait pas s'exagérer cette parenté. Le choix du sujet, la forme du sonnet ne doivent pas faire illusion, l'inspiration du chantre de *Laure* est différente de celle du poète de *Mathilde*. Mais cette différence sensible dès le début de l'œuvre hollandaise ira grandissante dans le cours celle-ci. C'est que la forme du sonnet choisie par

(1) Telle est, d'après Albert Verwey, la caractéristique de la poésie hollandaise de cette époque. La tendance serait ici de ne pas chercher à analyser par le raisonnement la vie sentie comme un tout, mais d'en fixer les instants successifs. Pour Perk, le fil conducteur de son œuvre, nous l'avons dit, c'est l'expérience du poète suivant laquelle le beau périssable s'élève à la notion de la beauté infinie qu'il porte en lui.

Digitized by Google

Pétrarque ne doit pas nous tromper, sa sensibilité le rapproche plus d'un romantique que d'un parnassien, et il est plus pris de Lamartine que de Hérédia.

Or, c'est à se libérer de tout sentimentalisme, à rejeter comme indigne du poète le rôle *d'amoureux transi*, à s'affranchir des petites émotions, délicates et puériles, mais qui énervent le penseur, que tendront tous les efforts de Perk. Il voudra être le poète qui comprend tout un monde et non celui qui divinise une femme.

Certains rapprochements s'imposent pourtant, ils sont fréquents dans le premier livre de *Mathilde*, mais les allusions corporelles (1), pour ainsi dire, sont rares, et, tandis que Pétrarque se lamente, Perk veut triompher de son amour. On se rappelle sur quel mode de tristesse amoureuse est magnifiée la rencontre de Laure et de Pétrarque (2); dès le quatrième sonnet du recueil Perk, chante sa muse blonde, mais prévoit sa destinée.

> Un amour profond traversera ton cœur
> Tu aimeras, seras heureux et te sépareras.

Non seulement, nous sommes débarrassé de toute dialectique amoureuse (3), non seulement c'en est fait des entités qui se disputent le cœur du poète, mais surtout, Pétrarque est un inquiet et un langoureux, Perk veut tendre vers le calme, la décision sereine, la suprême beauté.

C'est au delà de son amour et au prix de cet amour même que Perk veut se dresser un idéal.

Mais Perk est un jeune homme et sa poésie n'a rien de la sécheresse philosophique, il n'atteint pas non plus d'un seul coup sa conception définitive de la vie et de l'amour. Ce sont ses étapes sur le chemin de l'idéal qu'il nous marque ici, au

(1) S'adressant au Rhône, Pétrarque dit :

Baciale 'l piede, o la man bella e bianca
Dille : il baciar sie 'n vece di parole. *Sonnetto*, 154 (Rapido fiume).

Cette note fréquente chez Pétrarque est rare chez Perk.

(2) *Era 'l giorno ch'al sol si scoloraro*, etc., sonnetto III.

(3) *S'amor non è, che dunque è quel ch' i' seuto?* sonnetto 88.

Digitized by Google

milieu d'aveux naïfs, d'exaltations sincères, d'enthousiasme de très jeune homme.

Mathilde est pour lui d'abord la *Sanctissima Virgo* et il la représente comme le préraphaélite angais dépeint *The Blessed Damozel* (1).

Mais ce qui différencie pleinement Perk de Pétrarque, c'est son besoin de s'élever par delà son amour vers les cîmes inaccessibles.

En outre, chaque sonnet est en même temps pour lui un tableau, une vue sur la nature puissamment rendue et qui parle à notre âme; c'est déjà un demi-symbolisme, le procédé de l'image évoquée et évoquant un état d'âme que Hélène Swarth portera à la perfection.

Perk connaît nos angoisses modernes, lui-même incroyant, il est placé devant une simple fille très pieuse et il respecte et il admire la foi de Mathilde. Seulement sur lui-même, cette discussion sur la foi a un résultat inattendu, elle précise son propre credo panthéiste, il sent que c'est la beauté du ciel qu'il adore, la force de la vie, la paix et la lumière éternelle, tout comme plus tard le petit Johannès transporté par Windekind au bord de la mer.

Dès l'abord, et c'est ce qu'il faut retenir, Mathilde pour Jacques Perk, c'est la Beauté.

Mais si la présence de Mathilde amène le livre premier des Sonnets, son souvenir inspire le second livre. L'émotion sentimentale en est plus subtile, plus tendre, plus rapprochée de Pétrarque, plus éloignée de la froideur hautaine de Parnassien que Perk voulait devenir. On sent ici que l'amour de Mathilde a éveillé et secoué toutes les forces latentes de son esprit et de son cœur, elle l'a délivré de l'ennui pour lui donner la joie de vivre, son apparition lui a révélé la beauté des choses.

Puis, l'éloignement idéalise les heures passées, il revoit en

(1) Il semble en effet qu'il y ait plus ici qu'une coïncidence; cependant *Mathilde* a été écrit en 1879 et l'édition habituelle de Rossetti (Tauchnitz Edition) est de 1879 également. Seul M. Willem Kloos, qui fut l'ami de Perk, pourrait conclure sur ce point et sur l'influence probable de Ruskin dans l'évolution de la pensée de Perk.

Digitized by Google

rêve l'enclos où il prit congé d'elle; il erre et, à chaque pas, en face du soleil qui se lève sur la vallée, dans le brouillard; plus loin, dans la traversée des grottes aux abîmes terribles et menaçants, dans le retour vers le soleil bienfaisant, l'image de Mathilde se mêle intimement aux réflexions qu'il fait sur lui-même.

Toute la visite à la grotte peint, à la fois, un spectacle naturel impressionnant, rend sensible le trouble de l'âme du poète qui cherche la lumière et nous le montre obsédé par l'image de Mathilde.

Puis le démon le tente, lui aussi. Comme une vipère dont l'apparition souille la magnificence d'un paysage en plein bois, par le chemin creux tout chargé de fleurs, tout rempli de parfums et qui frémit de voir la bête immonde, ainsi le désir rampe en lui.

Et il voudrait la revoir, car, ni le bois verdoyant, ni la prairie, ni les roses, ni le rossignol ne peuvent encore le détourner d'elle et il veut la revoir à tout prix.

Que lui dit la Nature alors? Elle lui montre des fleurs fécondées par des insectes, elle crée devant ses yeux l'illusion d'un bois qui serait le temple de Kupris et c'est Mathilde qui lui apparaît dans la splendeur nue de la déesse d'amour. Puis vient le souvenir des heures dorées du passé, puis les réflexions en face des abîmes de la mort et de l'éternité; thèmes éternels, s'il en fut, mais associés ici à une peinture très vivante du rocher et de la forêt.

La nature calme poursuivant son œuvre immense devant l'enfant des villes mécontent et aigri; l'ermite qui se torture, s'abime dans les prières et les lamentations, tandis que les oiseaux qui chantent et les fleurs qui embaument ont horreur de ce saint homme; l'enterrement du pauvre vieux qui jamais ne quitta son village; le vieux chêne majestueux et séculaire, témoins des générations passées et de leurs querelles mesquines, centre de vie, de calme et d'amour, que sera le navire — qui sait — ou dont les planches feront un milier de cercueils; mais surtout, les effets de pluie, les sensations de brouillard, la flânerie du ruisseau, l'or des champs, tels sont les thèmes qui le

Digitized by Google

séduisent. L'inspiration s'élève et s'épure, c'est toujours le jeune homme errant et rêveur qui nous parle, sans doute, mais c'est par dessus tout l'artiste, pour qui la poésie est une jouissance et la nature une révélation continuelle. Tout sentimentalisme, toutes les mesquineries du poète-amoureux s'effacent. « Les Ruines » (1) est une pièce sur le modèle de Hérédia et qui supporte la comparaison, et le « Chant de la Tempête (2), a quelque chose de la sombre grandeur de « La Mort du Loup » d'Alfred de Vigny. Voilà à quelles hauteurs nous conduit ce livre troisième de Mathilde. Le poète est conscient de la beauté des choses, il comprend le langage et les symboles de toute la nature, il écoute sa leçon de calme et de sagesse.

Voici la sortie de l'abîme et l'ascension vers la lumière (3) :

« L'abîme béant s'azure sous le soleil de feu,
S'étend loin dans l'espace, haut par dessus nos têtes
Mon âme bat de l'aile et s'élève comme le chant de l'alouette,
Jusqu'à ce par delà la lumière, elle rencontre une lumière plus [subtile.
Elle se baigne dans les flots tièdes d'éther,
Elle perçoit les hosannahs qui chantent la gloire de la vie,
Le voile de l'éternité s'est déchiré,
Le Divin trône... au tréfond de mon cœur orgueilleux.

Le ciel est mon cœur, et du pied
Je presse lourdement sur le pôle de ma terre
Et mon sourire est doux quand je baisse les yeux.

Je vois, là-bas, l'ignorance et le vide des âmes,
Le contentement rit en moi... Je ris... et d'un élan
Je repoussai le monde dans l'infini. »

Le livre quatrième amplifie encore ces images, ces sentiments et ces sensations.

« La Beauté s'éveille couronnée de rayons
Et tout ce qui peut s'agenouiller tombe à ses pieds. »

(1) Sonnet 72, *De Bouwval.*
(2) Sonnet 80, *Het Lied des Storms.*
(3) Sonnet 81, le dernier du livre III.

Digitized by Google

Les trois sonnets du début (1) sont parmi les plus parfaits de toute l'œuvre.

Pol de Mont, qu'il faudrait citer plus souvent si on ne voulait s'en tenir ici aux seuls écrivains hollandais, opposait (2) en 1887 aux détracteurs de l'école nouvelle, ce passage de Brunetière : « Il y a deux sortes de qualité en littérature : celles qui sont proprement, uniquement littéraires : on les reconnait à ce signe *qu'elles n'ont pas d'emploi en dehors de la littérature ou de l'art;* et celles qui trouvent leur usage dans l'art ou dans la littérature, *mais qui le trouveraient aussi bien dans les affaires, dans le commerce ou dans l'industrie, dans l'administration ou dans la politique.* »

On peut dire de Perk surtout qu'il a restauré en Hollande le culte de ces qualités littéraires et de la technique de son art. Au quatrième livre de son œuvre, les pièces ne sont pas rares où l'on trouve une perfection intraduisible, un tableau complet sans faiblesse, sans sentimentalité, avec un « rendu » puissant, une maîtrise complète de la langue du vers. On sent passer dans ces sonnets comme « un souffle d'éternité » car ils ne font aucune concession « au gros besoin d'émotion, à la sentimentalité, à la banalité des lecteurs » (3).

Son évangile reste le même : être doux, être content de la vie, savoir admirer, sentir se réaliser sa destinée, mais c'est à la Beauté que va sa suprême invocation.

Et voici la vision finale du poème; Θεινὴ θεός, quand l'hommage d'abord accordé à une autre divinité terrestre, à la femme, est reporté à la Beauté :

« De ses yeux d'azur pâle, l'infinité du ciel regardait vers la lumière rosée, duveteuse, dans laquelle Elle s'élevait : une large guirlande d'âmes ailées chantait en cœur à ses pieds. Un parfum de floraisons estivales accompagne l'harmonie des astres qui circulent autour de celle dont le sourire groupe ou sépare les soleils : Beauté, o toi, que ton nom soit sacré, que

(1) *Sluiner*, sonnet 82; *Stroomval*, sonnet 83; *Dorpsdans*, sonnet 84.

(2) Dans PRO DOMO, dans *Nederl. Dicht en Kunsthalle*, 1888, reproduit dans *Losse Gehetsen*, t. III, p. 189, Anvers, De Vreese.

(3) POL DE MONT, *op. cit.*

Digitized by Google

ta volonté se fasse, que ton règne vienne, que la Terre à côté de toi n'adore aucun autre dieu. Qui t'aperçut une fois a assez vécu. Si la mort le surprend à ce moment même, où sera le mal? Il a éprouvé la plus haute des jouissances. »

En publiant, en 1901, la quatrième édition de *Mathilde,* Willem Kloos (1) fit précéder l'œuvre d'une préface-manifeste où il jetait un coup d'œil sur le chemin parcouru en vingt ans par l'opinion hollandaise qui juge Perk.

Il y rappelait l'émoi causé par ces vers à leur apparition et refaisait une fois encore le récit des luttes soutenues par la nouvelle école. Il montrait Jacques Perk se rattachant à Potgieter et rejetant dans l'oubli les romantiques attardés et les imitateurs de Bilderdyck.

Depuis lors, il est apparu à tous que les poésies de Jacques Perk renferment quelques-uns des plus beaux vers hollandais qui soient. Le souvenir du poète mort jeune s'est idéalisé là-bas comme celui de Keats en Angleterre.

Mais d'autre part, sa langue recherchée, le degré de raffinement de sa sensibilité, son credo artistique même lui interdisent la popularité dont jouit, en Hollande et chez nous, Hélène Swarth. L'œuvre de Perk a, en partage avec celle de plusieurs très grands poètes français ou hollandais d'aujourd'hui, le douloureux privilège de n'être goûtée que des lettrés; elle est plus citée et admirée que lue dans sa généralité.

(A suivre.) J. LHONEUX.

(1) Voyez, en outre, les nombreuses études successives consacrées à Perk dans le recueil des études littéraires de W. Kloos. Ces quatre volumes d'études littéraires de W. Kloos, publiés chez Van Looy à Amsterdam, sont pour toute cette période (1880-1905) une mine de renseignements très précieux.

Digitized by Google

FIRMIN ROGIER ET SES CORRESPONDANTS

(Premier article.)

Firmin Rogier était le frère aîné de l'homme éminent qui, au Gouvernement provisoire, au Congrès, au Parlement et dans une longue carrière ministérielle, rendit d'immenses services à la Belgique.

M. Discailles, qui a élevé à la mémoire de Charles Rogier un véritable monument historique (1), projette de consacrer un ouvrage considérable à l'aîné de cette illustre famille — successivement professeur, journaliste et diplomate —, et il veut bien nous donner la primeur de quelques-uns des plus curieux documents sur lesquels s'appuiera son étude. On trouvera ici, en une matière où l'inédit est devenu si rare qu'il est presque indécouvrable, de précieuses révélations, qu'utiliseront assurément nos futurs historiens.

*
* *

Ayant passé par la grande École Normale de France, Firmin Rogier avait conservé parmi ses anciens maîtres et condisciples, et notamment parmi ceux qui vivaient à Paris, des relations nombreuses. Il allait passer d'ordinaire une partie de ses vacances auprès d'eux. Il connut ainsi maints hommes de lettres et journalistes, tels que Sainte Beuve. Quand, en 1824, à l'âge de 34 ans, il avait créé à Liége, avec son frère devenu avocat et avec Paul Devaux

(1) *Charles Rogier* (1880-1885), *d'après des documents inédits*, 4 volumes in-8°. — Bruxelles, Lebègue & Cie.

Digitized by Google

et Joseph Lebeau (les futurs hommes d'État de la Belgique ndépendante), le *Mathieu Laensbergh* — plus tard le *Politique*, — c'est lui qui servit en quelque sorte de trait d'union entre la presse libérale liégeoise et les organes du libéralisme parisien, comme le *Globe*.

Lorsque l'on connut à Liége les événements qui s'étaient passés à Bruxelles le 25 août 1830, Firmin Rogier et son frère furent vite à la tête des ardents qui allèrent se joindre aux Bruxellois.

Après la victoire, le Comité central du gouvernement (De Mérode, De Potter, Gendebien) l'avait nommé Inspecteur des études et Secrétaire du département de l'instruction publique. (Arrêté du 9 novembre 1830.)

Il n'accepta pas cette nomination, à laquelle il préféra une mission d'une bien autre nature :

Bruxelles, 18 novembre 1830.

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA BELGIQUE

Charge Monsieur Firmin Rogier de se rendre à Paris, afin de s'y entendre avec les amis des libertés Belgiques, et de les éclairer sur le véritable état des choses.

Il rendra un compte journalier au Comité Central du résultat de ses démarches.

Des instructions ultérieures lui seront envoyées.

Bruxelles, ce 18 novembre 1830.

SYLVAIN VAN DE WEYER.
ALEXANDRE GENDEBIEN.
CHARLES ROGIER.
Comte FÉLIX DE MÉRODE.
JOLLY.
J. VANDERLINDEN.

Bruxelles, ce 29 novembre 1830.

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA BELGIQUE.

Comité Central.

J'ai reçu, mon cher Monsieur, les deux lettres que vous m'avez adressées. Les détails qu'elles renferment sont du plus haut intérêt. Je les ai communiqués au Comité Central et au Comité diplomatique.

Digitized by Google

Nous vous enverrons sous peu des instructions officielles. Dans l'intervalle, veuillez me tenir au courant de tout ce que vous entendrez relativement à nos affaires. Votre idée d'une double correspondance, l'une officielle pour le Président (1), l'autre pour l'ami, et renfermant les anecdotes et tous les petits détails, me paraît heureuse. Je vous saurai gré de la réaliser. Pas n'est besoin de vous recommander de ne vous point expliquer sur le choix du Souverain. Prendrons-nous un Prince indigène? Offrira-t-on la couronne à un Prince français ? Imaginera-t-on quelque combinaison qui mette la France et l'Angleterre d'accord ? Toutes questions sur lesquelles ni le Congrès ni nous n'avons encore rien décidé. Quel effet l'exclusion a-t-elle produit ? Que dit-on de M. de Langsdorff et de sa mission?...

Dès le 19 novembre, M. Rodenbach avait demandé que le Congrès votât l'exclusion à perpétuité des membres de la famille de Nassau de tout pouvoir en Belgique. Et il avait insisté pour que cette proposition eût la priorité sur les propositions relatives à la proclamation de l'indépendance de la Belgique et à la forme du gouvernement. La priorité fut écartée par 97 voix contre 77. La question fut remise en discussion huit jours après. Dans l'intervalle, la diplomatie avait travaillé à empêcher la déchéance de la dynastie des Nassau, alliée aux Romanoff et aux Hohenzollern. Un envoyé du ministère français, M. de Langsdorff, reçu par le Gouvernement provisoire et le Comité diplomatique le lendemain du jour où M. Rodenbach avait reproduit sa proposition, « conseillait d'éviter cette question brûlante dans l'intérêt de la paix de l'Europe ». On n'en fit rien. Le Congrès, dit M. Juste (*Histoire du Congrès national de Belgique*, I, 142), avait senti que céder sur ce point aux insinuations ou aux exigences de la diplomatie, c'était ouvrir la porte à une série interminable de concessions. Il ne voulut pas, en dépit des dispositions menaçantes de la Prusse et de la Russie, « que l'arbitrage de Londres ou le protectorat français se transformât en intervention permanente et tyrannique ». L'exclusion de la

(1) Van de Weyer, membre du Comité central qui était chargé expressément du pouvoir exécutif depuis le 29 septembre, avait aussi été appelé le 18 novembre à la présidence du Comité diplomatique.

Digitized by Google

famille d'Orange-Nassau fut votée par 161 voix contre 28.

... Il importe que nous sachions dans quelles dispositions serait le Gouvernement français pour nos communications commerciales. Quelque chose de positif à cet égard rassurerait singulièrement notre commerce. Vous trouverez sous ce pli trois lettres d'introduction : pour le maréchal Gérard, le général Sebastiani et le général de Rumigny. Tout ici est dans le calme le plus parfait. Gand s'agite un peu. De P. (Potter) est perdu dans l'opinion de tous les vrais patriotes. Sa brochure n'a produit aucun effet (1). Votre frère est en tournée et revient après demain (2).

Agréez, mon cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

SYLVAIN VAN DE WEYER.

La carrière diplomatique dans laquelle Firmin Rogier entrait, devait durer trente-quatre ans. Elle s'écoula toute entière à Paris sous la Monarchie de juillet, sous la seconde République et sous le second Empire.

On comprend, dès lors, l'intérêt que présente sa correspondance pour l'histoire de la France pendant cette longue période.

Un diplomate belge à Paris de 1830 à 1864 : tel sera le titre de l'ouvrage de M. Discailles.

* * *

Parmi les documents inédits que renferme la première partie de l'ouvrage, documents relatifs aux années 1830-1848, nous en notons qui offrent un intérêt historique assez grand pour être publiés ici.

Débutons par les lignes qu'Alexandre Gendebien, chargé le mois suivant avec Van De Weyer d'une mission officielle près du roi Louis-Philippe, écrivait le 22 décembre au bas d'une lettre que Firmin Rogier envoyait à son frère Charles :

(1) De Potter avait donné sa démission de membre du Gouvernement provisoire le 13 novembre. La brochure dont parle Van de Weyer était sans doute la *Lettre à M. Sylvain Van de Weyer*, Bruxelles, Degreef-Laduron, 1830. In-8°, VIII-15 pages ; ou bien la *Lettre à mes concitoyens*, Bruxelles, Ode et Wodon, 1830. In-8°, 22 pages.

(2) DISCAILLES, *Charles Rogier*, vol. II, p. 65.

Digitized by Google

Le procès des ministres (1) terminé cette nuit va donner aux ministres triomphants le temps de s'occuper de choses utiles à la France et à notre pays à moins qu'ils se laissent influencer par les trembleurs qui s'exagèrent les dangers à bon plaisir. Les mesures sont prises pour prévenir une attaque sur Vincennes où les condamnés sont réintégrés. Le Peuple est furieux de l'indulgence des Pairs ; il accuse la Cour de connivence avec les Puissances étrangères pour sauver la vie à leurs bourreaux ; du reste, il n'y a pas de mauvaise intention, mais seulement quelques Républicains et quelques Bonapartistes désappointés qui se font républicains pour se donner quelqu'importance et obtenir des places ; c'est tout comme chez nous, quelques égoïstes qui n'ont pas eu le courage de se prononcer au jour du danger et qui voudraient aujourd'hui recueillir les fruits d'un état de choses que d'autres ont constitué avec un désintéressement qu'ils feignent de ne pas comprendre. Avec un peu de courage et de fermeté ici comme chez nous, tout s'arrangera pour le mieux. A propos d'agitateurs, songez aux ouvriers que des industriels malveillants pourraient égarer. Faites des fonds et faites écrire dans l'*Union* les véritables causes des souffrances de l'industrie. Surtout songez à faire des avances aux fabricants utiles et aux charbonniers... Songez aux armes de guerre. Les Liégeois arrivent en foule à Paris pour faire des offres ; ils finiront par faire manquer nos armements ; faites les surveiller rigoureusement à la frontière. Il est plus que temps que nous sachions à quoi nous en tenir. Nos contrats doivent contenir des clauses pénales pour le défaut de fourniture au tems convenu, faites les exécuter rigoureusement. Songez aux chevaux du pays pour la cavalerie. Il ne nous faut pas de luxe. La cavalerie française a des chevaux qui ne sont pas comparables à ceux que nous avons dans notre pays, cependant vous verrez comme ils manœuvreront au printemps prochain.

Tout à vous de tout cœur sans réserve.

ADRE GENDEBIEN.

Voici une lettre adressée à Firmin Rogier par son ami Constant Materne, qui devait devenir secrétaire général du Ministère des affaires étrangères :

Cette lettre vous sera remise par un de mes amis, Monsieur C... not, fils du célèbre conventionnel et membre de la *mission St-S...nienne* qui se trouve en ce moment à Liége (2).....

(1) Les ministres de Charles X, signataires des *Ordonnances*.

(2) DISCAILLES, *Le socialiste français Victor Considérant en Belgi...* lecture faite le 8 mai 1895 à la séance publique de l'Académie royale).

Digitized by Google

Vous avez lu dans les journaux les détails de la nuit du 28 mars. C'était une manifestation à coup sûr énergique contre les Orangistes. Ces sortes de désordres ont leur *bon* et leur *mauvais* côté. Ils nous prouvent que la vigueur révolutionnaire et la haine pour les Nassau sont encore vives au cœur du peuple, mais en même temps, ils donnent la mesure des excès auxquels se porte la colère des *masses*, quand même un sentiment noble et généreux la met en ébullition. Le mouvement, d'abord tout à fait *politique*, n'a pas tardé, comme je l'ai écrit quelque part, à se nuancer d'une teinte de pillage. C'était, vers la fin, un horrible libertinage d'avidité, une dégoûtante scène de brigandage.....

Nous nous attendons à entrer en compagne dans quelques jours. Gens du premier ban de la garde civique, demandons à grands cris qu'on nous mène à l'ennemi.....

Les deux lettres qu'on va lire furent adressées de Bruxelles à Firmin Rogier le 28 mai et le 4 juin 1831 par M. Le Hon qui, devenu chef de la légation belge à Paris, et obligé d'aller prendre part aux travaux du Congrès national, tenait le secrétaire de la légation au courant de ce qui se passait en Belgique (1) :

Bruxelles, le 28 mai 1831.

Lord Ponsonby vient, Monsieur, d'expliquer plus clairement la pensée de la Conférence à l'égard de nos affaires et ce langage a détruit bien des espérances..... Ce lord, dont la réserve est extrême en affaires et qui était parti de Londres (2) pénétré de cette idée que le prince ne devait pas accepter s'il ne pouvait maintenir l'intégralité du territoire..... avait écrit ces jours derniers *qu'on pouvait considérer l'acceptation du prince Léopold comme certaine,* ce qui voulait dire, pour les initiés, que le prince était apaisé sur les intentions de la Conférence et sur la possibilité de jurer le maintien du territoire à quelques modifications près. Il avait fait plus : la lettre qui annonçait son retour le déclarait porteur de bonnes nouvelles, ce qui paraissait

(1) Les lettres de Le Hon à Firmin sont nombreuses en 1831, 1832 et 1833.

(2) La députation officieuse envoyée par M. Lebeau près du prince avait été invitée à lui représenter de quelle importance il était pour la popularité du futur souverain que son avènement ne fût subordonné à aucun sacrifice territorial. Elle devait revenir avec insistance sur cette condition qui n'était pas dictée par un simple intérêt matériel, mais qui se rattachait à des sentiments d'humanité et de sympathie pour des populations que les événements de 1830 avaient associées au sort commun de la Belgique. (Cf. *Discussions du Congrès national.*)

Digitized by Google

signifier *meilleures que les précédentes*. Au lieu de cela, il vient de notifier la substance des protocoles qui exigent de la Belgique l'adhésion aux bases de séparation posées par les puissances le 20 janvier, sauf en ce qui concerne le Luxembourg qui restera à la Belgique moyennant indemnité. Il a expliqué les intentions des puissances dans une longue lettre qui reproduit jusqu'à un certain point une partie des communications que j'ai faites dans les réunions préparatoires; il a exposé la nécessité de soumettre aux traités qui régissent la société européenne, les avantages de se constituer dans la paix et les dangers de l'offensive pour les Belges. Il n'a pas dissimulé que le choix du prince Léopold serait agréable aux puissances représentées à Londres, qu'il serait même un moyen d'aplanir les difficultés et de faciliter les arrangements d'exécution. La lecture de cette lettre a été faite aujourd'hui en séance du Congrès. Plusieurs passages relatifs à l'emploi de la force étrangère ont provoqué des murmures, il en est résulté de l'irritation dans les esprits (1).

On ne veut pas céder Maestricht, dont le Prince-Évêque de Liége partageait la souveraineté avec les États-Généraux de Hollande antérieurement à 1790. On dit que si la souveraineté de cette place était indivise autrefois, cette indivision ne peut plus subsister aujourd'hui, puisqu'on veut faire cesser toutes les causes de froissement et de collision entre les deux peuples. Or, il y a nécessité que l'un des deux co-propriétaires ou souverains cède sa part à l'autre. La question est de savoir lequel doit faire la cession. Les Belges disent que, d'après le protocole même du 20 janvier, il faut se décider pour le principe de contiguité, et comme la grande part du territoire environnant Maestricht appartient à la Belgique, c'est à celle-ci que la souveraineté de cette ville devrait rester, à charge de payer à la Hollande le rachat de sa part et de ses droits..... C'est aux Belges qu'est adjugé tout ce qui n'était pas à la Hollande en 1790. On espère que pendant le délai de 48 heures qui va s'écouler (2) la réflexion rendra quelque calme. Je ne puis deviner comment l'opinion finira par se prononcer. Je crains les partis extrêmes. Il y a dans certaine partie de la population une effrayante ardeur pour combattre; il faut y joindre les étrangers qui viennent agiter le pays en sens divers.

Je ne crois pas que je resterai ici jusqu'à l'élection si elle tarde. Si

(1) M. Lebeau, Ministre des affaires étrangères, avait à peine lu, sans l'accompagner d'aucun commentaire, la lettre écrite par lord Porsonby aussitôt après son retour de Londres, que M. Jottrand s'écria : « Vous aurez à opter entre le protocole du 20 janvier et le droit sacré d'insurrection qui a constitué tous les États d'Europe... Pour moi, mon choix ne sera pas douteux... »

(2) L'agitation des esprits avait fait ajourner au surlendemain la discussion de la proposition d'élire au préalable le prince Léopold.

Digitized by Google

on se résout à élire, le résultat est d'avance assuré; ma voix est inutile. Je rendrai peut-être plus de service à la paix en éclairant le cabinet de Paris sur la situation réelle du pays.....

Il y a dans nos affaires une telle complication que si l'élection du prince Léopold ne parvient pas à nous en faire sortir, je désespère du sort du pays. Les puissances seront entraînées plus loin qu'elles ne le pensent.....

Bruxelles, le 4 juin 1831.

LE HON A FIRMIN ROGIER.

Le Congrès vient, Monsieur, de procéder au choix du souverain. L'opposition avait, dès avant-hier, mis en avant un chef indigène et ses vues tombaient sur le Régent, malgré le refus formel que celui-ci avait d'avance publié par les journaux. 196 membres étaient présents. 152 ont voté pour le prince Léopold; 1 vote a été déclaré nul parce qu'il était conditionnel en faveur du prince. Les 43 autres voix se sont partagées de la manière suivante : 10 ont voté contre le prince, 14 pour le Régent et 19 se sont abstenus à cause de l'incertitude de l'acceptation..... (Cf. *Discussions du Congrès,* III, p. 421.)

* * *

2 JANVIER 1833. Van Praet, le secrétaire du roi Léopold Ier, écrivait à Firmin Rogier :

.... Je suis fâché de la retraite de Goblet (1). Mérode a la signature intérimaire. Mais comment compléteront-ils définitivement leur ministère? Voilà une question qu'ils retrouvent devant eux chaque matin à leur réveil et qui sera tout aussi avancée demain qu'aujourd'hui. Labeau a ses projets, car c'est lui qui tout naturellement est chargé de travailler à cette œuvre que refuserait un nègre. En attendant, le Ministre de l'Intérieur était affublé hier (réception royale du 1er janvier) d'une broderie éclatante. Goblet ne figurait plus qu'avec les aides de camp. Mérode était à Trélon. Duvivier cheminait modestement en habit couleur de suie de cheminée. Le Gouvernement belge avait l'air honteux. Du reste, quant à ce qui regarde la partie collatérale ou extérieure, nous n'avons jamais été plus brillants. Il y a plus d'or dans les salons de S. M. sur le dos des individus que sur les lambris ou dans ma poche. De Loe (2) est comme l'étoile

(1) M. Goblet avait été envoyé en mission extraordinaire par le roi Léopold près de la Conférence de Londres.

(2) Le baron de Loë venait de revenir de Vienne où le gouvernement l'avait accrédité comme ministre plénipotentiaire et où l'empereur François et Metternich ne lui avaient pas fait un accueil bien encourageant (cf. JUSTE, *Histoire de Belgique,* t. III, p. 203).

Digitized by Google

polaire ; il rayonne d'une lieue. Van de Weyer est brodé jusqu'aux yeux. Nous aurons ce soir un bal nombreux où M. Le Hon aura l'honneur de danser avec la Reine ; on dit même qu'il ouvrira le bal avec S. M. Je tâcherai de lui en couler un mot ce matin pour qu'il nous donne une reprise de la représentation de ses mollets.

On attend le compliment de M. Pozzo (1) comme un document de haute importance. Si M. Verstolk (2) est aussi malin à Vienne qu'il l'a été à Londres, il ne nous fera pas grand mal. Quand le comte Rossi (3) passe à Bruxelles, il ne donne jamais signe de vie dans notre quartier. Son centre d'activité est dans une autre sphère, et sa position actuelle lui a permis de conserver exclusivement à Bruxelles ses anciennes relations.

Il n'y a aucun fait nouveau dans la question commerciale.....

Les transactions entre la Belgique et la France demeuraient sujettes à de nombreuses restrictions et entraves. Van de Weyer, dans son *Histoire des relations extérieures de la Belgique depuis 1830* (*Patria Belgica*), établit que « les mesures prohibitives de la France subsistaient encore au lendemain de la Révolution ». Or, comme la production belge avait déjà pris de 1832 à 1833 un essor qui dépassait notamment les besoins de la consommation intérieure, il fallait trouver des débouchés sous peine de périr par excès de vitalité. Et c'est sur la France que se tournèrent d'abord les regards.

..... Les Gantois n'ont pas encore formulé leurs prétentions : on les attend. L'industrie à Liége est très prospère. La houille, le fer, la clouterie, la quincaillerie, tous les articles les plus chanceux marchent très bien, au dire même d'Orban et de Max. Lesoinne. Vous aurez vu dans les gazettes la brochette des noms propres de ceux qui ont pris part au million Merlin. Ce n'est que médiocrement agréable à s'entendre dire.... »

Sur ces entrefaites, les impatients du Parlement belge, en rejetant le budget de la guerre, forcèrent le cabinet à

(1) Chargé d'affaires de la Russie.

(2) M. Verstolk de Stoelen était ministre des affaires étrangères en Hollande.

(3) Le comte Rossi, après avoir reçu le droit de bourgeoisie des habitants de Genève, s'était brouillé avec eux et allait assez fréquemment à Paris ; il finit par accepter (août 1833) la chaire d'économie politique au collège de France.

Digitized by Google

dissoudre la Chambre des Représentants. La lutte électorale fut très vive. Il faut lire dans Thonissen : *La Belgique sous le règne de Léopold 1er* (vol. III, p. 1 à 3), les accusations aussi sottes qu'odieuses dont le cabinet fut l'objet. Il faut lire surtout (*ibid.*, p. 3 à 9) à quels outrages le roi Léopold lui-même était en butte dans les journaux orangistes.

* * *

JUIN 1833. Au nombre des incidents qui signalèrent la session extraordinaire de 1833, il faut signaler une altercation violente entre Charles Rogier et Gendebien, qui les mena sur le terrain le 27 juin. La balle de Gendebien atteignit son adversaire à la joue (1).

Le soir même, Firmin Rogier reçut de Gendebien ce billet assurément inattendu :

Mon cher Firmin,

Je vous demande une grace à laquelle j'attache le plus grand prix, c'est de me donner, ce soir, des nouvelles de mon ami, ami plus que jamais ami Charles Rogier que des préventions bien injustes ont éloigné de moi. Ces préventions ont été de longue main et traitreusement excitées contre moi, par des hommes qui l'abusent indignement.

Demain à sept heures, je pars pour Mons ou pour les environs de Charleroy, je ne sais encore, car je suis incapable de prendre une résolution; faites-moi la grace de me donner des nouvelles de mon ami, avant six heures du matin et continuez, je vous en supplie, tous les matins, jusqu'à ce que vous puissiez m'annoncer avec certitude qu'il est rétabli complettement. Ma femme m'adressera vos billets où je lirai deux mots seulement et je serai content.

Tout à vous de cœur,

ADRE GENDEBIEN.

* * *

A la suite de la Convention politique de Londres du 21 mai 1833, il en avait été fait une, d'ordre spécial, à Zonhoven entre les généraux hollandais et belges.

La *Convention de Zonhoven* allait provoquer dans la

(1) Cf. DISCAILLES, *Charles Rogier*, II, p. 271-275.

Digitized by Google

Chambre des Représentants un débat d'une grande violence. J.-B. Nothomb, alors secrétaire-général des affaires étrangères, s'y attendait.

Bruxelles, le 9 novembre 1833.

J.-B. NOTHOMB A FIRMIN ROGIER.

Le mois que je viens de passer ici, a suffi pour détruire tout le bon effet d'un mois de vacances; je suis rentré dans la vie politique par un cartel de Gendebien (1); depuis huit jours nous sommes de nouveau engagés dans une discussion diplomatique, dont l'issue est encore douteuse. Je ne vous parle pas de mille tracasseries privées. Quand je songe à tous les chagrins de famille, je voudrais être enfant trouvé, quand je songe aux tribulations politiques, je voudrais être le plus obscur commis. Vous voyez que je vous écris dans un accès de spleen politique : de toutes les maladies, la plus cruelle sans excepter le choléra, que nous avons vu de près.

Nous préparons une riposte aux brutalités de MM. de Robaulx, Gendebien et Dumortier (2). Continuez, je vous en prie, à vous tenir à cette distance de la marmite représentative, autrement dite gouvernement central. Il est écrit que nous ne serons jamais sages; la Chambre avait bien débuté; elle se croit en conscience obligée à faire de nouvelles folies. Tout cela fait le plus mauvais effet : le baron d'Arnim que notre début avait enchanté, commence à désespérer de nous, et nous dira bientôt ingouvernables.

Ce n'est pas cependant que je désespère de la majorité : je crois qu'elle ne se déclarera pas contre le Ministère, elle rejetera l'adresse si on en propose une, et voilà tout. Elle restera dans une position passive, prêtant au Ministère un appui en quelque sorte négatif. Lebeau qui veut un appui plus réel, un appui positif, a engagé le Roi à former un nouveau ministère. Sa Majesté s'est adressée à l'inévitable M. de Theux. Chose singulière, celui-ci a mis le marché en main à M. Ernst. Les choses en sont là; j'ignore si elles iront plus loin. Il y aurait donc un Ministère mixte : mi-partie catholique, mi-

(1) Le fougueux député de Mons avait annoncé qu'il attaquerait sans merci la Convention de Zonhoven qui, après tout, était inoffensive et n'était que le corollaire de celle de Londres.

(2) Nothomb était secrétaire-général des affaires étrangères. Dans le débat du mois de décembre, Gendebien se déclara *navré* et *humilié* de la Convention qui « couvrait le pays de honte pour servir un intérêt dynastique ». C'est, ajoutait Dumortier, une Convention « liberticide et parricide... elle est flétrie par tous les hommes de cœur ». (Cf. Discailles, CH. ROGIER, vol. II, p. 290.)

Digitized by Google

partie libérale. Je donne à ce ministère, si tant est qu'il voie le jour, six semaines de vie.

De tout cela concluez que sans être précisément morts, nous sommes assez malades.

Votre dévoué,

NOTHOMB.

* * *

La politique en Belgique ne laissait jamais indifférent Firmin Rogier. Entre autres communications intéressantes, voici une lettre que lui adressa le 14 septembre 1842, son frère Charles :

..... Nous avons aussi à la fin d'octobre les élections communales où il faudra donner dans les principales villes à MM. les catholiques un avant-goût du banquet splendide qu'on se propose de leur servir au mois de juin prochain (1), à moins que les modifications ministérielles dans un sens libéral, dont il est toujours question, ne viennent paralyser l'énergie de l'opposition et sauver la vie aux grosses têtes du parti catholique menacées à Tournai, à Ath et à Liége, sans parler de Gand où l'on n'aura que des... imbéciles à tuer.

* * *

L'élection du Président de la République française en 1848 est l'objet d'une correspondance importante.

Le Ministre des affaires étrangères en Belgique, M. D'Hoffschmidt, écrivait le 9 novembre à Firmin Rogier, ministre plénipotentiaire près de la République depuis le 23 juin :

(*Très confidentielle.*)

Monsieur le Ministre,

D'après les renseignements que vous me transmettez avec un zèle et une régularité dont je vous remercie, il n'est pas impossible que le vote du 10 décembre soit favorable au prince Louis Bonaparte, j'ajouterai que d'autres renseignements présentent même ce résultat comme infiniment probable. Dans cette situation, le Gouvernement belge et ses agents doivent user d'une prudente circonspection. Certes nous n'avons pas à nous plaindre des procédés de M. le

(1) Ce sont les propres paroles du député Osy. Cf. DISCAILLES, *op. cit.*, t. III, p. 69.

Digitized by Google

général Cavaignac et nous rendons volontiers hommage à son caractère loyal et à ses bonnes intentions, de même que nous nous félicitons de la présence de M. Bastide au département des affaires étrangères.

Toutefois, en présence de la lutte qui se prépare, nous n'avons pas à manifester de vœux ou de sympathies particulières pour tel nom plutôt que pour tel autre. L'élection du président de la République est une question toute française, à laquelle nous devons rester sinon indifférents, du moins tout à fait étrangers.

L'intérêt belge exige que si Louis Bonaparte, par exemple, vient à l'emporter, celui-ci ne puisse pas nous imputer des pensées hostiles ou nous reprocher une attitude malveillante. Je suis persuadé, M. le Ministre, que vous partagez tout à fait cette manière de voir et que vous avez soin d'y conformer votre attitude. Si j'insiste sur ce point, c'est que je tiens à constater que le Gouvernement s'applique à maintenir intact le principe de neutralité qui est la base de sa politique internationale.

Agréez, etc.

Une des lettres les plus curieuses que M. Discailles a trouvée dans les papiers mis à sa disposition par la famille de Firmin Rogier, est celle-ci qui date du lendemain presque de la nomination de Louis-Napoléon à la présidence de la seconde République.

16 janvier 1849.

A. Dubois (?) a Firmin Rogier.

Monsieur,

Le caractère officiel dont vous êtes revêtu m'invite à porter à votre connaissance le fait suivant :

En 1836, après l'échauffourée de Strasbourg, le roi des Belges écrivait à sa belle-mère une lettre où l'on trouve ce passage à l'adresse du Président de la République : « J'approuve, y est-il dit, l'idée de renvoyer le jeune fils de Flahault (1) à son auguste mère. Le juger mènerait à peu de chose, le voir acquitter serait fort désagréable. Du reste, sa conduite a été telle que les amateurs pour le suivre une autre fois seront peu nombreux. Je désirerais cependant voir punir sévèrement les Vandrup et Parquin pour qu'ils puissent en tirer la morale qu'il est peu profitable de tirer les marrons du feu pour les grands conspirateurs.

(1) Il s'agit du prince Napoléon, plus tard Napoléon III, sur la naissance de qui circulaient des bruits injurieux, auxquels était mêlé le nom de M. de Flahault.

Digitized by Google

Achetée en Angleterre et aujourd'hui entre les mains d'un haut fonctionnaire de l'ex-monarchie, cette lettre est à vendre. Selon qu'elle tombera au pouvoir des légitimistes ou au pouvoir de l'Elysée, elle peut devenir le pivot d'une grande intrigue politique ou bien altérer la bonté des rapports de deux nations voisines et amies. En effet, si cette lettre tombe aux mains des légitimistes, les paroles du roi Léopold, si méprisantes pour Louis-Napoléon et sa mère, seront bientôt répandues sur tous les points de la France et, adroitement exploitées par les nombreux agents de ce parti, elles feront plus de mal au Président que ne lui en ont fait l'expédition de Rome et le maintien de l'impôt des boissons. Car, en nommant le prince Louis, c'est au *sang* de l'empereur que le peuple a entendu rendre hommage. Or, dans notre société, toute monarchique encore, des paroles de roi ne sauraient manquer d'avoir une grande autorité. Et, du jour où une indiscrétion royale viendrait apprendre à la France que le Président de la République n'est point du sang de Napoléon, le prestige auquel il doit son élection serait irrévocablement détruit. Cette manœuvre légitimiste éveillerait du même coup dans le cœur de Louis Bonaparte des sentiments de rancune et de haine contre la famille d'Orléans; d'où résulterait peut-être une rupture avec les hommes d'Etat qui l'ont servie. Enfin, dans le cas où la lettre tomberait au pouvoir du président lui-même, il est au moins probable qu'il ne serait que médiocrement satisfait de son contenu, ce qui, vu l'esprit aventureux du prince, laisse le champ libre à toutes les hypothèses.

Mais si l'on est conservateur et, comme tel, un peu avide, on n'est pas très partisan de Henri cinq. L'Empire plairait mieux, et l'on serait assez aise de faire une bonne affaire et de suivre en même temps ses sympathies politiques. On aimerait donc mieux traiter avec l'Elysée qu'avec les légitimistes. Si je suis bien informé, voilà, Monsieur, ce qui se passe.

Simple prolétaire de la presse, je suis personnellement absolument désintéressé dans cette affaire. Mais, n'étant ni légitimiste, ni orléaniste, ni bonapartiste, je voudrais que le gouvernement actuel vécût de sa vie constitutionnelle jusqu'au terme fixé par la constitution elle-même. Or, si les légitimistes venaient, une fois en possession de la lettre du roi Léopold, à en répandre dans le peuple des millions de copies, je crois fermement que le président tomberait avant l'expiration de son mandat : chute dont ils seraient peut-être aujourd'hui les mieux en mesure de profiter.

Je crois également, d'un autre côté, que si M. Louis Bonaparte, obéissant tout à la fois à sa rancune et aux inspirations de son ambition, s'avisait, pour se faire pardonner une usurpation ou du moins s'en préparer les moyens, de vouloir reculer nos frontières jusqu'au

Digitized by Google

delà des vôtres, il se pourrait que, pour un peu de gloire nationale, la France, oublieuse un moment de son amour de la liberté, acceptât une restauration impériale ou consentît à la laisser faire.

Comme mes sentiments politiques ne seraient pas moins cruellement blessés par l'un que par l'autre de ces résultats, je serais heureux de voir cette lettre revenir aux mains de son auteur.

Tel est, Monsieur, l'unique motif de ma démarche près de vous.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la plus parfaite considération,

Votre très humble serviteur,

A. Dubois.

Nous ignorons absolument si le sieur Dubois (?) a sollicité une audience du Ministre de Belgique et si la lettre « à vendre » du roi Léopold Ier à la Reine Marie-Amélie a été achetée et rendue à son auteur.

* * *

En cette même année 1849, et presque au même moment, il s'échangea, au sujet du prince Pierre Bonaparte, des lettres fort intéressantes entre MM. d'Hoffschmidt et Firmin Rogier.

Bruxelles, le 14 janvier 1849.

d'Hoffschmidt a F. Rogier.

(Très confidentielle.)

J'ai reçu hier une communication officieuse qui mérite de fixer toute votre attention.

M. Félix Wouters, de Bruxelles, auteur de l'histoire de la famille Bonaparte, m'a, dans une audience particulière, remis une lettre de M. Pierre Bonaparte, lettre conçue en ces termes :

« Je vous prie de recevoir mon ami, M. Félix Wouters, de Bruxelles. Je désire qu'il vous entretienne d'un projet dont il a été question ici et qui, peut-être, ne serait pas désagréable à S. M. le Roi des Belges et à son Gouvernement.

« Je saisis avec empressement cette occasion pour vous renouveler l'assurance des sentiments très distingués et tout particuliers avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre dévoué

« P.-N. Bonaparte,

« *Rept du peuple.* »

Digitized by Google

Le projet mentionné dans cette lettre consiste, paraît-il, à envoyer M. Pierre Bonaparte à Bruxelles, en qualité de ministre plénipotentiaire de la République française. M Félix Wouters m'a assuré avoir vu le Président de la République qui lui aurait dit que si le Gouvernement belge ne voyait aucun obstacle à cette nomination, il lui en serait écrit officiellement. M. Wouters était donc chargé de pressentir les intentions du cabinet belge à ce sujet.

Je me suis borné à déclarer que j'aurais soin de faire part de sa démarche au Roi et au Conseil et que je lui donnerais réponse mardi prochain. En exprimant une opinion toute favorable à la loyauté de M. Pierre Bonaparte, j'ai laissé entrevoir à mon interlocuteur qu'un semblable choix, par suite de circonstances et de relations personnelles antérieures, pourrait, à certains égards, donner lieu à de graves inconvénients.

Le fait est que la nomination de M. Pierre Bonaparte, lié d'amitié avec les républicains belges les plus prononcés et connu lui-même pour ses opinions avancées, produirait ici un détestable effet et que nous le regretterions profondément. Il a donc été décidé en conseil que la réponse verbale que je ferai à M. Félix Wouters se bornera à lui dire que *le gouvernement ne peut répondre à une communication qui n'a aucun caractère officiel et qu'il le peut d'autant moins que déjà il a exprimé le vœu que M. Quinette, avec lequel il n'a eu que les meilleurs rapports, soit maintenu à son poste.*

Il a été décidé en même temps que vous vous rendriez chez M. le Ministre des affaires étrangères pour lui faire part de cet incident. Je vous prie donc de vous rendre le plus tôt possible chez M. Drouyn de Lhuys pour lui faire officieusement part de l'ouverture dont il s'agit. Vous pourrez lui demander en même temps s'il est question de la nomination de M. Pierre Bonaparte. Vous mettrez naturellement dans une semblable conversation, toute la prudence nécessaire et vous garderez tous les ménagements que commandent les circonstances.

Vous ne laisserez pas ignorer que le gouvernement du Roi, tout en rendant hommage à la loyauté et aux qualités du prince Pierre, craindrait que la nomination comme représentant de la République française en Belgique de toute personne ayant des opinions aussi avancées que celles que ne dissimule point M. Pierre Bonaparte, donnât lieu à des interprétations fâcheuses sur les intentions du gouvernement français et ne fût un puissant encouragement moral à ceux qui, chez nous, veulent le renversement de l'ordre actuel des choses. Vous ajouterez que nous persistons donc dans le vœu déjà exprimé que M. Quinette conserve sa position, que si toutefois le gouvernement de la République ne voulait pas le maintenir à son poste, il soit remplacé par un homme de sa nuance politique, qui est

Digitized by Google

aussi celle du Président de la République et de son ministère, que jusqu'à présent les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis le 24 février, ont toujours cru devoir employer près de S. M. le Roi des Belges des diplomates connus par la modération de leurs opinions politiques. C'est ainsi que le gouvernement provisoire a successivement accrédité à Bruxelles M. Sérurier et M. Bellocq, et que M. Quinette a été accrédité par le général Cavaignac et M. Bastide; que nous ne pouvons donc former que des vœux pour la continuation d'un pareil système et que nous ne pouvons supposer qu'il entrerait dans les intentions du Président de la République et de son ministère de faire choix d'un homme politique d'une nuance différente de la leur pour les représenter en Belgique.

Tel est, monsieur le Ministre, le thème de votre conversation avec M. le Ministre des affaires étrangères. J'abandonne à votre tact le soin de mettre dans ces ouvertures *purement officieuses* toutes les précautions oratoires et la prudence nécessaire.

Veuillez agréer, etc.

14 janvier 1849.

D'HOFFSCHMIDT A F. ROGIER.

(Secrète.)

Voici une affaire très délicate à traiter et qui réclame toute votre prudence. L'envoi de Pierre Bonaparte à Bruxelles serait considéré comme fort dangereux. Il faut donc l'éviter, mais en même temps, il ne faut pas vous en faire un ennemi acharné ni blesser les susceptibilités bonapartistes.

Le courrier a ordre d'attendre votre réponse. Je suppose, du reste, que le discours prononcé par le prince Pierre Bonaparte ne le rend pas l'ami du Ministère et qu'il serait fort étrange de lui donner, après cela, une mission diplomatique, ce qui aurait par trop l'air de vouloir s'en débarrasser à nos dépens.

J'ai beaucoup connu le prince Pierre. Pendant dix ans, 1838 à 1848, je lui ai loué une campagne dans le Luxembourg. J'ai eu de bonnes relations avec lui, mais j'ai toujours remarqué en lui des opinions démagogiques et une grande exaltation d'opinions et de caractère. Il me traite cependant de son ami.

Je crains bien que le nouvel ordre de choses établi en France ne soit plein de périls pour nous.

Le Bonapartisme et la République sont deux voisins fort dangereux. Puis l'horizon est bien chargé de nuages.

Il sera bon qu'avant de vous expliquer avec Drouyn sur le choix du prince Pierre, vous demandiez s'il est réellement question de lui. Dans tous les cas, nous n'en voulons à aucun prix, et nous préféré-

Digitized by Google

rions nous mettre mal avec ce personnage que de l'avoir ici revêtu du titre pompeux de Ministre de France.

La *Nation*, journal qui prêche chaque jour le renversement de la royauté, a annoncé les propositions faites en faveur de Pierre Bonaparte et le refus du Gouvernement belge avant même que j'en eusse connaissance. On voit donc que ce personnage est en relation avec MM. Gendebien, Jottrand et Cie.

Mes hommages respectueux et mes amitiés à Madame Rogier et croyez-moi

Votre affectionné

D'HOFFSCHMIDT.

P. S. — Le porteur de ces dépêches est M. Biermez, expéditionnaire de mon cabinet.

15 janvier 1849.

F. ROGIER A D'HOFFSCHMIDT.

(Confidentielle.)

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sous la date d'hier 14, m'a été remise ce matin par M. Biermez. Je me suis occupé sur le champ de l'affaire délicate dont elle m'entretenait et je m'empresse de vous rendre compte de l'entretien que je viens d'avoir avec M. le Ministre des affaires étrangères.

Après lui avoir parlé en termes généraux de divers changements qui, d'après le bruit qui en avait couru selon toute vraisemblance, devaient s'opérer dans le corps diplomatique français, je priai Son Excellence, avec toutes les réserves de langage qu'une telle question comportait, de me dire si les favorables dispositions qu'elle m'avait manifestées à différentes reprises à l'égard de M. Quinette restaient toujours les mêmes, ou s'il entrait dans les intentions du Gouvernement de la République de donner un successeur à ce diplomate.

Je prévoyais que la réponse de M. Drouyn de L'huys me fournirait l'occasion toute naturelle d'entrer en matière, et en effet Son Excellence m'ayant demandé si quelque fait particulier était parvenu à ma connaissance qui pût me faire croire au remplacement prochain de M. Quinette, je lui confiai, mais confidentiellement, la communication qui vous avait été faite. J'eus soin d'ajouter : Mon Gouvernement se plaît à reconnaître la franchise et la loyauté de M. P. B.; mais ses opinions avancées, ses relations personnelles avec les chefs d'un certain parti en Belgique, le discours prononcé par lui, il y a deux jours, à la tribune, présenteraient de sérieux inconvénients au succès de la mission qu'il serait appelé à remplir et ne seraient pas de nature à lui concilier la confiance du Roi et de son Gouvernement.

A tout autre qu'à vous, me répondit M. Drouyn de L'huys, je

Digitized by Google

pourrais me borner à répondre ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire : que je n'avais jusqu'ici pris aucune résolution définitive sur le rappel ou le maintien de M. Quinette, que, cependant, rien ne faisait pressentir qu'il y eût lieu à le remplacer, puisque ses services étaient appréciés par le Gouvernement de la République et qu'il avait dû se concilier la confiance du Roi des Belges et de son cabinet. Mais à vous, monsieur, que j'honore et affectionne particulièrement (permettez-moi, monsieur le Ministre, de rappeler ces expressions flatteuses et ne croyez pas, de grâce, que je le fasse par un sentiment de vanité), je dirai de plus, et je désire que ceci reste *confidentiel*, que je n'ai absolument aucune connaissance du projet de nomination de M. P. B. comme ministre à Bruxelles; je reconnais avec vous que ses opinions ultra-démocratiques seraient peu de mise dans un pays éminemment monarchique comme la Belgique.

M. P. B., comme beaucoup d'autres, a pu prendre son désir pour une réalité; jusqu'à ce jour, j'ignorais s'il y avait en lui l'étoffe d'un diplomate, mais depuis le dernier discours prononcé par lui et qui a eu le triste avantage de provoquer les acclamations d'un côté de l'Assemblée, il ne me reste plus de doute à cet égard.

Ai-je besoin maintenant d'ajouter que si, par suite de circonstances que je ne prévois pas d'ailleurs, je devais accréditer à Bruxelles un nouvel agent diplomatique, je n'oublierais pas, pour me guider dans mon choix que les intérêts mêmes du pays qu'il serait appelé à représenter, exigent que cet envoyé, au lieu d'exciter des répugnances et des inquiétudes, se concilie au contraire, par ses antécédents, son caractère et la modération de ses opinions, la confiance de votre Roi et de son Gouvernement.

Tel est, monsieur le Ministre, le résumé de mon entretien avec M. le Ministre des affaires étrangères; cette communication me semble de nature à faire cesser la préoccupation qui avait été la suite de votre entretien avec M. P. Wouters.

Agréez....

Bruxelles, 16 janvier 1849.

D'HOFFSCHMIDT A F. ROGIER.

(*Ministère des affaires étrangères.*)

Je viens vous exprimer ma satisfaction et celle du Gouvernement du Roi pour l'empressement que vous avez mis, le tact et la convenance que vous avez apportés dans l'accomplissement de la mission que j'ai eu l'honneur de vous donner par ma dépêche du 14 de ce mois.

Les résultats répondent complètement à nos désirs.

Agréez....

Digitized by Google

Ni les antécédents du prince Pierre Bonaparte, comme l'avait dit M. Drouyn de Lhuys, ni son caractère, ni l'ultra-démocratisme de ses opinions ne permettaient de croire que le Roi Léopold Ier et son Gouvernement le verraient avec plaisir représenter la France à Bruxelles. Si Louis-Napoléon a songé (?) un instant à l'envoyer en Belgique pour se débarrasser de lui, il n'a pas persisté longtemps dans son idée et il a maintenu M. Quinette à son poste jusqu'en 1851.

Le prince Pierre ne fit plus parler de lui qu'à la fin de l'Empire. (Meurtre de Victor Noir, le 10 janvier 1870.)

Acquitté par la Haute-Cour de Tours, le 25 mars, il quitta la France et vint occuper, dans nos Ardennes, sa propriété d'Epioux d'où, après la chute de Napoléon III, il passa en Angleterre. Il est mort en France en 1881 (1).

* * *

La seconde moitié de la carrière diplomatique de Firmin Rogier avait commencé avec la seconde République française.

Ce fut la plus mouvementée.

On le verra par les extraits de lettres et de rapports que nous publierons dans un second article.

(1) Sa femme, fille d'un contremaître du faubourg Saint-Antoine, est morte en septembre ou octobre 1905, à Paris.

Digitized by Google

ERNEST DOWSON

I

La mort d'Ernest Dowson fut un événement d'une faible importance pour le grand public, mais d'une haute signification pour le petit nombre de ceux qui aiment passionnément la poésie. Un mince livre de vers, un autre en manuscrit, un acte en vers, quelques contes, deux romans écrits en collaboration, des traductions du français faites pour l'argent, voilà tout ce qu'a laissé un homme qui avait certainement du génie, et qui était, sinon un grand poète, du moins un poète véritable, et du petit nombre des écrivains de notre génération auxquels ce vocable peut s'appliquer justement. Sans doute on se plaindra de ce qui semblera dans ses vers une mélancolie, un idéalisme artificiel et, si l'on considère quelques rares moments, les suggestions factices du plaisir le plus bruyant. On ne verra qu'affectation littéraire là où il y a comme un fruit naturel, une note de sincérité personnelle, aussi bien que dans les confessions plus explicites et travaillées de poètes moins admirables. Oui, dans ces rares fragments d'une chanson fluide et comme immatérielle, je trouve, intérieure, et cachée comme un secret, toute la fièvre, l'agitation et les rêves irréalisés d'une vie qui avait elle-même beaucoup de la force d'impulsion rapide et désastreuse du génie destructeur de lui-même.

Ernest-Christophe Dowson naquit à The Grove, Belmont Hill, Lee, dans le comté de Kent, le 2 août 1867 ; il

Digitized by Google

est mort à Londres au numéro 26 de Sandhurst Garden, Catford, S. E., le vendredi matin 23 février 1900, et fut enterré au cimetière de Lewisham, dans le côté réservé aux catholiques, le 27 février. Son grand oncle était Alfred Domett, ancien ministre de la Nouvelle-Zélande et auteur de *Ranolf et Amohia* et d'autres poèmes, mais plus connu comme un ami de Browning, et le « Waring » de son poème. Son père, qui avait lui-même le goût de la littérature, vécut en grande partie en France et à la Riviera, en raison de sa santé délicate, et Ernest eut une éducation quelque peu irrégulière, surtout hors de l'Angleterre, avant son entrée au Queen's College à Oxford. Il le quitta en 1887 sans prendre un seul grade universitaire et vint à Londres où il vécut plusieurs années revenant assez souvent en France, qui était toujours son pays favori. Plus tard, et jusqu'à la dernière année de sa vie, il vécut presque entièrement à Paris, en Bretagne et en Normandie. Jamais robuste et toujours indifférent à lui-même, sa santé s'était constamment aggravée pendant plusieurs années et, à son retour à Londres, il sembla près de sa mort, comme il était en effet. D'une timidité maladive, susceptible et indépendant à la fois, il se dérobait à toutes sortes d'obligations, ne voulait pas communiquer avec ses parents qui auraient été contents de lui venir en aide, ou avec un seul des nombreux amis dévoués qu'il avait à Londres; et comme la maladie l'affaiblissait de plus en plus, il se cachait dans des logements misérables, refusait de voir un docteur et se laissait à demi mourir de faim. C'est ainsi qu'il fut un jour découvert par un ami dans une taverne avec quelques schellings seulement en poche, et si faible qu'il était à peine en état de marcher. Cet ami, lui-même dans la gêne, le mena à la maisonnette d'un maçon dans un faubourg fangeux de Catford, où il vivait lui-même, et là veilla généreusement sur lui pendant les six dernières semaines de sa vie.

Il ne se figurait pas qu'il allait mourir, et il était gonflé de projets pour le moment prochain où les 600 livres qui

Digitized by Google

devaient lui revenir de la vente d'une propriété lui donneraient une nouvelle chance à courir dans le monde. Il se mit à lire Dickens, qu'il n'avait encore jamais lu, et cela avec un goût singulier. Le dernier jour de sa vie, il veilla, parlant avec ardeur jusqu'à 5 heures du matin. Au moment même de sa mort, il ne sut pas qu'il était mourant. Il essaya de tousser, ne put pas y arriver, et doucement son cœur cessa de battre.

II

Je n'ai pas gardé un souvenir très précis de ma première rencontre avec Ernest Dowson. Elle a dû se produire en 1891, à une des réunions du Rhymer's Club, dans une de ces salles du premier à Cheshire Cheese, où de longues pipes en terre étaient posées en tas légers sur les tables de bois, entre les pots de bière forte, et où de jeunes poètes, alors très jeunes, se récitaient l'un à l'autre leurs propres vers avec un effort désespéré et inutile pour arriver à vivre comme au Quartier latin. Bien que peu d'entre nous fussent, en réalité, Anglo-Saxons, nous ne pouvions nous empêcher de sentir que nous étions à Londres, et l'atmosphère de Londres n'est pas l'atmosphère du mouvement et de la société. A Paris, c'est la chose la plus naturelle du monde de se rencontrer et de discuter littérature, idées, et sur ses travaux et sur ceux des autres, et cela peut se faire sans prétention ou sans contrainte, parce que, pour l'esprit latin, art, idées, travail personnel et travail des amis sont choses déterminées et importantes, et qu'il ne vient à l'esprit de personne de prendre l'une d'elles autrement qu'au sérieux. En Angleterre, l'art doit être protégé non seulement contre le monde, mais contre l'artiste, à cause d'une manière de modestie affectée qui est la pose naturelle de l'Anglais, à demi fierté, à demi défiance de soi. Ainsi cette vaillante tentative du Rhymer's Club, bien qu'elle ait duré deux ou trois ans et qu'elle ait produit deux petits livres de

Digitized by Google

vers qui seront des curiosités littéraires, n'était pas une sorte de cénacle tout à fait satisfaisant. Dowson, qui jouissait souvent de la réalité parisienne, n'y venait pas souvent; mais ses contributions au premier livre du Club furent dans le même temps les plus délicats et les plus distingués poèmes qu'il contenait. Est-ce après tout à une de ces réunions que je le vis pour la première fois, ou peut-être à un autre de nos lieux de rendez-vous de ce moment, cette taverne demi-littéraire près de Leicester Square, choisie pour sa position convenable entre deux entrées des artistes? En ce temps, quelques-uns, parmi nous, adoraient sincèrement le ballet; Dowson, pour sa part, ne s'y plut jamais, et je ne pus lui persuader de venir voir ce charme d'un mouvement harmonieux et pittoresque, ces brillantes ombres vues à travers la gaze flottante de la musique, qui me tenaient une nuit après l'autre en ces deux théâtres, qui seuls me semblaient donner une couleur amusante à mes propres rêves. Jamais ni la scène ni l'entrée des artistes n'eurent d'attrait pour lui, mais il venait à la taverne parce que c'était une taverne et parce qu'il pouvait y rencontrer des amis. Même avant cette époque, j'ai la vague impression de l'avoir rencontré, j'oublie où, mais certainement de nuit, et d'avoir été frappé dès ce moment par un regard et une sorte de charme pathétique, une manière de figure à la Keats, de Keats démoralisé, et par quelque chose de curieux dans le contraste d'une politesse exquisement raffinée et d'une apparence généralement minable. Cette impression s'accentua seulement plus tard, lorsque je vins à le connaître, et son genre de vie, d'une manière plus intime.

Je pense que je peux dater ma première impression de ce qu'on appelle l'homme réel (comme si l'homme pouvait être plus réel que le poète). Je peux la dater d'un soir où il m'introduisit dans ces charmantes maisons où l'on soupe, et qui restent ouvertes toute la nuit, les refuges des cochers. J'avais parlé d'un autre poète vagabond, lord Rochester, avec un charmant et sympathique descendant de ce poète,

Digitized by Google

et assez tard dans la nuit nous avions rencontré Dowson et quelques autres errant sans but et tous excités dans les rues. Il nous invita à souper, nous ne nous figurions pas où, et le cocher entra avec nous ; nous fûmes les bienvenus et l'on nous reçut sans explication, d'une façon très hospitalière. C'était, je me rappelle, à un endroit près du *Langham Hôtel*. La cuisine, comme je m'en suis rendu compte avec le temps, varie dans ces maisons à souper, mais la tranche de jambon était excellente et les tasses d'une propreté admirable. Dowson y était connu et je pense qu'il était toujours entièrement à son aise dans un refuge de cochers. Sans une certaine bassesse dans son entourage, il ne fut jamais tout à fait à son aise, ni tout à fait lui-même ; de même encore dans ces endroits où l'on est obligé de ne rien boire de plus fort que du café ou du thé. J'aimais à le voir, à l'occasion, et, pour changer, ne boire rien de plus fort que du café ou du thé. A Oxford, je crois, son mode favori d'intoxication avait été le haschisch ; il renonça ensuite à cette manière quelque peu raffinée d'expérimenter l'hallucination, pour employer de plus rapides moyens d'arriver à l'oubli, mais il y revint, je me rappelle, du moins une après-midi, dans une société que j'avais réunie et dont il fut l'hôte. Je le vois encore, assis, l'air un peu anxieux, le menton sur la poitrine, attendant la magique fumée, à demi intimidé au milieu d'une brillante compagnie de jeunes personnes qu'il avait vues jusque là seulement à travers la rampe. L'expérience ne fut pas très réussie, la fumerie finit par ce qui aurait dû être son premier symptôme, un rire immodéré.

Toujours, peut-être un peu délibérément, mais du moins toujours avec sincérité, en quête de nouvelles sensations, mon ami trouvait ce qui était pour lui la suprême sensation dans une très passionnée et très tendre adoration du plus fuyant des idéals, l'idéal de la jeunesse. Il chérissait, comme je l'imagine, d'abord seulement dans l'abstrait, cette recherche des grâces neuves, ces grâces que le temps

Digitized by Google

seul peut détruire dans leur maturité; mais son désir se trouvait, au sens de la plupart de ses amis, trop tôt satisfait. Je n'ai jamais partagé leur opinion. J'ai vu deux fois, et pendant quelques instants seulement, la jeune fille pour laquelle la plupart de ses vers ont été écrits et dont la présence dans sa vie peut être comptée pour beaucoup dans ce contraste étonnant qu'il y a entre les grandes lignes générales de sa vie et son œuvre. La situation me semblait la chose la plus parfaitement et la plus convenablement impossible. La fille d'un réfugié de bonne famille, je crois, réduite à tenir un restaurant dans le quartier des étrangers à Londres, écoutait ses vers, souriait d'une façon charmante, sous les yeux de sa mère, à sa cour de deux ans, et à la fin des deux ans épousait le garçon du restaurant. Allait-elle plus loin que la partie visible de ce qui lui était offert dans ce culte timide et ardent; se rendait-elle même exactement compte de ses actes pour avoir ainsi fait et tué un poète? Elle avait en tout cas le don d'évoquer et, dans son genre, de retenir ce qui était le plus délicat, le plus sensible, timide, caractéristiquement poétique, dans une nature que je peux seulement comparer à un jardin rempli de mauvaises herbes, herbe foulée aux pieds par une foule de gens, mais qui conserve un coin de parterre soigné avec sollicitude et orné de lys éclatants. Je pensais parfois à Verlaine et à sa « femme enfant », certes la seule passion profonde de cette carrière passionnée, la charmante et enfantine créature à laquelle il pensait à la fin de sa vie avec une tendresse et une désillusion qui ne changeait pas : « Vous n'avez rien compris à ma simplicité », comme il disait. Dans le cas de Dowson, cependant, il y avait une sorte de virginale dévotion, comme à une madone; et je pense que s'il avait connu des jours heureux, mais d'un bonheur comme celui de tout le monde, il aurait cru (oserai-je le dire?) que cet idéal avait été gâté.

Mais grâce à la bonne fortune des poètes, les événements qui leur arrivent sont rarement chanceux ou abou-

Digitized by Google

tissent à un bonheur fort quotidien. Il dînait chaque nuit au petit restaurant et je crois encore voir le tableau que j'ai si souvent vu à travers la vitre en passant : la salle étroite avec des tables grossières, vides pour la plupart, excepté dans le coin le plus retiré où Dowson s'asseyait avec ce sourire aux lèvres, singulièrement doux et singulièrement émouvant (un sourire qui semblait effrayé de son droit d'être là, comme s'il redoutait toujours une rebuffade), jouant son invariable partie de cartes après le dîner. Ses amis y venaient pendant l'heure qui précédait la fermeture, et la jeune fille, la partie de cartes terminée, disparaissait tranquillement, lui laissant à peine plus que le désir de tuer une autre nuit le plus rapidement possible.

Cependant, elle et sa mère savaient que ce jeune homme frêle, qui dînait là si tranquillement chaque jour, était apte à être tout à fait un autre individu, sitôt sorti de ce milieu. Ce fut seulement lorsque sa vie sembla irrémédiablement perdue, que Dowson s'abandonna entièrement à ce désir de la boisson qui, sans doute, se tenait embusqué dans son sang, comme la phtisie s'y tenait déjà; et ce ne fut que dans la dernière période de son existence, lorsqu'il n'eut plus aucun intérêt à la vie, qu'il désira réellement la mort. Mais je ne l'ai jamais connu au temps où il pouvait encore résister au désir ou aux conséquences de l'ivresse. Sobre, il était le plus doux, le mieux élevé des hommes, totalement exempt d'égoïsme, un délicieux compagnon, le charme personnifié. Sous l'influence de l'ivresse, il devint presque littéralement insensé, certainement tout à fait irresponsable. Il se laissa aller à de furieux emportements où sombrait sa raison; un vocabulaire qu'il ne connaissait pas à d'autres époques jaillit sur ses lèvres comme un tourbillon; et il semblait toujours sur le point de commettre quelque acte d'absurde violence. En même temps que des pertes de mémoire, il lui venait d'autres souvenirs et de nouveaux désirs. Aussi longtemps qu'il eut conscience de lui-même, il n'y eut qu'une femme à ses yeux et pour elle il eut une tendresse infinie,

Digitized by Google

un infini respect. Lorsque ce visage s'évanouit en lui, il vit tous les autres visages et n'y trouva pas plus de différence qu'entre un mouton et un autre mouton. En vérité, ce curieux amour de ce qui est bas, affectation si commune des décadents modernes, et chez Dowson chose si naturelle, grandit en lui et l'entraîna dans les replis de plus en plus tristes d'une existence qui, à vrai dire, n'avait jamais été fort joyeuse pour lui. Son père, à sa mort, le laissa possesseur d'un vieux dock, où pendant un temps il vécut dans une maison croulante, située dans la partie la plus malpropre de l'Est de Londres, que d'ailleurs il finit par connaître de façon merveilleuse et où il se trouvait parfaitement à l'aise. Il buvait les liqueurs empoisonnées de ces cabarets qui pullulent autour des docks, il se laissait entraîner en n'importe quelle compagnie rencontrée sur son chemin; il laissait par négligence se développer en lui un curieux mépris de la bonne tenue, et jusque sur sa personne même. A Paris, les Halles prirent la place des docks. A Dieppe, où je le vis pendant un été, il découvrit d'étranges et malpropres repaires autour du port, y eut pour amis des garçons d'auberge étonnants, et se battit avec des pêcheurs venus là pour boire après minuit. A Bruxelles, où j'étais avec lui à l'époque de la kermesse, il se lança dans la vie désordonnée des Flamands, avec un goût marqué pour ce qu'elle avait de plus bruyant dans ses désordres : c'était sa manière à lui d'échapper à la vie.

Pour Dowson, comme pour tous ceux qui n'ont pas été satisfaits de remarquer en vain d'invraisemblables choses dans la nature et la vie, la destinée, de quelque nom qu'on veuille la désigner, ce pouvoir qui est une force pour les forts, se présentait comme une barrière contre laquelle son énergie ne servait qu'à précipiter l'homme, chaque jour plus brisé et perdant son espoir. Ce n'était pas un rêveur, la destinée passe devant le rêveur, l'épargnant, parce qu'il ne demande rien. C'était un enfant demandant à grands cris une foule de choses, mais toutes impos-

Digitized by Google

sibles. Avec un corps trop faible pour la vie ordinaire, il cherchait tous les enchantements de tous les sens. Avec une âme trop délicate pour dire son secret, excepté dans d'exquises échappées, il désirait la confidence sans fin de l'amour. Il chanta un seul air à satiété, et nul ne l'écouta. Il avait seulement à former le plus simple vœu, et ce vœu fut rejeté. Il ne disputa pas le terrain à la mauvaise chance, et, ne sachant pas qu'il cédait à sa propre faiblesse, il essaya d'échapper à la conscience de la réalité extérieure, en la supposant parfaitement bonne et en choisissant alors de l'accepter volontairement sous son plus vilain aspect. Car, à ses yeux, ce choix fut toujours volontaire. Il n'était jamais tout à fait sans le sou; il avait un peu d'argent de son patrimoine et il reçut pendant plusieurs années une pension hebdomadaire d'un éditeur en échange de traductions de français, ou d'un travail original, s'il préférait le faire. Il était malheureux et il n'osait pas penser. Pour les malheureux, la pensée, si elle peut s'appliquer à des questions abstraites, est un succédané du bonheur; mais, si elle n'a pas la force de franchir la barrière qui nous renferme en nous, c'est une torture insupportable. Dowson avait une exquise sensibilité, il vibrait et se mettait en harmonie avec toutes les émotions délicates, mais il ne savait pas sortir de lui-même, il n'avait pas l'envolée de l'intelligence. Sa seule manière d'échapper *au moment présent* était de se plonger dans les rangs de la foule, de s'imaginer qu'il se perdait d'un seul coup et qu'il disparaissait aux regards des autres. Plus il se souillait à ce grossier contact, plus il semblait être loin de ce qui, dans les milieux plus élevés, l'invitait à de vaines illusions, après d'autres illusions aussi vaines. Il se voyait, dansant au son des flûtes, dans un travesti de cour, au bas d'une allée du *Versailles* de Watteau, tandis qu'il touchait du bout des doigts une créature divine, en robe de soie feuille de rose; et à mesure que le rêve refusait obstinément de se réaliser, lui restait-il autre chose que de fuir en aveugle dans une auberge de Teniers, où les

Digitized by Google

paysans vont se réjouir sans penser à la veille ou au lendemain? Là, peut-être, dans ce ferment de vie animale, il pouvait oublier la vie telle qu'il la rêvait, avec une énergie trop faible pour forcer le rêve à devenir une réalité.

Et, de fait, il n'y a pas un rêve qui ne puisse devenir une réalité, si nous avons l'énergie qui fait ou qui choisit notre propre destinée. Nous pouvons toujours dans ce monde obtenir ce que nous voulons, si nous le voulons avec assez d'intensité ou de persistance. Que nous l'obtenions plus tôt ou plus tard, c'est affaire au destin, mais nous l'obtiendrons. Cela peut venir lorsque nous n'avons plus longtemps à en profiter, lorsque nous avons continué à le vouloir par habitude ou pour ne pas avouer que nous sommes déçus. Mais cela viendra. Un petit nombre de personnes réussissent, parce que peu conçoivent un noble but et travaillent pour l'atteindre sans sortir de leur route et sans se lasser. Mais tous nous savons que l'homme qui travaille nuit et jour pour de l'argent devient riche, et que celui qui travaille nuit et jour à n'importe quel genre de travail matériel arrive à y exceller. Il en va de même avec le travail plus obscur, plus intellectuel qui, d'une manière moins assurée, semble-t-il, contribue au bonheur et à tous les succès non tangibles. Seuls les dormeurs au sommeil léger ont des rêves qui ne deviennent pas réels.

Tous nous obtenons de la vie ce que nous y apportons, tel est l'enseignement et le seul qu'elle peut nous donner. Il y a des hommes dont les expériences de Dowson auraient fait de grands hommes ou de grands écrivains; pour lui elles ne furent que peu de chose. L'amour et le regret avec la séduction d'un plaisir peu réconfortant saisi au passage, c'est tout ce qu'il avait à chanter, et il aurait pu les chanter avec bien moins « de dépense d'esprit » et l'on se figure, sans « les ravages de la honte ». Pensez à ce que Villon tire directement de sa propre vie, à ce que Verlaine, à ce que Musset, à ce que Byron tirent de leurs aventures personnelles! « Pécher fortement » et tirer profit

Digitized by Google

du péché, cela est le fait d'un homme fort. Pour Dowson, la tragédie de sa propre vie ne lui inspira qu'une élégie. « J'ai jeté des roses, des roses follement avec la foule », confesse-t-il dans son plus beau poème. Mais c'est comme un qui jetterait des roses pendant le rêve, dans le temps qu'il passerait les yeux fermés au milieu d'une foule de fantômes. Les abîmes où il se plongeait étaient toujours les eaux de l'oubli, et au retour il ne se les rappelait plus. Il est toujours un amoureux très sombre, errant dans une terre d'un éternel crépuscule, comme s'il tenait un *colloque sentimental* murmuré avec le fantôme d'un vieil amour :

> Dans le vieux parc solitaire et glacé
> Deux spectres ont évoqué le passé.

C'était, en effet, presque à la lettre, de l'inconscience, comme celle d'un homme qui conduit deux vies séparées l'une de l'autre aussi complètement que le sommeil l'est de l'état de veille. C'est pourquoi nous trouvons dans ce travail fort peu de cette réaction individuelle propre à ceux pour qui la vie de débauche, la misère ou une destinée tourmentée ont été d'une valeur réelle. Et il est important d'établir cette distinction, ne serait-ce qu'au profit de ces jeunes gens qui sont convaincus que le désordre est le premier pas vers le génie. Dowson est précisément une des personnes dont on parle lorsque l'on veut justifier cette théorie. Cependant, Dowson était précisément un de ceux qui devaient le moins aux circonstances, et, en y cédant, il n'a fait que céder aux forces destructrices qui, enfermées en lui, ont fait crouler la maison de la vie sur sa propre tête.

Une âme « qui s'est défendue contre les souillures du monde » dans un corps que l'on voit se souiller sous ses yeux, cette invraisemblable chose, voilà ce que tous nous vîmes chez Dowson, à mesure que les grâces physiques de sa jeunesse le quittaient année par année, tandis que le charme qui s'y cachait persistait tel qu'autrefois. Il n'y

Digitized by Google

eut jamais charme plus simple ou plus attachant, parce qu'il n'y eut pas plus douce et plus honnête nature que la sienne. Si l'on aimait à être avec lui, ce n'était pas qu'il eût à dire quelque chose de particulièrement intelligent ou de particulièrement intéressant; ce n'était pas qu'il vous eût suggéré des idées ou qu'il eût fait impression sur vous par quelque force ou quelque originalité, mais c'est parce qu'il avait un air engageant qui semblait s'ignorer, qui ne semblait jamais inquiet d'être ou de faire quelque chose qui existait simplement, tel le parfum dans la fleur. L'ivresse était comme un lourd rideau qui soudain voilait en lui chaque chose : quand le rideau était levé rien n'avait changé. Vivant toujours cette double vie, il avait son aspect vrai et son aspect faux, et sa vraie vie était l'expression de cette fraîche, délicate et intacte nature que certains de nous ont connue en lui et qui demeure vierge dans chaque ligne qu'il a écrite.

III

Parmi tous ceux que j'ai connus, Dowson était le seul poète qui s'occupa davantage de sa prose que de ses vers, mais il avait tort, et ce n'est pas par sa prose qu'il vivra, quelque exquise qu'elle soit lorsqu'elle arrive à son point de perfection. Il écrivit deux romans en collaboration avec M. Arthur Moore : *Une Comédie de Masques,* en 1893, et *Adrien Rome,* en 1899, tous deux sous l'influence de M. Henry James, tous deux intéressants parce qu'ils étaient des études personnelles et des études de milieux connus, plutôt qu'en raison de leur valeur actuelle comme romans. Un volume d'histoires et d'études sentimentales, appelé *Dilemmes*, dans lequel l'influence de M. Wedmore s'ajoutait visiblement à celle de M. James, parut en 1895. Quelques autres contes, parmi les meilleures choses qu'il ait faites en prose, n'ont pas été réimprimés encore du *Savoy*. Pour ce qui est de certaines traductions du français,

Digitized by Google

faites pour l'argent, il n'est pas besoin d'en faire mention ici, bien qu'elles ne soient pas toujours sans porter les traces de son charme particulier dans le langage. Les contes étaient en vérité plutôt des études de sentiment que des histoires, études d'une délicatesse singulière, mais avec une faible prise sur la vie, en sorte que peut-être le meilleur d'entre eux était une étude des approches de la mort, *La mort de Francis Donne*. Pour la plus grande partie, ils traitent les mêmes sujets que les poèmes, amour respectueux et sans espoir, la morale du renoncement, la désillusion de ceux qui sont trop faibles ou trop malheureux pour prendre ce qu'ils désirent. Ils ont par eux-mêmes une triste et paisible beauté : la beauté des pensées secondes et des émotions domptées, la beauté d'un style sobre et plastique se mouvant dans l'harmonie plus fluide et plus étouffée de la prose presque aussi délicatement que si elle s'adaptait à la mesure du vers. Le soin que Dowson prenait de sa prose était comme celui d'un Français écrivant dans sa propre langue avec le respect que les Français ont pour le français. Les choses anglaises devaient lui venir à travers la France pour qu'il les goûtât jusqu'au bout; et, dans les *Dilemmes*, il y a un passage que j'ai toujours trouvé très caractéristique de ses propres goûts; il se rapporte à une bibliothèque de choix, que Dowson voudrait comme suit : « quelques romans français, un Horace, et quelques volumes bien feuilletés des poètes anglais modernes dans l'édition familière de Tauchnitz ». Il était latin par toutes ses affinités, et cette qualité de légèreté, presque de sécheresse, dans ses rapports avec la vie et avec l'essence de l'art le rattache aux artistes de race latine qui ont toujours été scrupuleusement désireux d'écarter la simple nature lorsqu'elle vient à nu ou se fait entendre trop bruyamment, et qui sont ainsi grandement satisfaits avec un petit choix de choses.

Dowson était dans ses vers (les *Vers* de 1896, le *Pierrot de la minute*, fantaisie dramatique en un acte de 1897, et dans le volume posthume *Décorations*) le même artiste

Digitized by Google

scrupuleux que dans sa prose, mais ici avec plus de bonheur, étant tout à fait dans son domaine. Il était latin dans ses sentiments touchant la jeunesse, et la mort, et « la vieillesse des roses », et le pathétique de la petite heure à nous donnée pour vivre et pour aimer; latin dans son élégance, dans sa réticence, dans sa grâce simple à traiter ces motifs; latin enfin dans sa façon de sentir que cela suffit à toute l'attitude mentale d'un homme. Il employait les lieux communs de la poésie franchement, les faisant siens par sa croyance en eux : la Cynare ou le Néobule d'Horace étaient encore pour lui de naturels symboles, lorsqu'il désirait être entièrement à ses passions. Je me rappelle qu'il me disait que son idéal d'une ligne de vers était ceci de Poë :

Le violet, la viole et le vin,

et le gracieux, non la beauté lointaine ou irréelle qui s'accroche à des mots et à des images telles que celles-ci, était toujours pour lui la vraie beauté poétique. Il n'y eut jamais un poète à qui le vers vint plus naturellement, pour le plaisir du chant; ses théories étaient toutes esthétiques, presque techniques, telle que cette remarque indiquée par sa préférence pour le vers de Poë, que la lettre « V » était la plus belle des lettres et ne pouvait jamais trop souvent être introduite dans le vers. Il n'eut jamais besoin d'autres théories abstraites, il n'en toléra jamais. La poésie comme philosophie n'existait pas pour lui — elle lui semblait seulement le plus aimable des arts. Il aimait l'élégance d'Horace, tout ce qu'il y avait de plus complexe dans la simplicité de Poë, de plus semblable à l'oiseau dans les mélodies humaines de Verlaine. Il avait le pur don lyrique non contrebalancé, non équilibré par une autre qualité de l'esprit ou du cœur; et un chant, pour lui, était d'abord de la musique et ensuite tout ce qu'il vous plaira, pourvu qu'il soit inspiré, jamais dit, un sentiment délicat, un soupir ou une caresse; trouvant parfois des mots aussi par-

Digitized by Google

faits que ceux du poème intitulé : *O Mors! quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis :*

Douleur trop amère
A consumé mon cœur!
Parce que demain
Nous devons partir,
Maintenant douleur trop amère
Est mon lot!

Cesse de jouer,
Jette au loin ta viole :
Reposant simplement
Ta tête de mon côté;
Je t'en prie, cesse de jouer,
Grave ou gai.

Que pas un mot ne soit prononcé,
Pas une larme : laisse un pâle
Silence, un ininterrompu
Silence prévaloir!
Je t'en prie, pas un mot
De peur que je défaille!

Oublie demain!
Pas une larme; seulement laisse
En une douleur silencieuse
Ta tête de mon côté :
Et que nous oublions demain
Seulement ce jour!

Là sûrement la musique du silence parle, si elle a jamais parlé. Les mots semblent retourner en tremblant dans le silence que leur murmure a interrompu, mais pas avant d'avoir créé en nous une impression analogue à celle que la *Fête champêtre* de Giorgione dégage dans la peinture. Langoureux, à demi inarticulé, venant du fond d'un chagrin assoupi, très conscient de soi-même et non moins affligé, parce qu'il voit sa propre image tristement reflétée dans l'eau, ce chant semble avoir été fait par quelque amateur de sa peine; et ses peines étaient toutes des soupirs et des craintes façonnées en un air de musique impec-

Digitized by Google

cable. Sortant du paradis où le malheur devient si aimable, il peut voir la beauté qui est en la folie, et dans un sonnet *A un de Bedlam* (1) il a marqué cette disposition morale avec force, émotion, et cette belle netteté que l'on va voir :

Avec des mains délicates, furieuses, derrière ses barreaux sordides,
Sûrement il a ses bouquets, qu'elles déchirent et tordent,
Ces bouchons de paille sans odeur, qui garnissent misérablement
Son univers étroit et fermé, que regarde ce monde stupide,
Pédant et pitoyable. O, comme son regard ravi combat
Leur stupidité ! Savent-ils quels songes divins
Exaltent ses longues, souriantes rêveries, comme un vin enchanté,
Et font sa mélancolie sœur des étoiles?

O déplorable frère ! si ceux-là te prennent en pitié
Ne suis-je pas heureux de tout ce que mes yeux solitaires me pro-
[mettent;
Demi-royaume du fou, loin des hommes qui sèment leurs récoltes
Tous leurs jours, vanité? Mieux que des fleurs mortelles,
Les tiennes semblent des roses que la lune a baisées : mieux que
[l'amour ou le sommeil,
La solitude couronnée d'étoiles de tes heures d'oubli.

Dans cette pièce, au moment le plus fort de sa camaraderie avec la folie, observez comme tout cela devient beau, comme instinctivement l'imagination du poète tourne ce qui est sordide en un rayonnement de toutes les étoiles, de toutes les fleurs, et du rôle divin de l'oubli ! C'est un symbôle des deux côtés de sa propre vie : le côté ouvert sur la rue et le côté qui s'en éloigne, et où il pouvait « s'apaiser et se charmer dans le silence ». Nul n'eut une adoration plus pieuse pour la beauté, et précisément, comme nous le voyons là, transfigurant en beauté un terrible spectacle, ainsi nous verrons, partout dans son œuvre, qu'il n'admettait jamais une émotion qu'il ne pût la transfigurer de cette façon. Même il connaissait trop bien ses limites ; il savait que les choses les plus profondes et les plus graves de la vie étaient pour la plupart en dehors du cercle de sa touche magique ; il passait à côté d'elles, laissant une

(1) Bedlam est un hôpital de fous.

Digitized by Google

bonne part de lui-même inexprimée, parce qu'il ne se permettait jamais d'exprimer une chose imparfaitement ou conformément à autre chose qu'à sa conception personnelle de la dignité poétique. Dans le poème lyrique où se résumait son art, ainsi que sa propre vie, un poème lyrique qui est certainement un des plus grands de notre temps, *Non sum qualis eram bonæ sub regno Cynaræ*, il a dit chaque chose une fois, et il l'a dite en une musique enivrante et peut-être immortelle : *Non sum qualis eram bonæ sub regno Cynaræ* (1) :

La nuit dernière, ah ! la nuit de la veille, entre ses lèvres et les [miennes
Ton ombre est tombée, Cynare ! ton souffle a passé
Sur mon âme entre les baisers et le vin,
Et je me sentis désolé et malade d'une vieille passion,
Oui, je me sentis désolé et je penchai la tête,
Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon.

Toute la nuit sur mon cœur je sentis battre mon cœur chaud,
Toute la nuit elle se partagea dans mes bras entre l'amour et le [sommeil.
Certes, les baisers de sa bouche rouge furent doux,
Mais je me sentis désolé et malade d'une vieille passion
Quand je m'éveillai et vis que l'aube était grise.
Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon.

J'ai beaucoup oublié, Cynare, couru avec le vent,
Jeté des roses, des roses folement avec la foule,
Dansant pour oublier les lys pâles et perdus.
Mais je me sentais désolé et malade d'une vieille passion,
Oui, tout le temps, parce que la danse était longue.
Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon.

Je criai qu'on jouât de la musique plus folle et qu'on m'apportât [du vin plus fort,
Mais c'est quand le festin est achevé et que les lampes s'éteignent,
Que tombe ton ombre, Cynare. La nuit est à toi,
Et je me sens désolé et malade d'une vieille passion.
Oui, j'ai faim des lèvres de mon désir.
Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon.

(1) Nous reproduisons ici la traduction de ce poème, telle que M. Stuart Merrill l'a donnée dans le nº 2 de *Vers et Prose*. (*Note des traducteurs*).

Digitized by Google

Il y a là, perpétué par l'énergie unique d'un tempérament rarement aussi maître de lui-même, le chant de la passion et les passions, avec leur éternelle lutte dans l'âme qu'elles raniment ou rendent insensible, dans le corps qu'elles détruisent à l'envi. Dans le second de ses volumes, *Décorations*, il y a un petit nombre de pièces qui répètent cette note très personnelle, mais plus faiblement. Dowson ne pouvait jamais développer. Il avait déjà dit dans son premier livre de vers tout ce qu'il avait à dire. S'il avait vécu, il aurait continué à écrire, il n'aurait pu être qu'un écho de lui-même — et probablement cela aurait été la partie la moins essentielle de lui-même —, son obligation à Swinburne, toujours évidente, augmentant à mesure que son inspiration personnelle faisait défaut. Il fut toujours sans ambition, écrivant pour satisfaire son goût dédaigneux, avec une sorte de fière humilité dans son attitude envers le public, sans attendre ou chercher le succès. Il mourut obscur ayant cessé de se soucier même du délicieux labeur de l'écrivain. Il mourut jeune, usé par ce qui n'avait jamais été réellement la vie pour lui, laissant quelques vers qui ont le pathétique des choses trop jeunes et trop frêles même pour vieillir.

ARTHUR SYMONS.

Trad. ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.

Digitized by Google

LA BATAILLE DE FONTENOY [1]

Au XVIII[e] siècle, il est peu de batailles qui aient eu le retentissement de Fontenoy. Ce nom efface ceux de Dettingen, de Friedberg, de Zorndorff, de Leuthen et même celui de Rossbach.

C'est que, au contraire de ce qui s'est passé pour tant d'autres mêlées de cette époque d'incessants conflits, la bataille de Fontenoy, comme plus tard celle de Waterloo, a eu son grand poète qui l'a rendue légendaire avant que d'être bien connue. Et le nom de Fontenoy est une évocation. Longtemps on s'est complu dans la description d'un combat de chevalerie, où se détachent, sur des lignes correctes et majestueuses de

(1) L'ouvrage le plus sérieux sur la campagne de 1745, comme aussi le plus récent, a été publié par la *Revue d'histoire* (nos 50, 51, 52, 1905). Le récit de la campagne y est suivi de pièces justificatives très intéressantes et très nombreuses : lettres du maréchal de Saxe et d'autres officiers, journal de campagne du prince de Waldeck, rapports, etc., etc.

On connaît les œuvres de Voltaire et de Michelet (*Précis du siècle de Louis XV* et *Histoire de France*).

Viennent ensuite : *Les œuvres du maréchal de Saxe, Rêveries sur l'art de la guerre, Mémoires*, etc.; *La relation de la campagne de Flandre en* 1745, par Z., chevau-léger de l'une des compagnies d'ordonnance de la Gendarmerie (édité en 1747, puis en 1748 et en 1761); *Les guerres sous Louis XV*, par le général comte PAJOL; *La guerre de la succession d'Autriche dans les Provinces Belgiques*, par Fr. CROUSSE; *Atlas des plus mémorables batailles...*, etc., par F. DE KAUSLER; *Histoire des gardes françaises*, par N. LACOLLE; *Histoire de la maison du Roi*, par le colonel E. TITEUX; *Bulletin de la Société d'histoire et de littérature de Tournai* (t. VIII, avril 1861); *Histoire des conquêtes de Louis XV*, par DUMORTOUS (1759): TOWNSHEND. *The military life of field marshall Georges first marquis of Townshend* (1901); Plans et journaux des sièges de la dernière guerre de Flandre (Strasbourg et la Haye, 1750), etc.

Digitized by Google

troupes en tenue de parade, les profils élégants et raffinés des courtisans en bas de soie et en perruque poudrée. Plus loin ce sont les gardes françaises qui se font écharper pour une politesse, c'est Richelieu, le XVIII^e siècle fait homme, qui charge à la tête de la fameuse Maison rouge, c'est la marquise de Pompadour recevant en hommage une moisson d'étendards ennemis, c'est Voltaire enfin, qui vient couronner le roi, les seigneurs, l'armée, tout le monde, dans des éloges de prose poétique. . et de poésie prosaïque! (1)

En faut-il davantage? Mais hélas, les récits sont menteurs. Ou bien, s'il existe çà et là une histoire bien faite, conçue sans partialité, il faut l'aller déterrer dans les bibliothèques où les livres hors prix côtoient les ouvrages hors circulation (2).

Nous avons donc voulu mettre sous les yeux du lecteur un essai, pour lequel nous avons consciencieusement examiné et les ouvrages parus et les sources. Tout en nous gardant des légendes et des critiques outrées que l'on distribue trop volontiers à l'époque en général, nous avons tenté de reconstituer cette journée du 11 mai 1745 où furent appliqués les principes chers à l'un des plus grands capitaines qui aient tenu l'épée de la France, et le nom de Maurice de Saxe suffirait à lui seul pour rendre célèbre ce drame de Fontenoy qui, par certains côtés, ne manque du reste ni de pittoresque, ni de gloire.

***

De tout temps, les souverains de la maison d'Autriche avaient rêvé d'assurer d'une façon stable le trône à leurs descendants en se créant des alliances en Europe. L'empereur Charles VI mit à exécution ces projets toujours irréalisés, et fit signer par les puissances, au profit de son unique héritière l'archiduchesse Marie-Thérèse, alors âgée d'une vingtaine d'années, le célèbre traité connu sous le nom de Pragmatique

(1) Le poème de Fontenoy et le récit de la bataille dans le Précis du siècle de Louis XV.

(2) Voir la notice bibliographique.

Digitized by Google

sanction. Il n'y parvint cependant qu'au prix de concessions qui laissèrent l'empire affaibli et ne trouvèrent pas de compensations. L'empereur mort (20 octobre 1740), la Pragmatique sanction, à peine signée, fut violée. Comme les esprits un peu clairvoyants l'avaient prévu, ce traité, ou ce pacte de famille resta lettre morte. La Prusse donna le signal. Frédéric II venait de monter sur le trône. Il réclama la Basse-Silésie. Les souverains de Bavière, de Saxe, d'Espagne firent mieux : ils se déclarèrent les véritables héritiers de la couronne impériale, fondant leurs prétentions qui sur une parenté éloignée, qui sur des testaments oubliés, tous sur de nombreuses baïonnettes (1).

Le cabinet de Versailles, maintenu d'abord par la sagesse du cardinal de Fleury, mais excité par l'ambition du maréchal de Belle-Isle, ne tarda pas à se joindre aux assaillants. Il eût mieux valu n'en rien faire. L'instant choisi n'était pas propice : le roi de Prusse qui venait d'acquérir la Silésie par le traité de Breslau, l'électeur de Bavière qui venait de se faire couronner empereur et roi sous le nom de Charles VII, se déclaraient satisfaits, pour l'instant du moins. De plus, l'infortune de la jeune impératrice avait ému les nobles Magyars : à la diète de Presbourg (septembre 1741) où elle se présenta tenant dans ses bras le jeune archiduc Joseph, elle fut accueillie par les cris mille fois répétés de *Moriamur pro Rege nostro Maria-Theresa!* (2)

Cent mille Hongrois envahirent la Bohême et la Bavière.

En même temps, l'Angleterre envoyait des troupes au secours de l'impératrice.

L'armée française, abandonnée à elle-même, fut vaincue à Dettingen sur le Mein (27 juin 1743).

(1) L'électeur de Bavière, Charles Albert, se fondait sur un testament de l'empereur Ferdinand Ier, qui avait assigné, à défaut de la ligne masculine de sa maison, le royaume de Bohême et les provinces autrichiennes à ses filles et à leur descendance. L'Espagne faisait valoir le traité de partage conclu en 1521 entre Charles-Quint et Ferdinand Ier. Elle visait surtout la Lombardie. Enfin, Auguste III, électeur de Saxe et de Pologne, se présentait comme époux de la fille aînée de l'empereur Joseph Ier.

(2) « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse ! »

Digitized by Google

S'acharner, c'était poursuivre la politique du cardinal de Richelieu contre la maison d'Autriche, politique devenue inutile, les circonstances ayant changé. Mais la France s'entêta, décida de prendre sa revanche, et cette fois, au lieu de porter ses forces en Allemagne, elle envahit les Pays-Bas, après avoir déclaré la guerre dans les formes à l'Autriche et à l'Angleterre.

La lutte reprit au printemps de 1744. Louis XV et le maréchal de Saxe, à la tête d'une armée de près de 80,000 hommes, vinrent assiéger Courtrai, Menin, Ypres, Knocke et Furnes.

La puissante diversion, opérée par le prince Charles de Lorraine en Alsace, eût pu réussir à la condition d'être secondée par les efforts des alliés dans les Pays-Bas; mais Wades, qui commandait les Anglais, était trop vieux; Arenberg, à la tête des Autrichiens, trop inquiet de semer « les malheurs de la guerre » sur ses terres du Hainaut, et le général en chef des Hollandais, Maurice de Nassau, avait, dit-on, reçu des États généraux des Provinces-Unies, l'ordre de ménager les Français.

Aussi bien, en Bohême, le roi de Prusse, craignant pour ses récentes conquêtes, était rentré en campagne. Le prince Charles fut contraint de diviser ses forces et par conséquent de les affaiblir. La mort de Charles VII (20 janvier 1745) changea le cours des choses. Son fils, Maximilien-Joseph, avait renoncé à lui succéder. Marie-Thérèse chercha, malgré l'opposition de la Prusse, à faire reconnaître le grand-duc de Toscane, son époux, comme empereur, sous le nom de François Ier.

Frédéric II et Louis XV continuèrent la guerre, le premier pour s'assurer définitivement la possession de la Silésie, le second, pour s'emparer des Pays-Bas autrichiens, dont la conquête avait été interrompue l'année précédente.

***

Les armées alliées dans les Pays-Bas. — Dans les premiers jours de l'année 1745, l'armée alliée des Pays-Bas se compo-

Digitized by Google

sait du corps anglo-hanovrien déjà présent en grande partie à Dettingen et en Flandre les années précédentes, de troupes autrichiennes et d'une forte armée hollandaise.

De cette dernière, 50,000 hommes étaient prêts à entrer en campagne, 33,000 tenaient garnison dans les places de la Barrière (1), enfin 9,000, auxquels se joignirent des fractions importantes de l'armée autrichienne et du corps hanovrien, s'en furent vers le Bas-Rhin.

On prétendait, par le rassemblement des troupes sur le Rhin, favoriser l'élection du grand-duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse.

Après avoir reçu des recrues et de l'artillerie à Ostende, les Anglais se concentrèrent à Bruges et à Gand, sauf les Gardes qui cantonnèrent à Bruxelles et aux environs avec quelques corps hollandais.

Quant aux Hollandais, nous avons vu qu'ils renforcèrent jusqu'au chiffre de 33,000 hommes les garnisons frontières, après quoi ils se rassemblèrent à Malines.

Vers la fin mars, les alliés firent de grands préparatifs pour rentrer en campagne.

Le commandement de l'armée fut donné au duc de Cumberland, alors âgé de 22 ans, fils puîné de Georges III et qui avait assisté avec son père à la victoire de Dettingen.

Le jeune prince débarqua à Ostende dans le courant d'avril. On lui avait adjoint comme conseiller, avec des pouvoirs assez étendus, un vieil homme de guerre, un des signataires du traité de 1715, le feld-maréchal autrichien comte de Kœnigsek, qu'une campagne en Italie avait placé au rang des généraux estimés, et qui conservait, malgré ses soixante-douze ans, la réputation d'un fin politique.

Le jeune et bouillant prince de Waldeck commandait les Hollandais. Le contingent autrichien, dans la composition

(1) Par le traité de la Barrière (1715), l'empereur accordait aux Provinces-Unies le droit de tenir garnison exclusive dans les villes et châteaux bordant la frontière française et dits de la Barrière : Namur, Tournai, Menin, Furnes, Warneton, Ypres, Knocque. Les États généraux nommaient les commandants de ces places, mais ceux-ci devaient prêter serment à l'empereur.

Digitized by Google

duquel entraient plusieurs corps belges (1), était sous les ordres du vieux duc d'Arenberg.

Le quartier général du duc de Cumberland était Bruxelles.

L'armée française. L'investissement de Tournai. — Pendant les trois premiers mois de l'année 1745, les troupes françaises restèrent dans leurs quartiers d'hiver. Une sorte de trêve tacite avait suspendu les hostilités. Elle ne fut point rompue. L'armée qui allait entrer en campagne, et dont l'état-major ne fut constitué que le 22 mars, était tirée, pour la moitié, des garnisons de Flandre et de Picardie et pour le reste des autres garnisons de France.

Au commencement d'avril, le maréchal comte Maurice de Saxe (2), bien que souffrant d'une crise aiguë d'hydropisie, voulut se mettre à la tête des troupes. Voltaire lui en ayant témoigné son étonnement, Maurice répondit : « Il ne s'agit pas de vivre, il s'agit de partir », rééditant ainsi le mot de Pompée sur le point de quitter l'Afrique : « Il n'est pas nécessaire que je vive, il est nécessaire que je parte! » Le maréchal voyageait dans une voiturette d'osier, une gondole, qu'escortaient ses cavaliers favoris, les uhlans au costume oriental (3).

Dès le 10 avril, ses plans étaient arrêtés. Il communiqua ses instructions à M. de Crémille, maréchal général des logis de l'armée, et à de Vaudreuil, major général de l'infanterie.

Cette dernière, forte de 106 bataillons et 9 compagnies, devait se rendre, le 20, sous Maubeuge.

(1) 2 escadrons des dragons de Latour (alors de Ligne), colonel vicomte Prevêque; 2 bataillons et les grenadiers du régiment d'infanterie Claude de Ligne, colonel Rumigny-Peissant; compagnies franches Bouvier et Pertuiseaux (soit en tout 1,500 hommes).

(2) Maurice de Saxe, né à Gotzlar (Saxe), le 22 octobre 1696, était fils naturel de l'électeur Auguste II, roi de Pologne, et de la belle Aurore, comtesse de Königsmarck. C'est près de Tournai, à Malplaquet, qu'il fit ses premières armes. Il entra au service de la France en 1720 avec le grade de maréchal de camp.

(3) Le régiment des volontaires de Saxe « les uhlans du maréchal » comme on disait alors, était formé de volontaires allemands, polonais et valaques, et comprenait par moitié des lanciers, vêtus un peu comme les mamelucks de Napoléon, et des dragons ou pacolets avec l'habit vert, le casque de cuivre et le grand fusil.

Digitized by Google

La cavalerie, forte de 172 escadrons, du 20 au 30, sous Valenciennes (1).

Un troisième camp serait formé sous Warneton.

Maubeuge était le rendez-vous général de l'état-major. Le maréchal y arriva le 18 avril. Il était de plus en plus souffrant. L'opération de la ponction ayant été jugée indispensable, il la subit sans sourciller et travailla encore cinq heures durant le jour même avec le marquis de Crémille et le chevalier d'Espagnac, sans que ceux-ci s'aperçussent de la moindre altération sur son visage. Ce fut là aussi qu'il reçut du comte d'Argenson, ministre de la guerre, ses pleins pouvoirs de commandant en chef.

Le 25, le duc d'Harcourt et le marquis de Brézé de Dreux, lieutenants-généraux, reçurent l'ordre d'investir Tournai, le premier par la rive droite de l'Escaut, le second par la rive gauche.

Cette manœuvre jeta les habitants de Tournai et même le gros de l'armée française dans le plus profond étonnement.

Le 21, c'est-à-dire quatre jours seulement auparavant, le comte d'Estrées avait, en effet, été dirigé sur Mons avec 13 escadrons, puis s'était replié sur Pont-à-Haine.

Le 22, le comte de Chayla, commandant le camp de Valenciennes, avait été envoyé vers Saint-Ghislain et Pont-à-Haine avec les Grassins (corps léger mixte), les hussards de Beausobre, 8 bataillons et 16 escadrons. Enfin, le même jour, toute l'armée, marchant sur deux colonnes, était allée camper sous Péruwelz.

(1) *Infanterie :* gardes françaises et suisses, 4 bataillons de grenadiers, 10 bataillons de milice, 2 bataillons d'artillerie, 3 compagnies franches, 5 compagnies d'ouvriers dont une de mineurs, 1 compagnie détachée d'artillerie et 40 régiments d'infanterie dont 24 français, 15 étrangers et 1 corps léger.

Cavalerie : Maison du roi, gendarmerie, 5 régiments de dragons, 2 de hussards, 1 compagnie franche et 27 régiments de cavalerie, français et étrangers.

Matériel de l'artillerie de campagne : 100 canons de 12, de 8 et de 4, longs et à la suédoise.

Équipage de siège : 87 canons, 45 mortiers, 14 pierriers.

On fait varier l'effectif de cette armée de 60,000 à 100,000 hommes, mais il n'existe pas de chiffre absolument exact. Il y avait très probablement 60,000 fantassins et 20,000 cavaliers.

Digitized by Google

Dans les deux camps, les pensées étaient donc tournées vers Mons, Saint-Ghislain et Charleroi ; aussi, jamais manœuvre de guerre n'eût-elle plus de succès.

Le 26, toutes les troupes françaises étaient concentrées devant Tournai.

Tournai. — La ville de Tournai est située sur l'Escaut, à quelques kilomètres de la frontière française. E. Reclus l'appelle « la cité la plus vénérable de la Belgique par son antiquité, mais elle mérite bien aussi ce titre par la grande somme de calamités auxquelles sa situation lui a valu d'être en butte depuis les siècles les plus reculés. Depuis sa prise par les hordes du fameux Attila, en 451, la ville ne fut pas assiégée moins de douze fois et presque toujours pillée (1). Un de ces sièges est demeuré célèbre entre tous et glorieux pour l'histoire des Belges : c'est celui de 1581, où Christine de Lalaing, la princesse d'Épinoy, la Jeanne Hachette belge, électrisa par son héroïsme les Tournaisiens, qui tinrent vaillamment contre les piques et arquebuses du prince de Parme.

Au XVIII^e^ siècle, Tournai comptait environ 21,000 âmes, et l'on comprend aisément que cette population soit restée longtemps stationnaire ; mais, malgré les malheurs de la guerre, la ville avait conservé son cachet de pittoresque, et pour le voyageur qui, gravissant le mont de la Trinité, situé un peu au nord-est, découvrait tout à coup à l'horizon de la grande plaine l'antique cité de Clodion, le spectacle des clochers aux formes variées de sa cathédrale, de ses onze églises, de ses multiples couvents et abbayes, sans oublier ceux des édifices civils, se découpant sur le ciel, ne devait pas manquer de produire un effet que le temps n'a pu détruire tout à fait.

Tournai était avant tout une ville de religieux et de soldats, une abbaye dans une place forte ; aussi y trouvait-on deux joyaux d'un genre tout différent : la cathédrale, « l'œuvre la

(1) En 451, Attila ; en 881, les Normands ; en 1054, Henri II ; en 1213, Ferrand de Portugal ; en 1302 et 1303, les Flamands ; en 1340, les Flamands et les Anglais ; en 1513, Henri VIII ; en 1521, Charles-Quint ; en 1581, Farnèse ; en 1670, Louis XIV ; en 1709, le prince Eugène et Marlborough.

Digitized by Google

plus splendide qui nous soit restée de l'époque romane » (1), et la citadelle de Vauban, un des chefs-d'œuvre du grand ingénieur militaire.

En 1745, les défenses de Tournai, c'est-à-dire l'enceinte et la forteresse, étaient du dernier modèle, et en très bon état.

Les États généraux des Provinces-Unies, usant du droit que leur conférait le traité de la Barrière, y avaient un gouverneur, le baron van Orth, et une garnison d'environ 9,000 hommes aux ordres des généraux baron van Braekel et Lewe (2).

Malgré l'expérience acquise, malgré le rassemblement des troupes françaises à la frontière, les habitants de Tournai ne se doutaient pas le moins du monde que leur ville allait être assiégée pour la treizième fois depuis son existence.

« Le 22 avril, raconte dom Denis Cambier, prévôt abbatial de Saint-Martin, j'avais reçu un avis secret et certain que nous devions être investis. On ne voulait pas le croire parce qu'on prétendait que c'était Mons qu'on allait attaquer. Regardant leur ville comme imprenable, dit un autre écrivain de l'époque, et ne se ressouvenant plus qu'une ville assiégiée par la France sous son roi fut toujours prise, les Tournaisiens se persuadèrent que ce n'était ni pour Mons, ni pour leur ville que tous ces mouvements se faisaient...

« Ils crurent, au contraire, que les alliés (comme ils en avaient fait répandre le bruit chez eux) ouvriraient la campagne par le siège de Lille, et que M. le maréchal de Saxe n'avait d'autre but que de se tenir sur la défensive. Ces mêmes habitants étaient si fort persuadés de ce bruit, qu'ils offrirent à leurs amis de Lille de les recevoir chez eux pendant que M. le duc de Cumberland irait faire le siège de leur ville. »

Le gouverneur et la garnison partageaient cette douce quiétude.

(1) Expression de Schayes dans l'*Histoire de l'architecture en Belgique*.

(2) C'étaient les régiments d'infanterie hollandais : Prœtorius, Van Eck-Pantaleon, van Braekel, du Tertre, Patot, Villates et Holstein-Gottorp, tous à un bataillon, le régiment écossais Mac-Kay à un bataillon, le régiment suisse Hirzel à trois bataillons et le régiment de cavalerie hollandais Schulz van Hagen à trois escadrons.

Digitized by Google

Le 25 avril, vers midi, on aperçut les coureurs français. L'avant-garde de l'armée royale, sous le marquis de Brézé, occupait déjà Froyennes, Orcq et Marquain.

Nul n'en pouvait croire ses yeux ! et ce fut le lendemain seulement que le gouverneur secoua sa torpeur : 500 hommes de la garnison furent commandés pour aller incendier les faubourgs.

Le soir même la ville était investie.

Les premiers jours du siège. — Les premières opérations du siège eurent lieu comme de coutume avec toute la méthode compassée qui caractérisait l'école alors nouvelle de Vauban.

Le 26, la circonvallation de la place fut déterminée, on établit le camp, on jeta deux ponts de bateaux, l'un sur le haut Escaut au château Gaillard (Vaulx), retranché sur la rive droite, l'autre, également fortifié, sur le bas Escaut, à Calonne.

Le 28, le quartier général, qui avait été établi successivement à Antoing, Vaulx et Ere, fut transféré à Froyennes, qui se trouvait plus à portée des « attaques » et du quartier du roi « marqué » au château de Pont-à-Chin, près de Laminy.

Le 29, le maréchal de Saxe fit préparer l'ouverture de la tranchée. Enfin, dans la nuit du 30 avril au 1er mai, les gardes françaises (1) ouvrirent la tranchée sur la rive gauche au village d'Orcq, face à la porte des Sept Fontaines, et firent 150 toises d'ouvrage pendant la nuit.

Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de donner tout au long le journal du siège, encore qu'il ne manque pas d'intérêt. Relevons seulement çà et là quelques épisodes saillants.

En général, le feu des Français fut d'une extrême violence : plus de 40,000 bombes tombèrent sur la ville du 1er au 23 mai.

Le 3, les Français s'emparèrent du fort Saint-Antoine, situé à une demi-lieue de la ville. Dans la nuit du 3 au 4,

(1) Parmi les nombreux privilèges de ce beau régiment, alors en décadence, était celui d'ouvrir la tranchée. Les gardes occupaient aussi la porte de la ville assiégée remise au roi ; ils choisissaient leur place de bataille, ils avaient le pas sur toute l'infanterie, ils portaient moustaches, faveur qu'ils ne partageaient alors qu'avec le seul régiment du Roi, etc., etc.

Digitized by Google

1,200 hommes de la garnison tentèrent une sortie qui fut repoussée avec de grandes pertes.

Le 4, à l'heure où on relevait la tranchée, l'ingénieur en chef de la ville, un nommé Herstell ou Herschell, sortit clandestinement par la porte du château, et tomba dans les lignes françaises. Il avait, dit-on, détourné l'argent qui lui avait été confié pour l'entretien des fortifications.

Comme il traversait le pont de Constantin pour être conduit au quartier général, le malheureux, atteint de remords, se donna de l'épée dans le ventre, puis, comme il n'avait réussi qu'à se blesser, il voulut se jeter dans la rivière, mais on l'en empêcha.

Le 5, les bombes françaises mirent le feu aux magasins à foin de la place. Plus de 100,000 rations sur 170,000 furent consumées; aussi, le régiment de Schulz van Hagen-cavalerie dût-il bientôt se débarrasser de tous ses chevaux. Ces derniers, mis en liberté, tombèrent aux mains des Français.

L'armée des alliés se porte au secours de Tournai. — L'armée des alliés mit, semble-t-il, plus de temps encore que les Tournaisiens à se rendre compte de la gravité des choses.

L'état-major avait appris, le 26, l'investissement de la ville, mais ne savait rien de précis sur les forces ni sur les projets des Français. Des renforts furent envoyés à Mons, Charleroi, Namur et Ath.

Après que beaucoup de temps eût été perdu en conseils de guerre, l'armée se concentra à Lembecq dans la journée du 30 avril, et fut passée en revue le lendemain par le duc de Cumberland.

Les alliés (1) mirent huit journées entières à faire le trajet qui les séparait de Maubray en vue des lignes françaises, soit 17 lieues! Ils cheminèrent lentement par Soignies, où vinrent les rejoindre les troupes envoyées d'abord à Mons, Charleroi et

(1) Cette armée était composée comme suit et comptait un peu plus de 50,000 hommes : Hollandais : 21 bataillons, 40 escadrons, 34 pièces; Autrichiens (et Belges) : 2 bataillons, 11 escadrons; Anglais : 21 bataillons, 30 escadrons, 59 pièces; Hanovriens : 5 bataillons, 16 escadrons.

Digitized by Google

Namur, et qu'avait rappelées un contre-ordre, par Cambron, Moulbaix, Ellignies et Maubray où le mauvais temps devait encore les retarder et établirent leur camp, le 10 seulement, les Anglo-Hanovriens de Maubray à Baugnies avec des postes avancés près de Vezon, sur un plateau de futaies élaguées qu'on appelait le Planty des Dix-Quartiers, les Hollandais de Maubray à Péronnes.

Arrivée du roi. Choix du champ de bataille. Épisodes du siège. — En apprenant par le vicomte du Chayla, laissé à Leuze en observation, que l'ennemi approchait, le maréchal de Saxe alla reconnaître, le 7 mai, la plaine où il comptait attendre l'armée alliée. Plusieurs champs de bataille se présentaient, mais malgré l'inconvénient d'avoir l'Escaut, à dos, le choix du maréchal se fixa sur la position d'Antoing-Fontenoy-Barry, propre aux déploiements de troupes et au tir de l'artillerie, pouvant aussi être fortifiée sans grandes difficultés, propice enfin à l'utilisation de la belle et nombreuse cavalerie française.

Le roi, qui était parti le même jour de Versailles avec le Dauphin (1), arriva le soir même à Douai et y reçut l'avis de l'approche de l'ennemi. Le lendemain 8 mai, la cour vint prendre ses logements au château de Pont-à-Chin (2). Le roi s'enferma aussitôt avec le maréchal, et voyant, sur le compte que lui rendit ce dernier, qu'il n'y avait pas de temps à perdre, l'ordre fut donné aux troupes de la rive gauche de passer le fleuve et de transporter leur camp dans la plaine de Fontenoy. On fit aussi passer l'artillerie de campagne sur les deux ponts de bateaux construits aux villages de Calonne et de Vaulx.

« Ce jour-là, vers 3 heures de l'après-midi, écrit un témoin oculaire enfermé dans Tournai, il se fit une espèce de trem-

(1) Le Dauphin, alors âgé de 16 ans, était Louis, fils de Louis XV et plus tard père de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X (1729-1763). Il venait d'épouser la seconde infante d'Espagne. Le roi Louis XV avait 35 ans à l'époque de Fontenoy.

(2) Le dernier représentant de cette ancienne famille de l'aristocratie du Hainaut, le baron de Chin, est mort en novembre 1904.

Digitized by Google

blement de terre dans toute la ville. La commotion a été telle que presque toutes les vitres de la ville ont été cassées. Une demi-heure après, on apprit que l'on avait mis le feu à un magasin à poudre de la citadelle. » Cette explosion formidable (elle fut entendue de Douai et de Valenciennes) tua et blessa 550 hommes : tout le régiment de Patot, infanterie.

Si les Français avaient profité de la circonstance, dit dom Denis Cambier, ils s'emparaient de la citadelle sans coup férir.

Le 9 au matin, il y eut un combat terrible près de la porte de Lille. Les Français s'étaient rendus maîtres de la crête du chemin couvert, quand une grenade, tombée sur un tas de 28 sacs de poudre qu'on avait porté près des grenadiers de Normandie qui en manquaient, provoqua une explosion qui tua M. de Talleyrand, colonel, M. du Mazis, ingénieur en chef, trois autres officiers et 25 grenadiers. Malgré cela, la palissade fut enlevée et les assaillants s'y logèrent.

Le baron van Orth et le général Braekel envoyèrent un fort détachement qui arrivé près de la porte refusa d'aller plus loin, en disant qu'on le menait à la boucherie.

Braekel accourut, jurant, tempêtant pour faire avancer ses soldats, mais l'un d'eux lui ayant crié : « Mettez-vous à notre tête, nous marcherons. » Il ne jugea pas à propos de prendre ce parti là, et tout le détachement revint au quartier !

Ce jour-là (c'était un dimanche), le roi ayant été informé que l'ennemi occupait déjà le village de Vezon, à une demi-lieue de Fontenoy, ordonna aux troupes de prendre les armes et de se former sur le champ de bataille.

(27 bataillons et 17 escadrons, sous le marquis de Brézé, devaient demeurer devant Tournai pour continuer les opérations du siège) Le roi, accompagné du Dauphin, passa dans les rangs des soldats au milieu d'acclamations enthousiastes. Louis XV était encore à cette époque Louis le Bien-aimé !

Il put juger par lui-même, et en voyant le mauvais temps, que l'ennemi n'attaquerait pas, et repassa l'Escaut ; mais, pour être plus à portée du champ de bataille, il ne retourna pas

Digitized by Google

à Chin et logea aux Quatre-Vents à Calonne. « Sur la paille », dit Godefroy (1).

Dans une assemblée qu'il y eut ce soir-là, Louis XV ayant entendu dire que les ordres donnés par le maréchal de Saxe avaient provoqué des critiques, prononça ces paroles qui font honneur autant au souverain qui les a dites qu'au grand homme de guerre à qui elles étaient adressées : « En vous confiant le commandement de mon armée, j'entends que tout le monde vous y obéisse. Je serai le premier à en donner l'exemple. » Chacun se le tint pour dit.

« Le maréchal de Noailles, dit Voltaire, servit de premier aide de camp à Maurice de Saxe, sacrifiant la jalousie du commandement au bien de l'État et s'oubliant soi-même pour un général étranger et moins ancien. Le maréchal de Saxe sentit tout le prix de cette magnanimité, et jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes que la faiblesse ordinaire du cœur humain pouvait éloigner l'un de l'autre. »

C'est peut-être vrai, mais on peut douter de ces beaux sentiments quand on se rappelle que Noailles était le vaincu de Dettingen, qu'il était beaucoup moins populaire que Saxe (2), et qu'enfin, pendant la bataille de Fontenoy, il conseilla plusieurs fois au roi de quitter la partie, ce qui eût été d'un effet moral désastreux et ce qui lui valut une réflexion cinglante du maréchal de Saxe.

Journée du 10 *mai.* — Le lendemain 10 mai, au point du jour, le roi vint assister en personne à la mise en bataille de son armée.

Pendant toute la matinée, les ennemis ne firent que peu de mouvements. Ils avaient trois chemins pour déboucher, celui de Leuze, celui d'Ath et celui de Mons. C'est par ce dernier que leur tête de colonne apparut aux Français : quelques escadrons vinrent se déployer en vue de la plaine. Ils couvraient

(1) Journal de Godefroy, dépositaire des titres de la Chambre des comptes de Lille, cité par la *Revue d'histoire* (n° 50, février 1905).

(2) Le mot des Parisiens : à Fontenoy, Biron changea trois fois de cheval (tués sous lui), Saxe, trois fois de chemise (à cause de sa fièvre et Noailles... trois fois de culotte !

Digitized by Google

de l'infanterie occupée à se frayer des passages dans le vallon très coupé de Vezon. La journée se passa en escarmouches entre les troupes légères, notamment dans le bois de Barry battu par les arquebusiers de Grassin.

L'ennemi replia les avant-postes français, qui abandonnèrent le hameau de Bourgeon (les maisons avancées de Fontenoy) en l'incendiant.

A ce signal toutes les troupes coururent aux armes, mais on sut bientôt que l'ennemi, après s'être déployé vers 4 heures, ne pouvait rien faire de plus, son artillerie s'étant embourbée dans des chemins rendus très mauvais par la pluie de la vieille. Les Français passèrent la nuit à compléter les redoutes et les ouvrages commencés depuis le 8.

Le maréchal, bien qu'il fût « comme un squelette sur son cheval, et pût à peine se soutenir tant il était mal » (1), montra la plus grande activité. On lui dressa une tente entre les deux premières lignes de troupes.

Quant au roi, il revint passer la nuit aux Quatre-Vents.

« Jamais, dit Voltaire, le roi ne marqua plus de gaîté que la veille du combat.

« La conversation roula sur les batailles où les rois s'étaient trouvés en personne.

« Le roi dit que depuis la bataille de Poitiers aucun roi de France n'avait combattu avec son fils, et qu'aucun, depuis Saint-Louis, n'avait gagné de victoire signalée contre les Anglais. Il espérait être le premier. »

La plaine de Fontenoy. — A 6 kilomètres en amont de Tournai se dresse, sur la rive droite de l'Escaut, la curieuse

(1) Expression de dom Denis Cambier, prévôt de l'abbaye de Saint-Martin (*Bulletin de la Société d'histoire et de littérature de Tournai*, t. VII, avril 1861). Le prince de Croy fait aussi sentir, d'une façon très vive et très poignante, les souffrances qu'endurait le maréchal et l'héroïsme avec lequel il les surmontait; il l'avait vu le matin du 11, « dans sa voiture découverte en forme de bateau, où il mâchait une balle, et avait bien l'air d'un déterré » et quelques heures après, il le voyait « passer seul à cheval au galop, ressemblant plus à un mort qu'à un vivant, mais toujours ferme ». (*Revue d'histoire*. Les campagnes du maréchal de Saxe.)

Digitized by Google

tour féodale d'Antoing, l'antique *Antonium Castrum*, l'une des plus vieilles localités du pays.

Le fleuve serpente là dans des plaines basses et marécageuses. Devant Antoing, le terrain se relève en pente douce vers le nord-est jusqu'à un bois, défriché en partie depuis 1745, qu'on appelait alors le bois de Barry et qui, ayant perdu en étendue, a certes gagné en dénominations, car, suivant que l'on en considère les diverses parties, on le désigne maintenant sous le nom de bois Saint-Marc, bois d'Antoing, bois Notre-Dame ou bois de Barry.

Anciennement, ce bois était très grand et s'étendait des deux côtés de la route de Mons à Tournai, depuis Liberchies jusqu'à Bertincroix et de La Louvière à Barry.

C'est entre Antoing et ce bois que se trouvait la position choisie par Maurice de Saxe.

Le village de Fontenoy, célèbre depuis, n'était alors qu'un très petit groupe de maisonnettes entourant une église et un cimetière clos d'un mur bas. Il compte aujourd'hui de 800 à 900 âmes et se trouve à peu près à distance égale du fleuve et de l'ancienne lisière sud-occidentale du bois (1,600 m.).

Çà et là des marais, des carrières, des fours à chaux, quelques masures, des moulins à vent, deux hameaux : Bourgeon et Guéronde.

Entre Guéronde et un bois qui touchait au fleuve, le bois du Coucou, l'ermitage, aujourd'hui en ruines, de Notre-Dame-au-Bois. A côté, le gibet, la *Justice d'Antoing*.

La plaine était entourée, comme d'une chaîne à peu près continue, de villages pittoresques à cette époque, mais que l'industrie a peu à peu transformés.

C'était, depuis Antoing : Péronnes, Vezon-Chaux, Maubray, Vezon, Gaurain, Ramecroix et Bourquembray.

Antoing lui-même ne consistait, à l'époque de la bataille, que dans quelques maisons, la plupart recouvertes de chaume, groupées autour de l'église et de la *Maison du Seigneur*, alors fort délabrée.

Aujourd'hui le pays offre un étrange contraste d'industrie et d'agriculture.

Digitized by Google

C'est ainsi que, de Tournai à Gaurain, la grande chaussée d'Ath est bordée de nombreuses carrières en pleine activité, parmi lesquelles celle de la Baguette, au pied de l'église de Ramecroix, présente un coup d'œil vraiment remarquable.

Au sud de la grand'route, le terrain ondule en pente douce vers l'Escaut et, sans être tout à fait plat, n'a cependant qu'un faible relief.

De ce côté, les champs cultivés et les maisons alternent à perte de vue. En général, cependant, le pays est assez nu, moins riche et moins riant d'aspect que le Brabant wallon. On y voit peu d'arbres, un seul bois important, celui de Barry, dont on aperçoit de loin les hautes futaies étagées sur les coteaux qui ferment l'horizon au nord-est.

En partant de l'église de Gaurain-Ramecroix et en laissant ce bois à gauche, le voyageur, s'il se dirige vers le sud, traverse d'abord un grand plateau où le vent règne en maître, puis gravit une crête, qui n'est en réalité que le contrefort septentrional de la vallée de l'Escaut et découvre tout à coup dans son ensemble la plaine de Fontenoy. Le panorama est beau sans être toutefois très étendu. On aperçoit à gauche un fond où s'élève entre les arbres le haut clocher de Vezon; droit devant soi, un village avec une église basse et trapue : c'est Fontenoy; à droite, enfin, se découpant sur l'horizon, les tours de l'église et du château d'Antoing.

A ces points près, la plaine est nue, couverte seulement de cultures, et sans arbres. Çà et là un pli de terrain.

Fontenoy est une petite agglomération d'habitations modestes, neuves en grande partie. On n'y voit pas, comme à Ligny et à Waterloo, de ces énormes granges si pittoresques. De Fontenoy à Antoing, une route pavée toute droite. Antoing n'est guère intéressant, à part le château. C'est une grosse bourgade enclavée entre des carrières, une gare assez considérable et les terrains marécageux de l'Escaut qui n'est là qu'une rivière peu importante bien que déjà navigable.

D'Antoing, une autre route pavée monte vers la grande chaussée et permet de compléter ainsi le tour du champ de bataille. Elle passe au hameau de Guéronde, où on laisse à

Digitized by Google

gauche une grosse ferme, une *cense* qui existait en 1745. Un peu plus haut, un point au sommet de la crête permet d'avoir un second aspect de la plaine. C'est là, près du lieu dit la *Justice d'Antoing*, que se tint Louis XV pendant une grande partie de la bataille.

Nulle part, soit dit en passant, on ne trouve de souvenirs ni de vestiges du combat, et n'était la nouvelle que les Anglais vont édifier un monument à leurs soldats tués dans cette terrible journée du 11 mai 1745, on ne saurait bientôt plus de Fontenoy qu'un mot célèbre :... qui peut-être n'a jamais été prononcé!

Les positions françaises. — Compris dans l'angle formé par l'Escaut et la route de Mons, le champ de bataille était peu étendu : il y a environ 1,600 mètres d'Antoing à Fontenoy et 2,800 mètres de Fontenoy à Gaurain, la limite extrême.

La plaine, nous l'avons dit, est légèrement ondulée; aussi les moindres mouvements du sol y avaient-ils de l'importance.

La ligne de bataille de l'armée française formait un angle de près de 90°: le sommet à Fontenoy, un des côtés (la droite) s'appuyant à Antoing; l'autre (la gauche) à la corne occidentale du bois de Barry, donnant ainsi un développement total d'une lieue.

Le maréchal de Saxe, ayant le temps pour lui, avait pu appliquer aux positions françaises un de ses principes favoris qui était de négliger les belles formations et les feux de rangs pour abriter de nombreux tireurs derrière des haies, des parapets, etc. Aussi travaillait-on à des ouvrages de campagne depuis le 8.

Antoing et Fontenoy étaient couverts de retranchements et, de plus, on avait élevé entre ces deux localités trois redoutes, que reliait un ravin, et deux autres redoutes de chaque côté de la corne occidentale du bois de Barry qu'on avait détruite pour étendre le champ de tir. La lisière nord-ouest était garnie d'abatis.

Les redoutes entre Fontenoy et Antoing, construites à la hâte dans la nuit du 10 au 11, consistaient en un fossé avec

Digitized by Google

parapet à embrasures. La première fut réunie à Fontenoy par un ouvrage.

Entre Fontenoy et le bois de Barry seulement, le terrain était à découvert.

Les redoutes du bois étaient occupées chacune par un bataillon du régiment d'Eu et quatre canons. Fontenoy était défendu par la brigade de Dauphin (3) (1) et un bataillon de Beauvoisis; les retranchements du village garnis de six canons. Chacune des trois redoutes entre Fontenoy et Antoing avait un bataillon de la brigade suisse de Bettens avec quatre ou six pièces.

Antoing était la position la plus solide de toute la ligne à cause de la rivière avec ses terrains inondés, de ses forts retranchements et du château qui pouvait servir d'observatoire et de réduit. La bourgade était occupée par la brigade de Piémont (4) avec un bataillon de Biron et un de Royal la Marine. De ce côté, six canons battaient la plaine à l'est de l'Escaut.

Quant au bois de Barry, on a vu qu'il était occupé depuis la veille et battu dans tous les sens par le corps franc des arquebusiers de Grassin (2 bataillons et 5 escadrons).

La plus grande partie de l'infanterie s'établit entre le bois de Barry et Fontenoy. C'était le poste dangereux : les gardes françaises (4) l'avaient choisi, comme c'était leur droit.

A leur gauche se trouvaient deux bataillons des gardes suisses et au delà les six régiments (6) de la brigade irlandaise (2) : Bulkeley, Berwick, Clare, Dillon, Rooth et Lally, derrière la première redoute du bois.

A la droite des gardes était en bataille la brigade d'Au-

(1) Entre parenthèses le nombre de bataillons. La brigade formée de deux régiments ou plus prenait le nom du régiment le plus ancien, dont le colonel avait alors le titre de brigadier.

(2) La brigade irlandaise, sous les ordres de lord Thomond, provenait des débris de l'armée de Jacques II, que Louis XIV avait pris à sa solde. Une récente ordonnance du ministre de la guerre d'Argenson prescrivait que tous les Anglais, Écossais et Irlandais sans emploi, de 18 à 50 ans, habitant Paris devaient s'enrôler dans ces régiments sous peine des galères (1744), mais malgré cette contrainte la brigade irlandaise était une troupe d'élite.

Digitized by Google

beterre (1 d'Aubeterre et 3 de Courten-suisses); enfin, derrière Fontenoy, sur le prolongement de cette ligne, se trouvait la brigade du roi (4). La brigade de la Couronne (3 de la Couronne et 1 de Soissonais) appuyait les Irlandais.

Sur le terrain peu élevé entre Fontenoy et Antoing, au centre de l'aile droite, se déployèrent les deux régiments de dragons Royal et Mestre de Camp général soutenus par Beaufremont-dragons (1) et flanqués à droite par la brigade de Crillon (3) et à gauche par celle de Bettens (1 de Diesbach-suisse et 1 de Bettens-suisse).

Le front de cette ligne était couvert, on se le rappelle, par trois redoutes et un ravin et se trouvait en potence sur la gauche.

Les dragons avaient mis pied à terre.

Le gros de la cavalerie, formant une masse superbe de 86 escadrons, était rangé sur deux lignes derrière la gauche.

C'étaient, de la gauche à la droite, première ligne : les régiments de Royal-Roussillon, Prince Camille, Royal-Cravates, de Fiennes, Fitz-James, Clermont-Prince, Brancas et Colonel-Général-cavalerie; seconde ligne : Penthièvre, Noailles, Berry, Pons, Brionne, Chabrillan et Royal-Étranger-cavalerie.

La « Maison du Roy » (2) (12 escadrons), la gendarmerie

(1) C'est à Beaufremont-dragons que servait Jean Thurel qui eut ses trois frères tués à Fontenoy, passa ensuite en Touraine-infanterie où il resta 72 ans. Entré au service de Louis XIV, il fut décoré de la Légion d'honneur en 1805 par Napoléon (1699-1807). L'armée anglaise avait aussi un héros de ce genre, ou plutôt une héroïne. C'était Phœbe Hessel qui combattit dans les rangs de l'infanterie et fut blessée au bras d'un coup de bayonnette. Née en 1713, elle vécut comme Thurel, jusqu'à l'âge respectable de 108 ans. Elle repose au cimetière de Brighton.

(2) *Maison du Roy.* Lieutenant-général, comte de Montaisson, commandant : 1re division (bleue) : 4 compagnies de gardes du corps formant 7 escadrons (Noailles, Villeroy, Charost et d'Harcourt); compagnie des grenadiers à cheval (de Grille); 2e division (rouge) : compagnie des gendarmes (Soubise); compagnie des chevau-légers (Chaulnes); 1re compagnie des mousquetaires (gris) (Jumilhac); 2e compagnie des mousquetaires (noirs) (Montboissier); gendarmerie de France : 8 compagnies, 4 escadrons (du Blet).

La gendarmerie de France, endivisionnée avec la Maison en temps de guerre seulement, n'était pas au complet, non plus que les gardes du corps qui avaient

Digitized by Google

(8 compagnies), arrivées de Douai le matin du 11, et les carabiniers (10 escadrons) étaient tout à fait en arrière, à peu de distance de Notre-Dame-au-Bois, où se trouvait l'hôpital ambulant. L'artillerie, servie par huit compagnies de Royal et un bataillon du régiment de Diesbach-suisse, avait ses pièces aux retranchements, plus des batteries fixes armées de canons longs.

Le reste de l'équipage, la moitié consistant uniquement en pièces à la suédoise, était réparti sur le front de bataille ou dans les intervalles des colonnes (1).

A l'ouest d'Antoing, sur l'autre côté de l'Escaut, à 600 mètres environ de la rive, se trouvait un moulin sur une hauteur.

Six pièces de 16, arrivées le 10 de Valenciennes et destinées au siège de Tournai, s'étaient arrêtées là et les charretiers avaient dételé les chevaux pour les faire manger dans les écuries voisines.

Les canonniers qui en avaient la garde, voyant le 11 au matin la colonne hollandaise marcher sur Antoing, n'hésitèrent pas à la canonner avec autant de vigueur que d'à-propos.

Les troupes de réserve étaient réparties ainsi : à la gauche des Irlandais, le terrain s'étendait à découvert jusqu'à Ramecroix. En arrière de ce village fut placée la brigade des Vais-

laissé au quartier un escadron dont les chevaux « étaient soupçonnés de la morve ».

(1) *Positions de l'artillerie :* 4 pièces avec Crillon, 4 avec les Vaisseeux, 8 avec Traisnel, 4 avec les dragons, 8 avec Bettens, 4 avec Aubeterre, 4 à Notre-Dame au-Bois, 4 avec les gardes, 4 devant le bois, 8 aux points, 8 aux fours à chaux près la justice de Leuze.

En 1732, le général de Vallière avait réorganisé l'artillerie. Son système se composait de cinq canons de 24, de 16, de 12, de 8 et de 4 (longs), de deux mortiers de 8 et de 12 et d'un pierrier de 15. (L'obusier ne date que de 1749.). On tirait à boulets pleins, boîtes à balles (ou cartouches) et boulets rouges. Les mortiers lançaient des projectiles creux remplis de poudre (bombes), les pierriers des volées de pierres. Les pièces de quatre, montées sur des affûts légers constituaient des engins d'aspect vraiment moderne, elles étaient dites « à la suédoise ». Rejetées après Fontenoy comme insuffisantes, puis corrigées; elles furent reprises plus tard. Le système de Vallière fut remplacé par celui de Gribeauval en 1774.

Digitized by Google

seaux (3 de Royal des Vaisseaux et 1 de Hainaut), sa droite appuyée à la chaussée de Leuze, sa gauche vers Rumillies.

En arrière, à la gauche de la chaussée, un bataillon d'Angoûmois occupait le château de Bourgambraix et la ferme des Marais.

Royal-Corse (1) était au château d'Elmont.

Les brigades de Normandie (4) et de Royal (3) étaient à Rumignies. Trainiel-infanterie (1) occupait les fours de Ramecroix avec huit canons qui balayaient le terrain entre ce village et les Irlandais.

Le comte de Lowendal (1) occupait le terrain entre Rumillies et le mont de la Trinité (où étaient en flanqueurs les hussards de Beausobre soutenus par un bataillon dans le château de Rougefort) avec les brigades d'Auvergne (3 d'Auvergne et 1 de Nivernois), de Touraine (3) et sept régiments de cavalerie; (cuirassiers du Roy, Egmont, Orléans, Talleyrand, le Roi et Clermont-Tonnerre-cavalerie et Egmont-dragons.)

Mais cette extension de troupes vers la gauche n'était pas nécessaire; aussi, le soir du 10, quelques changements furent apportés dans l'ordre de bataille.

La brigade de la Couronne, d'abord derrière les Irlandais, vint appuyer celle du Roi.

Royal prit position derrière les gardes.

Les Vaisseaux formèrent une seconde ligne aux Irlandais et furent remplacés par Normandie.

Tout le reste des troupes, aux ordres de Lowendal, se concentra à Rumillies.

Le lieutenant-général d'Estrées tira 8 escadrons de la première ligne de cavalerie (les régiments de Royal-Cravates (2) et de Fiennes) et les rapprocha des gardes.

Les ponts de Calonne, munis de canons, fortifiés de retran-

(1) Le comte de Lowendal (1700-1755), né à Hambourg, était petit-fils d'un roi de Danemark. Engagé à 13 ans, il servit successivement, en Autriche, en Pologne, en Saxe, en Russie, puis en France. C'était un géant et un rude soldat. Saxe disait de lui au roi : « Sire, il faut prendre cet homme-là ou en faire un maréchal de France ! » Le roi préféra le second parti.

(2) Croates.

Digitized by Google

chements et défendus par 4 bataillons de milice, les 5e et 6e des gardes françaises et le 3e des gardes suisses, devaient servir de retraite au roi et au Dauphin en cas d'issue malheureuse de la journée. L'armée aurait alors défilé par d'autres ponts sur le bas Escaut. 7 bataillons et 21 escadrons furent placés entre les bois de Breuze et les ponts du bas Escaut pour surveiller ce terrain et ne prirent point part au combat, non plus que Lynden-hussards mis par pelotons sur les derrières pour faire face à Tournai, depuis le haut Escaut jusqu'à ces bois.

Des partis battaient le pays entre Ath et le bas Escaut, enfin, le reste de l'armée, soit 20 bataillons d'infanterie et 1 d'artillerie demeurèrent devant Tournai sous le lieutenant-général de Brézé.

Le comte de la Marck commandait à Antoing, le maréchal de camp de Contades au bois de Barry, le lieutenant-général de Lutteaux à Fontenoy, le comte de Lowendal les réserves, le comte d'Estrées la cavalerie et le maréchal de camp du Brocard l'artillerie. Il y avait à Fontenoy et aux environs 68 bataillons d'infanterie, 1 bataillon d'artillerie, 138 escadrons de cavalerie et 100 canons (1).

(*A suivre.*) W. AERTS.

(1) 55 bataillons seulement étaient en ligne : 4 dans Fontenoy, 2 pour l'artillerie, 2 dans les redoutes du bois, 2 dans le bois de Barry, 3 dans les redoutes d'Antoing, 31 à l'aile gauche, 5 à l'aile droite.

Avec la cavalerie, cette masse peut être évaluée à 50,000 hommes; sur les chiffres donnés plus haut, il manque 2 bataillons, ce sont ceux de Royal-Wallon envoyés à Dunkerque.

Digitized by Google

FRAGMENTS DE VIE

VOYAGE DE NOCES A ROME [1]

Dehors, il faisait une tiède nuit d'automne, si belle, qu'un « Ah! » involontaire sortit de toutes les lèvres. La lune, presque dans son plein, était arrivée au zénith et baignait la rue étroite de sa blanche et pénétrante clarté. Elle ciselait les contours des toits, les saillies et les moulures des façades, les lignes même des visages humains plus nettement que le plus brillant soleil du nord, en plein midi. Les quelques réverbères chargés d'éclairer la rue, incapables de lutter avec ce flot d'éclatante lumière, vacillaient plus misérablement, comme s'ils eussent senti leur insuffisance terrestre. Mais Julie insinua en plaisantant, que la vieille confidente des romantiques ne se montrait avec une telle magnificence que pour remercier le panégyriste de son culte.

Henri ne répondit pas, pourtant ses yeux brillaient, et les regards qu'il envoyait vers l'astre ami semblaient dire que tout cela n'était rien, à côté d'un sentiment plus tendre, plus personnel. Il mit doucement le bras sur l'épaule d'Alice.

Osterdingen le comprit.

« Parions, dit-il, que tu vas mener maintenant ta femme au Colisée.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1906.

Digitized by Google

— Tout juste. Il faut qu'elle le voie, comme je l'ai vu autrefois.

— Quel raffiné que ce professeur! » cria Burger. Henri demanda par politesse si personne ne voulait les accompagner.

« Mais, mon cher, où as-tu appris toutes ces cérémonies? Dis plutôt : « Je voudrais vous voir en ce moment à tous les diables! »

Henri protesta. Mais toute la compagnie déclara que personne ne se permettrait de troubler par sa présence le spectable féerique que le jeune couple allait s'offrir.

On était arrivé au bout de la rue, au point où elle débouche dans la *via Tor di Conti*. Osterdingen tendit amicalement la main à Alice, qui la prit sans répondre à sa pression.

Henri s'approcha de lui et lui dit tout bas :

« Sais-tu encore ce que tu me disais ce soir-là?

— Si je le sais... heureux mortel! »

On convint de se réunir bientôt de nouveau et l'on se sépara. Tandis que les autres tournaient dans la large *via* Cavour. Henri se dirigea, avec Alice qui s'était accrochée à son bras, vers la rue du Colisée.

Dans ce quartier situé à la limite de la Rome antique et de la Rome moderne, déjà peu animé pendant le jour, tout était silencieux et désert à cette heure; Alice et Henri n'entendaient résonner que le bruit de leurs pas. On eût dit que quelque marcheur invisible les suivait, tantôt près, tantôt loin. La lune brillait devant eux, pareille à un guide céleste, et semblait jeter sur le sol des ponts d'argent sur lesquels elle invitait les mortels à se promener.

Les deux jeunes gens ne se parlaient pas. Henri savait qu'il y a certains moments magiques où la voix humaine doit se taire pour ne pas rompre le charme par une maladroite banalité. Il croyait d'ailleurs qu'Alice était comme lui saisie par la magie de cette nuit. Pouvait-il en être autrement? C'est maintenant qu'elle allait voir pour la première fois ce qu'il lui avait si souvent, pendant ses fiançailles, dépeint avec les brillantes cou-

Digitized by Google

leurs que lui inspirait son enthousiaste désir de revoir Rome avec elle. Et quel bonheur que cette soirée à l'*Osteria* eût précédé ce moment! Alice s'était trouvée là dans l'atmosphère intellectuelle qui convenait pour la préparer aux grandes et pures impressions; brusquement, elle avait été transportée loin de ce qu'elle avait l'habitude de voir et d'entendre, rien n'était plus entre eux, rien ne pouvait empêcher leurs âmes de s'unir dans un puissant et vibrant accord...

Encore quelques pas... Il était devant eux, le monument gigantesque d'un siècle de géants, large, immense, fièrement dressé comme une barrière entre deux mondes, édifiée non par la main des hommes mais par la nature même. La partie du cirque monstre qui se trouvait devant leurs yeux était dans une ombre profonde, et plus les détails d'architecture se cachaient dans l'obscurité, plus les proportions grandioses paraissaient puissantes et majestueuses. La clarté limpide d'une nuit d'argent ne brillait qu'à travers le cintre des arcades supérieures, et ce contraste entre la complète obscurité et la lumière éclatante tranchait si complètement sur la masse du monument qu'il n'était pas besoin de se souvenir des deux mille ans qui avaient passé sur ces ruines pour augmenter la splendeur de cette stupéfiante féerie.

Ils restèrent longtemps immobiles devant le socle énorme qui porta jadis la statue d'or de Néron. Minuit sonnait dans le lointain à différents clochers, et des pentes désertes de l'Esquilin quelques sourds aboiements de chiens y répondaient. C'étaient les seuls bruits qui rompissent pour quelques instants le silence presque sépulcral.

« Viens ! » murmura Henri d'une voix à peine perceptible. Elle le suivit inconsciente, appuyée plus fortement qu'auparavant sur son bras. Il eut la sensation qu'un frisson la secouait intérieurement. Et alors...

Ils traversèrent la place déserte et pénétrèrent dans l'intérieur par une des entrées principales. Inondée de lumière par un clair de lune éblouissant, l'enceinte démesurée s'étendait devant

Digitized by Google

eux — elle semblait le cratère prodigieux d'où la lune même aurait jailli, plutôt qu'une œuvre humaine et terrestre. Plus ils approchaient du centre de l'arène, plus les murs de l'enceinte semblaient reculer de tous côtés dans un éloignement que l'œil ne pouvait plus apprécier; les gradins à moitié ou complètement détruits, avec leurs innombrables entrées, leurs escaliers, leurs dégagements, s'étageaient jusqu'au sommet de l'édifice, — tout cela donnait l'impression d'un entassement gigantesque de rochers dans un cirque de montagnes, ou de je ne sais quelle forteresse imprenable de Cyclopes. Dans une demi-obscurité fantastique, des abîmes, des gouffres dont l'œil ne pouvait sonder la profondeur, s'ouvraient devant eux à la place où jadis on avait vu les cages des bêtes féroces qui attendaient les victimes résignées qu'on allait leur sacrifier. On n'aurait pu imaginer une solitude plus complète, et cette barrière de pierre qui les enserrait de tous côtés, faisait disparaître jusqu'au souvenir de la ville vivante, qui était derrière, jusqu'à l'idée même de la terre et de ses habitants. Deux êtres étaient séparés du monde comme s'ils eussent été les seules créatures vivantes et pensantes en face de la triste et morne éternité.

En vérité, à ce moment-là Henri croyait réellement qu'en dehors de lui il n'y avait plus sur la terre qu'un être vivant : Elle, dont il entendait la respiration, dont il sentait le bras reposer doucement sur le sien. Toutes les angoisses de la solitude qu'il avait souffertes naguère à cette même place, son ardent désir d'un cœur qui comprit ses sentiments, ses aspirations, ses jouissances intellectuelles, tout cela lui revenait à l'esprit dans le flamboiement du souvenir. Oui, pour lui, il n'y avait plus qu'une seule âme au monde, celle qui vivait en ce moment à côté de lui ; maintenant ou jamais cette âme devait se fondre dans la sienne.

Et lorsque, plein d'une fervente espérance, il se retourna vers sa femme et que sur son visage éclairé par la lune il vit de grosses larmes briller, jaillir de ses yeux et couler en gouttelettes d'argent le long des joues, il fut sur le point de tomber

Digitized by Google

à genoux de bonheur. Plus de doute : son attente et son espérance n'avaient pas été vaines. Elle était conquise, tout ce qui pouvait rester en elle de terre à terre était vaincu et anéanti par le sublime : cette heure solennelle lui donnait l'âme de sa femme; c'était à cette place qu'il célébrait son véritable mariage spirituel. Lui-même sentait ses yeux se mouiller. Comme un fiancé timide, il pressa plus doucement sa femme contre son cœur et d'une voix frémissante il appela : « Alice ! »

Elle se mit alors à sangloter. Était-ce l'émotion ? Elle pleurait de plus en plus. Il commença à s'inquiéter.

« Alice, qu'as-tu ? »

Elle reprit avec une voix coupée par les larmes :

« Ce que... j'ai ?... Peux-tu... le demander ?

— Mais parle... Qu'as-tu... Es-tu souffrante ? »

Elle s'efforça de se remettre et essuya vivement ses yeux.

« Ah ! tu ne peux pas ne pas comprendre cela.

— Moi... je ne peux pas te comprendre !... toi !

— Ne te l'avais-je pas dit ? parvint-elle à dire par saccades, en haletant, en cherchant à retrouver sa respiration. Mais tu n'as rien voulu entendre. J'ai dû la garder... et maintenant, elle est perdue... ma plus belle robe, la seule convenable que j'aie emportée. Je ne l'ai pas mise trois fois ! Quand maman le saura... »

De nouveaux sanglots l'empêchèrent de continuer sa phrase.

Le ciel se serait déchiré et aurait versé une pluie de feu, la terre se serait ouverte pour engloutir le puissant monument, qu'Henri aurait trouvé ces catastrophes moins extraordinaires que les paroles de sa femme. Il avait reculé de quelques pas comme frappé d'un coup violent et il étendait machinalement les mains comme pour trouver un point d'appui et ne pas se laisser tomber. Tout disparaissait à ses yeux; pendant quelques secondes il perdit si complètement le sentiment de la réalité, qu'il dût faire un effort violent pour se rendre compte de l'endroit où il se trouvait et se rappeler ce qui lui était arrivé.

Voilà donc l'instant fatidique qu'il avait si ardemment désiré

Digitized by Google

depuis tant et tant d'années, dont il avait mêlé la pensée à toutes ses aspirations de bonheur et à tous ses rêves d'existence heureuse! C'était cela l'heure solennelle sur laquelle il avait compté au milieu de ses désillusions des derniers mois, dans les doutes poignants des derniers jours! C'était cela, c'était cela! Les larmes qu'il avait attribuées à l'impression écrasante d'un spectacle sublime, c'est pour une tache de vin qu'elles étaient versées; le muet recueillement qu'il avait supposé chez elle, qu'il n'avait voulu troubler par aucune parole, ce n'était que dépit contenu pour une robe gâtée! Pendant qu'il escomptait avec conviction une communion intime avec l'éternel, elle ne songeait qu'au périssable, et à une misère...! Le Colisée et la tache de vin! Cette comparaison absurde hanterait maintenant son esprit — il le sentait — dût-il vivre cent ans. Une minute avant il se croyait seul avec elle sur la terre. Maintenant il tressaillait devant l'épouvantable certitude! Il était seul — tout seul!...

Pendant ce temps Alice avait séché ses larmes encore une fois, elle tortillait nerveusement son mouchoir humide entre ses mains et d'un ton qui dévoilait nettement sa décision de donner pour une fois libre cours à son humeur, elle reprit : « Tu t'étonnes que je ne sois pas disposée aujourd'hui à admirer quoi que ce soit? Je ne sais pas et je ne veux pas dissimuler. Pourquoi tes impressions doivent-elles avoir plus que les miennes le droit de s'imposer? Tu trouves cela tout simple, indigne qu'on en parle, une plaisanterie, une bagatelle, l'idée de ne plus rien avoir de convenable à mettre. Cherche par toute la terre s'il est une seule femme que cela laisse froide! Tu veux que nous restions encore ici des semaines. Eh bien, à Rome je ne trouverai rien de bien, je m'en suis déjà aperçu, et d'ici que je me sois fait envoyer quelque chose de Berlin — avec la douane — cela durera une éternité. Je ne sais vraiment pas ce que je dois faire. Maman sera hors d'elle; elle a choisi l'étoffe elle-même, avec moi, tout le monde la trouvait délicieuse... Et puis, en somme, être mise selon sa position est bien aussi

Digitized by Google

important que de vieilles antiquailles vermoulues et que le romantisme. Je suis bien en vie, moi, je suis ta femme; tu m'as juré que tu m'aimais et que tu voulais me rendre heureuse... et depuis que nous sommes à Rome — oui, il faut bien que je le dise et je savais bien que j'avais raison de le redouter —, depuis que nous sommes à Rome, j'ai bien vu tous les jours que tu n'étais pas content; je ne fais rien de bien; à tes yeux Rome compte plus, beaucoup plus que moi. Et je sens bien que cette horrible ville, nous sépare toujours plus l'un de l'autre; c'est elle qui t'a si complètement changé, elle, qui m'a volé ton amour — oui volé ton amour — et si peu de temps après que je suis devenue ta femme! Je la déteste! Elle m'est odieuse! »

Elle avait dit cela avec tant de vivacité que malgré la pâleur de la lumière lunaire, on voyait le rouge lui monter aux joues. Henri, immobile, écoutait en silence devant elle. Tout ce qu'elle disait était juste — juste à son point de vue, à elle. Il n'avait rien à répliquer. Et il se contenta de répondre avec une sorte de tristesse lassée :

« Alors que veux-tu que nous fassions?

— Je veux m'en aller d'ici — rentrer chez nous — chez nous où tu m'appartiendras de nouveau, à moi toute seule. »

« Et à toute ta famille » fut-il sur le point d'ajouter. Mais il étouffa le mot qu'il avait déjà sur la langue. A quoi bon? pensa-t-il, puisque le sort est jeté.

Elle passa tendrement ses bras autour du cou de son mari et répéta plus pressante : « Henri, si tu m'aimes encore un peu, quittons Rome...! »

Quitter Rome! Quitter ce qui pour lui était au-dessus de tout. Et peut-être pour toujours! Pourtant n'avait-elle pas raison? Il sentait qu'après ce qui venait de se passer, lui-même aurait pris cette décision, même sans qu'elle l'en eût prié. Qu'avait-il à espérer d'un plus long séjour? N'avait-il pas déjà assez perdu d'illusions, irrémédiablement perdu? Était-il besoin d'en perdre davantage? Donc, s'en aller — s'en aller bien loin de Rome.

Digitized by Google

« Nous partirons demain dans l'après-midi, répondit-il, après un court silence.

— Ah merci! que tu es gentil! Je télégraphierai à maman dès demain matin. Comme ma bonne petite mère va être contente!

— Assurément, reprit-il indifférent. Puis il lui offrit son bras : Et maintenant viens, il est tard! »

Et sans se retourner, il sortit avec elle du Colisée.

*
* *

Le lendemain matin, Osterdingen venait, dans son modeste atelier, de retirer avec précaution les linges humides qui entouraient la maquette de ses nymphes de fontaine et il se mettait à l'ouvrage, tantôt soupirant, tantôt sifflotant, lorsqu'on frappa à la porte. Comme il avait l'habitude de s'enfermer lorsqu'il travaillait, il dût déposer son bâton de modeleur et, maugréant contre ce dérangement inattendu, il alla jusqu'à la porte, l'ouvrit et, à son grand étonnement, se trouva nez à nez avec Henri.

« Toi ici?! C'est de la trahison, un coup de main, une violence. Ne t'ai-je prié expressément...? Arrête! On ne passe que sur mon corps. Pas un pas de plus avant que j'aie enveloppé mon monstre. »

Il lui ferma la porte au nez, enveloppa à la hâte dans les linges humides les statues inachevées et ouvrit de nouveau.

« Là — maintenant soit, tu peux entrer. Que fais-tu dehors dès patron-minette, faux Allemand? Hum, je t'assure, il n'y a rien à voir ici. Ou, pour dire vrai : je n'ai rien fait — absolument rien. Maintenant, tu sais ce que tu voulais savoir. Je te permets de t'asseoir si tu trouves une place. Veux-tu un misérable cigare? J'aime mieux pas. »

Henri, avec un sourire mélancolique, laissa couler ce flot de paroles. Il en profita pour regarder autour de lui. A vrai dire il n'y avait là que les maquettes de plâtre des œuvres de son

Digitized by Google

ami, qu'il connaissait déjà. C'était d'ailleurs une pièce complètement nue; on n'y voyait que les ustensiles les plus nécessaires du métier, en face de la fenêtre un rideau de coton qui devait cacher une alcôve, et en guise de siège, outre un escabeau à trois pieds où le sculpteur s'était assis sans façon, une grande caisse. Henri s'en accommoda de son mieux, et lorsqu'il fut assis :

« Je n'aurais pas enfreint ta défense, dit-il avec le ton de quelqu'un qui serait très las; mais je voulais pourtant te dire adieu avant de partir. »

Osterdingen bondit, s'avança vivement vers son ami, et le prenant par les deux épaules :

« Adieu ! Partir — toi — vous ? Une idée de lendemain de noce ! Pourquoi ? A propos de quoi ? A peine arrivé. A peine a-t-on retrouvé sa vieille bête de camarade; alors qu'on avait envie de s'épancher, de se ... Ah, bien oui ! — Mais qu'est-ce qui s'est donc passé cette nuit ? Hier tu disais que vous resteriez au moins un mois, et aujourd'hui... »

Henri décrivit des arabesques sur le plancher avec son parapluie, pour ne pas regarder son ami dans les yeux et laisser voir son mensonge.

« Un télégramme; des nouvelles de chez nous qui rappellent ma femme...

— Oh, si c'est cela ! Mais... rien de grave ?

— J'espère que non. »

Osterdingen allait et venait à grands pas, comme un ours en cage.

« C'est une conjuration infernale contre moi ! Un complot de tous les diables ! — Tiens, nous deux... avoir vécu ensemble son meilleur temps, les années où l'on pouvait encore espérer qu'on avait quelque avenir devant soi... puis un jour se retrouver, croire que le bon temps d'autrefois va recommencer... Et puis, bonsoir ! Rien ne recommence dans la vie. Ce qui est passé, est passé — fini — archifini, un peu de cendres là-dessus et la pierre tombale pour fermer le tout.

Digitized by Google

— Que veux-tu dire par là? Tu ne doutes pourtant pas peut-être... »

L'autre interrompit sa promenade et s'approcha tout près d'Henri.

« A bien regarder les choses — c'est très bien, très bien, que tu t'en ailles. Nous nous séparerons du moins en conservant une belle illusion... nous nous dirons que c'eût été beau si...! C'est déjà quelque chose.

— Rien qu'une illusion, crois-tu? Rien de plus?

— Vieux frère, pourquoi nous leurrer? Ta femme — eh bien! non, je ne lui reviens pas. Par Dieu, je ne lui en fais pas de reproches. C'est peut-être de sa part une preuve de goût. En tout cas, c'est un fait : elle ne peut pas me souffrir, et...

— Si vous vous connaissiez mieux..., interrompit Henri pour la forme.

— Cela n'y ferait rien, mon vieux, crois m'en bien. Je suis superstitieux. L'histoire de la tache de vin — j'en reste comme marqué — oui, c'est bien cela, c'est sur moi une vraie marque symbolique.

— Mais malheureux, cria Henri suffoqué, tu n'es pas assez insensé pour croire que notre vieille, notre fidèle amitié...

— Dieu m'en garde! Tu continueras à m'aimer et je te le rendrai du reste, cela va sans dire. Mais tu as maintenant une femme; vous vous aimez; vous vous appartenez l'un à l'autre; tu es venu avec elle, tu repars avec elle,... et d'ailleurs... tu ne peux rien faire pour moi. »

Henri bondit de son siège et saisit la main droite de son ami entre les deux siennes.

« Je ne peux rien faire pour toi? Mais je veux faire quelque chose, entends-tu, je veux. Tu souffres, tu es découragé, abattu, triste... Est-ce seulement parce que tu doutes de tes propres forces? Est-ce le dépit de n'avoir encore pu percer? Non, alors quoi? N'as-tu plus confiance en moi? Ne saurais-tu pas quel bonheur j'aurais à faire pour toi tout... »

Digitized by Google

Osterdingen se laissa tomber sur l'escabeau comme s'il étouffait, et se frappant le front de ses deux poings :

« J'ai fait banqueroute — banqueroute totale. »

Henri passa doucement la main sur la chevelure ébouriffée de son ami, comme il eût fait à un enfant malade.

« Tu te calomnies. N'as-tu pas la jeunesse, la santé, le talent? On ne fait pas banqueroute avec ce capital dans sa poche. Travaille, le succès, la renommée t'attendent. Que te faut-il de plus?

— Ce qu'il me faut? cria Osterdingen avec une gravité désespérée, comme s'il se fût trouvé en face du Destin. Ce qu'il me faut? Le bonheur, le bonheur? Que vaut sans lui la misérable comédie de la vie? Et il m'est fermé, verrouillé, barricadé — là! là! »

Il s'était levé précipitamment et, tirant le rideau avec une brusquerie farouche, il avait découvert l'étroite alcôve. Elle ne contenait qu'une pauvre couchette, et au-dessus d'elle un beau médaillon, très ressemblant, de Julie Sontag.

Henri contempla longtemps immobile ce profil fin, délicat, énergique, encadré par des cheveux plats. Quel sérieux dans ces traits, quelle pureté, quelle fermeté! Et quelle exactitude chez l'artiste! Comme c'était fouillé! Comme c'était vrai!

« Tu l'aimes? dit tout bas Henri.

— Comme un fou! je l'idolâtre et — sans espoir.

— Sans espoir? Pourquoi? Pourquoi? »

Le sculpteur laissa échapper un rire strident.

« Pourquoi? Parce que je ne suis ni un gredin, ni un misérable et qu'il y a encore des choses que je respecte.

— Mais alors, mariez-vous!

— Fameuse idée! Elle n'a qu'un petit inconvénient. C'est que ce serait une indignité! Dois-je infliger ma misère à cette créature libre et indépendante? Vivre? De quoi? Oui de quoi vivre? Avec de l'argent mal acquis, en prostituant mon art? J'aurais juste de quoi payer mes dettes les plus pressantes. Ou dois-je faire une spéculation, me faire nourrir par elle? Elle

Digitized by Google

vend par-ci par-là un petit tableau. Cela ferait une espèce de dot? Aurais-tu accepté cela, toi?

— Non, jamais.

— Tandis que maintenant, elle s'est fait une place à elle dans le monde, une place solide et indépendante! C'est quelqu'un, te dis-je. Et toute en grandes lignes! Quand on voit une vie pareille, on en vient à penser sérieusement qu'il y a quelque chose de bon dans l'humanité; c'est à n'y pas croire! Et soi-même on se sent meilleur. Et j'en ferais une meurt de faim, une esclave du ménage, qui lave les couches, berce les mioches et coupe un liard en quatre! Il faudrait que je sois un misérable!

— Mais alors!

— Vraie question de professeur! Qui donc sait s'il sera demain vivant ou mort.

— Ce qui peut sortir de là?!

— Nous serons malheureux — tous deux — d'une façon ou d'une autre. »

Henri ne trouva rien à répondre. Il sentait trop qu'Osterdingen disait vrai. Ce qu'il trouvait de tristesse dans sa propre situation le laissait incapable d'apporter à son ami des consolations qu'il sentait illusoires. Osterdingen s'était écroulé sur le lit et regardait fixement devant lui. Quelques minutes s'écoulèrent en silence.

« Vois-tu maintenant que tu ne peux pas m'aider? dit enfin le sculpteur d'une voix rauque. Camaraderie, amitiés de jeunesse, joli tout cela. Mais vienne l'heure du destin, les routes qui s'écartent, chacun va de son côté. J'ai été l'oiseau du guignon, tu as été l'enfant du bonheur, j'ai tiré le zéro et toi le gros lot. Va et laisse-moi t'envier. »

Henri pensait : tu vas maintenant lui ouvrir ton cœur ; tu vas tout lui raconter! Cette idée avait à peine traversé son esprit qu'il vit l'impossibilité d'une pareille confession. Devait-il accuser celle qu'il s'était librement choisie pour compagne, celle qui devait partager toute sa vie? Gémir sur sa désillusion et son

Digitized by Google

désenchantement pendant son voyage de noce ? Et oui, lui aussi touchait du doigt les limites de l'amitié. Son honneur, sa dignité d'homme lui commandaient de garder les apparences et de ne laisser planer aucun soupçon sur son bonheur ; s'il n'était pas heureux, il devait garder seul ce secret.

« Es-tu heureux ? Au moins ? As-tu tout ce qu'il faut pour l'être ?

— Oui, je suis très heureux, reprit Henri et il s'étonna que cette affirmation fut sortie si facilement de ses lèvres. — Je ne peux que te souhaiter ardemment et du plus profond de mon cœur que toi aussi...

— Je sais ! Je sais ! N'en parlons plus. J'ai à travailler ; tu as certainement tes malles à boucler. Adieu ! »

Henri balbutia quelques mots, parla de joyeux revoir, de son immuable dévouement, de ses inaltérables sentiments. Puis les deux amis s'embrassèrent et se tinrent longtemps enlacés, comme des gens qui sentent, sans se le dire, qu'ils se disent adieu pour toujours.

Et lorsqu'après avoir descendu l'étroit escalier de pierre, Henri se trouva seul dans le corridor sombre, il s'appuya contre le mur et pleura amèrement.

* * *

Il n'y eut pas d'autre explication entre Henri et Alice. Pendant les dernières heures qui précédèrent le départ ; Henri se prêta très galamment à tous les petits désirs de sa femme, mais en dépit de l'empressement qu'il montrait, Alice, malgré tout, s'aperçut de la froideur de son mari. Elle comptait bien remettre tout au point quand ils seraient rentrés chez eux dans l'intimité ; entouré et choyé, il deviendrait certainement aussi aimable qu'elle le souhaitait. Ce n'était après tout qu'un grand enfant, et si l'on savait s'y prendre, il deviendrait souple comme un gant.

Maman ne devait naturellement pas savoir le véritable cause

Digitized by Google

de ce retour prématuré. Elle voulait lui dépeindre, ainsi qu'à toute la famille, le séjour de Rome sous les couleurs les plus brillantes et assurer que seul le mal du pays, devenu insupportable, les avait décidés tous deux à ce départ hâtif. Henri promit de dire comme elle; ayant perdu le bonheur, il cherchait du moins à s'assurer la paix.

Le rêve avait fui si vite! Le roman avait fini si tôt! Et la froide réalité s'étendait devant lui comme une steppe immense et plate. Il n'y avait plus dans l'avenir rien de mystérieux, rien de nébuleux, rien d'imprévu, toute la suite de sa vie se déroulait devant lui, monotone, jusqu'à la fin.

Les quatre familles berlinoises — la quatrième était arrivée à bon port la veille au soir — ne manquèrent pas d'accompagner le jeune couple de l'hôtel à la gare. Cela faisait une petite caravane. Sur le quai, toute la bande se groupa devant le compartiment où étaient montés Alice et Henri, et une collection de bouquets vint se joindre à des paquets déjà innombrables. On était très gai, on bavardait, on faisait de l'esprit, on chargeait les voyageurs de toutes sortes d'amitiés et de commissions à porter à Berlin et on se promettait, quand tout le monde serait de retour, de se voir sans cérémonie.

Un signal. Des poignées de mains, des cris d'adieu, des mouchoirs qu'on agite et le train se met lentement en marche. Il roule en grondant devant le temple de Minerve; il quitte l'enceinte de la Ville éternelle pour reconduire les jeunes mariés dans leur patrie.

Et voilà encore deux êtres, après tant d'autres, qui commencent côte à côte le long, si long, voyage de la vie, sans être faits l'un pour l'autre.

LUDWIG FULDA.

(Traduction de Mme LECOMTE-GAUTIER.)

Digitized by Google

PEINTRES ET AQUAFORTISTES LIÉGEOIS [1]

François Maréchal.

Ma visite chez l'aquafortiste et peintre François Maréchal restera liée à l'aspect si particulier des quais de la Batte et de Maestricht à Liége. Outre l'intérêt qu'elles offrent, les visites un peu émues du critique aux artistes ont ce bon effet de le faire regarder plus attentivement autour de lui, considérer individuellement la beauté propre du détail, qui n'était auparavant qu'un élément ignoré d'une impression générale.

Sur les bords des fleuves commerçants, c'est le détail qui constitue la beauté; les plus purs symbolistes comprennent alors les petits maîtres hollandais, et il leur vient des envies de noter chaque détail en une énumération sèche, certains d'être émus en relisant ensuite ces mots : « chalands, odeur de goudron, garde-fou, pont, fraîcheur humide... »

Une vision nous revient à la mémoire : un chaland lent, lourd, solennel, se détache lentement du rivage, avec des grincements d'agrès dans le silence de l'eau et l'odeur de goudron. Cette odeur évoque le large, la liberté de l'espace; elle a une parenté très intime avec le souffle humide de l'eau et la brume de lointain flottant sur la Meuse. De sa même allure solennelle le chaland s'éloigne; l'homme du gouvernail, dans sa pose immobile, prend un air hiératique. Il participe à la beauté grandiose du geste rituel du semeur.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1906.

Digitized by Google

L'esprit encore distrait, nous nous souvenons tout à coup de l'heure et du but de notre présence sur ce quai de Maestricht, où Maréchal possède un atelier. N° 1, nous a dit un ami de l'artiste; c'est là.

Nous traversons un porche encombré de sacs de pommes de terre, de grandes balances; notre montée par un escalier noir se fait tâtonnante; nous frappons à une porte du premier étage, l'oreille tendue.

« Entrez ». Nous poussons la porte; une grande pièce nous envoie sa clarté bousculante; l'ombre de l'escalier est brutalement repoussée. Ébloui, le regard hésitant, nous apercevons un petit homme replet, qui nous dévisage de ses petits yeux aigus, dont la clarté semble brisée en des milliers de reflets : c'est François Maréchal; au fond de la pièce se retourne, à notre entrée, le double sourire des joues et de la moustache relevées du dessinateur français Maurice Feuillet.

Partout des cartons gonflés baillent contre les murs, sur les sièges; quelques cuivres ornant une cheminée rappellent l'intérieur des maisons italiennes. On sent que l'artiste est un vibrant de plein air, que sa vision ne s'influence en rien de l'atelier. C'est véritablement ici un atelier dans le sens strict du mot : le nécessaire, éparpillé dans un désordre qui crée l'intimité autour du cerveau travailleur.

On apporte les cartons et tous trois on feuillette. Les œuvres qui plaisent particulièrement sont placées en pleine valeur de lumière, sur un petit chevalet. Intimité silencieuse; des froissements de papier en marquent le charme quiet.

On parle ensuite de Rome, de l'Italie. Maréchal nous montre les grands vases en cuivre battu que les paysannes romaines emploient pour aller puiser l'eau à la fontaine. On les évoque : on voit leurs bras levés, en anses, vers les anses du récipient, posé sur la tête. Harmonieuse beauté qui fait penser à la scène biblique de la Samaritaine.

La cheminée s'orne encore de grandes cornes de bœufs de la campagne romaine, d'objets en cuivre. L'aquafortiste y retrouve des souvenirs; leur rappel éparpille plus encore la flamme de ses yeux. De là-bas, il a aussi rapporté un petit

Digitized by Google

recueil de poésies italiennes ; l'un à côté de l'autre, nous lisons à mi-voix le chantonnement limpide et d'une mignardise précieuse de la belle langue de *si*. Il semble que la pièce s'élargisse, s'emplisse de lumière et d'espace, comme certains matins, quand des sons clairs lointainement tintent. Le moment est beau.

Maréchal s'avise soudain que la bière serait la bienvenue. Vif comme son regard, il court, nous rapporte un grand pot, trois verres. Le liquide versé, on déguste. Jamais boisson ne nous parut meilleure ; car chez le peintre, c'est aussi sa clarté que nous avons bue.

Enfin, c'est l'heure du départ pour la maison campagnarde de François Maréchal. Nous quittons les deux artistes, après une poignée de main que nous aurions voulu rendre moins banale. Il nous semble que nombre d'absurdités ont été dites par nous, que nous aurions dû nous montrer plus compréhensif pour les œuvres qui se placèrent sous nos yeux.

Puis, cette obsession s'éparpille à la beauté distrayante de l'heure. C'est samedi : les trottoirs, les vitrines qu'on lave à grande eau disent le repos, la fraîcheur de renouveau du lendemain : dimanche. La quiétude de ce jour est déjà évoquée par des ouvriers revenant du travail, le paquet des vêtements de labeur sous le bras. Leur allure de cheval harassé, mais se dépêchant pour rentrer à l'écurie, l'odeur particulière de leur tabac mettent de l'apaisement dans la rue bruyante.

***

Les détails biographiques, que généralement nous n'aimons pas de faire apparaître, peuvent, quand ils concernent M. François Maréchal, se résumer brièvement. Il est né à Housse, près de Liége, le 7 janvier 1861 ; il a suivi le matin les cours de l'Académie des beaux-arts, et peiné l'après-midi au métier de peintre en bâtiments, puis il a travaillé à Liége, à Rome et dans la campagne romaine ; son œuvre comporte actuellement près de trois cent cinquante eaux-fortes ou dessins et quelques peintures.

Commentant cette persistance de la Wallonie à produire des

Digitized by Google

graveurs plutôt que des peintres, certains en ont trouvé la raison dans la pauvreté de couleurs du paysage. A mon sens, cette raison est fausse et, fût-elle même vraie, elle me répugnerait par son artificialité, la banale facilité de l'explication donnée. Le pays le plus gris a dans sa couleur même une beauté, et si cette beauté n'a pas la joie d'un paysage flamand qui vibre par taches, par couleurs franches, elle n'en a pas moins une signification propre, plus susceptible, il est vrai, de parler à l'âme qu'aux yeux. Au reste, au point de vue de l'effet à produire, la différence entre une eau-forte et une peinture ne m'apparaît pas très clairement. On doit plutôt voir dans cette persistance susdite un effet de la théorie de la couleur pour la couleur que beaucoup d'artistes admettent sans discussion. Si cela est, la peinture n'est qu'un genre secondaire ; c'est avec la plus grande justesse que Maurice Maeterlinck a lancé le même reproche à la sculpture (1), comprise dans les bornes étroites où on la renferme d'ordinaire.

Les eaux-fortes de Maréchal, par leurs lumières, leurs ombres, leurs noirs, sont de véritables peintures et le choix de la teinte du papier, liée intimement à la tonalité générale, est déjà un sens de la couleur.

Parmi ces eaux-fortes, les visions de nuits citadines abondent; la synthèse de joie exubérante qu'elles renferment nous plaît particulièrement. C'est surtout la Meuse, le grand fleuve qui apparaît brassant, sur ses eaux menument secouées, comme une vision épurée des mille gaietés vives de ses quais où s'alignent les réverbères.

De longues écharpes, où les reflets bouillonnent, s'étendent sur l'eau ; de rares réverbères éclairent çà et là une facade de maison de quai. Et rien que cela, cette succession de reflets, dit la fraîcheur, la quiétude enivrante des promenades nocturnes le long des quais.

D'autres virent dans les eaux nocturnes le tragique d'un coin noir, d'une voûte de pont; la vision de Maréchal, au contraire, est franche et gaie, et ce *Chemin du Péry*, par exemple,

(1) Dans *Le trésor des humbles*.

Digitized by Google

qui chez un autre tempérament serait devenu un coin sinistre, n'évoque, par son vieux réverbère penché, sourdant d'une haie et projetant l'ombre du poteau qui le soutient sur le chemin raviné, qu'une profonde quiétude de soir, le repos touchant des vieux chemins de quartiers excentriques.

Parfois, l'aquafortiste a placé dans sa ville nocturne ou le long de son fleuve lumineux les êtres qui en marquent le caractère; c'est tantôt l'habitué des quais, le contempleur d'eau, paresseux et lent de gestes, assis sur le garde-fou, la tête pendante entre les genoux relevés, tantôt l'*Épave*, la « raccrocheuse » pour ouvrier, en petit châle, cheveux à la chien, yeux pervers et fureteurs dans la face meurtrie, un de ces êtres qui suscitent la pitié maladive de Georges Eeckhoud.

Voici encore une eau-forte : *Fin d'hiver*, coin nocturne de place publique, bordée de maisons dont les fenêtres diversement lumineuses luisent sur l'asphalte boueux. Au premier plan, une femme en toque et voilette, drapée d'un long caban que le vent chasse devant elle en révélant la courbe un peu lourde du dos et des reins. Passante entrevue, sans doute, ayant, dans sa pauvreté dissimulée, dans la sévérité soucieuse de sa figure, on ne sait quelle parenté avec cette fin d'hiver boueuse.

Ces êtres ne sont évidemment pas créés; leur présence résulte d'un emmagasinement chez le peintre d'une foule d'observations, de documents; cependant, leur réapparition identique dénote chez François Maréchal une vision instinctivement synthétisée. Il est inutile d'ajouter ici combien nous préférons ce sens vibrant à l'observation plate d'un reporter pictural, n'ayant pour lui que la plus ou moins grande perfection de métier.

Le même sens hautement artiste se manifeste dans les eaux-fortes consacrées au pays industriel dont Maréchal a rendu la puissance tragique avec une grandeur de symbole.

C'est la vallée hérissée de cheminées noires, insensiblement atténuées jusqu'aux lointains indécis, ou encore — vision plus âpre, plus grandiose — un coude de fleuve glauque, bordé du coteau noir, sous le ciel appesanti, tandis que les innom-

Digitized by Google

brables cheminées vomissent de lourdes fumées, denses, tordues, basses, au geste sinistre et identique. Un peu lasses, la continuité de leur effort semble symboliser la contrainte du travail moderne dont la beauté se synthétise dans ces théories d'ouvriers sortant des ateliers, avec la même marche aux épaules courbées et leurs fronts durs, poussés en avant avec une obstination de fatalité.

Des êtres inquiétants, maladifs et louches, apparaissent au premier plan de ces paysages douloureux. C'est l'adolescent vicieux et haineux, qualifié *un barbare*, lançant de côté, la tête un peu penchée, un regard chargé de douleur et de mépris; c'est l'ouvrier d'*après la grève*, les cheveux emmêlés sous la casquette, la moustache tombante, le cou décharné, lançant sur la vision industrielle un regard de bête soumise mais prompte à la révolte.

Parfois, la note comique ou sentimentale, dans le bon sens du mot, se mêle à cette vision grandiose. Une gravure nous montre, par exemple, sous le titre : *Une proposition*, un adolescent, dans l'attitude gaillarde et cynique des mains enfoncées dans les poches du pantalon, plaisantant avec une fille qui l'écoute, railleuse et perverse, les mains sur le dos, puis — antithèse — *Le premier rendez-vous*, où, chose précieuse, l'éperdu d'un amour qui naît est merveilleusement traité.

Vu de dos, le couple s'enfonce, à pas que l'on devine lents, vers un paysage de fabriques. L'homme étreint la femme du bras, jeté d'une épaule à l'autre, tandis que celle-ci, dans un geste naïvement confiant, appuie la tête sur l'épaule de son amoureux, qu'elle étreint et semble vouloir attirer « en elle » du collier frémissant du bras, passé à la hauteur de la ceinture. Assez inattendue, cette gravure en taille et aquatinte s'encadre de petites études : têtes populaires et fleurs.

Maréchal étudia du reste une foule de plantes et d'animaux; les unes et les autres sont traités avec une grande exactitude et une réelle idéalisation d'art. Nous pensons à un chardon aux feuilles dures et luisantes et à ces grenouilles, étudiées dans le comique de leurs gestes humains. Une foule

Digitized by Google

de croquis de nus d'ouvrières constituent encore un document intéressant de la déformation produite chez la femme par le travail mâle.

***

Telle est l'œuvre de Maréchal, étudiant à Liége les figures et les choses qu'il jugeait intéressantes pour son crayon. L'artiste semblait classé; ceux-là qui écrivent sur l'art avaient déjà dans leur cerveau, une petite case où on lisait sous le nom de Maréchal : « le poète âpre des cités industrielles avec leurs cheminées tragiques, leurs chemins paupériques bordés de réverbères sinistres, etc. », quand un événement vint déranger cette classification reposante : Maréchal partit pour Rome et l'Italie, en qualité de bénéficiaire d'une bourse fondée en 1696 par Lambert Darchis. Ce fut une surprise et même pis.

L'inquiétude de certains était du reste fondée. L'art plastique étant celui où domine le plus la part du métier, celui-ci seul peut donner l'illusion de l'art, surtout quand il s'applique aux paysages industriels où tout se courbe sous le même effort, où chaque détail n'est qu'un élément subordonné à l'impression générale. Tout en eux étreint l'âme la moins sensitive, et leur puissance hypnotise les cerveaux les plus forts, ceux-là même auxquels leur médiocrité confère une force morale qui les fait fonctionner sans la moindre hésitation, la plus petite inquiétude. Il n'en est pas de même dans les pays du midi, où la beauté, plus éparse, plus large, ne se révèle qu'aux vrais tempéraments.

Maréchal dément péremptoirement l'inquiétude peu charitable de certains de ses amis. Gêné sous le ciel bas et lourd, dans l'espace étouffant de nos pays septentrionaux, il respira plus librement là-bas; le grand ciel réputé impassible du midi lui donna la joie du plein jour après la sortie d'une cave obscure, et exaltant son allégresse, il communia avec l'épanchement grandiose de la lumière, le sol majestueux qu'elle baigne. Là où il y eut si peu de coloristes, il vit la limpidité lumineuse du soleil; du geste impassible des détails jetés avec une liberté, une aisance, une valeur propre qui ne se ren-

Digitized by Google

contrent pas dans nos pays, il fit par l'ampleur de leur semaille, une sorte de glorification de l'espace, de la liberté. Maréchal avait compris l'Italie, mais il l'avait comprise en homme du nord (1).

Les eaux-fortes exécutées là-bas sont parfois même préférables à celles qu'il grava parmi nous. Ce sont d'immenses espaces, d'une délicatesse de modelé merveilleuse, avec la mise en valeur lumineuse d'un premier plan sombre, comme un rideau d'arbres ou de buissons.

L'indication nous a été précieuse, en nous permettant de commenter, comme nous le faisions plus haut, la sincérité d'impression de l'artiste du nord en face du paysage méridional. Celui-ci vu, comme d'une fenêtre très claire pratiquée à même les murs sombres, s'étend, immense. C'est la courbe harmonieuse et lointainement perçue d'un grand fleuve, ce sont des dépressions de terrains s'étendant à l'infini jusqu'aux lointaines montagnes, aux méplats délicats de médailles ; parfois encore, les maisons d'une ville, comme de clairs cubes blancs.

Une note spéciale du talent de l'aquafortiste, qui résulte même un peu de cette spécialisation, se montre encore là-bas comme elle avait trouvé à se manifester parmi nous. Si, dans nos villes, Maréchal a parfois rendu ces vieux arbres têtards, aux branches courtes et tordues, au tronc raboteux, crevassé, il a rencontré en Italie et surtout à Rome les monuments aux angles arrondis, bossués, d'une vieillesse savoureuse, les grotesques cariatides mangées de soleil. C'est là chez lui une attention un peu rabelaisienne. Je dis rabelaisienne parce qu'en voyant ce qui trahit cette note, je voudrais rire à voix très grasse, très bruyante. Je pense surtout à une cariatide immense, bouche ouverte, yeux comiquement terribles dans les orbites à bourrelets de sourcils revêches, nez en bec d'oiseau, grosses joues remontées. Une profusion de petits traits modeleurs, grouillants et vifs, marquent bien l'effritement de la pierre sénile.

(1) A ce propos, si la place ne m'était mesurée, je ferais volontiers ici un parallèle, qui établirait l'égale sincérité d'un compositeur de l'école italienne et de Gustave Charpentier dans ses *Impressions d'Italie*.

Digitized by Google

Parfois encore, la joie de la petite lumière dansante l'attire ; partant du tronc noueux de l'olivier comme d'une bulbe raboteuse et bossuée, les multiples rameaux l'élargissent, fusent ; les feuilles, retournées par un léger vent, vibrent en un bouillonnement vivement lumineux ; enfin, précieuse eau-forte que j'aime particulièrement, une clairière, dans un imbibement de soleil, nous montre les mille rameaux d'arbres grêles, traités avec une grande délicatesse de modelé.

Outre la gravure, François Maréchal a encore fait de la peinture, et je serais peut-être embarrassé de dire mes préférences, surtout quand j'évoque en souvenir un petit paysage de la campagne romaine, à la vesprée. Une immense étendue de prairies et de terre qui perce, s'étend jusqu'aux lointaines montagnes; des terrains, où l'herbe est blonde sous le soleil, s'étayent de murs oranges; çà et là, un terrain nu éclate en tache rose, une maison lointaine semble bâtie en ambre d'un jaune très clair ; au loin, d'une découpure nette sur le ciel, les montagnes d'un rose passé, évoquent de doux et glorieux fantômes ; l'ombre bleue s'avance sur elles et les couvre progressivement, avec la légèreté caressante d'un trait d'estompe.

***

Lors de notre visite chez François Maréchal, nous lui avions demandé : « Quel pays préférez-vous?... » L'aquafortiste ne nous laissa pas achever : « Oh ! l'Italie ! si cela m'était possible, j'irais vivre là-bas ! » Opinion assez curieuse chez l'homme qui a traduit avec tant de justesse et de personnalité les aspects de notre paysage industriel. La chose, en vérité, est-elle si étonnante? Chez l'artiste vraiment digne de ce nom, l'émotion d'art n'est-elle pas suscitée, avec autant de puissance, par les antipathies que par les sympathies, par les douleurs que par les joies?

Richard Heintz.

Dans la plupart des œuvres des peintres et des dessinateurs liégeois, s'avère une sérénité qui dénote plutôt le travail réfléchi de l'atelier que la notation impétueuse de l'artiste en plein

Digitized by Google

air. Celui ci, en présence du paysage dont la beauté étreint soudainement son âme, jette rageusement sur la toile les quelques « touches » brutales qui en établissent l'émotion primante. Il est ému par « coups de foudre ».

Les autres, au contraire, par une longue communion de tous les instants avec l'état d'âme de la terre, la voient avec son habituel visage, résultant de la secrète harmonie qui, à travers les saisons, relie le « hier » à l' « aujourd'hui », l'hiver de mars au printemps d'avril.

Leurs œuvres, que recommande la grande sincérité d'un être qui, quoique artiste, n'a pas cessé d'être homme, ont un charme subtil qui ne peut émouvoir que des raffinés et des délicats. Elles révèlent des tempéraments réfléchis, puissants, en possession complète de leur « moi »; mais certains regrettent leur beauté silencieuse et comme impassible. Celle-ci ne révèle pas l'intensité des émotions primordiales qui, par leur succession, leur ont donné naissance.

Dans un art parallèle, la littérature, Flaubert est un de ces réfléchis; Daudet, au contraire, s'abandonne à la fougue dirigeante de son instinct. Pour parler d'écrivains plus proches de nous, Henri de Régnier rentre dans la première catégorie, Francis Jammes et surtout Émile Verhaeren dans la seconde.

En peinture, Richard Heintz est un de ces irréfléchis dont l'instinct est l'unique maître. Pour lui, la nature n'est pas encore la douce et sereine compagne de notre vie; il se sent de l'exaltation dans sa découverte inattendue d'une beauté prenante de paysage. Comme tous les jeunes artistes qui commencent à se sentir une personnalité, Heintz a dû, dans la joie fiévreuse d'une émotion nouvelle, éprouver ces envies de marcher, les cheveux abandonnés au vent, loin, bien loin, par un désir de calmer cette inquiétude affolée des nerfs trop vibrants. Ceux-là qui eurent de ces joies véhémentes et inattendues connaissent ce malaise. Comme l'adolescent qui vient d'obtenir son premier « rendez-vous » d'amour, il a dû encore se sentir cette envie frénétique d'embrasser les arbres, de chanter à haute voix, de faire toutes sortes de choses folles. Ces phénomènes mystiques, que tous les nerveux connaissent, sont très

Digitized by Google

intéressants à observer. On ne sait si ce besoin de mouvements fous est amené par l'envie de l'être inconscient de se dépenser dans une action dont la véhémence a des rapports étroits avec l'exaltation de l'âme si fortement émue, ou simplement par désir égoïste de faire un acte qui paraisse insensé à un homme civilisé, dans le sens étroit du mot, afin de bien marquer combien ce bonheur intense que l'on éprouve détache l'âme de toutes les froides conventions sociales de la vie.

Ces belles naïvetés d'amoureux novices et de jeunes artistes sont absolument identiques. Ce que le jeune homme aime dans sa première intimité amoureuse, c'est moins la femme que sa passion. Un simple sourire de celle-ci est pour lui un plein rire de journée ensoleillée; mais, de broc en bouche, la désespérance lui succède, aussi irréfléchie, aussi emportée.

Pour continuer la comparaison, ce n'est que plus tard que la femme aimée deviendra l'être qui n'a plus ni formes ni couleurs de chair bien connues. On l'aimera alors pour la douceur de sa présence, le charme subtil de ces demi-teintes sentimentales que sont ses sourires, ses gestes, dont la continuité identique est d'un si grand apaisement; mais on s'émouvra aussi pour un imperceptible plissement de contrariété de ses paupières, pour l'hésitation de son regard, légèrement fuyant.

Il en est de même de l'artiste paysagiste, faisant de la terre la compagne de sa vie; la facilité du parallèle nous dispense de le développer à cette place.

Il importait de formuler ces commentaires, afin de faire saisir la différence qui s'affirme entre la confiance obstinée du peintre flamand, selon la vulgate des opinions émises à son sujet, et l'enthousiasme prime-sautier d'une nature émotive, telle que celle de Richard Heintz. Peut-être mettront-ils encore en évidence l'artificialité de l'artiste, qui s'étiquette coloriste, luministe, etc., ou chez lequel l'amour de la couleur pour la couleur domine. Ses œuvres pourront attirer violemment l'œil, exposées dans quelque salon : mais hors de celui-ci, elles ne seront que des œuvres de parti pris, des œuvres « funambulesques ». Rien en elles, en effet, n'a été amené par les émotions purement humaines de cet être qu'un accident a fait

Digitized by Google

peintre, par les expressions variées de la terre qui participe à ses joies, à ses souffrances, les contrarie ou les fait naître.

Cette digression pourra paraître un hors-d'œuvre. Pour mon contentement personnel, je l'insère cependant ici, ayant reconnu dans les divers et longs tâtonnements de Richard Heintz l'influence des théories d'art prônées par les spécialistes cités, théories d'autant plus exclusives qu'elles s'appliquent à des « matérialités ».

A l'heure présente, il semble cependant que Richard Heintz les ait rejetées comme d'oppressantes et étroites formules. C'est un véritable plaisir de le suivre à travers les diverses œuvres qu'il nous donna dans ces derniers temps, tant on le sent lui-même, dans ses émotions et dans son métier. On comprend la fougue de celui-ci ; on devine même, suivant que l'œuvre a été vigoureusement et simplement traitée dans ses parties principales ou achevée dans de plus petits détails, la qualité de la sensation qui lui donna naissance. C'est que le métier de cet artiste se subordonne étroitement à l'émotion qui vibre en son âme, comme les doigts du musicien primitif, par la légèreté dansante de leur toucher, leur abandon las ou leur fureur discordante, exprimaient, sur les cordes de la lyre, la joie intense, la mélancolie douce ou la tristesse clamante de son âme.

A propos des poètes qui, sans éducation livresque et comme aux premiers temps du monde, sentent passer en eux le rythme universel, Émile Verhaeren, dans le numéro de mars-avril-mai 1906 de *Vers et prose*, disait :

> Tel l'exprime (1), sait-il comment,
> Qui sent en lui, si bellement
> Passer les vivantes idées,
> *Avec leurs gestes, avec leur pas,*
> *Qu'elles fixent, elles-mêmes, le canevas*
> Des vers — et des rimes nettement accordées.

Le rythme de la nature a aussi conduit le pinceau de Richard Heintz. Son cerveau fut un enregistreur fidèle de

(1) Le rythme.

Digitized by Google

l'état d'âme des saisons, pour nous servir d'une expression d'Amiel, et ce cerveau, débordant comme un étang dans lequel viendraient se déverser sans cesse de nouveaux ruisselets, s'est épanché dans les œuvres du peintre.

Examinons quelques-unes d'entre elles.

Voici *Un soir au bois d'Angleur* ou plus exactement le crépuscule d'une journée pluvieuse dans la forêt. Le ciel tragique est lourd des nuages qui s'y accumulent, les uns tordus violemment comme des voiles dans un tourbillon de vent; les autres, las, épais, avec les bords pendants comme des ailes d'oiseaux fatigués. Des clartés roses, mauve pâle, bleu de zinc, les traversent et s'y dégradent. Sur ce ciel tourmenté et angoissant, des troncs d'arbres, que la nuit montant du fourré humide enveloppe d'ombre à leur base, se dressent, brandissant leurs branches ainsi que des bras qui supplieraient. Seule clarté dans cette confusion de couleurs sombres, un chemin boueux traverse les fourrés en reflétant la beauté terrifiante du ciel.

On pense inconsciemment à la beauté de cette même heure dans les chapelles à vitraux. Leurs flamboiements s'atténuent et se mélangent dans un tourbillon de couleurs comme ce ciel. Une ombre sort des coins et rampe sur les dalles avec des attitudes de pénitents sombres.

L'approche de la nuit, l'émotion propre du lieu, le grand silence vide, qui semble le précurseur de quelque événement mystérieux et effrayant, se retrouvent dans le bois que des ressouvenances de contes frissonnants rendent tragique. On s'y sent la petite peur d'un enfant que sa mère aurait abandonné dans un village inconnu, parmi des personnes étrangères.

Tout cela, sans doute, a saisi l'âme du paysagiste et nous a valu une œuvre sombre, où la fougue du métier a été amenée par la vigueur étreignante de l'heure.

Par contre, une lassitude prostrée, l'envoûtement lourd d'une prison basse et étroite, s'avère dans un paysage de journée grise d'hiver, une de ces journées où l'on se sent, sans savoir pourquoi, un dégoût de vivre, où l'on se dit un « à quoi

Digitized by Google

bon? » indifférent et résigné en face de chaque idée de distraction qui se présente à l'esprit. Cette impression est manifestement exprimée dans *L'Ourthe à Saudheid*. Ce tableau nous montre un canal à l'eau terne, lourde comme un mort, et qui semble figée entre ses berges où subsistent encore, par plaques, des traces de neige. Deux chalands, confondus en un bloc sombre que déforme un suaire vaporeux d'ombre, s'accotent à ces berges et semblent vouloir faire corps avec elles. Par delà, la montagne, d'un bleu brumeux et sale à la base, confond sa cime avec le ciel gris et bas. Un somnolement empli de vagues rêveries plane au-dessus de cette œuvre, traitée avec plus de minutie dans le détail que la précédente. La beauté de ce paysage résidait dans un rendu très juste des demi-teintes et l'artiste, inconsciemment, l'a senti.

Tout, chez Heintz, révèle sa sincérité, sa subordination complète à la beauté, souvent inattendue, d'un paysage qui l'émeut tout à coup. Cette *Maison du garde-chasse*, par exemple, fut peut-être découverte par l'artiste, un soir qu'il revenait de quelque « chasse au paysage ». C'est par la vesprée indécise d'un jour sans lumière. Une montagne, que son vert très sombre, presque noir de cyprès, rend plus haute, se dresse, grandiose, sur le ciel d'un vieil argent, un peu engrisaillé. La maison du garde, basse et sournoise, se blottit contre elle, dans son ombre, comme un être à l'embuscade, tous les muscles tendus pour la brusque détente. Dans cette heure déserte où tout se terre, c'est bien là l'impression nerveuse de cette rencontre inattendue, sa traduction vigoureuse justifiant ce recul instinctif d'étonnement et de crainte subite que, personnellement, nous nous souvenons avoir subi en de semblables circonstances, et que nous avons même analysé autre part.

De tristement clamante, de douloureusement prostrée ou de brutalement apeurée qu'elle était, la vision de l'artiste s'emplit tout à coup d'une joie folle, d'une liberté grisante d'alouette qui, comme un enthousiasme débordant, s'élève et s'épanche dans un chant continu, duquel s'égouttent des perles vives et claires et pressées. Plus rien dans l'œuvre d'à présent ne se ressent de la tristesse d'hier, si ce n'est la véhémence de la joie

Digitized by Google

d'aujourd'hui. Dans un tableau intitulé *Soleil de février*, le paysage renaît, plein de vie, puérilement joyeux, comme une folle chanson rythmant un mouvement endiablé de farandole, qui succéderait à un *De Profundis* lent et grave et meurtri.

Sous la lumière rajeunie du soleil, des prairies apparaissent blondes; des ruisseaux d'un bleu vif les ravinent, des haies, rouges des feuilles restées du récent automne, sont, sur ces prairies souriantes, comme les meneaux clairs de gaies verrières de « cottages ». Deux bouleaux, aux troncs élancés et blancs, font trembler, sur le ciel d'un bleu de pervenche, semé de petits nuages blancs aux bords roses, le bouquet vaporeux, couleur orange, des brindilles de leurs cimes. Une délicieuse fraîcheur, qui fait penser à un enfant souriant dans ses vêtements de dimanche, rend ce paysage précieux.

Enfin, des œuvres plus rares révèlent déjà un tempérament qui s'assagit et cherche dans la simple et presque banale traduction de la nature, considérée comme une ambiance continue, une beauté synthétique, telle qu'elle apparaît à ceux qui s'en vont parmi elle, sans enthousiasme ni étonnement. Ce sont les rochers de la montagne aux usures grandioses et majestueuses; de simples prairies profilées jusqu'à un lointain horizon de nuages blancs, au premier plan, une excavation aux murs roses; des coins de villages aux petites maisons naïves qu'abritent les grands arbres tutélaires. Une certaine fougue s'affirme encore dans leur traduction sur la toile et c'est, peut-être, un léger défaut. Le tempérament de Heintz est encore trop vibrant pour s'astreindre à exprimer l'émotion calme et sereine qui plane au-dessus de ces coins de nature, d'une touchante banalité.

***

Richard Heintz a encore gravé quelques eaux-fortes. Bien que les qualités de ses peintures s'y retrouvent, il nous semble que ce n'est là qu'un essai auquel l'incita l'exemple d'illustres aînés.

Tel est le dernier-né des artistes liégeois dont chaque tableau — sauf de trop rapidement brossés — témoigne de la puissance de son métier servant admirablement la vigueur de ses émotions.

Digitized by Google

Il est possible que la continuité identique de ses sensations — d'une beauté jusqu'à présent virginale — lui assure, dans un avenir plus ou moins prochain, une sérénité qui aura certainement une répercussion profonde sur son métier. Par contre, il serait aussi permis de prévoir que Heintz, sollicité par un désir de sensations neuves, s'en allât, n'importe où, jusqu'à ce pays de dilection dont la beauté ardente et toute nouvelle saisit l'âme et l'emplit d'un délicieux énervement. Déjà un séjour prochain en Italie, que lui permet l'obtention d'une bourse de la fondation Darchis, sera propice à entretenir en lui cet enthousiasme, dont nous avons abondamment parlé.

De même qu'on pourrait reprocher aux artistes assagis de produire des œuvres trop travaillées et où ne se révèle pas l'intensité de la sensation qui leur donna naissance, on pourrait faire à Richard Heintz le reproche antithétique, non d'intensifier son émotion, mais de donner du pays qu'il traduit une vision exagérée, qui semble plutôt le fait d'un tempérament étranger que d'une âme possédant de secrètes affinités morales avec les divers visages de cette terre.

Sauf de petites querelles de professeurs rivés à des méthodes immuables, ce reproche est, croyons-nous, le seul qu'on puisse adresser à l'art de Richard Heintz; et, ce faisant, il est probable qu'on s'attire soi-même, avec juste raison, le reproche de n'être, en art, qu'un sectaire.

***

Tels sont les principaux artistes en qui s'incarne, avec le plus de qualités humaines, l'âme que nous appellerons wallonne afin de mieux l'opposer à l'âme flamande.

La place nous est propice à les mettre en présence.

A notre sens, la sensibilité wallonne est celle d'une race affinée, polie, réfléchie par suite de sa vieillesse; la sensibilité flamande est celle d'une race jeune, ardente, qui possède une heureuse spontanéité née de la qualité de ses enthousiasmes, mais à qui, aussi, manque le sens des harmonies et des demi-teintes.

Le Wallon est plutôt ému par une nature sereine que par un paysage exprimant brutalement une émotion tragique. Sa

Digitized by Google

sensibilité, du fait de sa délicatesse, répugne aux excitations violentes. De même qu'un instrument aux cordes très sensibles résonnera avec les plus petits sons qui seront produits auprès de lui mais s'affolera d'une sonorité trop brutale, ainsi les cordes fragiles de la sensibilité wallonne vibreront en face de certains spectacles naturels, dont la qualité essentielle est la douceur, mais se tairont, de crainte d'être trop violemment ébranlées, en face de certains spectacles trop émotionnants. Ces commentaires deviendront plus évidents à celui qui mettra en présence les œuvres tragiques, dont les émotions se dressent comme des fantômes aux gestes brutaux, aux voix sonores du très haut poète Emile Verhaeren et les œuvres douces, réfléchies, souriantes avec sérénité, des poètes wallons Albert Mockel ou Fernand Séverin.

Trouvons dans ce fait une explication à ce reproche fait aux peintres wallons de manquer du sens de la couleur, c'est-à-dire, dans l'esprit de ceux qui s'expriment de cette façon, du sens du coloris. Car le Wallon possède le sens de la couleur, mais plutôt dans ses demi-teintes; tantôt, il en aura le sens exact, tantôt, il en connaîtra plus spécialement les qualités harmoniques. Peu lui chaut la transposition de tons, si ceux-ci, mis en présence les uns des autres, donnent un accord exprimant une émotion identique à celle que traduisaient les tons exacts.

Ainsi, s'expliquent à la fois cette persistance de la race wallonne à créer des musiciens (dont plusieurs furent des maîtres) et cette prédominance, en Flandre, des peintres sur les musiciens. Entendons ici par peintres ceux qui traduisent par le pinceau ou la plume des spectacles dont la qualité s'exprime par des noms de couleurs.

En effet, plus une émotion est forte, plus elle apparaît avec sa seule clameur et ses seuls gestes. La sensibilité fortement ébranlée sent alors sans comprendre, ou plutôt sans ressentir ce besoin de connaître les motifs qui l'ont si vivement excitée. Il est évident que la traduction par la couleur de ces sortes d'émotions est la plus rationnelle et la plus immédiate.

Qu'un spectacle de la nature possède, au contraire, une cer-

Digitized by Google

taine douceur et dans celle-ci même mille nuances délicates, ténues et fuyantes, et l'âme, émue, s'étonnera de son émotion, la scrutera avidement, anxieusement; elle sera hésitante dans ses jugements. De là naîtra surtout le littérateur qui pourra, au moyen de son procédé d'expression, expliquer son émotion ou surtout l'étonnement de son être en face des mystères déroutants de sa sensibilité.

Qu'on n'aille pas trouver dans ce fait une condamnation des Wallons qui s'adonnent aux arts plastiques. Sans doute, la reproduction d'un spectacle qui les émeut par des traits et de la couleur ne les contentera que partiellement, mais il leur est loisible de dresser, par les mêmes moyens, des figures en qui ils incarneront l'aspect de leur sensibilité. On a vu comment les peintres Emile Berchmans et Auguste Donnay et même le dessinateur Armand Rassenfosse satisfont — consciemment ou inconsciemment — à cette double exigence de leur être.

Quant aux artistes wallons dont les œuvres sont uniquement la reproduction directe (mais toujours émue) de spectacles naturels, il est probable qu'on doive trouver dans leur cas soit l'indice d'un enthousiasme sans cesse renaissant et qui, de ce fait, ne laisse aucune place au recueillement ému et réfléchi, soit tout simplement d'une pudeur de leur être, en face des théories en cours, à produire une œuvre d'imagination, à qui on fera immédiatement le reproche de rentrer plutôt dans le domaine de la littérature.

Voilà quelques traits du visage de la sensibilité wallonne. Il serait aisé d'en déduire cette timidité des Wallons à produire et à s'imposer, le peu de notoriété qu'ils possèdent en Flandre (1), ce complet isolement dans lequel la plupart vivent et qui a peut-être ce bon effet de leur faire traduire — sans le souci de rencontrer les sympathies des théories triomphantes — les multiples et fiers aspects de leur âme.

LUCA RIZZARDI.

(1) « Nos œuvres passent inaperçues dans les salons d'art, me disait un peintre, dont l'œuvre est étudiée ici. Seules, les œuvres flamandes, brutales, flamboyantes de couleurs, accrochent le regard. Elles tirent des coups de pistolets; les nôtres chuchotent. »

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Bruxelles, le 14 septembre 1906.

Monsieur le Directeur de la REVUE DE BELGIQUE,

Je lis dans le dernier numéro de votre revue, un articulet de M. Wilmotte sur « Une académie des lettres », au cours duquel je suis mis en cause.

M. Wilmotte y livre à la publicité le vœu, formulé tout récemment par la classe des lettres de notre académie, de voir créer un organisme professionnel à l'usage des écrivains belges. Après quoi, il se permet d'écrire ceci : « Quelques écrivains ne semblent pas « avoir accueilli avec un excès de satisfaction les décisions, ou plu- « tôt les vœux de la classe des lettres de notre Institut.... Et l'un des « mécontents... M. Valère Gille, a trouvé ingénieux de prendre son « recours à Paris et de s'adresser aux membres de l'académie fran- « çaise, en leur demandant s'ils approuvent le projet d'institution « d'une académie belge. *Il ne parait pas leur avoir exposé le litige avec un « grand souci d'être impartial....* Chose curieuse, la perspicacité des « Immortels, a, en partie, deviné *ce qu'on leur dissimulait.* »

Ma réponse, la voici :

M. Wilmotte, professeur à l'université de Liége, membre de l'académie de Belgique, *dénature les faits, et sait qu'il les dénature.*

Je les rétablis dans leur vérité :

Le seul texte officiel publié, à la date du 18 juin 1906, jour où je pris consultation des membres les plus éminents de l'académie française, était le rapport communiqué à la revue *Durandal*, et imprimé par elle dans son numéro d'avril 1899. Ce rapport concluait à la non-admission dans la classe des lettres de l'académie, des représentants des belles-lettres.

Digitized by Google

Je n'avais donc que cette décision à faire connaître à mes illustres correspondants, et je n'en pouvais communiquer d'autres.

Or, — on l'aura remarqué plus haut — M. Wilmotte présente les faits comme si je m'étais adressé aux académiciens français APRÈS avoir eu connaissance de l'ordre du jour, adopté dans la dernière séance de la classe des lettres, en faveur de la création d'un organisme professionnel. Le texte officiel de cet ordre du jour vient seulement de paraître dans le dernier bulletin de la classe des lettres, publié dans les premiers jours du mois de septembre.

M. Wilmotte sait fort bien cela, et même mieux que tout autre; mais il espérait, sans doute, que les lecteurs de la *Revue de Belgique* ne le sauraient pas. Ils le savent maintenant. A eux de juger de quel côté on trouve « le souci d'impartialité ».

J'attends plutôt de votre courtoisie et du bon renom conservé jusqu'ici par la *Revue de Belgique*, que du droit que me confère la loi, l'insertion de cette lettre dans votre plus prochain numéro.

Veuillez agréer mes salutations distinguées.

VALÈRE GILLE.

Ma réponse sera simple et aisée; ce n'est pas ma faute si elle est un peu longue.

M. Valère Gille prétend qu'à la date où il fit son enquête, il ignorait tout de la décision prise par l'Académie le 11 juin dernier. Il affirme que je savais son ignorance, et que par un procédé déloyal, j'ai essayé de le mettre en mauvaise posture vis-à-vis des lecteurs de la *Revue de Belgique*.

Sur le premier point, j'accepte son affirmation, mais on va voir que les apparences justifiaient mon soupçon. Sur le second, j'ai le regret de devoir déclarer qu'il se trompe du tout au tout.

M. Valère Gille, écrivant le 18 juin aux membres de l'Académie française, ignorait donc que l'Académie royale de Belgique avait statué le 11 juin sur l'objet dont il allait entretenir nos éminents confrères de Paris. Soit; mais pourquoi recevions-nous — pourquoi ai je reçu moi-même *ce jour-là* un numéro de la *Dernière heure*, où M. Gille, dans un premier Bruxelles, traitait cette question que nous allions examiner? Et comment conjecturer que M. Gille allait interroger les académiciens français sans se préoccuper d'une décision antérieure, comme je l'avais préjugé, à l'envoi de sa lettre. Cette décision, il pouvait, il devait la connaître. Car, dès le 12 juin, *Le Petit Bleu* publiait — et tout Bruxelles pouvait lire — les termes abrégés, mais exacts de la décision académique, y compris le vœu de création de cet organisme professionnel dont j'avais reproché à M. Gille de n'avoir pas soufflé mot à ses correspondants parisiens.

Digitized by Google

Il y a mieux. Dans l'ignorance où j'étais laissé, avec tous les lecteurs de M. Gille, de la date à laquelle il avait écrit à Paris, je m'étais reporté à la date des réponses qu'il publiait. Or, la première qui lui parvint fut celle de M. Brunetière et elle était du 20 juin. J'étais donc fondé — en toute loyauté — à croire qu'ayant écrit, pas même le 18 juin, mais le 12 ou le 13, il avait, huit jours après, reçu la réponse du plus empressé des Immortels! D'autres lettres, en effet, sont datées des 21, 22, 24, 27, 28 juin et même 3 juillet.

La seule méprise que j'ai pu commettre — et d'entière bonne foi — c'est celle que le passage suivant de l'article de M. Gille expliquera à mes lecteurs. Après s'être demandé si la question d'une académie des lettres en Belgique était une question purement nationale, notre confrère bruxellois répondait négativement et il ajoutait : « Aussi nous sommes-nous adressé à quelques-uns des plus illustres écrivains qui sont la gloire de la littérature française. *Après leur avoir fait part de la décision de la classe des lettres de notre Académie*, et leur avoir résumé les arguments que nous avons exposés plus haut, nous nous sommes permis de leur poser la question, etc. ».

Qui donc, en lisant, le 1er août (date où il fut publié), l'article de M. Valère Gille, et en y trouvant ce passage si précis, n'aurait pas cru, à défaut d'un contexte avertisseur, que la décision de notre académie à laquelle il faisait allusion était celle prise *cinquante et un jours auparavant*, c'est-à-dire le 11 juin 1906? Eh bien non, c'était une décision vieille de sept ans que visait le passage! Telle est ma méprise, et je la reconnais bien volontiers.

Est-ce tout? Oui, quant à la rectification demandée par notre correspondant. Non, quant à un endroit de ma note, dont il ne parle pas, et pour cause. En me relisant, en effet, je constate qu'une méprise, autrement grave que celle dont s'est exagérément fâché M. Valère Gille, a été commise ici même. J'avais écrit, en désignant mon confrère, « M. Valère Gille, excellent poète et habile versificateur ». Les deux derniers mots de cette brève désignation, par une fâcheuse inadvertance, subsistèrent seuls dans l'imprimé! J'en suis désolé, cent fois plus désolé que du petit procès de tendances que M. Valère Gille me reproche — et avec quelle ire! — de lui avoir fait traîtreusement.

Non certes, M. Valère Gille n'est pas qu'un versificateur habile; c'est un poète délicat, affiné, trop soucieux peut-être du bien-dire, trop bon joaillier, attardé en raison de cela même, Parnassien si l'on veut et marquant un temps qui n'est plus tout-à-fait le nôtre. Du poète il a les qualités d'agrément, de technique aisée et souple, plus encore que les élans de lyrisme hautain ou douloureux. Il a aussi l'irascibilité un peu prompte, on l'a vu tantôt. Mais n'est-ce pas,

Digitized by Google

depuis Rome, sinon de plus vieille date, un défaut cher à la gent qu'il hante et dont il est?

M. WILMOTTE.

Les livres.

Notre expansion commerciale. C'est, chacun le sait, la question du jour, et quoiqu'on puisse différer d'opinion sur l'opportunité de la propagande qui se fait chez nous en faveur de l'exode des Belges, il est certain qu'elle est un signe d'activité vitale plutôt réconfortant. Parmi les récentes publications qui se rapportent à cette préoccupation si actuelle, citons une brochure de M. le professeur Vandersmissen, *L'économie politique et l'expansion nationale* (2e partie, économie de la circulation). C'est plus qu'un syllabus du cours de vacances que l'auteur a fait, en tiers avec ses collègues, au mois d'août dernier à l'Université de Liége. Le même professeur a écrit l'avant-propos d'un recueil d'études, intitulé *Les ports et leur fonction économique* (Louvain, secrétariat de la société scientifique), recueil auquel ont collaboré des hommes de grande notoriété, comme M. Morisseaux, M. de Rousiers et M. Blondel. On trouvera là de curieuses études sur Beira, sur Liverpool, sur les ports français; même l'antiquité et le moyen âge ont été envisagés à ce point de vue spécial. Il est regrettable que le caractère confessionnel de cette enquête en ait écarté des publicistes comme MM. Strauss, Waxweiler, de Leener, Pirenne, Des Marez, etc. L'ensemble aurait gagné singulièrement à cet élargissement du programme. L'Allemagne, devenue si importante dans ces questions mondiales, est insuffisamment décrite, et ce n'est pas un Français qui aurait dû s'en occuper. Enfin ce que M. Vandersmissen expose, en tête et en queue de volume, nous a paru sommaire et d'une ordonnance un peu confuse. Mais, comme on annonce une suite à ce volume, il serait prématuré de le juger définitivement.

Dans la collection des « Actualités sociales » publiées par l'Institut Solvay de sociologie, à Bruxelles, figure une monographie de M. de Leener, qui se rattache directement à l'ordre d'idées dont il vient d'être parlé. Cette monographie a pour titre et pour objet *Ce qui manque au commerce belge d'exportation* (Misch & Thron, 1906). C'est un avertissement sévère donné à nos compatriotes, qui se bercent de trompeuses illusions sur le progrès de notre trafic extérieur. Celui-ci a, dans les six dernières années, subi un ralentissement sensible. M. de Leener en indique les causes et propose certains remèdes, en s'appuyant sur l'exemple des autres nations, surtout des États-Unis et de l'Allemagne, sur les rapports consulaires et sur l'expérience commerciale. On lira là, entre autres choses curieuses, qu'il n'est nullement nécessaire, comme on le préconise tant chez nous, de

Digitized by Google

posséder une marine nationale pour imposer ses produits à l'étranger. On trouvera aussi d'excellents conseils sur les agents commerciaux à établir dans les régions, dont le trafic nous échappe, sur les conditions de transport, de frêt, de douane; sur la publicité à faire; sur la qualité de la marchandise exportable, etc., etc.

On nous permettra de citer ici, malgré que le thème en soit sensiblement différent, le livre de M. le capitaine de frégate Léonce Abeille, *Marine française et marines étrangères* (Paris, Colin, in-12). C'est une intéressante étude comparative, dont les conclusions sont empreintes de quelque pessimisme. Tout rend vraisemblable que ce pessimisme est justifié au point de vue administratif d'abord, au point de vue militaire ensuite. Sur un budget de la marine française de 312 millions, que de prélèvements inutiles, excusés par la routine, par des doubles emplois, des inscriptions inopportunes, etc., etc. ! Ceux qui connaissent la France ne seront pas surpris de retrouver dans ce domaine les mêmes abus qu'ils ont constatés dans les autres sphères officielles. A d'autres égards, les réformes préconisées ont tout l'air d'être aussi complètement justifiées : le développement de l'éducation de la volonté est, notamment, encore un *desideratum* pour tous les amis de la France. Le caractère spécial de ce livre en réduit l'intérêt pour les lecteurs étrangers; mais il les retiendra quand même, ne fut-ce que par les données qu'il rassemble sur la politique navale des nations rivales de la France, sur leur organisation maritime et sur leur matériel naval. Il y a là des faits et des chiffres qui, alignés et commentés avec tact, vivent et même peuvent passionner.

W.

***

Le même éditeur (Colin & Cie) vient d'ajouter encore deux volumes à sa longue et belle série de monographies sur les pays étrangers. C'est d'abord *Le Siam et les Siamois*, par le commandant E. Lunet de Lajonquière. Celui-ci, chargé d'une mission de recherches archéologiques dans les vallées du Menam et du Mekhong, a eu l'occasion de noter certaines phases de l'évolution asiatique du Siam; elles lui ont paru intéressantes à faire connaître à côté des traditions et des légendes qu'il recueillait. Elles aideront à fixer la physionomie, restée un peu imprécise, de ce royaume que la France a cependant intérêt à connaître, à cause de sa proximité de ses possessions indo-chinoises et du rôle qu'il est appelé à jouer en Asie.

Ces notes donnent une vue d'ensemble du royaume, de son administration actuelle, du commerce, des industries qui font sa richesse; elles nous montrent ce que sont les Siamois chez eux, et quelle est l'action des étrangers qui gravitent autour d'eux.

Digitized by Google

Un circuit de 1,800 kilomètres à l'intérieur du pays a permis à l'auteur de visiter la presque totalité des provinces vraiment Siamoises et d'y compléter sa documentation. Il nous conduit ainsi à Moulmein et à Rangoon par une route maintenant délaissée, mais qui est appelée à un grand avenir commercial. Il nous fait enfin visiter les anciennes capitales, berceaux de la puissance siamoise dont, par quelques courts récits historiques, il nous montre la progression.

On a déjà été renseigné, en Belgique, sur les institutions, les affaires et la vie au Siam, par une publication de M. et Mme Jottrand; mais le livre que nous annonçons, ordonné systématiquement, écrit avec une aisance souple et une clarté française, plaira à nos compatriotes qui ont déjà tant de souvenirs et qui gardent tant d'intérêts divers dans le pays du roi Chulalongkorn.

***

Beaucoup plus technique de contenu, et plus méthodique encore de composition, est le volume de MM. Albert B. Martinez et Maurice Lewandowski, *L'Argentine au XXe siècle*. Les auteurs se sont proposé d'analyser tous les éléments d'une prospérité économique, dont le brusque accroissement a étonné les statisticiens eux-mêmes. Ils étudient donc successivement les ressources naturelles du pays, ce que l'immigration et la colonisation lui ont valu, son agriculture, son commerce et son industrie, enfin l'état financier, aussi bien la fortune publique que la fortune privée. C'est un véritable tableau, capable d'intéresser plusieurs catégories de lecteurs.

***

Au contraire, sous le titre de *Les journées et les nuits japonaises* (Paris, Perrin et Cie), M. André Belessort fait alterner agréablement la fantaisie et la peinture du réel. Dans une langue pleine de poésie et d'une grâce charmante, il noircit les feuillets d'un journal de route, peint Nagasaki ou décrit « les enchantements de Kyoto », pour nous initier ensuite aux misères d'un de ces mariages mixtes entre Orientaux et Européens. Le voyageur et l'artiste mêlent ainsi leurs impressions, d'ailleurs concordantes, et le souvenir parfumé qu'on garde du livre ne nuit point aux notions plus sévères qu'il n'est pas défendu d'y puiser.

***

Les questions scolaires sont des questions sociales au même titre que la réforme de l'impôt et les pensions ouvrières. Mais, ce qui les retranche de la grande publicité et souvent les écarte de la vive lumière des débats passionnant tout le monde, c'est la terminologie pédante que l'on adopte et la façon technique que l'on a, entre gens

Digitized by Google

de métier, de présenter les problèmes concernant l'éducation de l'enfant.

Or, un effort est fait maintenant pour sortir la pédagogie des milieux spéciaux. Des cours publics, les universités populaires, etc., y contribuent. Mais rien ne vaut mieux qu'une fiction, où sont dissimulées les aspérités de la critique ou, du moins, qui les sauve par un tableau de la vie. C'est ce qu'avait compris M. Frapié, lorsqu'il écrivit son admirable roman à thèse, *L'institutrice de province.* On n'a pas oublié le tapage que fit ce livre, couronné par l'académie de Goncourt. Une édition populaire (Fayard, à Paris, o fr. 95), le met à la portée de tous.

Un autre livre, sans romanesque, mais non sans vie, vient d'être publié chez Colin. Il est à joindre à celui de M. Frapié, qu'il contrôle et rectifie, mais qu'il confirme aussi.

Maîtres et Parents — ainsi s'intitule le livre de M. Paul Crouzet — *Maîtres et Parents* s'entendent-ils réellement et activement en vue de la meilleure éducation possible des enfants? Ne s'ignorent-ils pas plutôt, et quelquefois ne se combattent-ils pas, plus ou moins consciemment, au grand préjudice des élèves? C'est pour répondre à cette question que M. P. Crouzet étudie, à l'Ecole primaire et au Lycée, l'*histoire,* les *difficultés,* les *moyens* de la coopération entre les deux puissances éducatrices.

C'est de la solution de cette question, beaucoup plus négligée jusqu'à présent en France qu'en Amérique, en Angleterre, en Belgique, etc., que dépend non seulement le succès de l'éducation particulière de chaque enfant, mais encore le sort de toutes les grandes réformes de l'éducation nationale.

L'auteur a travaillé et enquêté, depuis quatre ans, pour donner enfin la première étude complète de cet important problème, étude à la fois d'ensemble et de détail, théorique et pratique, pour le primaire comme pour le secondaire, pour les pédagogues comme pour les enfants et les parents.

Voulant s'adresser à tous, l'auteur emploie le langage de tous, afin de se faire lire non seulement par les maîtres, mais encore par tous ceux qui confient leurs enfants à des maîtres.

***

Siracusa, sous ce titre nous vient de Sicile un petit guide, d'agréable aspect et de consultation non moins agréable. Il est dû à M. F. Aurelio Favara, directeur de la revue *Sicilia.* Une illustration abondante et soignée ajoute encore au prix de ce petit livre, où les évocations archéologiques tiennent la meilleure place.

***

Chez l'éditeur Sansot, à signaler (outre un nouveau volume de

Digitized by Google

M. Edm. Pilon, *Portraits français*, 2e série, dont nous reparlerons), quelques brochures faisant partie des collections de cette maison en constant progrès. C'est, dans les « Scripta brevia », *Le Problème du sentiment*, de M. Paul André, renfermant le texte d'une conférence, un peu rapide, mais agréablement traitée. — *Les Pierres d'Oxford*, de M. Grappe. — Ce sont des souvenirs de la vieille ville universitaire, souvenirs assaisonnés de rapprochements sans excès d'indulgence avec les façons de penser et d'agir des Français actuels. M. Grappe est des amis de M. Bourget, dont il a écrit une très louangeuse biographie; il partage son goût des institutions du passé, son culte pour le traditionalisme anglais. C'est ce qui est ingénieusement indiqué et insinué en douceur dans cette jolie plaquette, d'une pensée d'ailleurs personnelle et d'une écriture artiste, mais que déparent des coquilles impardonnables.

Dans la collection des « célébrités d'aujourd'hui », il faut lire un *François Coppée*, dû à M. Ernest Gaubert. Celui-ci est le disciple respectueux du vieux maître, plutôt qu'un biographe à la critique indépendante. N'importe, il a raison de réagir vivement contre la mode littéraire, ne voyant qu'un bourgeois réactionnaire dans le délicieux poète des *Intimités*, le narrateur ému et le dramaturge doué, en somme, qu'est Coppée, une des figures représentatives de nos lettres. On lira son plaidoyer, qui est bien écrit et d'un beau souffle. Un portrait fort réussi introduit agréablement le lecteur.

***

Chez Fischbacher, un volume de M. Stapfer, ce vieillard infatigable et si jeune de cérébralité, alors que tant de jeunes sont prématurément stériles par leur désespérance et leur négativité. C'est intitulé *Sermons laïques*, et il y a là de quoi effaroucher un peu. Mais le sous-titre vaut mieux : *Propos de morale et de philosophie*, et il est justifié par la variété du contenu, où il est question de bien des hommes et de bien des choses, de Victor Hugo, de Tolstoï, comme aussi de l'âme française, de la liberté d'enseigner et du pacifisme. Bref, tout ce qui nous touche et nous passionne, la poésie et l'actualité sociale, le réel et l'idéal, tout cela est impliqué dans ces feuillets. M. Stapfer parle avec l'autorité que donnent et l'âge et la conviction; en cela le mot de « Sermons » se vérifie, si toutefois on le corrige par le qualificatif qui lui est associé; le dogmatisme d'antan a fait place à une force d'affirmation, qui s'appuie sur des faits et des raisonnements libres comme l'auteur lui-même.

Le même éditeur publie un curieux recueil d'extraits aphoristiques et sentencieux du docteur Cazalis, l'auteur de nombreux travaux de sociologie et d'esthétique, le biographe de Henri Regnault et le poète de *L'illusion* et des *Quatrains d'Al-Ghazal*. Les réservoirs de la

Digitized by Google

sagesse orientale sont ouverts à Jean Lahor — pseudonyme de ce distingué polygraphe — comme les traités des philosophes occidentaux. Saint Paul et Pascal voisinent dans son *Bréviaire d'un panthéiste* avec les prophètes d'Israël, les métaphysiciens du Brahmanisme et les conteurs d'apologues arabes. Galerie attrayante, dont des divisions claires facilitent l'accès.

***

Dans l'*Anthologie des écrivains belges*, où ont déjà paru les choix de Lemonnier, Rodenbach, Picard, Verhaeren, Pirmez et Van Hasselt (celui-ci confié à M. Daxhelet), a paru récemment un Jules Destrée très intéressant. L'œuvre relativement touffue du leader socialiste est dispersée et parfois difficile à se procurer; on en retrouvera ici les morceaux essentiels, avec une bibliographie, un beau portrait et une notice malheureusement trop sommaire.

***

On vient de réimprimer *Le Salut par les Juifs*, de M. Léon Bloy.

Cette nouvelle édition était attendue avec impatience par les admirateurs de Léon Bloy, étonnés et affligés de la disparition d'un tel livre, introuvable depuis dix ans.

Le *Salut par les Juifs* est, sans aucun doute, le plaidoyer *chrétien* le plus énergique et le plus éloquent qu'il y ait jamais eu en faveur de la race juive, depuis le commencement de l'ère chrétienne.

L'auteur insiste, avec la véhémence qu'on lui connaît, sur ce point essentiel que le genre humain a été racheté avec du *sang juif* — circonstance que M. Drumont paraît ignorer.

Le monde juif, dit Léon Bloy dans sa préface, apercevra-t-il enfin ce livre, qui l'honore au delà de toute espérance et qui ne lui a rien coûté? » Cette saillie n'est peut-être pas la meilleure du livre; mais en lisant l'auteur du *Mendiant ingrat*, on sait toujours à quoi on est littérairement exposé! (Librairie Henri Aniéré, Joseph Victorien et Cie, à Paris.)

***

Le nouveau roman que publie Gaston Derys chez Ollendorff, l'*Amour s'amuse*, classe définitivement son auteur parmi les plus talentueux de nos jeunes écrivains.

Son style limpide et vif, son adresse à dire en souriant les choses les plus hardies, font songer à certains romans du XVIIIe siècle. Sous sa gaîté, son entrain, sa grâce libertine, ce livre cache une observation précise et cruelle. Il est entendu qu'il n'est pas recommandé aux pensionnats.

Digitized by Google

On pardonnera à M. Gaston Derys ses ironies tour à tour tendres et perverses, car l'*Amour s'amuse* est un livre d'artiste.

***

M. Henri Massis est, à notre su, un nouveau venu dans la carrière des lettres. Son premier livre est intitulé : *Comment Émile Zola composait ses romans* (Paris, Fasquelle, in-16). Il se rattache donc à un système d'enquêtes que les maîtres de la jeune psychologie, MM. Pierre Janet et Alfred Binet, entre autres, ont inauguré en France. Depuis lors, Victor Hugo a été le sujet d'études spéciales, portant sur ses procédés d'écrivain, sur le choix instinctif ou voulu de ses images, sur ses sources, etc. Les livres de M. Albalat constituent, à d'autres égards, des investigations non moins particulières et, en partie, d'une réelle utilité pour la filiation des œuvres littéraires.

M. Massis a pu mettre à profit les notes d'Émile Zola; il en communique de copieux extraits; grâce à cela, grâce à une investigation patiente et d'allure sérieuse, nous assistons à l'élaboration des fameux romans documentaires du chef de l'école naturaliste. L'*Assommoir* a surtout préoccupé M. Massis, qui nous montre son auteur à l'œuvre, ne dédaignant aucun service d'information, pillant à l'occasion un obscur écrit de Denis Poulot, comme Chateaubriand pillait les récits du père Charlevoix, c'est-à-dire en homme de génie. Les annotations du romancier sont parfois d'un grand intérêt. Elles portent sur les plus menus détails, sur la topographie des lieux où il campe ses héros, sur les mœurs populaires, même sur le choix de tel ou tel nom ou surnom. Le commentaire de M. Massis est discret et il laisse, autant qu'il peut, parler les documents.

A cet essai d'anatomie littéraire se rattache, par un lien naturel, l'une des études que vient de publier M. G. Lanson (l'autre est extraite du premier volume, signalé ici, des *Annales* de la société J. J. Rousseau). Nous voulons parler de *La formation de la méthode historique de Michelet* (tirage à part de la *Revue d'histoire moderne et contemporaire*). M. Lanson nous y montre, avec une grande finesse d'aperçus, un Michelet qui débute par une sorte de déisme confinant parfois à la foi révélée, plus classique de goût d'abord que romantique et, à l'origine, plus philosophe qu'historien, ce qui explique sa méthode constructive et sa passion de l'à-priori; parmi les systèmes, ce sera le Hégelianisme qui, plus ou moins obscurément, guidera sa pensée; il ne verra plus de limite tangible, séparant le réel des créations logiques de l'esprit; l'histoire deviendra une vision. Puis viendront s'exercer d'autres influences, celles de Herder et de Vico, celle des historiens allemands qui fut prépondérante comme elle devait l'être encore chez Taine plus tard, et nous serons insensiblement conduits, en passant, par l'*Introduction à l'Histoire Univer-*

Digitized by Google

selle, à cette *Histoire de France* qui sera dramatisée d'immortelle façon par ce voyant, doublé d'un grand érudit.

W.

***

Nous signalons avec plaisir le livre de M. Cohen, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux au moyen-âge.* (Paris, Champion, 1906, 8°.)

Il s'agit — le titre l'indique nettement — d'une étude rigoureusement délimitée, et par là même scientifique, qui vient à son heure après les récentes découvertes de M. Roy, les livres de MM. Creizenach, Sepet, W. Meyer, etc. Il était temps qu'un critique sagace, d'une érudition précise et étendue, rassemblât toutes les données acquises dans un domaine qui a été, pour ainsi dire, renouvelé depuis quelques années. M. Cohen n'a pas fait que cela, la synthèse intelligente et consciencieuse de mille données éparses; il a, dans sa façon de coordonner ses matériaux, dans un chapitre sur les rapports du théâtre et de l'art, su être original et aborder des problèmes d'une grande nouveauté. On sait qu'un de nos compatriotes, M. L. Maeterlinck, s'est particulièrement occupé, après l'historien français M. Mâle, de cette question de la dépendance des peintres et sculpteurs vis-à-vis des productions dramatiques. Dans un article de la *Revue de l'art ancien et moderne,* d'avril dernier, et dans des articles de la *Flandre libérale*, cet érudit a apporté de curieuses confirmations à la thèse défendue par M. Cohen, mais il reste à celui-ci le mérite d'une démonstration d'un grand effet de vérité.

***

Sous ce titre *Rubens*, M. Léon Hennebicq vient de publier, avec de jolies planches, chez G. Van Oest, une conférence dans laquelle il essaie de caractériser le rôle artistique, aussi bien que la culture du grand Anversois.

On connaît la manière grandiloquente de M. Hennebicq, son goût des généralisations oratoires, d'une rigueur scientifique souvent discutable, mais d'un dramatisme impressionnant, surtout que l'auteur a l'affirmation tranchante et la rhétorique agile et abondante. Cela se lit comme on écoute un discours.

Digitized by Google

LÉON VANDERKINDERE

La *Revue de Belgique* doit un souvenir respectueux à l'homme qui fut un de ses fondateurs et un de ses collaborateurs les plus notoires. Depuis le 15 mars 1869 jusqu'au 15 mars 1891, M. Léon Vanderkindere a donné à cette revue toute une série d'études, qui attestent la variété de son information scientifique, la vigilante fermeté de ses convictions politiques, enfin le souci de l'actualité, dont il ne se départit jamais dans son enseignement et dans ses écrits. Il était, en effet, de cette lignée des grands professeurs, qui ne négligent aucune manifestation de la vie et qui croient toute occasion bonne de raccorder le passé au présent, les phénomènes extérieurs et contingents aux lois régissant l'évolution des êtres vivants et des choses.

Malgré la simplicité voulue de ses obsèques, qui n'en attirèrent pas moins à Uccle, l'autre matin, une foule émue, l'élite du parti libéral et de la science indépendante, on a, dans la presse du moins, pu rappeler quelques-unes des qualités éminentes du défunt, quelques-uns de ses meilleurs titres à une célébrité qui avait, depuis longtemps, passé nos frontières du nord, de l'est et du midi. On a dit justement que Léon Vanderkindere n'avait pas seulement été un grand professeur et un grand savant, mais que l'homme politique avait aussi rendu des services remarquables à son parti et que, dans sa courte carrière, il avait marqué par l'admirable logique de son attitude, par l'autorité de sa parole et par l'influence de ses actes.

Parmi les articles qu'il donna à la *Revue de Belgique*, mentionnons ceux intitulés « Les erreurs du libéralisme »

Digitized by Google

en 1874, « Les fraudes électorales » en 1875 et surtout en janvier 1886 « Les doctrinaires ». Les affirmations qu'on y trouve ont été traduites en actes par Léon Vanderkindere avec une décision que les années ne faisaient que rendre plus nette, et, à certains égards, plus tranchante. On se souvient de certain discours, où, répondant à une consultation de ses amis sur l'attitude à prendre dans un cas où il fallait opter entre socialistes et cléricaux, il n'hésita pas à s'écrier : « Plutôt Turcs que papistes ». Et ce cri, il le répéta chaque fois qu'il en eut l'occasion. Il estimait, en effet, que toute concession faite, sur n'importe quel terrain, au parti de la réaction politique ou philosophique, était une concession vaine, sinon dangereuse. Aussi, lorsqu'un jubilé glorieux groupa autour de lui, il y a peu d'années, ses collègues, ses confrères de la science historique, ses élèves, ses anciens élèves et ses amis, approuva-t-il la pensée des organisateurs qui avaient entendu conserver à cette belle manifestation un caractère anti-confessionnel. Dans un pays, infecté comme le nôtre du microbe de l'hypocrite dévotion, il est des cas où l'intransigeance sied même aux plus mesurés, et jusque dans la mort, Léon Vanderkindere a donné l'exemple d'une intégrité de convictions philosophiques, malheureusement trop rare chez ses coreligionnaires.

Voilà pour l'homme de parti. L'homme d'études fut un savant, et de premier ordre — ce dont témoignent notamment son beau livre : *Le siècle des Artevelde* et le patient travail sur nos anciennes institutions qui vient précisément d'obtenir le prix quinquennal des sciences historiques (1906), *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge.*

Entre ces deux œuvres capitales, il s'écoula vingt-cinq années, qui furent pour M. Vanderkindere des années de labeur scientifique jamais interrompu. Dès 1879, en étudiant avec une précision et aussi un art de divination jusque là inconnus, les Artevelde et leur temps, le professeur bruxellois avait, pour la première fois en Belgique,

Digitized by Google

démontré l'importance du facteur économique dans la vie des peuples et dans les événements qui font l'histoire. D'autres préoccupations cardinales se notent dans ce même livre, qui étaient restées étrangères à ses devanciers, et notamment ce souci des races, de leur démarcation sur notre territoire, qui provoqua une vaste enquête et d'autres publications du savant historien. Mais celui-ci n'était pas moins attentif à cette évolution de la science du droit, qui, depuis longtemps accomplie en Allemagne, n'avait pas encore sorti tous ses effets dans l'érudition belge. Et l'étude interse des institutions, poursuivie jusqu'à sa mort, devait révéler à M. Vanderkindere plus d'un secret de l'histoire. Ses dissertations académiques, notamment, furent quasi toutes, à cet égard, de vrais modèles de critique originale et vivante. Nul, chez nous, n'a su comme lui faire jaillir des lumières nouvelles d'un texte d'archives ou d'un passage de chronique, nul n'a su en établir avec plus d'exacte vérité la portée relative d'information.

Que dire du professeur, sinon que ceux qui ont suivi ses cours de l'Université de Bruxelles, assisté à ses conférences, ou même entendu une simple communication faite à l'Académie ou à la Commission royale d'histoire, n'oublieront jamais cette parole claire, précise, un peu brève et cassante, mais dont la chaleur volontairement contenue forçait l'attention et la sympathie (1).

Voici dans quels termes un de ses anciens élèves, M. Dumont-Wilden, a exprimé un sentiment que doivent partager des centaines d'hommes, ayant passé jadis par la candidature en philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles :

« Comme professeur, le défunt avait une ambition plus haute et plus générale que celle de former des hommes spéciaux, des compulseurs de textes. Le but qu'il pour-

(1) Notons que ce fut la *Revue de Belgique* qui eut l'honneur de publier, en mai 1880, une étude de Léon Vanderkindere expliquant pour la première fois au public lettré de Belgique le mécanisme des cours pratiques d'histoire.

Digitized by Google

suivait avant tout, était de donner aux générations d'étudiants qui passaient devant sa chaire ce sens élevé des réalités dont l'étude de l'histoire avait imprégné son esprit.

« Rien de moins doctrinal que son enseignement lucide et coloré. Sans qu'il eût besoin de les indiquer, les grandes lois qui gouvernent le développement des sociétés s'en dégageaient, en même temps que ces vérités si simples et pourtant si malaisées à imposer aux esprits : que les révolutions commandées par les circonstances et l'instinct profond des peuples sont les seules qui demeurent fécondes. En souriant avec une ironie qui était parfois très fine, il montrait le danger des mots, des systèmes et des idéologies; et tout en exposant à ses auditoires la question si compliquée de la « patrum auctoritas » ou de la Constitution de Servius Tullius, il savait leur donner une manière d'instruction civique, il tentait de leur apprendre quels enseignements le passé peut donner au présent.

« Son cours d'histoire romaine, qui pour beaucoup a commencé l'enseignement universitaire, demeure admirable en la mémoire de tous ceux qui l'ont suivi. Avec un sens vraiment divinatoire de l'âme antique, le professeur arrivait à donner la sensation, la vision précise et colorée des époques lointaines qu'il racontait. J'ai gardé le souvenir extrêmement précis de certaines leçons révélatrices : tel le tableau magnifique de l'invasion de l'esprit grec dans la Rome de Caton, la figure énigmatique et grandiose de Sylla, les réformes monarchiques de Dioclétien, la décadence impériale. Puis ce sont encore les lumineuses leçons sur le vieux droit germanique, sur l'époque communale; enfin, les appréciations si modérées et si justes de la Révolution française.

« Le cours d'histoire contemporaine demeure, en effet, l'une des œuvres les plus vivantes de M. Vanderkindere. C'est dans cette partie de son enseignement surtout qu'apparaît ce sens des réalités qui était le trait dominant

Digitized by Google

de son esprit. Ce cours était, en somme, l'enseignement même de la doctrine libérale dans ce qu'elle a de plus généreux et de plus modéré, le libéralisme au sens étymologique et historique du mot, un libéralisme qui n'est jamais ni jacobin ni sectaire, bien que très nettement anticlérical.

« Dans tout le développement social du XIX^e^ siècle il montrait, avec une ironie que ses auditeurs ne sentaient pas toujours, les déceptions que tant de belles doctrines, tant de nobles systèmes ont causées aux hommes et aux partis. Des actions et des réactions successives qui font la trame du XIX^e^ siècle, il concluait au respect politique des contingences, des circonstances et des moments particuliers. »

Tels furent l'homme politique, le savant, le professeur. La *Revue de Belgique* salue cette mémoire avec une gratitude, à laquelle se mêle un sentiment de profonde tristesse, partagé par toute la science libre et tout le parti libéral en notre pays.

Digitized by Google

FIRMIN ROGIER ET SES CORRESPONDANTS

(Second article.)

Au mois de mars 1850 allait se livrer à Paris une bataille électorale fort chaude et qui devait faire grand bruit en France et hors de France.

C'était la lutte « entre *les amis du pouvoir et de l'ordre et les fauteurs de l'anarchie* »... Nous reproduisons les termes dont se servait F. Rogier dans une lettre écrite à la veille de l'élection (1).

Le Gouvernement soutenait la candidature du général La Hitte, Ministre des affaires étrangères, de M. Bonjean, qui devait être l'un des malheureux ôtages fusillés par la Commune de Paris (25 mai 1871) et de M. Foy, fils de l'illustre orateur de la Restauration.

Les « fauteurs de l'anarchie » s'étaient mis d'accord sur les noms de Carnot, Vidal et De Flotte.

Carnot était le second des fils du conventionnel « organisateur de la victoire. » Il avait été Ministre de l'instruction publique dans les premiers temps de la seconde République (2).

Vidal, économiste de l'école de Considérant, s'était fait une grande popularité par ses articles dans la *Démocratie pacifique* et dans le *Travail affranchi*.

(1) Qu'il y ait eu à l'élection du 10 mars 1850 des bulletins d'anarchistes, de communistes, de socialistes, mêlés aux bulletins des libéraux ou des républicains *tout court*, nous n'en disconvenons point. Mais dans le monde officiel, il était entendu que les électeurs qui n'étaient pas pour le Gouvernement et pour les réactionnaires de l'assemblée législative, ne pouvaient être que des *rouges*.

(2) C'est le fils de ce Carnot qui, élu président de la troisième République fançaise en décembre 1887, fut assassiné à Lyon en 1894.

Digitized by Google

De Flotte, officier de marine des plus distingué, avait été compris à tort (Cf. Larousse) parmi les insurgés de juin et transporté sans jugement à Belle-Isle en Mer.

Paris, 9 mars 1850.

FIRMIN ROGIER A D'HOFFSCHMIDT.

M. de Lamartine croit que MM. de la Hitte, Bonjean et Carnot seront élus ; il leur donnera sa voix et voici pour quelles raisons : « Le général de la Hitte représente le gouvernement et d'après l'illustre orateur qui a tant contribué au renversement de la dynastie de Juillet, le devoir d'un bon citoyen est de prêter appui au gouvernement. M. Bonjean est un républicain modéré. Ce sont de tels hommes qu'il faut envoyer à l'assemblée nationale qui n'en renferme pas assez de cette nuance. Pour Carnot, c'est un caractère antique, c'est une haute intelligence (*sic*) qui porte dignement le nom glorieux que son père lui a laissé; c'est d'ailleurs une protestation vivante contre l'envahissement jésuitique... »

Rogier met en regard de l'opinion de Lamartine celle du Prince-Président avec lequel il a eu un entretien le matin même...

Le Prince manifestait l'espoir que les candidats choisis par le parti de l'ordre l'emporteraient, bien que les votes donnés par l'armée et que l'on connaît pour la plupart, soient en très grande majorité en faveur des Rouges. A cette occasion, le Prince-Président disait qu'il était bien regrettable que la Constitution eût donné ce droit de voter à la force armée; qu'il y aurait cependant moyen de parer au mal que peut produire le suffrage universel avec cette extension : ce serait de fixer l'âge de la majorité en France à 25 ans, ou bien de n'accorder le droit de suffrage qu'aux citoyens mariés, aux chefs de famille. J'ai remarqué que le Prince-Président envisageait la situation de l'Europe sous des couleurs moins sombres que son Ministre des affaires étrangères et que la plupart des hommes politiques avec lesquels j'ai eu l'occasion de m'entretenir... Il me disait, avec cet air calme qui lui est habituel, que les difficultés sérieuses qui ont surgi dans ces derniers temps se résoudraient d'une manière pacifique.

Le « succès inattendu de la *liste rouge* » qui avait réuni 140,000 suffrages est attribué par Firmin Rogier aux « ultra-légitimistes » et aux « boutiquiers des 5e et 6e arrondissements ».

Digitized by Google

Il écrit à M. d'Hoffschmidt le 13 mars :

On a voulu donner une *leçon au pouvoir*... En février 1848, c'était aussi au pouvoir qu'on prétendait donner un enseignement. Ces habiles précepteurs, ces mentors intelligents n'ont su que trop ce que la leçon leur a coûté : ils ont déploré leur grossière erreur et les voilà qui se lancent de nouveau dans la même aventure.

Rogier ne croit donc pas qu'il faille tirer de l'élection la conséquence que Paris et sa banlieue renferment 140,000 socialistes : ils n'atteignent peut-être pas à la moitié de ce nombre. Les amis de l'ordre ont été constitués en minorité par une coalition inintelligente et impolitique de partisans exaltés d'Henri V et de négociants orléanistes :

Les ultra-légitimistes vont répétant, en forme d'axiome politique, cette parole insensée : il faut passer par la mer Rouge pour arriver à la Terre promise.

Rogier n'a trouvé presque partout, dans les divers salons politiques où il s'est rendu dans la soirée, qu'un abattement extrême ou une irritation des plus vives :

Les uns s'écriaient que le moment était venu de recourir pour le salut commun aux mesures extrêmes; les autres disaient que c'en était fait de la richesse, de la grandeur de la France; qu'après avoir été déchirée par la guerre civile, elle deviendrait le partage des puissances étrangères. On oublie trop cependant que Paris n'est pas la France tout entière et que de tout temps cette ville a fourni des députés à l'opposition.

Il est à craindre que les deux partis qui divisent la France en viennent à s'attaquer ailleurs que sur le terrain électoral :

Si la démagogie reste maîtresse, ce sera alors aux États de l'Europe qui se trouveront menacés dans leur existence, à aviser...

Si la victoire des rouges a causé tant d'agitation et de trouble dans les milieux conservateurs, c'est surtout parce qu'on y avait compté sur une majorité de dix mille voix au moins pour MM. La Hitte, Bonjean et Foy. Quoi qu'il en soit....

Digitized by Google

On tombe généralement d'accord que l'on ne peut attendre les élections de 1852 avec la loi électorale actuelle et que si l'on ne trouve pas un moyen quelconque de la modifier, le parti socialiste, devenu majorité, enverra une Convention aux lieu et place de l'assemblée législative. Mais quel sera le moyen sans faire brèche à la Constitution? Qui viendra proposer de toucher à cette *arche sacrée?* qui osera y porter la main? C'est là où les démagogues attendent leurs adversaires.

La Bourse a éprouvé une baisse de 2 francs. Un grand nombre d'étrangers qui étaient venus chercher le plaisir à Paris, se préparent à s'en éloigner : l'on ne pourrait plus trouver d'or chez les changeurs (1).

Paris, 14 mars 1850.

F. Rogier a d'Hoffschmidt.

Les élections dans les départements sont moins défavorables au parti de l'ordre qu'on ne l'avait présumé et que ne le disait le général La Hitte.

Il paraît que ce ne sont point seulement les négociants et les petits boutiquiers de plusieurs arrondissements, renforcés de bon nombre de légitimistes, qui ont assuré le succès des citoyens De Flotte, Vidal et Carnot : il faut y joindre la plupart des professeurs, agrégés et maîtres d'étude des collèges de Paris, inspirés moins par l'amour de la République cependant que par la peur des jésuites... de plus, les trois mille individus qui se trouvent au dépôt de mendicité et tous ceux qui appartiennent aux hôpitaux; tout ce monde-là jouit du droit de suffrage... Le Gouvernement va remédier au mal avec promptitude et vigueur. Il se préoccupe des modifications qu'il faut absolument introduire dans la loi électorale.

Paris, 15 mars 1850.

F. Rogier a d'Hoffschmidt.

Le Gouvernement, se croyant « obligé d'aviser à des mesures propres à contenir les ennemis de l'ordre et de la société », a retiré le portefeuille de l'intérieur à M. F. Barrot, « comme insuffisant dans des circonstances aussi périlleuses », et l'a confié à M. Baroche, procureur à Paris, « homme de parole et d'action ».

(1) M. d'Hoffschmidt, accusant le 19 mars la réception de cette lettre, écrit : « Vos appréciations du résultat des élections sont peu encourageantes et ne paraissent cependant que trop justes. Il faut espérer que, sans se laisser abattre, le grand parti de l'ordre saura resserrer ses rangs pour faire face aux crises qui se préparent. »

Digitized by Google

Une majorité relativement considérable, 150 voix environ, a sanctionné la troisième lecture de la loi sur l'enseignement primaire.

L'Assemblée législative ne voulait pas adopter le principe de l'instruction gratuite et obligatoire dont la Constituante s'était montrée partisan. Elle se défiait des instituteurs laïques : le nouveau Ministre de l'instruction publique, de Parieu, les appelait des officiers généraux de la république démocratique et sociale et les accusait « de vulgariser au fond des campagnes les principes de subversion ». Pour Montalembert, c'était « d'affreux petits rhéteurs »; pour Lamartine, des « fauteurs de stupides doctrines antisociales. »

On avait cru que le projet qu'avait rédigé une commission extraparlementaire, dont M. de Falloux fut le rapporteur, ne rallierait pas tous les membres du parti conservateur : il n'en fut rien. Le 16 mars, l'Assemblée vota cette loi, qui porte le nom du rapporteur. Il n'y était pas question d'enseignement gratuit. L'instituteur, placé sous la surveillance du curé, devait enseigner le catéchisme. Les particuliers avaient le droit d'ouvrir des écoles libres, secondaires ou primaires. Ce furent les congrégations qui profitèrent presque seules de ce droit (1).

Paris, 16 mars 1850.

F. ROGIER A D'HOFFSCHMIDT.

... Le pouvoir et ceux qui le défendent dans l'assemblée sont bien décidés à opposer une digue au flot socialiste qui les menace. Les mesures qu'il s'agit de prendre étaient hier vivement discutées par les hommes politiques qui se trouvaient réunis dans les salons de l'ambassadeur d'Angleterre. Je me suis entretenu assez longtemps avec le général Changarnier, MM. Dupin, Molé, de Parieu, etc., etc. Tous sont d'avis, et c'est surtout l'opinion du Président de la République, qu'il est plus que temps de chercher un remède au mal. Lundi prochain plusieurs projets de loi seront présentés à l'assemblée nationale. Il s'agit de modifications à introduire dans la loi électorale, de certaines restrictions à la liberté de la presse, à la

(1) Cf. LAVISSE et RAMBAUD, t. XI, p. 28, et SEIGNOBOS (*L'Europe contemporaine*), p. 154.

Digitized by Google

publicité des journaux et au droit de réunion. Si le Gouvernement ne craint pas d'aller jusque là, il faut s'attendre à de violentes tempêtes... »

Le seul changement introduit dans le cabinet pour le moment est le remplacement de Barrot par Baroche. Il avait été question d'un grand ministère (1) dans lequel entreraient MM. Thiers, Molé, Berryer, de Broglie ; il n'a pu se former par suite d'objections et de scrupules formulés par Berryer et Broglie.

Si je ne me trompe, ce ministère serait venu au monde *trop fort* pour pouvoir vivre. Je veux dire que c'eût été une réunion de notabilités trop éminentes pour que l'entente pût se maintenir longtemps bien entière...

L'élection du 10 mars a opéré un rapprochement entre le Président de la République et M. Thiers...

Thiers a raconté que le Président l'avait prié de sauver la nation des rouges et des socialistes (2), qu'il avait réuni à l'Élysée les chefs monarchistes, Thiers, Molé, Broglie, Berryer, Montalembert et Saint-Priest et qu'on y avait arrêté le plan de campagne dont parle Rogier. Montalembert avait déjà dit à l'Assemblée qu'il fallait « faire une expédition de Rome à l'intérieur. »

Thiers se vante d'avoir accepté la charge de faire voter la suppression du suffrage universel et d'avoir annoncé qu'il emploierait dans la discussion l'expression insultante « la vile multitude », calculée exprès pour exaspérer la Montagne et lui faire commettre une faute de tactique.

Vidal, qui avait été élu dans le Bas-Rhin en même temps qu'à Paris, avait opté pour le département alsacien. Une nouvelle élection devait avoir lieu à Paris en avril. Les conservateurs attendraient, pour continuer leur campagne, que la capitale persistât dans son « anarchisme », comme ils disaient.

Paris, 21 mars 1850.

F. ROGIER A D'HOFFSCHMIDT.

Le tumulte a éclaté quand le ministre Baroche a demandé que l'urgence sur le projet de loi sur la presse fût prise en considération.

(1) Le *Grand ministère* Gambetta avait des prédécesseurs.

(2) LAVISSE et RAMBAUD, t. XI, p. 20.

Digitized by Google

Il en a été de même quand il a proposé l'urgence pour la prorogation jusqu'au 22 juin 1851 de la loi du 22 juin 1849 sur les clubs et l'application aux réunions électorales des dispositions de cette loi.

L'urgence ayant été prononcée à une majorité considérable, il es à prévoir que les projets du gouvernement seront adoptés, mais il faut s'attendre à des débats des plus orageux et à toute espèce de violences de la part de l'opposition (1). Dès aujourd'hui, de grossières insultes ont été lancées contre MM. Baroche et Rouher qui ont été traités de calomniateurs par quelques-uns de ceux qui siègent sur la crête de la montagne.

* * *

Le gouvernement du prince Louis-Napoléon, qui s'attendait également à des violences de la part de républicains expulsés, appelait l'attention du gouvernement belge sur leur présence à Bruxelles.

Le ministre de la République en Belgique, M. Quinette, exprimait le vœu qu'on les éloignât tout au moins de Bruxelles, où ils avaient « plus de facilités pour se livrer à leurs machinations ». (Note de M. Quinette à M. d'Hoffschmidt.)

Évidemment, répondait le gouvernement belge, la présence d'un certain nombre de révolutionnaires pourrait être une cause de dangers sérieux s'il n'était pris que des mesures insuffisantes de surveillance et s'il y avait beaucoup de réfugiés, mais il n'en était pas ainsi.

Et, en effet, si le cabinet était resté fidèle aux traditions d'hospitalité qui avaient permis aux Conventionnels, comme aux hommes des Cent jours, comme aux républicains du temps de Louis-Philippe, de trouver un asile en Belgique, il s'était montré, depuis les événements de 1848, plus circonspect qu'à d'autres époques ; il avait pris

(1) Une lettre écrite dans les derniers jours de mars, par le général Chazal à F. Rogier, parle des inquiétudes d'un habitant de l'Orléanais qui, effrayé des progrès du socialisme dans son département, en était parti « par appréhension pour l'avenir ». En post-scriptum nous lisons : « Van Praet sort de chez moi. Il paraît un peu inquiet de ce qui va se passer à Paris. On dit ici que les choses n'iront plus longtemps pacifiquement. On prétend qu'il se prépare quelque chose. »

Digitized by Google

plus de précautions (1), il avait exigé plus de garanties. D'ailleurs, le nombre des réfugiés résidant à Bruxelles était peu considérable : ils étaient quatre-vingt dont douze Français. Trois ou quatre seulement des réfugiés français portaient un nom connu (Étienne Arago, Victor Considérant, entre autres.)

M. d'Hoffschmidt, dans sa réponse à M Quinette, avait fait remarquer que plusieurs réfugiés appartenant à d'autres nations, étaient arrivés à Bruxelles par la France, munis de passeports délivrés par les autorités françaises pour se rendre en Belgique. Le Ministre, communiquant sa réponse à Firmin Rogier, le 6 avril 1850, disait : Si le gouvernement, allant au delà de la surveillance continue qu'il exerce à présent, prenait légèrement, sans nécessité aucune, sans motifs sérieux, des mesures d'une grande rigueur, il provoquerait une sorte de réaction en faveur des réfugiés; ceux-ci, qui ne rencontrent aujourd'hui dans nos populations que des sentiments d'hostilité ou d'indifférence, exciteraient bientôt des sympathies plus ou moins vives....»

*
* *

Paris, 8 avril 1850.

F. Rogier a d'Hoffschmidt.

... M. de Persigny est de retour de Berlin... Il ne voit pour le Président de la République que deux moyens de sortir de la position difficile où il se trouve : la dictature ou la guerre. Ce n'est que par là, pense-t-il, que Louis-Napoléon pourra rendre au gouvernement la force qu'il a perdue et recouvrer lui-même cette immense popularité que le parti démagogique cherche à lui enlever.

Dans les salons de la princesse de Liéven, on s'est entretenu de l'heureuse issue de la médiation du Roi des Belges pour résoudre les difficultés qui, depuis plusieurs années, existaient entre les cours de

(1) On pourrait dire que les précautions prises par la *Sûreté publique*, à la demande du gouvernement français, étaient quelquefois bien puériles. Cf. Discailles : *Le socialiste français Victor Considérant en Belgique*, (lecture faite dans la séance publique de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, le 8 mai 1895) : spécialement les pages 29-34.

Digitized by Google

Saint-James et de Madrid. La sagesse et l'expérience de Léopold et la haute influence dont il jouit auprès des autres souverains ont été l'objet d'un tribut mérité.

Les conservateurs ne sont pas encore fixés sur le choix du candidat qui sera opposé au candidat socialiste (1).

... Aux énormes pavés qui formaient la chaussée des boulevards, des quais et des Champs-Élysées, on va substituer le système Mac-Adam et l'asphalte.

Comment désormais construire ces formidables barricades qui servaient de citadelles aux insurgés?...

Paris, 13 avril 1850.

F. Rogier a d'Hoffschmidt.

La situation politique, loin de s'éclaircir, n'a fait que s'assombrir de plus en plus.

Le gouvernement est sans force et sans considération et s'il témoigne quelque velléité de volonté, son désir d'agir est bientôt paralysé par l'énergie ou la résistance de l'assemblée.

Les lois dites *d'urgence*, impérieusement réclamées par les circonstances et qu'il fallait voter pour le salut de la société, sont enterrées dans les bureaux de la Chambre ou si elles arrivent, toutes mutilées, à la discussion publique, elles restent oubliées ou abandonnées avant la seconde lecture, témoin la loi sur les clubs qui est renvoyée après l'élection du 28 avril, quand tout semblait exiger au contraire qu'elle fût votée avant cette époque.

Le *National* et les feuilles de même couleur prêchent pour le moment la patience et la modération aux démagogues; les écouteront-ils?... Le parti légitimiste s'obstine à ne pas vouloir de la canditure de M. Ferdinand Foy (présentée par les autres partis conservateurs), parce que son père a combattu le gouvernement de la Restauration.

Le manque d'entente décourage les amis de l'ordre.

Un général, représentant de Paris, et dont le courage ne peut être mis en doute, me disait hier avec chaleur : « J'ai traversé une partie de la France pour venir remplir mon mandat législatif. J'ai assisté déjà à plusieurs séances de l'assemblée, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec les personnages politiques les plus influents; eh bien! de tout ce que j'ai vu et entendu, il résulte pour moi la conviction profonde que nous sommes perdus. »

J'adoucis l'énergie toute militaire de l'expression employée par

(1) L'élection pour le remplacement de Vidal qui avait opté pour le Bas-Rhin devait avoir lieu le 28 avril.

Digitized by Google

l'honorable général. Si les caractères les plus fortement trempés, se laissent abattre et en viennent à désespérer de la chose publique, quoi d'étonnant que le découragement gagne de proche en proche dans un camp, tandis que dans l'autre l'audace et la confiance s'accroissent de plus en plus.

Depuis quelques jours, le Président de la République, d'ordinaire si calme, paraît triste et préoccupé. Sent-il que son influence et sa popularité lui échappent? Regretterait-il la marche qu'il a suivie? Croit-il que le moment d'agir est passé? Voit-il avec regret l'opposition que les mesures proposées par son cabinet rencontrent dans la majorité de l'assemblée? Ou bien, agite-t-il la pensée de renoncer au mandat qu'il a reçu par l'élection et de se présenter de nouveau aux suffrages du peuple? Cette dernière résolution, et qui, si elle était exécutée, pourrait lui rendre le pouvoir pour plusieurs années, lui a été conseillée, je le sais.

Dans un entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir tout récemment avec son oncle, le roi Jérôme, ce prince m'a dit qu'il avait pressé son neveu d'abdiquer la présidence et de faire un nouvel appel au peuple.

C'est le seul moyen pour mon neveu, a-t-il ajouté, de sortir de la position dangereuse où il se trouve. S'il est réélu, ce second baptême, cette nouvelle consécration lui rendront la force et le prestige qui lui échappent. Si cette épreuve tourne contre lui, eh bien, il vaut mieux quitter volontairement le pouvoir que de se le laisser arracher des mains...

L'accueil que les soldats ont fait au prince dans les diverses revues qui se multiplient à l'infini n'aurait pas, semble-t-il, été aussi chaleureux que d'ordinaire, tandis que sur le passage du cortège présidentiel, les cris de « vive la république... sociale » poussés par les gens du peuple n'auraient pas cessé de retentir...

Au bal donné en l'honneur de la grande-duchesse de Bade par l'ambassadeur d'Angleterre, lord Normanby, peu de monde. Un certain refroidissement doit exister entre l'ambassadeur et plusieurs membres de la majorité de l'assemblée qui lui reprochent, à tort ou à raison, de chercher trop ostensiblement à exercer son influence sur la politique intérieure et extérieure de la France (1).

Un homme fort résolu du parti conservateur, jusque là fort

(1) Lord Normanby avait assisté à la Révolution du 24 février. Il a écrit sur les événements du temps un livre intitulé « Une année de révolution ». Il était encore à Paris lors du coup d'État du 2 décembre 1851 et il est probable qu'il envoya à son gouvernement des renseignements de nature à provoquer son adhésion à la politique du Président. On a prétendu cependant que c'est spontanément que lord Palmerston approuva le coup d'État.

Digitized by Google

dédaigneux du progrès des socialistes, ne met plus en doute maintenant leur avènement au pouvoir :

« Notre faiblesse, notre couardise nous perdront, dit-il, aussi bien que nos déplorables divisions dans l'assemblée. On ne veut rien faire, on se refuse aux actes de quelque vigueur. De tâtonnement en tâtonnement, de peur en peur, on arrivera, si l'on n'est pas prévenu par quelque catastrophe sanglante, à la fatale année 1852, et alors ce sera un sauve-qui-peut ! O 18 brumaire ! ô journée qui a fait le salut de la France ! où donc est celui qui osera te renouveler ! »

Ces appels désespérés à un coup d'État sont bien souvent formulés; les incitations ne manquent pas sans doute à celui qui pourrait le tenter; mais c'est un coup audacieux qu'on ne peut oser seul et devant lequel, le moment de l'exécution venu, reculeraient sans doute ceux qui le provoquent le plus énergiquement en paroles.

Tous les groupes démagogiques et socialistes sont loin de se rallier au « choix stupéfiant de M. Eugène Sue » pour l'élection du 28. L'auteur des *Mystères de Paris* échouerait très probablement si la candidature de M. Ferdinand Foy, que le parti légitimiste s'obstine à repousser, était définitivement écartée et remplacée par celle de M. Leclerc...

— M. Leclerc était un négociant; d'ailleurs inconnu hors de son quartier, qui avait perdu un de ses fils pendant les journées de juin 1848. La candidature d'un homme qui avait payé un si douloureux tribut à la guerre civile paraissait la meilleure dans ces circonstances, attendu qu'elle devait réunir, disait Rogier, les diverses fractions du parti de l'ordre. Mais Eugène Sue était arrivé, par son *Juif-Errant* et les *Mystères de Paris*, à une popularité dont on se ferait difficilement une idée aujourd'hui.

Nous voyons, dans une lettre subséquente, que les prévisions des ministres de l'intérieur et des finances (qui avaient annoncé à Rogier le soir même l'échec de M. Sue) ne se réalisèrent pas.

Si le 1er et le 2e arrondissements donnèrent une majorité considérable à M. Leclerc, les 5e, 6e, 7e, 8e et 12e rendirent à Sue tout l'avantage et les votes de la banlieue assurèrent sa victoire. M. Leclerc n'obtint pas même autant

Digitized by Google

de suffrages que M. Foy au 10 mars. Il y eut presque un quart d'abstentions.

* * *

Le Parlement belge discutait en avril et mai 1850 le projet de loi sur l'enseignement moyen dû à l'initiative de Charles Rogier. Celui-ci, dans une lettre à son frère Firmin, datée du 9 mai, raconte la bataille qui se termina par une victoire pour le parti libéral. Voici un extrait :

J'aurais beaucoup désiré que quelques journaux de Paris répondissent à l'*Univers religieux* qui a dénaturé le caractère de cette loi. Une erreur où l'on semble être en France, c'est que notre loi règlerait tout l'enseignement, tandis qu'elle ne règle que l'enseignement public donné aux frais de l'Etat, laissant en dehors l'enseignement *libre* dont elle ne s'occupe en aucune manière. Il reste permis à tous d'enseigner tout; voilà le principe constitutionnel. Mais l'Etat n'a pas la même liberté. Son enseignement à lui est limité et réglementé. Voilà tout. Quant au clergé, n'ayant pas le *droit* de le forcer à donner l'enseignement religieux, le gouvernement l'*invite* à le donner, et il rend ainsi hommage à son indépendance... (1)

Si tu vois M. Thiers, songe à lui demander, je te prie, si son attention s'est, par hasard, portée sur la question de l'enseignement belge. Nos adversaires ont souvent invoqué contre nous ce qu'on appelle son retour aux bons principes. Je doute fort que le régime belge soit accepté tel qu'il est par M. Thiers même converti. J'ai remarqué par exemple qu'il a maintenu fort et ferme l'enseignement de la philosophie dans le programme de l'enseignement moyen. Or, nous n'avons pas cet enseignement dans nos collèges, où l'on s'arrête à la Rhétorique. De plus, le pensionnat est entièrement détaché du collège et abandonné à l'initiative des communes ou aux entreprises privées. C'est une seconde différence importante entre notre régime et le régime français.....

Firmin Rogier, à la demande de son gouvernement, chercha à faire insérer dans un grand journal de Paris un article fait à Bruxelles sur la loi qui venait d'être

(1) Le Sénat, malgré une protestation de l'épiscopat, vota également la loi à une forte majorité. C'est une réponse catégorique et digne, écrit Rogier le 3 juin, à cette absurde protestation des évêques, dont on peut dire, pour toute excuse, qu'elle est éclose à Bruges de la chaleur de quelque banquet. » (Cf. DISCAILLES, *Charles Rogier.*, III, pp. 310-348.)

Digitized by Google

votée. Il trouva un excellent accueil au *Journal des Débats* (1) :

... M. Armand Bertin, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, a non seulement consenti à insérer l'article sans y rien changer, mais encore a bien voulu le placer en première page...

* * *

Firmin Rogier avait témoigné à son vieil ami et ancien collaborateur Joseph Lebeau toute son admiration pour les *Lettres Politiques* qui firent grand bruit de 1852 à 1853 en Belgique.

Lebeau l'en remercie le 3 avril 1853 :

Je vous remercie, mon cher Firmin, de vos encouragements pour mes *Lettres*. Leur succès est grand ici, si j'en juge par les injures qui me viennent de plus en plus des feuilles catholico-politiques. Pour l'étranger, je n'ose les considérer que comme des documents, des recueils de faits à consulter. Aussi ne les ai-je adressées directement à aucune notabilité étrangère et m'en suis-je rapporté à notre ami Materne du soin de les faire distribuer *ad libitum* par nos divers envoyés diplomatiques. Cependant plusieurs de ces notabilités m'ont adressé des paroles très flatteuses. J'ai été sensible surtout á une très aimable lettre de M. Guizot, à qui je n'aurais osé envoyer directement mes missives... Mon nom est assez connu à l'étranger pour donner de temps en temps à un homme politique la fantaisie de savoir par des renseignements quasi-officiels ce qui se passe en Belgique. Sauf une sortie un peu vive sur les procédés de Napoléon Ier avec le Pape, je ne vois rien dans mes sept lettres (2) qui puisse empêcher la mise en vente chez un libraire de Paris...

* * *

Lorsque, à la fin de 1857, le libéralisme reviendra au pouvoir (Ch. Rogier, Frère-Orban, Tesch, De Vrière)

(1) C'est, dit Rogier, « la feuille qui compte parmi ses lecteurs tout ce qu'il y a de distingué en France par l'intelligence, par la position, par la fortune et qui, de tous les journaux français, est le plus répandu dans plusieurs contrées de l'Europe ». L'article en question a été reproduit dans *Charles Rogier*, vol. III, pp. 335-336.

(2) Lebeau venait d'écrire la 3e de la seconde série (*Aux électeurs sur les diverses questions à l'ordre du jour*). La *sortie* dont il parle est dans la 1re de la 1re série. (*La Belgique depuis* 1847).

Digitized by Google

Firmin Rogier travaillera et fera travailler ses amis de la presse parisienne, les Michel Chevalier, les Nisard, etc., à rétablir la vérité sur l'origine du cabinet et sur ses intentions. Il s'efforcera de lui concilier les sympathies du gouvernement impérial qui n'était guère bien disposé pour un cabinet que les journaux cléricaux appelaient le « Ministère de l'émeute ».

Paris, 16 novembre 1857.

FIRMIN ROGIER A CHARLES ROGIER,

J'espère que l'ex-*Assemblée nationale*, aujourd'hui le *Spectateur*, et les journaux ultramontains qui arborent le drapeau *Veuillot*, seront les seuls qui se livreront à des attaques contre le nouveau cabinet et encore peut-être trouverai-je quelque moyen de rendre l'*Assemblée nationale* moins injuste et moins hostile. C'est beaucoup de compter la *Patrie* dans les journaux bien disposés ; car elle a un nombre infini de lecteurs et elle est très répandue dans les départements ; et puis elle a un caractère semi-officiel qui ne peut pas nuire et qui a son importance politique aux yeux de bien des gens .. Ce n'est pas trop présumer des dispositions du *Constitutionnel* que d'attendre de lui sinon de la bienveillance du moins une neutralité expectante. Le *Siècle* marche très bien et il continuera à vous soutenir. Quant à la *Revue*, B (Buloz) est un ours assez mal léché et qu'on ne sait trop comment prendre ; mais on peut croire, que s'il ne soutient pas, du moins il s'abstient d'attaques malveillantes et prématurées....

Désiré Nisard occupait alors dans la rédaction de la *Patrie*, journal de l'Empire, à côté de M. de la Guéronnière, une position très importante. Sa fille avait épousé M. Romberg, qui avait collaboré avec Firmin Rogier aux traités de commerce précédents (1). Il n'eut pas de peine à se décider à publier, pour être agréable à Firmin Rogier et à son frère, des articles où le cabinet libéral était traité avec une grande bienveillance (cf. *Charles Rogier*, IV, pp. 40-41).

(1) M. Romberg fut plus tard directeur général des Beaux-Arts au Ministère de l'intérieur.

Digitized by Google

DÉSIRÉ NISARD A FIRMIN ROGIER.

Monsieur le Ministre et cher voisin,

J'étais si pressé et si entouré hier quand j'ai reçu votre aimable billet que je me suis imaginé qu'il suffisait de répondre verbalement oui. Aussi bien ce oui était de tout mon cœur. Permettez-moi d'aller un moment aujourd'hui, entre midi et une heure, accepter de nouveau de vive voix et vous remercier. Je vous demanderai par la même occasion un petit renseignement dont j'ai besoin pour continuer notre polémique philo-belge et philo-Rogier.

Agréez, M. le Ministre et cher voisin, l'expression affectueuse de mes sentiments les plus distingués.

DÉSIRÉ NISARD.

Ce dimanche 29 novembre.

Paris, 11 novembre 1857.

MICHEL CHEVALIER A CHARLES ROGIER.

...Je vous dirai, *entre nous*, que ayant trouvé ce matin que le *Journal des Débats* ne prenait pas votre rentrée comme il le fallait (1), je suis allé m'entretenir avec M. de Sacy, dont les bonnes dispositions pour la Belgique n'étaient pas douteuses, et qui est libéral par goût et par tradition. J'ai su de lui qu'il avait reçu la visite de quelqu'un du côté droit du Parlement belge, qui lui a dit toutes sortes de choses sur vous et vos collègues. Cette visite est d'hier ou d'avant-hier. Ce Monsieur vous prend, à ce qu'il paraît, pour des brûleurs de maisons... M. de Sacy, fort ému, craignait que l'anarchie ne fût à la veille de se déchainer sur la Belgique... Sachez une fois de plus quel est l'emportement du parti clérical contre vous...

Les organes officieux de l'empereur allaient-ils, sous des excitations aussi intéressées qu'injustes, partir en guerre contre un cabinet qui était l'héritier direct de celui que leurs attaques avaient contribué à renverser cinq ans auparavant? Se feraient-ils encore contre lui les échos de la droite? Se livreraient-ils, comme ils l'avaient

(1) Michel Chevalier, après avoir félicité Rogier et encore plus le roi des Belges et la nation belge de la rentrée du libéralisme aux affaires, disait : « Le rappel de l'esprit libéral en Belgique est un événement européen. Si ce n'est pas une tribune française qui prend ce ton, c'est une tribune où l'on parle français et à la porte de la France. Pour nous-mêmes ici, cela aura des conséquences .. »

Digitized by Google

fait en 1852, à des menaces qui alarmeraient le corps électoral et compromettraient le succès des libéraux à l'élection du 10 décembre (renouvellement de la Chambre des Représentants qui avait été dissoute) ?

Firmin Rogier travailla à aplanir ces difficultés.

*
* *

Les préliminaires et les incidents de la guerre franco-autrichienne sont dans les papiers de Firmin Rogier parfaitement exposés.

Tout y est, depuis le rapport qu'il envoie le 2 janvier 1859 à M. de Vrière, ministre des affaires étrangères, sur la réception du jour de l'an aux Tuileries et les paroles adressées par Napoléon III à l'ambassadeur d'Autriche, jusqu'aux réflexions des diplomates sur la brusque paix de Villafranca.

On remarquera les lettres de juillet relatant les réceptions successives du corps diplomatique par l'Impératrice et l'Empereur à Saint-Cloud, de même que les commentaires sur l'attitude de Napoléon III vis-à-vis des ministres des puissances allemandes.

*
*

Les graves événements dont l'Italie fut encore le théâtre au cours des années 1860 et 1861 font aussi l'objet d'une correspondance des plus actives.

Firmin Rogier était parfaitement placé pour suivre les évolutions successives de la politique de Napoléon III vis-à-vis du Pape et du Roi Victor-Emmanuel. Il ne manquait pas d'en informer le cabinet de Bruxelles.

Firmin Rogier eut quelque peine à dissiper les mauvais sentiments qu'exprimèrent à maintes reprises, à propos des travaux d'Anvers, plusieurs journaux très chauvins de

Digitized by Google

Paris, qui en étaient venus à inspirer des inquiétudes au gouvernement impérial (la correspondance avec M. de Vrière en fait foi).

*
* *

Les derniers temps de sa mission furent employés à des négociations laborieuses avec MM. Drouyn de Lhuys, Rouher et Fould relativement au rachat du péage de l'Escaut, dont son frère, devenu ministre des affaires étrangères, avait pris l'initiative.

Les trois lettres qu'on va lire sont très significatives à cet égard.

Paris, 10 avril 1863.

FIRMIN ROGIER A CHARLES ROGIER.

Mon cher ami,

...Nous nous proposons d'aller demain faire visite à M. Rouher. (1) Nous donnerons pour motif à cette démarche les remerciements que Jules doit à celui-ci pour l'empressement grâcieux qu'il a mis à obtenir pour Jules la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur. Durant cette visite nous trouverons bien l'occasion d'entretenir M. Rouher de l'affaire de l'Escaut et de la question sucrière.

Je comprends ton impatience et je ne suis pas moins désireux que toi de te donner des nouvelles satisfaisantes. Mais je ne crois pas que d'ici à lundi, je puisse avoir rien d'un peu important à t'annoncer. Nos commissaires sucriers cherchent une solution et ils ne désespèrent pas d'en trouver et d'en présenter demain une qui satisfasse de part et d'autre. C'est du moins le dire de Beyens. Drouyn de Lhuys que j'ai entretenu hier rejette la lenteur de cette affaire sur nos commissaires et sur Frère-Orban dont les instructions, dit son Excellence, sont trop absolues. M. Drouyn de Lhuys prétend en se fondant sur l'opinion de M. Barbier, directeur général des douanes, que la compensation qu'on nous demande est peu de chose et que nous y mettons de la mauvaise volonté. A cela j'ai répliqué que si la concession était peu importante, nous y consentirions sans une plus longue résistance, car le temps nous presse et cette affaire de l'Escaut doit être terminée assez tôt, ai-je ajouté, pour être soumise à nos

(1) Jules Vanderstichelen, son gendre, Ministre des travaux publics, l'accompagna.

Digitized by Google

Chambres qui closent leur session dans le courant du mois prochain. M. Drouyn de Lhuys, au reste, manifeste toujours l'espoir que nous trouverons bien moyen de tomber d'accord. Il en est, dit-il, plus désireux que personne.

Je me suis abstenu jusqu'ici de parler des concessions douanières que nous pourrions faire et dont tu m'as envoyé l'indication. Il est opportun de voir si les propositions que nos commissaires sucriers vont formuler ne seront pas agréées; auquel cas. les autres modifications sur notre tarif deviendraient inutiles

Paris, jeudi 30 avril 1863.

FIRMIN ROGIER A CHARLES ROGIER.

Mon cher ami,

J'ai appris hier de M. Drouyn de Lhuys et de M. Herbet que les trois ministres étaient enfin tombés d'accord sur la réponse à faire à nos diverses communications, que cette réponse serait complètement rédigée aujourd'hui et que demain elle serait signée par le Ministre des affaires étrangères et expédiée immédiatement à M. de Malaret, chargé de te la communiquer... Quels en sont les termes? Quelle compensation nous demande le gouvernement impérial? C'est ce que je n'ai pu savoir d'une manière formelle. Mais, si j'en crois M. Drouyn de Lhuys, il a vivement insisté auprès de ses collègues pour la rendre aussi modérée que possible et il m'a manifesté l'espoir que le gouvernement du Roi ne se refuserait pas à les accepter. M. Fould, qui d'abord ne voulait entendre à rien, a fini par céder aux instances de M. Drouyn de Lhuys. Quant à M. Rouher, il se serait montré de plus facile composition. M. le Ministre des affaires étrangères m'a témoigné le désir de terminer promptement. A cela e lui ai répliqué que nous étions tout aussi désireux que lui de conclure et que les retards qu'éprouvait cette négociation n'étaient pas venus de notre côté, mais bien du sien. J'ai ajouté que nous étions animés d'un grand esprit de conciliation et que si les propositions qui vont être communiquées au cabinet belge sont aussi modérées qu'il me l'a dit, il y avait tout lieu de croire que son acquiescement ne se ferait pas attendre.

Après demain donc, il est probable que M. de Malaret sera en mesure de te faire connaître en détail quelles sont les prétentions de son gouvernement. Je présume que la question des lainages est la plus grosse et sera la moins facile à résoudre. En attendant, je t'embrasse, mon cher ami, de tout cœur.

Digitized by Google

Paris, jeudi 12 mai 1863.

FIRMIN ROGIER A CHARLES ROGIER.

Mon cher ami,

Au moment où je vais faire partir cette lettre, tu recevras une dépêche télégraphique qui t'apprendra le premier résultat de mes démarches. Je sors du ministère des affaires étrangères. Je n'ai pu voir M. Drouyn de Lhuys, qui était en conférence avec lord Cowley, tandis que les ambassadeurs de Russie et de Prusse attendaient leur tour avec les ministres de Bavière et de Hanovre. J'ai donc pris le parti d'aller trouver M. Herbet. Je lui ai exposé l'objet de l'entrevue que j'aurais désiré avoir avec M. Drouyn de Lhuys, et comme il était plus que probable que cette entrevue ne pourrait m'être accordée aujourd'hui, voici ce dont nous sommes convenus. M. Herbet compte voir le ministre vers 6 heures et il lui fera part de ce que nous demandons. Mais comme il n'espère pas le faire descendre jusqu'au chiffre de cinq ans et que d'ailleurs M. Fould ne voudrait pas certainement l'accorder, M. Herbet proposera de ramener les vingt années à dix, et il regarde cette concession comme considérable, s'il parvient à y faire adhérer M. Fould qu'il ira voir demain dans la matinée avec l'autorisation de son chef. Si M. Fould cède sur le chiffre de dix ans, une dépêche télégraphique t'en instruira sur-le-champ, et je pense que tu pourras la recevoir vers 4 heures. Dans tous les cas, et si M. Malaret était pressé de finir et ne croyait pas pouvoir différer de vingt-quatre heures, M. Herbet croit qu'il n'y aurait aucun inconvénient à signer en laissant en blanc le chiffre des années, sauf à le remplir après coup.

Quoi qu'il arrive et s'il fallait, par suite du refus de M. Fould (ce que je ne pense pas), se soumettre aux vingt années, il y aurait la ressource d'inscrire au projet de loi qui devra être présenté au Conseil d'État un article qui porterait que le gouvernement de l'Empereur est autorisé à payer sa quote-part du rachat soit intégralement, soit dans un nombre d'années inférieur aux vingt.

Voici, mon cher ami, ce à quoi nous nous sommes arrêtés. Il n'était guère possible de faire davantage pour le peu d'heures qui nous restaient

En attendant, reçois toutes mes félicitations pour le succès à la Haye, auxquelles j'espère en joindre d'autres pour notre réussite avec la France ...

— Certaines indiscrétions commises par la presse (cf. lettre du ministre belge baron du Jardin à Rogier) com-

Digitized by Google

promirent un moment le succès des négociations avec la Hollande. Le gouvernement de ce pays s'était d'abord montré assez disposé à accepter comme bases du rachat du péage la moyenne de dix ans (de 1851 à 1860) et le denier vingt. Il changea d'attitude, la presse ayant estimé qu'il était trop accommodant. Le cabinet belge eut quelque peine à le ramener à un accord.

Paris, mercredi 13 mai 1863 (4 heures).

FIRMIN ROGIER A CHARLES ROGIER.

Mon cher ami,

Tu dois avoir, à cette heure, entre les mains ma dépêche télégraphique qui t'annonce que le gouvernement impérial consent à payer sa quote-part en *cinq* annuités. C'est mieux que je ne l'espérais et que je ne te l'avais fait pressentir dans ma lettre d'hier.

M. Herbet y a mis beaucoup de bonne volonté et c'est, je crois, sur ses instances, que M. Drouyn de Lhuys a prié son collègue des finances de consentir au chiffre de 5 au lieu de 20. On va en donner avis à M. de Malaret.

Ta dépêche télégraphique, qui m'apprend que tu viens de signer avec lui, m'arrive à l'instant. Je présume que vous aurez laissé le chiffre en blanc, comme je te le proposais dans ma lettre d'hier, et que vous n'aurez plus qu'à le remplir. *Et nunc gaudeamus!*

En vérité, je dois te le dire à cette heure que tout est fini, moi je doutais fort que tu pusses sortir triomphant de l'entreprise hérissée de difficultés où tu t'engageais.

Bravo aussi pour Brême et Lubeck!

Il n'est pas possible que toute cette affaire, si bien menée à fin, n'exerce pas une salutaire influence pour les prochaines élections, et surtout pour celle de Dinant.

Je t'aime, te félicite et t'embrasse du meilleur de mon cœur.

* * *

La ville d'Anvers, comme l'écrivait au lendemain de l'affranchissement de l'Escaut un des plus éminents citoyens de cette ville, était appelée à recueillir les énormes avantages qui résultaient des traités conclus avec les divers gouvernements étrangers. Et cependant, elle

Digitized by Google

n'appréciait pas, ou elle feignait de ne pas apprécier à eur juste valeur et l'acte lui-même et les efforts laborieux, énergiques et persistants qu'il avait fallu faire pour l'obtenir.

La question des fortifications avait provoqué tellement de colères contre le gouvernement, les passions exploitées par les adversaires du cabinet s'étaient, grâce aux accusations outrageantes du *meeting*, élevées à un tel diapason, on ameutait en un mot les électeurs contre « l'ennemi d'Anvers » avec une telle perfidie, que Charles Rogier déclina tout mandat dans cette ville qu'il représentait depuis de nombreuses années.

Sur les conseils de deux de ses amis de Dinant, qui avaient pris pour de l'argent comptant toutes les promesses qui leur avaient été faites par les électeurs, il accepta une candidature dans cet arrondissement. Il échoua...

Paris, 10 juin 1863.

FIRMIN ROGIER A CHARLES ROGIER.

Mon cher ami,

Les destins sont contents...

Je ne te dis pas de quels sentiments je suis agité depuis que ta dépêche télegraphique annonçant la défaite de Dinant m'est arrivée : il etait près de 6 heures et ce retard me semblait avec raison de fâcheux augure. Cependant, comment s'imaginer que cet obscur avocat du nom de T... l'emporterait sur celui qui, depuis trente-trois ans, a rendu à son pays les plus éminents services et qui les avait si heureusement couronnés par la plus glorieuse campagne diplomatique...? (1).

* * *

Firmin Rogier prit sa retraite au commencement de 1864.

(1) Trois mois après, le corps électoral de Tournai fit rentrer Charles Rogier au Parlement. Et il conserva encore pendant près de quatre ans le portefeuille des affaires étrangères.

Digitized by Google

Bruxelles, 31 janvier 1864.

CHARLES ROGIER A FIRMIN ROGIER,

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous informer que le Roi, déférant au désir que vous lui avez manifesté dès le 27 novembre dernier, vous a accordé la démission honorable de vos fonctions d'Envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire à Paris.

Vous trouverez sous ce pli une copie authentique de l'arrêté intervenu à cette occasion le 31 de ce mois, arrêté par lequel vous êtes autorisé à conserver dans le corps diplomatique le titre et le rang d'Envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire. Je vous remets également la lettre royale que vous avez à présenter à l'Empereur pour mettre fin à la mission que vous remplissiez près de lui.

Votre âge, ainsi que le désir de venir vivre au milieu de votre amille vous ont porté à demander votre retraite. Tout en appréciant la valeur de ces motifs, je ne puis que regretter de vous voir renoncer à des fonctions que vous avez remplies avec tant de dévouement et d'une manière si distinguée.

Au moment ou après trente-trois années si utilement employées pour le pays, vous allez rentrer dans la vie privée, le Roi a bien voulu me charger de vous exprimer ses remerciements pour vos longs et fidèles services, rendus dans des circonstances souvent difficiles. Sa Majesté a exprimé en même temps l'intention de vous donner un affectueux témoignage de Sa bienveillance en vous conférant le Grand Cordon de l'Ordre de Léopold.

Mes collègues et moi nous avons été heureux de nous associer à une mesure qui est la légitime récompense de vos loyaux services et qui vient de couronner une carrière si bien remplie.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, la nouvelle assurance de ma haute considération.

CH. ROGIER.

« A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR DES FRANÇAIS,

« Monsieur Mon Frère, des motifs de convenance personnelle ayant porté le sieur Firmin Rogier à désirer de rentrer en Belgique, j'ai cru devoir accéder à ses vœux en mettant un terme à la mission qu'il remplissait auprès de Votre Majesté Impériale. J'aime à croire que cet envoyé, qui s'est acquitté de cette mission à Mon entière satisfaction, aura su mériter la haute bienveillance de Votre Majesté et j'espère qu'Elle permettra à M. Rogier de Lui témoigner en

Digitized by Google

personne la reconnaissance dont il est pénétré pour les marques de bonté dont Votre Majesté a bien voulu l'honorer pendant les séjours qu'il a fait auprès d'Elle. Je Me félicite de pouvoir moi-même saisir cette occasion de renouveler à Votre Majesté Impériale les assurances de la haute estime et de l'inviolable amitié avec lesquelles Je suis

Monsieur Mon Frère,
de Votre Majesté Impériale
le bon Frère,

(Signé) LÉOPOLD.

Château de Laeken, le 26 janvier 1864. »

* * *

Firmin Rogier mourut à Bruxelles en 1874.

Digitized by Google

L'ACADÉMIE DE COCAGNE

OU

UNE ÉVOLUTION DE NOS MŒURS LITTÉRAIRES

Un poète et un prosateur s'étant avisés, au début de l'été, d'entreprendre une campagne pour la conquête d'un lot de auteuils démodés, je publiai dans *Le Petit Bleu* (1) les réflexions que me suggérait leur initiative. On me reprocha de ne pas produire d'arguments sérieux. Mon article, comme je l'écrivis à un de nos contradicteurs, ne contenait en vérité qu'un peu d'étonnement... et une question. Ces messieurs s'autorisaient d'un referendum fameux; ils se disaient assurés d'agir selon le vœu des écrivains français de Belgique. Je leur demandais combien d'écrivains et quels écrivains étaient favorables à la création d'une académie des lettres. Ma question demeure entière : on n'y a pas répondu.

A quoi bon jeter des arguments dans la mêlée? Un différend comme celui-ci ne se résout pas par la raison du plus fort en dialectique. Les raisons pour ou contre se valent. Bonnes et mauvaises tour à tour selon le point de vue de chacun, elles se heurteront indéfiniment. C'est la lutte de deux régimes. Leur antinomie est irréductible. C'est pourquoi sans doute ils se balancent à travers le temps. Ce que je veux dire c'est que le jeu qui se joue en ce moment dénonce une évolution de nos mœurs littéraires et qu'au bout de vingt ans de lutte pour la vie de l'esprit nous assistons au déplorable spectacle d'une réaction.

(1) 23 juin 1906.

Digitized by Google

Pendant les quinze premières années de notre mouvement littéraire, la question qui nous occupe ne se posa pas; on en eût ri. En 1898, à la suite d'une interpellation de M. Carton de Wiart à la Chambre, on crut devoir la prendre en considération. On consulta les écrivains. Leur dédain, leur méfiance ne furent pas pour encourager les partisans de l'art officiel. Selon *Durendal* (1), la réponse de M. Eugène Gilbert reflétait assez bien l'opinion du plus grand nombre. Dira-t-on que l'aimable critique de *La Revue générale* « se drape dans l'hiératisme d'une incommensurable vanité »? Il répondait : « Non, la création d'une section des belles-lettres au sein de l'Académie royale de Belgique ne me paraît pas désirable. Comme l'histoire se répète indéfiniment, nous ne manquerions pas de voir cette classe des belles-lettres fermer systématiquement ses portes aux artistes les plus indépendants pour peu qu'ils aient du génie. Alors, quoi? Offrir à l'effervescence des jeunes écoles un jeu de massacre de plus, quelques nouvelles têtes de Turc? C'est bien inutile. » Cependant le protectionnisme avait déjà pour lui M. Valère Gille et M. Rency qui affirmait que « l'État est notre porte-monnaie ».

Les années passèrent et, comme dit *Durendal*, l'idée a mûri. Elle a tellement mûri qu'à présent elle marche. Le vent du printemps dernier nous en a apporté la désagréable odeur. Ajouterai-je que l'accent impératif de ceux qui la pilotaient à travers les quotidiens et les revues nous disposait mal à l'accueillir... Voici ce qu'écrivait M. Valère Gille dans *La Belgique artistique et littéraire* du mois d'août : « Nous n'ignorons pas qu'il y a six ou sept ans, à l'occasion d'un referendum ouvert par une revue belge, quelques écrivains manifestèrent, à l'endroit d'une académie des lettres, des sentiments d'indifférence ou même d'hostilité. En tirer argument est peu sérieux. Chacun sait qu'une académie est toujours en butte aux railleries et aux brocards de ceux qui n'en font point partie. Ce n'est qu'une façon de prouver un amour malheureux. Dès qu'ils y sont entrés, leur opinion change avec le point de vue. ...Il ne faut donc attacher trop d'importance aux boutades

(1) Juillet 1906.

Digitized by Google

de quelques-uns de nos auteurs trop farouches. Ils ont exprimé un sentiment, un sentiment tout personnel qui n'engage qu'eux-mêmes, et encore! Il est beau, il est noble, il est respectable. Malheureusement, en l'espèce, ce n'est pas des écrivains qu'il faut prendre l'avis. Ceux-ci ne voient et ne peuvent voir que l'intérêt immédiat de leur art propre. L'État, au contraire, considère l'intérêt général de la littérature et du public. C'est à lui de se prononcer sur l'utilité d'une académie des lettres. Il a ses raisons que l'individu ne connaît pas. »

M. Gille avait dû se dire, avant d'écrire, l'État c'est moi!... On ne comprendrait pas autrement pourquoi il donnait si abondamment son avis.

Tout est mystère dans cette affaire, comme dans le tiroir de M. Rency. Celui-ci fait grand cas des réponses qu'il détient. Celui-là nous informe qu'après tout la chose sur quoi on a consulté les écrivains ne les regardait pas et, quand nous protestons, M. Liebrecht. d'un ton indigné, nous enjoint de nous taire (1). Est-il permis de sourire? Je n'en suis pas sûr. Il paraît que la minute est grave et que l'existence même de notre littérature est en jeu. C'est bien possible ou, tout au moins, son indépendance et sa vitalité. L'État!... C'est à lui sans doute que nous devons cette efflorescence littéraire et des livres comme ceux de MM. Van Lerberghe, Maeterlinck, Eekhoud, Giraud, Verhaeren. Sans l'État nous ne pouvons rien faire, que dis-je? Il nous est interdit de rien faire. Attendons, ainsi que des enfants sages, ses prescriptions et son aide. Il nous donnera bientôt une académie qui nous enseignera « les convenances littéraires »; sous l'influence de cette assemblée prudente et correcte « qui représentera le public », il n'est point douteux que « nos lettres ne perdent de leur égoïsme, de leur âpreté et, pour tout dire, de leur sauvagerie » (2). Notre littérature ne s'était pas jusqu'ici résignée aux nécessités sociales. Elle était trop personnelle, trop absolue et d'une poésie trop intense. On veut la civiliser. On lui montrera les bonnes manières afin qu'elle mérite la bienveillance de l'aimable société, après quoi,

(1) *Le Thyrse :* août 1906.
(2) Paroles de M. Valère Gille.

Digitized by Google

ne nous y trompons pas, elle en fera le tour, une sébile à la main. Est-ce cette théorie-là qu'approuvent les auteurs du *Mâle*, de *Pan*, de *La Princesse Maleine*, d'*Escal Vigor*, de *La Route d'Émeraude* ? J'en doute.

Soyons francs. Si, vraiment, on avait eu tant souci de cultiver l'esprit du public, on n'eût pas laissé dans l'ombre les seules questions qui l'intéressent, celles des bibliothèques scolaires et des chaires de littérature. Ces questions figurent aux articles troisième et quatrième du « vœu » soumis au ministre. Pourquoi n'en a-t-on pas parlé au cours de la présente campagne ? parce que cette campagne n'a qu'un motif : l'intérêt des écrivains; qu'un but : les mettre en bonne posture vis-à-vis du public et de l'État. Ce n'est pas depuis trois mois que nos hommes de lettres s'agitent comme des diables dans le bénitier du gouvernement; c'est depuis plusieurs années. Songeons-y. M. Rency nous signalait récemment un article de *Durendal* (1). Il est copieusement documenté, en effet; je l'ai lu et il m'a rafraîchi la mémoire. Il marque clairement les étapes de ce que j'appelle une évolution de nos mœurs. Entre le referendum de 1898 et celui de 1905, il s'est produit quelque chose. C'est le rapport de M. des Ombiaux à l'Académie Picard et l'enquête du *Messager de Bruxelles* sur la situation des écrivains. Leur poussée vers les subsides et les faveurs date de là. Pendant dix à quinze années, les écrivains français de Belgique nous avaient donné le spectacle rare d'un caractère au moins égal à leur talent. Tout à coup, à l'heure où leur petite troupe s'augmentait, on les vit défaillir à la manière d'un malade épuisé par des jours et des nuits de fièvre. On les plaignait : ils se mirent à geindre, et comme on leur proposait quelques aliments et des hochets, ils pleurèrent afin d'en avoir davantage. Autant le premier geste avait été réconfortant, autant celui-ci fut navrant. Il se prolonge, il s'épanouit, il s'organise : tant pis ! Les sociétés littéraires ont peut-être, comme les autres, leurs maladies qui ne sont pas mortelles. Laissons celle-ci suivre son cours. On me prie de cesser toute

(1) Juillet 1906.

Digitized by Google

opposition. C'est bien mon intention. Il me semblait utile de dire ce que j'ai dit. Je ne le répèterai pas.

MAUBEL.

M. Rency publie dans *Le Samedi* du 10 novembre un nouve article qu justifie ma curiosité obstinée. Je n'ai jamais douté de la loyauté de notre honorable confrère, mais j'avais raison de craindre ses erreurs d'interprétation. Il me le prouve en citant comme favorables à l'académie :

1° M. Ruyters qui a répondu « que cette question n'intéresse en rien la litérature » ;

2° MM. Mockel et Vandeputte « partisans d'une Commission permanente d'écrivains nommés par leurs pairs ». C'est le projet défendu au Congrès de Liége. On s'en est moqué dans le clan des académiques. C'est assez dire qu'il ne répond pas à leur vœu;

3° M. Paschal dont on peut lire ici les paroles virulentes et catégoriques ;

4° M. Gilbert dont j'ai cité la manière de penser.

Ajouterai-je que les réserves de M. Demolder et la méfiance de M. Destrée infirment singulièrement ce qu'on veut bien appeler leur approbation ?

« Je suppose, dit M. Rency, que ce que M. Maubel tient tant à connaître, ce sont les noms des écrivains partisans ou adversaires de cet organisme littéraire. »

Les noms, oui; mais avec le texte entier des réponses à côté. Il y a manière de dire *oui* et manière de dire *non* quand on dit autre chose que *oui* ou *non* et il est maintenant évident que M. Rency, malgré toute sa bonne foi, s'y est trompé.

M. B.

Digitized by Google

A PROPOS D'ACADÉMIE

Il paraît que je suis un des rares littérateurs qui soient hostiles à une académie. Qu'il se crée ou non une académie m'est indifférent. Peu m'importe que quelques-uns mettent leur bonheur à y figurer. C'est affaire à eux s'ils placent leurs désirs si peu loin et si peu haut et je leur accorde de grand cœur une jouissance qu'il n'est pas dans ma nature de leur envier. Mais ce que je redoute de façon extrême c'est que « ces messieurs » une fois constitués en corps ne forment un groupe où dominera un dogmatisme littéraire qui, s'imposant à la longue, étouffera dans sa source la vitalité littéraire de la Belgique. Cette éventualité ne me laisse plus indifférent, loin de là.

Ce dogmatisme littéraire, contre lequel nos grands aînés de 1880 s'insurgèrent et qu'ils ont abattu, se redresse. Et il se réclame précisément de la gloire que les lettres belges ont conquise et à laquelle elles n'eussent atteint si ces écrivains n'avaient su, en toutes circonstances et avec le scrupule le plus jaloux, sauvegarder leur indépendance.

Que la crainte de ce dogmatisme ne soit pas un vain fantôme ressort de ce fait que, par une rencontre qui n'est certes fortuite, les deux écrivains en qui s'incarnent, sous des aspects rien moins qu'aimables, l'académie future manifestent précisément dans leurs derniers articles les doctrines les plus arriérées. Que de telles doctrines, toutes prédestinées à devenir académiques et déjà académiques dans leur essence, parviennent à régner, à se revêtir d'un ascendant officiel et c'en est fait à tout jamais des lettres belges.

« Par ceci, dit M. Valère Gille, qu'elle (l'académie) repré-

Digitized by Google

senterait le public, elle rappellerait sans cesse à nos poètes, à nos romanciers, à nos auteurs dramatiques, à nos critiques qu'ils ont des devoirs à observer vis-à-vis de leur prochain. Elle serait un salon où les convenances sociales devraient être observées, et, parmi elles, les convenances littéraires; elle enseignerait qu'il est séant de s'exprimer avec modestie et avec élégance, et que parler une langue aimable et claire est la politesse de l'écrivain. Il n'est point douteux que, sous son influence, nos lettres ne perdent de leur égoïsme, de leur âpreté et, pour tout dire, de leur sauvagerie (1). »

Ainsi l'académie sera, de l'aveu de Valère Gille, une école des convenances littéraires. Il ne s'agit pas de protéger les lettres et d'aider à la splendeur de leur épanouissement, mais de faire régner, dans une compagnie choisie, une littérature doucereuse et anodine. Les poètes y moduleront des airs de flûte, les prosateurs y feront des contes de nourrice. Quiconque haussera sa voix à des matières plus hautes, plus austères, trop abruptes pour l'entendement mondain, sera rappelé à l'observance de la modestie, de l'élégance et de la politesse. Non, je ne veux pas de cette académie. Je me permettrai de demander à Valère Gille ce qu'il entend par les convenances sociales qui ne peuvent, dans l'occurrence, être que ses convenances à lui, et au nom de quoi il s'arroge le droit de me les imposer si elles ne m'agréent pas. Il invoque ici, en art, un principe d'autorité que j'aimerais à lui voir démontrer. Je mets Valère Gille au défi de le faire, à moins qu'il ne veuille succomber dans le ridicule où il me serait aisé de le faire choir.

De ce principe d'autorité, qui n est plus de mise en critique depuis Sainte-Beuve et qu'après Taine, Guyau et Hennequin aucun écrivain tant soit peu averti n'ose plus invoquer, M. Rency en est de même tout féru. A ce signe, se constate d'emblée que M. Rency a l'esprit académique. Il en est imbu. Pour s'en persuader, il suffit de lire *Le Samedi* du 8 septembre où, s'appuyant sur une formule du classicisme où il n'y a pas

(1) *La Belgique artistique et littéraire*, nº 11, p. 180.

Digitized by Google

un terme qui ne recouvre une entité vaine et confuse, il régente magistralement la littérature française. Il décerne des palmes et pas mal de coups de férule. Victor Hugo, Lamartine et Baudelaire reçoivent sur les doigts. Sainte-Beuve s'efforçait de comprendre et se gardait de juger, malgré qu'il en eût la compétence; Georges Rency, lui, juge, mais il néglige de comprendre. Un tel procédé est maintenant assez inoffensif; on en sourit comme, dans leur immortalité, ne doivent manquer peut-être d'en sourire Victor Hugo ou Lamartine. Mais je redoute que M. Rency, ou quelque autre, revêtu d'une autorité que le gouvernement lui déléguerait, ne vienne demain me faire la loi. Je crains qu'une académie ne décrète, avec la médiocrité d'esprit qui est propre à toute assemblée, un code de beauté du même acabit que la formule classique dont nous parlions plus haut et ne prétende l'imposer aux lettres belges. Il faut qu'un écrivain ait le loisir de travailler en paix et de réaliser, avec la sincérité la plus entière, l'image de la beauté telle qu'il la conçoit. Ce serait pour nous la mort de toute initiative d'art si une compagnie de petits maîtres et de maîtres d'école allaient prescrire, avec, pour récompense, des prix et des prébendes, ses goûts à elle et ses préjugés.

Il est d'une naïveté bien candide, le désir qu'exprime M. Rency d'être revêtu du titre d'académicien afin d'en retirer, pour lui-même et ses livres, du prestige aux regards du public belge. Qu'un tel titre constitue, au point de vue de la vente, un certain avantage pour les peintres et les sculpteurs, soit. Il fait l'office de garantie. La somme déboursée pour un tableau ou une statue est généralement considérable et cette garantie est d'un grand poids dans la transaction. Mais croit-on qu'un seul passant entre chez un libraire et y aille de ses trois francs cinquante pour l'achat d'un volume sur la seule foi que ce volume a été écrit par un auteur, membre de l'Académie de Belgique? Jamais.

Il est exact que, dans notre pays, les peintres et les musiciens bénéficient d'un grand nombre d'avantages auxquels les écrivains de même auraient droit. Beaucoup de peintres ne

Digitized by Google

vivent que des secours que le ministère sous une forme ou l'autre ou sous quelque prétexte leur accorde. Les musiciens aussi jouissent avec les facilités les plus grandes des munificences gouvernementales et, aux uns comme aux autres, il suffit presque d'une promesse de talent pour avoir droit aux subsides. Mais la peinture, la sculpture et la musique sont des arts en grande partie techniques. Il y a des écoles de musique, de peinture décernant des diplômes officiels, lesquels sont une garantie, d'une valeur, il est vrai, contestable, mais en tout cas une garantie. Il n'y a pas d'école de littérature et il n'y en aura jamais. Sur la foi de quelles garanties, car il en faut, les « bureaux » pourraient-ils secourir les écrivains qui débutent ?

Autre point plus important et d'où ressort mieux encore quel écart sépare la littérature des autres arts. La peinture et la musique, pour emprunter mes termes au jargon des sciences, sont des arts statiques, la littérature est essentiellement un art dynamique. J'entends par là qu'elle participe à la vie sociale et est un des facteurs, même le facteur le plus puissant de ses transformations. La littérature est le véhicule des idées nouvelles. Un seul livre peut être l'aube d'un état de sentiment qui bouleversera le monde. Il en résulte que si le sujet d'un tableau et d'une statue est entièrement indifférent à un gouvernement, la matière d'un roman, d'un drame ou même d'un poème ne l'est nullement. Un gouvernement, s'il admet la littérature, ne peut être favorable qu'à une littérature d'État. Quand Valère Gille parle des « Convenances sociales » que l'Académie aurait pour tâche de faire respecter, c'est le spectre de la littérature d'État que je vois se dresser. Or, d'une littérature d'État, nous n'en voulons pas.

Je renvoie Valère Gille, qui invoque un moment l'exemple de l'Académie flamande, au dernier bulletin de l'*Association flamande pour l'encouragement de la langue française*. Cyriel Buysse, un écrivain de trop haute tenue pour qu'on mette en doute la portée de ses dires, y expose les déplorables effets qu'ont les primes décernées par l'Académie flamande. Pour

Digitized by Google

être couronnées, les œuvres doivent satisfaire aux exigences les plus bêtement odieuses et ridicules qui se puissent concevoir et qui ne sont pas loin d'ailleurs des convenances si chères à Valère Gille. Tout écrivain de talent est d'avance rebuté. La lice n'est ouverte qu'aux esprits médiocres et impersonnels qui, sous un tel régime, pullulent au détriment des lettres flamandes elles-mêmes. Est-ce un pareil traitement que MM. Valère Gille et Rency envient pour les lettres françaises?

Il est vrai qu'à M. Maurice Wilmotte qui, dans *Le Samedi* du 8 septembre, interrogeait M. Rency sur l'ingérence du gouvernement et sur la nature de cette ingérence, M. Rency répond qu'il a tous ses apaisements, puis, d'un air de mystère, il pose un doigt sur ses lèvres et n'en dit pas plus. Moi, je n'ai guère les apaisements de M. Rency et je ne me crois cependant pas plus mal renseigné que lui. Je sais bien que le département des beaux-arts compte des fonctionnaires éclairés et d'un esprit plus large qu'on ne pourrait s'y attendre sous un gouvernement tel que le nôtre, mais ceci ne suffit pas. Le gouvernement, dans ses actes, et seuls les actes comptent, n'a jusqu'ici témoigné aux lettres françaises qu'une hostilité défiante. Jamais le titre d'écrivain n'a été de quelque poids dans une nomination officielle ou dans un avancement. Pourquoi, si le gouvernement est si favorable, n'en fit-il pas montre? Pourquoi n'agit-il pas comme les gouvernements en France qui ne disposèrent de certaines places qu'en faveur des littérateurs? Pourquoi laisse-t-il systématiquement vacante la place de conservateur du musée Wiertz, laquelle, selon les volontés dernières de Wiertz lui-même, doit être réservée à un écrivain? Je suis persuadé qu'on a donné à M. Rency de l'eau bénite de ministère et qu'on l'a berné. Mais rien que de s'être exposé à un pareil traitement dévoile un manque d'indépendance que je déplore profondément chez M. Rency et chez ceux de sa suite.

Quand, au Congrès de Liége, on en vint à discuter la question de la protection de la littérature par l'État, je combattis

Digitized by Google

de façon absolue toute action directe de l'État comme néfaste et immorale. Les arguments dont je me servis seraient trop longs à énumérer et d'une nature à exiger trop de développements, mais ils revenaient à établir que le devoir de tout écrivain est de sauvegarder avec un soin extrême l'indépendance de son talent. Un écrivain qui, dans la conception et le rendement de son œuvre, fait la moindre concession aux préjugés, aux convenances, fussent-elles les convenances morales les plus établies, à ses intérêts propres ou au goût du public, cet écrivain nuit à l'intégrité de sa conception et en brise l'harmonie interne qui est essentiellement nécessaire à la vie de l'œuvre et à sa beauté. L'intervention de l'État met en danger le désintéressement de l'écrivain, ce désintéressement qui constitue son honnêteté professionnelle et sans lequel il n'y a pas de sincérité, partant point d'art dans le véritable sens de ce mot. L'on fut d'accord pour reconnaître que, si toutefois la littérature belge avait quelque droit de participer aux encouragements dont profitent si abondamment les autres arts, il fallait que ce fût sans mettre en péril cette indépendance à laquelle, et c'est un point qu'on néglige trop d'envisager, nos lettres furent redevables jusqu'ici de leur prodigieuse floraison. M. Albert Mockel développa l'idée d'un organisme corporatif où l'influence du gouvernement ne pourrait prédominer, et renouvelable après un certain terme de façon qu'aucun esprit d'école ne pût s'y invétérer. Ce comité décernerait les subsides que le gouvernement mettrait à sa disposition et éviterait les dangers et les ridicules que comporte une académie. Il reviendrait à rendre permanent le jury quinquennal, dont les jugements jusqu'ici ont mérité l'applaudissement, avec cette réserve que les littérateurs eux-mêmes participeraient à la nomination de ce jury, ce qui constitue une sauvegarde de plus. Je ne vois guère quels reproches M. Rency peut adresser à cet organisme corporatif que la classe des lettres, dans son rapport au ministre, a eu le bon esprit de proposer. M. Rency n'en veut pas, soit. Nous, et pour de bonnes raisons, nous ne voulons à aucun prix d'une académie qui — et l'esprit qui se fait jour dès maintenant dans les articles de Gille et de Rency le

Digitized by Google

prouve — deviendrait en un rien de temps une coterie de pédants.

En résumé, l'académie, mauvais pendant de l'Académie flamande et pastiche caricatural de l'Académie française, ne servirait qu'à établir, sous des auspices officielles, une coterie où séviraient déplorablement les pédagogues de l'art. Elle n'éclairerait pas le goût public mais aiderait à le pervertir. N'agissant que sous le contrôle gouvernemental, elle ne pourra favoriser que des œuvres de concours, obligatoirement médiocres. Protéger la médiocrité, c'est proscrire le mérite. Après un petit nombre d'années, son conservatisme aura pour effet d'étouffer en Belgique toute initiative littéraire et toute originalité de tempérament.

Il est nécessaire de aire valoir dans ce débat les seuls intérêts de la littérature. Véritablement les écrivains belges demeurent indifférents. M'étant renseigné moi-même, je me trouve sur ce point entièrement d'accord avec M. Wilmotte. Les littérateurs à qui je parlai de l'académie haussèrent en souriant les épaules. Ils ne voyaient guère, pas plus que moi, ce qu'ils iraient faire dans une pareille galère. Mais cette indifférence est dangereuse. Il est temps de s'élever contre une campagne qui commença de manière assez subreptice et qui, sous prétexte d'art, ne doit aboutir qu'à satisfaire, aux dépens de l'avenir, les âpres fringales de vanité de quelques-uns d'entre nous, qui ne sont pas précisément les plus notoires.

LÉON PASCHAL.

Digitized by Google

ÉPILOGUE ACADÉMIQUE

Je ne sais pas s'il est besoin d'ajouter quelque chose aux pages pleines d'humour qu'on vient de lire. J'ai moi-même, soit en défendant une opinion qui a prévalu ailleurs, soit en répliquant à M. Valère Gille, dit l'essentiel de ce que je pensais dans la *Revue de Belgique*. Il faut se borner, sous peine d'être fastidieux, et on a déjà brûlé trop de poudre, entre littérateurs, pour abattre des oiseaux de rêve.

En vérité, une proposition, qui, examinée contradictoirement, éveille tant d'hostilité, de suspicions, d'inquiétudes légitimes, est une proposition qui ne peut être convertie en loi. La littérature n'est pas une assemblée publique, et ce n'est pas à la majorité plus une voix qu'on y dénoue les conflits. Nos écrivains, les meilleurs et les autres, n'ont rien à gagner à une copie servile des mœurs parlementaires.

Il est utile de constater, maintenant, 1° que les écrivains ne s'accordent pas sur l'opportunité de la création d'une académie littéraire; 2° que nous n'avons pas les garanties dont on nous leurrait, en laissant au Gouvernement un droit et en lui faisant même un devoir d'initiative en l'espèce; 3° que si l'académie était instituée, et que, contre toute attente, elle le fût selon l'équité et dans la proportion des talents et des titres purement intellectuels, cette académie ne rendrait aucun des services pour lesquels on veut l'appeler à l'existence officielle.

*
* *

L'Académie flamande a montré ce dont était capable un parti qui fait la loi; on y a « détaché » des fonctionnaires bon teint, comme on « détache » un capitaine d'infanterie. Les

Digitized by Google

hommes de grande valeur intellectuelle que compte le mouvement flamand en ont été systématiquement exclus, les uns parce qu'ils étaient libéraux — je pense à Vuylsteke, Frédéricq, Vercouillie, Pol de Mont, etc. — les autres parce que la nuance de leur catholicisme déplaisait (je pense à cet admirable Guido Gezelle, dont la soutane effraya les plumitifs officiels et qui mourut incompris). Voilà comment a été constitué à Gand, le 8 juillet 1886, le simulacre de corps littéraire dont MM. Valère Gille et Grojean tirent argument pour demander la création d'un second simulacre. L'enseignement libre, les bureaux du ministère, les archives de l'État en ont fourni le personnel, figuration hâtivement costumée pour jouer une pièce, dont le programme était composé d'avance et par ordre.

Est-ce là ce qu'on projette de recommencer avec la complicité de quelques hommes de lettres? Parmi ceux-ci je compte des amis politiques et des amis personnels. Leur cécité m'afflige bien sincèrement. Elle va jusqu'à s'offenser de mon attitude invinciblement hostile. L'autre soir, j'ai lu dans le pli amer de la lèvre d'un grand poète et dans son regard irrité un reproche qui me fut pénible. C'était à une séance de commission de la nouvelle association bruxelloise pour l'extension et la culture de la langue française. J'y étais convié, et j'usai, j'abusai peut-être de l'hospitalité qu'on m'offrait. Je plaidai avec énergie, et sans me lasser, une cause que je crois être celle de la vérité artistique. M. Albert Giraud n'eut que quelques mots; mais il me démontrèrent qu'étant de partipris, il ignorait ou méprisait les périls où son autorité précipitait des confrères plus jeunes et moins avertis du sectarisme officiel. MM. Rency et Valère Gille furent muets, et M. Grojean se chargea, avec mon collègue, M. Vauthier, de soutenir la thèse « académique » ! Or, aucun d'eux n'est, que je sache, lié à la coterie régnante par un serment politique, si plusieurs de ces messieurs sont fonctionnaires et, à ce titre, enclins à l'opportunisme (1). Leur attitude ne prouve que trop cette

(1) Jusqu'où va cet opportunisme, on peut s'en convaincre en lisant dans *Le Samedi* des dithyrambes imprévus à la gloire de M. C. Van Overberghe.

Digitized by Google

évolution de nos mœurs littéraires, dont M. Maubel se scandalisait tantôt.

Est-ce ma faute, si la politique, l'odieuse politique est mêlée à cette campagne? En 1886, plusieurs de nos hommes de lettres actuels étaient encore sur les bancs. Ils vivaient dans la quiétude de la quinzième année, ils étaient indifférents à nos lettres, et le tapage que fit la création de l'Académie flamande ne parvint pas jusqu'à eux. Mais nous, qui approchons de la cinquantaine, nous connaissons la tactique cléricale. Nous la voyons systématique et sournoise, dans nos établissements d'instruction comme dans toutes les places où il y a une influence à exercer, une propagande à faire, un adversaire à terrasser. Nous constatons que le « bloc » est une réalité de droite dans nos collèges, dans nos facultés, dans nos classes de l'Académie, où un mot d'ordre impitoyable a trop souvent pris sans vert l'imprévoyance libérale. Qu'il s'agisse de commissions à nommer, de prix à décerner, de mémoires à couronner, à plus forte raison de membres à élire, la rancune catholique ne désarme pas; la discipline cléricale se manifeste intransigeante. Des savants remarquables ont tant de peine à s'y soustraire qu'on vit, dans un jury littéraire dont j'étais membre, M. Godefroid Kurth préférer feu M. de Monge, de l'Université de Louvain, à Georges Eekhoud que nous couronnâmes à la majorité d'une voix!

Ce sont là les mœurs intellectuelles de notre Belgique. Mon illustre ami, M. Giraud, ne peut les ignorer, lui qui, dans ses polémiques de l'*Étoile* a tracé d'inoubliables silhouettes des fantoches de la droite, lui à qui nous devons l'*Éminence verte*, le *Chancelier de zinc*, etc., etc.! En tout cas, s'il s'abstrait de ces regrettables contingences, M. Camille Lemonnier ne montre pas autant d'abnégation, et à un interviewer de *La Chronique*, il répondait l'autre jour avec une âpreté qui n'a pas plu à M. Rency (1).

(1) Voici en quels termes l'interview est analysée et appréciée dans *Le Samedi* du 10 novembre dernier :

« M. Camille Lemonnier est moins tendre. « Qu'ils crèvent! » a-t-il répondu au même rédacteur, en parlant de ceux qui n'ont « rien dans le ventre, des ratés,

Digitized by Google

On m'en voudra peut-être d'avoir effeuillé quelques illusions de nos cadets. Car je veux admettre l'entière sincérité de ceux que je combats, et là où certains adversaires de l'Académie des lettres ne voient que vanité exacerbée et âpreté qui ne dissimule plus, j'estime, moi, qu'il y a simplement illusionnisme. Les meneurs de cette fâcheuse campagne sont toujours restés, pour la plupart, étrangers à la vie politique, et il faut le regretter. Dans un pays où les gens sont étiquetés avec rigueur, puisque la loi fait d'eux des électeurs de contrainte, les partis acquièrent une importance qu'ils n'ont pas chez les grandes nations. Nous végétons sur une terre qui n'est qu'une province de langue française, soudée artificiellement, quo qu'affirment nos historiens, à une province de langue germanique. Nous respirons une atmosphère provinciale, à Bruxelles comme à Gand ou à Liége. Nous sommes, on l'oublie trop, de notre village et même de notre paroisse; nous avons sur le nez le clocher qui sonna notre baptême. Eh bien, il n'est pas superflu qu'un homme, qui a lu Victor Hugo et Flaubert, se soit posé aussi quelques questions sur ses origines et les finalités dont il est dépendant. Et ces questions ne se résolvent pas sans qu'on fasse certains signes ou qu'on ne les fasse pas. Il y a des génuflexions et des gestes de mains jointes au bout du couloir où s'égare une philosophie. Et une autre philosophie répudie ces signes, qui sont, depuis 1884 en Belgique, des signes utilitaires de ralliement.

Je n'ai rien dit du 1° ni du 3°. C'est que je n'ai rien à dire qui n'ait été imprimé précédemment en cette *Revue*. J'attends qu'on me réfute, pour revenir à la charge. Le 2° avait un caractère d'opportunité, dont on me paraît, ici comme ailleurs, s'être, par excès d'idéalisme, désintéressé à l'étourdie.

des pisseurs d'encre. » Quel malheur que M. Lemonnier n'ait pas cru devoir désigner par leurs noms les littérateurs auxquels il faisait allusion!... » Les faveurs de l'État vont toujours aux paresseux et aux imbéciles », a-t-il ajouté. M. Lemonnier est trop affirmatif. Nous connaissons, pour notre part, un grand écrivain belge qui a émargé, à lui seul, au budget des belles-lettres, l'an dernier, pour une somme de 6,000 francs. Les faveurs de l'État vont donc parfois à ceux qui les méritent et qui veulent bien les solliciter. »

Mais est-ce bien là le langage qui séait à M. Rency, parlant de son grand aîné

Digitized by Google

Comme il aut un lièvre pour confectionner un civet, pour peupler une académie il faut des académiciens. Ceux que nous imposera le bureau compétent ne seront ni Maeterlinck, ni Verhaeren, ni Eekhoud, ni Lemonnier (1). Mais je vous dirai, si vous y tenez, quels grimauds s'asseoiront, par arrêté royal, dans les fauteuils de ces maîtres de notre Art.

* * *

Alors, il n'y a rien à tenter! Il faut se résigner à cet exode dont M. Gilkin parlait jadis avec une mélancolie résignée, et dont MM. Maeterlinck, Mockel et Demolder ont déja donné l'exemple, pour ne rien dire de M. Verhaeren, qui a un pied à Paris et l'autre sur notre frontière méridionale.

La perspective est amère; car la plupart de nos écrivains n'ont ni les ressources personnelles ni les gros succès de librairie, sans quoi un établissement à Paris est plus que chanceux. Il en est qui, fonctionnaires ou de professions libérales, ne peuvent songer à un déplacement, équivalant à l'abandon d'une clientèle, d'une situation assise, d'un avenir meilleur, souvent d'un gagne-pain indispensable. Pour ceux-là — et ils sont la majorité —, la littérature ne peut être que l'occupation des heures de loisir; elle doit les consoler des déboires professionnels, de la médiocrité d'une existence bourgeoise. C'est la fée qu'on invoque, et qui apparaît, dans le clair-obscur du cabinet de travail, pour panser les blessures de l'âme et mettre sa main fraîche sur la moiteur de nos fronts.

Ainsi ont été conçus, composés et écrits la plupart des livres de vers et de prose de ces vingt ans en Belgique. MM. Fernand Severin, Valère Gilles, Delattre, Georges

(1) En voulez-vous la preuve? Je ne mentionne même pas les poursuites judiciaires dont l'auteur d'*Escal Vigor* et celui de l'*Enfant du Crapaud* ont été l'objet de la part de magistrats catholiques. Je ne rappellerai pas les huées grossières et furieuses que déchaîna certain article du *Figaro* sur la bataille de Courtray. Je ne répéterai pas ce que *Le Patriote* écrivit sur Verhaeren. Je dirai qu'ayant été simplement de ceux qui invitèrent M. Camille Lemonnier à conférencier à Liége en septembre 1905, je fus, l'autre jour, bafoué et traité de « professeur sans morale » par un journaliste catholique, dont l'influence personnelle est aussi universellement reconnue qu'universellement redoutée à Liége, M. Joseph Demarteau.

Digitized by Google

Rency, Daxhelet et bien d'autres ont pris sur leurs soirées le temps nécessaire à l'élaboration d'œuvres, qui ont appris leur nom au public cultivé. Mais, si le public est trop restreint, s'il ne paie pas leurs livres, ou, du moins, s'il ne leur donne pas la légitime compensation d'efforts, d'autant plus louables qu'ils sont plus rares en notre Béotie, est-ce leur faute à eux? Doivent-ils éternellement pâtir, se morfondre dans une demi-indifférence, qui est pire que la méconnaissance totale ou que la franche hostilité?

Ils ne le doivent pas; ils ne le doivent plus. Et de là ce pétitionnement, ces articles, ces interviews, qui sont, en somme, des signes très rassurants de vitalité intellectuelle. Lorsqu'il y a quelque vingt ans, nos ouvriers des usines, non contents de pétitionner, se réunissaient dans des meetings, se concertaient dans des grèves, se groupaient dans des syndicats, c'était aussi que, las d'attendre et d'espérer des réformes qui adouciraient leur rude vie de travailleurs, ils estimaient ne devoir plus laisser à d'autres le soin de défendre bien mal leur propre cause. Et si l'on ne peut affirmer que les réformes, maintenant réalisées, répondent complètement à des vœux trop légitimes, on ne peut nier non plus qu'il ait été, sous d'énergiques pressions, fait quelque chose pour une catégorie de citoyens, dont l'État a la garde, et même la sauvegarde, comme il a celle de tous les citoyens qu'il personnifie abstraitement en lui.

Parmi ces réformes partielles, mais bienfaisantes tout de même, je n'en connais pas de meilleure que celle de l'institution d'un Conseil supérieur de travail. La France venait d'en créer un, lorsque Frère-Orban, dont j'aime à retrouver ici la symbolique initiative, signala l'innovation à M. de Bruyn, alors ministre, en séance de la Chambre (4 mars 1891) et que celui-ci se déclara disposé, et même décidé, à suivre l'exemple de nos grands voisins. L'accord des partis se fit, ce jour-là, dans des formes qui me touchent. Car ce conseil eut la sympathie du socialisme, comme il eut l'approbation libérale. Et de fait, à consulter la liste de ses membres, on y voit figurer M. Hector Denis à côté de M. Adolphe Prins, comme aussi M. Trasenster, un de nos derniers Manchestériens, à côté de

Digitized by Google

M. Morisseaux, l'apôtre administratif de notre législation du travail.

Tous ces hommes distingués font partie de la même catégorie de membres, celle des « personnes versées dans les questions économiques et sociales ». Mais cette catégorie n'est pas la seule qui contribue au recrutement des membres du Conseil. Elle n'en fournit qu'un tiers, les deux autres tiers étant réservés aux représentants élus des chefs d'industrie et des ouvriers manuels. Et de la sorte le bourgeron de M. Cavrot, l'ouvrier socialiste de La Hestre, voisine, dans cette assemblée, avec la redingote de M. Hector Denis, de même que le typographe gantois Steffens y coudoie M. Verhaegen, démocrate de salon et industriel de son emploi. C'est le plus agréable spectacle du monde, et le plus fait pour rapprocher des hommes qui, en apparence, sont décidément irréconciliables!

Eh bien, qui donc nous empêche de réclamer la création d'un Conseil supérieur des arts, des lettres et des sciences? Les mêmes nécessités fonctionnelles invitent à la création d'un organe identique. C'est de la biologie appliquée, tout simplement. Les ouvriers du cerveau sont-ils moins respectables que les ouvriers manuels? N'ont-ils pas les mêmes droits, les mêmes besoins? Ne sont-ils pas, à un titre au moins égal, l'honneur d'une jeune nation? Et qu'est-ce donc qui s'oppose à leur groupement et à la mise en commun de leurs intérêts? Lorsque le ministre de l'Intérieur fit récemment parvenir à la classe de philologie, d'histoire et des sciences morales de l'Académie les cahiers de doléance de nos écrivains, plusieurs membres observèrent que ces Messieurs n'étaient pas seuls en droit de maugréer, que les encouragements accordés à l'activité scientifique, en notre pays, n'étaient non plus ni abondants, ni généreux. Je suis bien sûr que nos académiciens, dont on a grand tort de faire, dans certains milieux, des *beati possidentes*, presque des ventrus, seraient ravis de collaborer à la constitution d'un organisme, qu'ils ont jugé nécessaire pour l'avenir de nos lettres et où leur place, en raison d'une réelle connexité d'intérêts, serait utilement marquée.

Car si nous ne voulons pas, nous, d'une académie de parade,

Digitized by Google

pas plus que les écrivains ne veulent d'un bureau de bienfaisance, nous pouvons nous accorder avec eux sur l'utilité d'une assemblée, se subdivisant en trois sections, la première des sciences, la seconde des lettres et la troisième des arts, la première émanation de l'académie, la seconde émanation des écrivains syndiqués, la troisième émanation des artistes ayant fait ce qu'on appelait jadis leur « chef-d'œuvre » (1).

Et remarquez qu'il n'y a qu'à relire les arrêtés royaux constitutifs du conseil supérieur de l'industrie pour y trouver les modalités indispensables à la constitution du corps électoral des lettres et des arts, aux opérations du scrutin, à la vérification des pouvoirs, aux séances, etc. Une simple transposition de termes, et, au lieu des « améliorations à apporter à la condition des classes laborieuses », il suffira, par le remplacement de deux mots, d'écrire : « des écrivains, des artistes et des hommes de science » pour que la naissance du nouvel organisme soit, en même temps que justifiée, notifiée aux populations.

Un organisme professionnel n'aurait pas que cet avantage

(1) Cet article était écrit et déjà envoyé à l'impression, lorsque j'ai lu dans les journaux belges l'information suivante, dont l'opportunité n'échappera à personne :

« La question des syndicats d'artistes est venue à l'ordre du jour depuis le discours fort intéressant et très documenté, prononcé par M. Félix Verhoeven, à la distribution des prix des élèves de l'Académie des Beaux-Arts à Bruxelles. Traitant la question de la rémunération des artistes à travers les longues périodes de l'histoire, il s'est occupé de la situation matérielle de nos peintres et de nos sculpteurs. Que de plaintes ils font entendre contre les duretés de la vie, contre l'âpreté et les difficultés de la lutte pour l'existence!

« L'émérite professeur a préconisé, comme solution à cette crise, en quelque sorte permanente, la création de syndicats d'artistes. Pourquoi pas?

« L'association seule permettra la défense de leurs intérêts et l'application de mesures salutaires capables d'assurer l'existence des artistes qui dès lors pourraient se consacrer uniquement à la recherche de leur idéal sans se préoccuper de mercantilisme.

« L'idée de M. Félix Verhoeven, en réalité, est excellente. Au XV^e^ siècle, à l'aurore de la peinture flamande, les peintres n'appartenaient-ils pas à des gildes ou corporations qui leur étaient d'un grand secours ? Ces gildes glorieuses ont joué leur rôle dans l'épanouissement de l'art à cette grande époque.

« Les restituer, les ressusciter sous un autre vocable, amènerait sans doute les plus heureux résultats.

Digitized by Google

notable de répondre à la communauté de certains intérêts, d'assurer la dignité parfaite de ses membres, mis sur un pied égal avec les représentants attitrés des autres activités nationales; il acquerrait aux yeux du gouvernement, malgré son entière indépendance et la libre sagesse de son recrutement, une autorité qui ne sera jamais conférée ni aux académies, ni à des associations libres d'écrivains et d'artistes. Car c'est s'illusionner fort que d'imaginer qu'à l'académie on édicte des mesures favorables aux savants, et que si on les édictait, elles auraient chance d'exécution. L'académie est bien l'assemblée la plus platonique qui soit. Le gouvernement ne se préoccupe guère de sa compétence, à peine de son existence. Ne va-t-il pas la déloger sans l'avertir? Si l'on-dit, qui nous a émus tous, n'est pas qu'un on-dit, on nous traitera bonnement comme de mauvais locataires dont le bail n'est pas irrésiliable.

Un conseil supérieur des arts, des lettres et des sciences acquerrait bientôt une autorité moins fragile et aurait sur l'opinion publique des moyens d'action autrement sûrs et directs. Pareillement à ce qui a lieu dans le triple domaine du travail manuel, de l'industrie et du commerce, il serait consulté par la législature et interviendrait dans la rédaction de toute loi, de tout règlement intéressant les écrivains et les artistes. Les chaires de littérature, les bibliothèques, bref, les objets qui se rattachent au développement de nos lettres, y seraient matière d'examen et occasion d'utiles débats, d'abord en section, puis devant l'assemblée plénière, qui, plus compétente qu'une simple classe d'académie ou qu'une simple académie des lettres, grouperait les représentants autorisés de toutes nos activités intellectuelles. Et la même initiative, qui appartient au Conseil supérieur du travail ou bien au Conseil supérieur du commerce et de l'industrie, écherrait aussi à ce troisième aréopage, mis, de par son large et libre recrutement et de par sa composition, à l'abri des suspicions, de l'assaut de coteries et des conflits misérables, dont une compagnie homogène, née du caprice gouvernemental, sera la proie certaine et tôt discréditée.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

UN DON JUAN DE VILLAGE

Dans le village, on l'appelait « de Keubber », ce qui veut dire « le Mâle ». Ses prouesses amoureuses lui avaient valu ce sobriquet flatteur qu'il conservait, malgré ses soixante-cinq ans, et, non sans raison, à vrai dire, car il était demeuré très solide, portant beau sous le lustre de ses cheveux blancs coupés ras. Le dimanche, lorsque Crick sortait de l'église, un peu dandinant, son pantalon noir bien brossé, sa blouse de toile bleue miroitant, ouverte à l'encolure sur un col clair soigneusement amidonné et repassé, la face glabre et bleuie sous les efforts fréquents du rasoir, le chef coiffé d'une casquette de soie noire, les femmes murmuraient, admiratives et respectueuses : « le Keubber ne dépérit pas! » Sa robuste vieillesse autant que sa situation aisée de fermier cossu en imposaient aux commères.

Sa femme, Catherine, personne douce et résignée, n'avait pas été heureuse avec lui. Non qu'il l'eût jamais brutalisée, mais à cause des accidents multiples dont Crick avait pris la responsabilité, elle avait subi quantité d'avanies; on avait dû dépenser beaucoup d'argent pour éviter de sérieux désagréments avec nombre de filles de ferme mises à mal. L'existence de la brave Catherine en avait été continuellement bouleversée. Néanmoins, elle aimait son homme, le Maître; elle l'aimait, parce que c'était par lui qu'elle avait connu le mystère de l'amour et les joies de la maternité; parce que, grâce à lui, elle avait vécu dans l'abondance et sans privations matérielles. Éloignée des complications sentimentales, elle lui avait toujours pardonné. Aussi la chérissait-il, sincèrement touché par cette bonté patiente, éprouvée, renouvelant sans cesse ses indulgents oublis.

Digitized by Google

A présent, le zèle érotique du fermier semblait s'être fort atténué et, avec la sagesse des sens, la quiétude occupait le logis. L'on s'en gaussait bien à l'estaminet, mais Crick, assez hautain, ne répondait point, dédaignant les défis qu'insinuaient souvent les villageois paillards en veine de grasses plaisanteries. Confiant à son fils et à sa bru son exploitation agricole, il coulait des jours paisibles, occupé de son plaisir favori : la tenderie aux oiseaux, — douce ironie — et il se complaisait dans de longues promenades sans but, dans les champs, s'arrêtant parfois pour admirer les cultures et la terre féconde...

Ce dimanche-là, il faisait très chaud. Août brûlait la campagne, et les routes aveuglantes de soleil s'allongeaient paresseuses dans la poussière rugueuse et incommodante. Après vêpres, Crick se dirigea à pas lents vers sa ferme, située au bout de la paroisse. Sans y prendre grand plaisir, il mâchonnait le cigare dominical; mais il se réjouissait à la perspective d'une sieste bienfaisante, à l'ombre fraîche, dans la grande cour de la métairie. A la ferme du *Corbeau*, appartenant à un de ses neveux, dont la femme, Wanne, venait trois fois par semaine à Bruxelles vendre du beurre, du fromage et des œufs, Crick s'arrêta. Sa nièce ne se trouvait pas à l'office et, voulant la prier de lui faire une emplette à la ville, il entra chez elle.

Une fille de ferme le reçut et lui apprit que la famille, invitée à un baptême, s'était rendue au village voisin. Il ne songea même pas à être étonné, ni contrarié, absorbé immédiatement dans la contemplation de la belle fille, qui attendait droite devant lui. Cherchant une contenance, il s'essuya le front et dit : « Tudieu, il fait chaud. Je vais me reposer un peu. » — « Si vous voulez », répondit-elle en souriant, découvrant l'ivoire laiteux et sain de ses dents.

La grande salle où il s'assit sans embarras était éblouissante de propreté. Tandis que la servante, avec des gestes amples qui dénonçaient ses formes tentatrices, continuait sa besogne, il questionna. Depuis quinze jours seulement, elle était en service ici, venue d'un village perdu des Flandres. Crick s'expliqua comment il l'ignorait. Un silence. Brusquement, il

Digitized by Google

lança : « Mazette, votre amoureux ne doit pas s'embêter avec vous ! » Elle rit à gorge libérée. « Je n'ai pas d'amoureux, farceur ». Il sacra sans vergogne, mécontent qu'un aussi beau fruit ne fût la joie de personne. « Mais il faut en prendre un ! » — « Faudra voir », dit-elle avec une moue de doute. Lui sentait tout son sang bouillonner, ses yeux s'allumaient et soudain décidé, il s'approcha d'elle et lui prit la taille. « Tout de même, mais ce sera un jeune », fit-elle en se dégageant très alerte. Blessé dans son amour-propre par ce rappel de son âge, il se cala sur ses deux jambes, la tête un peu penchée en avant, comme une bête à l'affût, et ricana : « Crois-tu qu'il vaudrait mieux que moi ? » — « Ah ! pour sûr ! » — « Nom de Dieu ! » proféra-t-il, et il s'élança sur elle ; la saisissant à pleins bras, il appliqua goulûment ses lèvres sur l'appât vermeil de sa bouche humide. Mais Isabelle se défendit, repoussa les mains fébriles et indécentes et s'échappa, haletante, pour renouer ses cheveux dégringolés sur ses épaules dans la lutte. Ses bras blancs sortaient des manches glissées près du torse, et Crick, un peu penaud, la désira plus ardemment à la vue de la chair polie et dodue. « Voyons, fit-il, redevenu rapidement maître de lui-même, ne sois pas méchante. » Son regard brillait, caressant les contours opulents de la jeune fille. Baissant la voix, en s'approchant d'elle : « Si tu voulais », ajouta-t-il. Avec une naïveté voulue, elle demanda : « Quoi ? » — « Fais pas la bête », dit-il, en lui cognant l'épaule de son poing nerveux. Et tous deux rirent avec bruit. A l'oreille, il murmura : « Viens ce soir, à neuf heures, derrière la haie du verger. Tu ne t'en repentiras pas ! » Sans attendre sa réponse, il sortit.

Surprise par la brusquerie de cette scène, elle restait hésitante entre un désir inconscient de pleurer et le frisson ébauché dont tout son corps gardait pourtant le souvenir. S'efforçant à une conviction, elle dit tout haut : « Non, je n'irai pas ! » et il lui sembla qu'une autre personne avait parlé dans la chambre ; instinctivement, ses yeux en firent le tour. Elle se secoua comme après un mauvais songe, puis se remit à vaquer à ses occupations. Cependant, l'invitation du vieux, et principalement sa promesse : « Tu ne t'en repentiras pas »,

Digitized by Google

ne cessaient de la préoccuper. A tout prendre, c'était, pensait-elle, un galant sortable, et surtout passionné : la vigueur de son étreinte l'avait dénoncé. Et puis, elle lui savait du bien ; il lui donnerait évidemment quelques écus qu'elle convertirait en beaux atours. Autant que la Vierge Marie dans l'église de son village, elle se figurait parée, s'admirait déjà à la prochaine kermesse, dansant enviée par les filles de là-bas. Des frémissements la parcouraient, puis, sans transition, elle se révoltait contre ses pensées. Et malgré tout, une obsession la tenaillait ; la saveur du baiser de tantôt lui revenait aux lèvres et sa langue y écrasait une caresse lente et longue. Cependant, si on savait ! Mais on ne connaîtrait rien ; le vieux, certes, ne parlerait pas. Quant à elle... Et pourtant, non, elle n'irait pas, elle n'irait pas !... Elle frappait du pied, rageusement, et de honte se cachait la figure dans les mains.

Le soir venu, ses maîtres étaient rentrés, et las, avaient gagné leur chambre après avoir frugalement soupé. On entendait là-haut leurs ronflements sonores. Elle s'attardait à nettoyer et à mettre en place la vaisselle, surveillant quand même l'horloge qui laissait tomber les petits grains des secondes saccadées et ricanantes. Pareille à un doigt qui lui eut fait signe amicalement, l'aiguille gravissait le cadran à sauts menus, résolue, guignant l'heure qui allait sonner. Une angoisse oppressait la jeune fille ; elle aurait voulu que quelqu'un fût là pour lui dire... quoi ? N'importe, pour se soulager du malaise qui commençait à l'inquiéter. Sa poitrine battait à larges coups de cœur.

L'horloge grinça, préludant. Il lui parut que sa vie s'arrêtait, suspendue sur un trou noir. Le premier coup fusa : « Coucou », joyeux, ironique, crispant ; elle eut voulu frapper cette impertinente mécanique qui répétait ses odieux : « Coucou, Coucou... » Isabelle restait immobile, lâche, tendant l'oreille à ces « Coucou » sarcastiques. Cela lui parut interminable et la voix du dernier appel sembla s'être modifiée et se terminer dans un murmure : « Va, va... » L'aiguille avançait déjà, déclinante, comme si elle eut tracé un reproche. Une ombre passa à la fenêtre et frappa discrètement trois fois aux carreaux. Et

Digitized by Google

l'horloge continuait les coups et l'aiguille accentuait l'invite esquissée par l'ombre disparue. Toujours la maison dormait. Le calme hallucinait la jeune fille, il l'effrayait; elle tremblait d'une peur vague, effrayante d'imprécision, et elle s'énervait du silence pesant que déchiquetait l'horloge... Subitement Isabelle se décida; une force inconnue la poussait. Elle s'entoura vivement d'un châle et s'enfuit dans la nuit accueillante et tiède. A la porte à claire voie de la haie, deux bras la saisirent et l'entraînèrent vers un champ où les trèfles exhalaient une odeur parfumée et grisante. Une chute sans bruit ; sous la clarté douce et complice des étoiles bienveillantes, et ce fut tout...

Isabelle était troublée, défaillante, heureuse, et elle sentait son âme fondre en larmes comme au jour lointain où le prêtre en surplis la fiançait à Jésus. Elle se jeta au cou de l'homme qui la regardait tendrement et pleura sans regret et sans effort sur son épaule large. Et ils allèrent, enlacés ; et quand il la quitta sur un baiser, elle sentit dans sa main une grande pièce d'argent.

Ils se rencontrèrent à maintes reprises, sans qu'on soupçonnât leurs relations; mais au cabaret, lorsqu'on plaisantait Crick sur sa correction actuelle, maintenant il fermait les yeux d'un air entendu, et il savourait intérieurement l'enivrante vision de cette belle fille qui était sienne, adorablement.

Or, un soir, elle vint à lui tout effarée : elle était grosse. Incrédule, il s'ébahit; mais effrayée soudain et impatiente, elle insista. Il dut se rendre à l'évidence, et une jcie complète lui serra la gorge comme un sanglot. Dans un hoquet, il proféra : « Dieu nous damne, le diable s'en mêle; mais n'aie pas peur, non, n'aie pas peur. » Confiants, ils s'en furent ce soir-là par les champs, ruminant de longues pensées, se tenant gauchement par la main ainsi que des jouvenceaux qui redoutent les contacts propitiatoires aux traîtres enlacements.

Crick ne dormit pas et toute la nuit, il songea à cette paternité tardive; il respirait bienheureux, comme si l'air eut été meilleur depuis qu'il existait une preuve indéniable de sa persistante jeunesse. Vrai, vrai, Dieu était bon, et le comblait !

Digitized by Google

Et il se tournait et se retournait dans ses draps. Ah ! l'on s'était moqué de lui ; on verrait bien. Vrai, vrai, il allait être encore père? Tout de même, comme il était resté jeune ! Il rayonnait d'une joie enfantine à cette pensée qui flattait ses fibres les plus intimes : il se caressait les mains dans une plénitude de bien-être ; il se fut applaudi, s'il n'avait craint de réveiller sa femme.

Le lendemain, jour de marché, Crick se rendit sur la route de Bruxelles et attendit le retour de la charrette qui devait ramener Wanne. Quand il l'aperçut, à une demi-lieue du village, il la héla et demanda une place dans la cariole. Chemin faisant, Crick amena la conversation sur Isabelle. La fermière ne tarissait pas d'éloges. Malicieux, il demanda : « Aurait-elle un amoureux ? » — « Oh ! quant à cela je ne m'en inquiète pas, elle fait ce qu'elle veut. » — « Pourtant s'il l'avait... » — « Dieu du Ciel, mais je la jette dehors ; je ne veux pas de fille perdue chez moi. » — « Non, tu ne feras pas cela, » — « Mais elle n'est pas... » Pesant sur ses paroles, les distillant une à une, il dit en espaçant ses mots : « Si, ... elle ... l'est. » — « Qu'en savez-vous ? » — « C'est de moi ! » La foudre tombant au pied du cheval n'eut pas produit plus violent effet. De saisissement, Wanne tira sur les guides et l'attelage s'arrêta net. Crick s'esclaffait d'un bon rire satisfait et victorieux et, très calme, il rendit les rênes. La rentrée au village se continua, sans plus un mot.

Tout le monde sut bientôt l'événement ; on s'en divertit ; cependant d'aucuns protestèrent contre ces mœurs dissolues persistantes. En général, on compatit aux malheurs de cette brave Catherine qui ne pourrait décidément pas terminer tranquillement ses jours. La fille fut chassée sans tarder, mais Crick ne l'abandonna pas, ainsi qu'il l'avait promis. Il choisit à Bruxelles une maison d'accouchement où elle pourrait, entourée de tous les soins indispensables, donner la vie à son rejeton.

Après quelques jours d'absence, rentré chez lui, il ne put s'empêcher de s'apitoyer sur sa femme, qui, lorsqu'elle le vit, se mit à pleurer doucement, sans un reproche. Il préparait

Digitized by Google

pour elle, vraiment ému, des paroles tendres et sincères; mais son fils et sa bru surgirent violents, et au paroxysme de l'exaspération, ils l'invectivèrent grossièrement. Ce fut une virtuosité de mots malpropres, orduriers, hideux, que, dans leur fureur, les paysans savent éructer, comme s'ils éclaboussaient de fumier. Crick fut stoïque et narquois; il laissa passer la tempête, curieux même de voir si les forcenés se livreraient à des voies de fait. Après tout, il était encore chez lui, et il se contint. Quand ils eurent presque égrené leur chapelet d'insultes, quand furibond, son gas se plaça devant lui nez à nez, les yeux dans les yeux et le crachat prêt à ses lèvres méchamment crispées, le « Keubber » lui mit la main sur la bouche et sans éclat ordonna : « Couche, mon petit; à mon âge, tâche d'en faire autant ! » Atterré, l'autre laissa tomber les bras et le vieux s'en alla en ajoutant : « Et maintenant, bonsoir, je vais me coucher. »

A côté du lit conjugal, on avait dressé un second lit; Catherine reniait donc tout contact. Il haussa les épaules et pensa : « Ce n'était pas la peine », et cette réflexion le fit sourire. Il se déshabilla avec philosophie, s'en remettant à l'avenir pour arranger les choses.

Et les jours et les mois passèrent. On ne lui adressait plus la parole chez lui. Il ne s'en souciait pas, attentif à surveiller les couches prochaines de sa maîtresse. Une fille très frêle — enfant de sénilité et de jeunesse — naquit au début de l'hiver; mais la mère mourait trois jours après, fauchée comme un épi. Crick en ressentit un chagrin immense et sa tendresse se reporta entière sur la petite qui enorgueillissait le crépuscule de sa vie. Tous les jours il s'en venait la voir, chez la femme de la ville chargée de l'élever.

Un après-midi qu'il passait au marché de la Grand'Place, il vit un luxe inaccoutumé de fleurs qui lui parut insolite pour la saison; il comprit immédiatement en lisant les larges écriteaux dont elles s'ornaient. Les lettres bleues sur fond blanc renseignaient : « Sainte-Catherine » et réveillèrent en lui le souvenir de sa femme. Cet oubli lui parut coupable. Aussi s'empressa-t-il d'acheter, rue Neuve, un magnifique châle à ramages,

Digitized by Google

qu'il fit précieusement empaqueter. Son cœur, où commençait à s'apaiser la douleur, frémit d'un plaisir malin, et cependant conscient d'une bonne action préparée. En rentrant, il plaça le châle sur le lit de la fermière, et toute la nuit il entendit pleurer, sans discontinuer. Le lendemain matin elle hasarda, reconnaissante, un timide bonjour, auquel, faussement bourru, il répondit : « Salut. » La réconciliation mûrissait.

Les choses en étaient là depuis peu, quand un télégramme vint : la petite était morte, emportée par une fièvre maligne, en deux heures. Stupide, comme un fou, Crick courut à la ville...

Le petit cadavre fut enterré au cimetière du village et cela fit scandale; mais Crick ne parut pas même s'en apercevoir.

Il maugréait continuellement à part lui et les sourdes malédictions se succédaient sans relâche. Aussi la vie se traînait-elle lamentablement, dans la maison désolée, entre la rancune intraitable des enfants, l'hébétude douloureuse du père et la tristesse dolente de la femme. Catherine tentait de se rapprocher de son mari, sans que celui-ci eût l'air de s'en douter, perdu dans une sombre et tenace mélancolie. Et parfois l'homme et la femme se retrouvaient au détour des chemins comme si leurs souffrances se fussent donné rendez-vous aux carrefours. Alors ils allaient côte à côte dans la campagne, silencieux, vaincus, n'osant s'avouer la naissante espérance des consolations mutuelles. Leurs pas s'arrêtèrent un jour devant la grille du cimetière; la porte cria, étonnée. Catherine suivit Crick, et tous deux s'agenouillèrent sur une tombe toute candide de fleurs blanches. Ils prièrent ensemble, lui pour le repos de l'âme de la petite; elle, sans savoir, machinalement incitée par l'endroit et l'exemple et par un irrésistible besoin d'abandon. Le printemps riait au-dessus de leurs têtes dans le chant des oiseaux et le parfum des corolles; c'était l'heure lénitive des pardons et de l'oubli des fautes. Quand les vieux se relevèrent, leurs yeux étaient tout mouillés, et Crick prit Catherine dans ses bras et l'embrassa longuement...

LÉOPOLD ROSY.

Digitized by Google

LA BATAILLE DE FONTENOY(1)

Critique et aspect général de la position française. — La position de Fontenoy offrait le seul désavantage d'avoir l'Escaut à dos, inconvénient pallié il est vrai par la présence des ponts fortifiés. A part cela, elle était extrêmement forte. Choisie longtemps à l'avance, bien étudiée par un génie militaire tel que Maurice de Saxe, on n'y avait rien négligé qui pût la rendre plus forte encore.

La droite s'appuyait à des terrains inondés et par conséquent inabordables, dominés par la bourgade retranchée d'Antoing. Fontenoy, également fortifié, avait en avant les jardins, les vergers et les rangées d'arbres de Vezon qui devaient rompre les formations ennemies. Trois redoutes et un fossé remplissaient l'espace compris entre les deux localités. La gauche s'appuyait à un bois occupé, garni d'abatis, et flanqué de redoutes. Enfin, derrière ces bastions, dans une plaine où rien ne faisait obstacle aux manœuvres, se déployait une infanterie d'élite appuyée par des masses imposantes de cavalerie (2).

Bien que le mot d' « armée en dentelles » soit exagéré, l'armée française offrait cependant un coup d'œil splendide avec ses belles lignes d'infanterie : gardes françaises bleues

(1) Fin. Voyez la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1906.

(2) On n'a guère élevé d'autres critiques que les deux suivantes contre les plans du maréchal : 1° on lui reproche d'avoir mis trop de troupes à l'aile gauche : mais ne fallait-il pas parer aux éventualités de ce côté? 2° d'avoir laissé sans ouvrages l'espace compris entre Fontenoy et le bois de Barry, mais Saxe répondra lui-même à cette critique et du reste il ne voulait pas de retranchements continus. Le moyen alors de passer à l'offensive?

Digitized by Google

galonnées de blanc, régiments royaux tout blancs, Suisses et Irlandais rouges, et sa cavalerie aux uniformes multicolores, sur laquelle tranchaient nettement, éblouissantes, les deux divisions, écarlate et bleue, de la « Maison du Roy ».

Par là-dessus les perruques poudrées, les guêtres blanches, les tricornes galonnés, les timbaliers, trompettes et tambours à la livrée des colonels, et, claquant à la brise fraîche de mai, trois cents drapeaux et étendards.

Commencement de l'action. — Le maréchal de Saxe, on l'a vu, avait campé sur le champ de bataille même. Quant au roi, éveillé tôt et de très bonne humeur (1), il monta à cheval, passa l'Escaut, et suivi d'une troupe brillante de princes et de courtisans, vint prendre position un peu en avant de Notre-Dame-au-Bois, près de la Justice d'Antoing, d'où l'on découvrait parfaitement toute la plaine (2). Il avait près de lui le

(1) Il était arrivé sur le champ de bataille en chantant une « gaillarde » que les courtisans reprenaient en chœur. On lui en a fait un grief, incompréhensible selon nous.

(2) D'après Michelet, d'après Frédéric II, on avait placé le roi et le dauphin près d'un moulin à vent assez éloigné du champ de bataille, et depuis, les soldats français n'appelaient leur roi que Louis du Moulin.

Sur les cartes datant de l'époque — et il en est de très détaillées, comme le plan de Guélard —, il n'est fait mention que des moulins d'Antoing et de Ramecroix, le premier sur la rive gauche de l'Escaut (on en a parlé plus haut) et l'autre à 400 mètres de l'église. Mais là, le roi eût été bien plus exposé qu'à Notre-Dame-au-Bois !

Nous pensons, avec l'auteur (anonyme) du plan publié à Paris chez Lerouge, que Louis XV et le dauphin changèrent plusieurs fois leur lieu d'observation.

En outre, on ne peut faire un grief au roi de s'être effacé devant Maurice de Saxe.

L'auteur des « Campagnes du maréchal de Saxe » (*Revue d'histoire*, 1905) établit que dans le commencement de l'action, Saxe conseilla au roi de s'éloigner un peu, mais que Louis XV tint bon. Plus tard, quand l'affaire sembla un instant compromise, le maréchal ne voulut plus entendre parler du départ du roi, conseillé par Noailles. Et le roi demeura.

Le grand Frédéric oublie du reste le moulin de Zorndorff, où, isolé de son armée et surpris par une patrouille de hussards russes, il ne dut son salut qu'à la la promesse qu'il fit à l'un d'eux d'assurer sa fortune. Frédéric II n'était pas un poltron, mais nous avons voulu rappeler ce trait pour obéir à la maxime *cuique suum*.

Michelet, comme Voltaire, du reste, doivent être rejetés également. La partialité dont ils font montre, rend même leurs récits désagréables à lire.

Digitized by Google

Dauphin, le duc de Richelieu, aide de camp de service, le comte d'Argenson, ministre de la guerre, le maréchal de Noailles, etc.

Derrière le groupe royal se massèrent les escadrons d'escorte, le « guet des gardes du Roy » (moitié des compagnies Villeroy et Charost) renforcé ce jour-là par la Maison rouge presque tout entière : les gendarmes, les chevau-légers et la moitié des mousquetaires.

Cette escorte était suivie d'une foule de personnes de toute espèce qu'attirait le spectacle d'une bataille, mais dont le nombre diminua fort dans le courant de la journée. A quelques pas de l'endroit où se tenait le roi, on avait dressé une tente. Louis XIV avait inauguré ce luxe déployé les matins de bataille autour de la personne royale ; ce n'étaient que dames en carrosse, pages, serviteurs, négrillons, chevaux de main, le tout flambant l'or et les pierreries. Aussi ne se battait-on guère en hiver ni par le mauvais temps. A ces parades il fallait le beau soleil. Les spectateurs eussent protesté.

Une tache rustique sur cet état-major, c'était Nicolas Petit, fermier à Fontenoy, qu'on avait pris pour guide, bien que ce ne fut guère nécessaire. Encore, Petit devait avoir une certaine allure : il avait été mousquetaire noir de Philippe V d'Espagne.

Quel était le plan des alliés? On n'en sait rien au juste. Il est évident seulement qu'il manqua de cohésion, les princes n'ayant pu s'entendre malgré le bon vouloir et l'expérience du vieux Kœnigsek.

Leur armée s'était mise en marche dès 2 heures du matin sous la protection d'avant-gardes établies près de Vezon, du Bourgeon et de Péronnes.

A 4 heures, elle se déployait en vue des lignes françaises, mais cachée à ces lignes par un brouillard qui baignait tout le fond marécageux de Vezon. Au fur et à mesure que se dissipaient ces buées, les positions ennemies apparaissaient aux Français. Ce fut d'abord la batterie de dix pièces établie la veille par le prince de Waldeck sur la hauteur de Bourgeon et soutenue par douze escadrons hollandais. Cette batterie donna

Digitized by Google

le signal du combat à 5 heures du matin, en tirant quatre coups de canon.

L'artillerie française répondit en ouvrant un feu d'enfer.

Le maréchal de Saxe, après avoir donné l'ordre aux batteries de faire feu sur tout ce qui voudrait déboucher, se porta le long des lignes et fit arrêter sa gondole près de la redoute de droite du bois de Barry. A 5 heures et demie, on pouvait enfin apercevoir les masses rouge sombre de l'armée anglaise entre Vezon et le bois, les Hanovriens à gauche, débouchant du village, le tout sur deux lignes soutenues par de la cavalerie. Les Hollandais tenaient la gauche de l'armée alliée, de Vezon à Péronnes en plusieurs colonnes : un bataillon près de Bourgeon, cinq autres en ligne à gauche, quatorze au centre et à la droite sur deux lignes, vingt-huit escadrons sur deux lignes et en arrière.

L'infanterie anglaise, qui se trouvait à l'étroit, dut faire un nouveau déploiement, et la cavalerie s'étant avancée pour la protéger, le général Campbell, qui la commandait, eut la tête emportée par un boulet.

Nul autre n'étant averti du mouvement à exécuter, cette belle masse de chevaux ne bougea plus avant la fin de la bataille.

Il ne semble pas non plus que la réserve (1) placée sous les ordres des généraux Moltke et Forgatsch, et comprenant tout le contingent autrichien, soit entrée en ligne.

L'artillerie française faisant rage, le général anglais Ligonnier porta en avant de sa propre infanterie sept pièces de 6 qui eurent vite fait de réduire au silence les canons à la suédoise. Les batteries fixes continuèrent seules à tirer.

Ce fut dans ce duel d'artillerie que périt le jeune duc de Gramont, colonel des gardes françaises.

Il venait de quitter le maréchal de Noailles, son oncle, et se rendait à son régiment quand un boulet anglais renverse son cheval. Le comte de Lowendal, qui se trouvait à quelques pas, lui crie : « Gramont, prenez garde, votre cheval est mort! » —

(1) Cette réserve comprenait 3 escadrons anglais, 4 escadrons autrichiens (de Styrum et de Ligne), 5 escadrons hollandais (de Schlippenbach), 8 compagnies de grenadiers et 400 hussards.

Digitized by Google

« Parbleu ! et moi aussi, riposte froidement Gramont ! » — Il avait la cuisse fracassée (1).

Pendant près de deux heures, l'action se borne à une violente canonnade.

Tentative des Anglais contre le bois de Barry. — Tandis que le gros de l'armée se déployait, le duc de Cumberland, qui projetait d'enfoncer les lignes françaises entre Fontenoy et le bois de Barry, voulut d'abord s'assurer la possession de ce dernier et lança dans ce but le général Ingolsby à la tête de quatre bataillons (Zastrow-hanovrien, Sempill-highlanders, Duroure et Pulteney anglais). Les têtes de colonne de ces bataillons approchaient du bois, quand elles furent aperçues par les fantassins de Grassin qui y étaient embusqués, et reçues à coups de fusil. Le coup de main était manqué. Croyant avoir affaire à des troupes nombreuses, Ingolsby mit sa brigade à l'abri dans un pli de terrain et fit demander du canon.

A peine trois pièces de 6 étaient-elles parvenues au général anglais, que le duc de Cumberland survint en personne et réitéra ses ordres dans les termes les plus véhéments.

Ingolsby reprit l'attaque, mais il était trop tard. Le mouvement ne pouvait d'ailleurs pas réussir : au débouché du bois, les Anglais, avec quatre bataillons mis en désordre et décimés et trois canons, qu'il était bien difficile de mener à travers les abatis, se fussent buttés à deux redoutes garnies d'artillerie, aux dix bataillons et aux canons de la brigade des Vaisseaux et de celle des Irlandais.

Mais les Anglo-Hanovriens n'allèrent même pas jusque là. Après une courte tiraillade avec les Grassins, ils se replièrent pour la seconde fois, et la tentative ne fut plus renouvelée (2).

Les attaques hollandaises. — Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, les mouvements des alliés manquèrent

(1) Le comte de Chabannes, lieutenant-colonel des gardes, prit le commandement du régiment, qui fut donné, par le roi, au duc de Biron pendant le cours de l'action. Gramont fut transporté sur les derrières, mais il mourut comme il traversait l'Escaut au pont de Vaulx. Il allait être fait maréchal de France.

(2) Ingolsby fut traduit plus tard devant une cour martiale tenue à Londres.

Digitized by Google

de cohésion. Les Anglais attaquèrent la gauche française, les Hollandais donnèrent contre la droite, au centre seulement la colonne d'assaut contre Fontenoy fut formée de troupes des deux nations. Gênés à leur tour par le nouveau déploiement des Anglais, les Hollandais avaient appuyé à gauche. Leur propre gauche se trouva formée de 8 bataillons, qui, sous les ordres du général Cronstrom et soutenus par 36 escadrons, devaient enlever les trois redoutes entre Antoing et Fontenoy. La droite, formée de 12 bataillons, sous le prince de Waldeck, et accolée à droite de 4 bataillons hanovriens, avait pour objectif le village même de Fontenoy.

Quatre escadrons formèrent seuls le centre hollandais.

Les attaques des Hollandais contre la droite française, commencées tard (il était plus de 9 heures), furent des plus molles.

D'après la relation même du prince de Waldeck, la colonne de gauche plia immédiatement sous le feu des redoutes de Bettens et se rabattit sur Antoing, où elle fut prise de front par le feu des défenses du bourg, et d'écharpe par celui des gros canons de 16 laissés de l'autre côté du fleuve.

Les pertes furent, du reste, très minimes des deux côtés.

La *Gazette de Hollande* invoqua en faveur de Cronstrom une singulière excuse : les Français, d'après elle, avaient eu l'astucieuse précaution de garnir leurs retranchements de faux canons en bois, dont le nombre aurait intimidé les Hollandais !

Quant à la cavalerie, intimidée par la fière contenance des dragons français, puis portée maladroitement sous le feu d'Antoing, qui lui démonta tout un escadron, elle n'eut pas un meilleur sort que l'infanterie. On dit même qu'elle fut prise de panique et que plusieurs brigades des régiments « Hesse-Hombourg » et « carabiniers » se débandèrent, quittèrent le champ de bataille et s'en allèrent piller les bagages.

Les assauts contre Fontenoy. — Pendant ces attaques, les 12 bataillons hollandais de la droite, joints à 4 bataillons hanovriens, s'étaient portés vers Fontenoy sous l'appui d'une nom-

Digitized by Google

breuse artillerie. Cette colonne, que le prince de Waldeck conduisait en personne, longea le chemin de Beaugnies et Vezon et atteignit bientôt les maisons en ruines du hameau de Bourgeon, mais là elle fut arrêtée par le feu des retranchements et mise en désordre.

Pendant ce temps, Cumberland, ayant renoncé à sa tentative contre le bois de Barry, avait rappelé les bataillons destinés à la droite et les avait dirigés sur Fontenoy.

A 10 heures, une deuxième colonne d'assaut, conduite par Sempill-Highlanders (1), dépasse les ruines de Bourgeon et repoussant devant elle les Français, qui ont eu l'audace de faire une sortie, arrive au cimetière, mais là elle échoue, malgré l'héroïsme des montagnards écossais, qui chargent, le bouclier et la claymore au poing, comme au temps de Montrose.

Les Hollandais s'avancent alors et dirigent salves sur salves contre les murs de l'église. Les balles ricochent et couvrent le sol d'habits blancs, mais à chaque décharge les soldats de Dauphin et de Beauvoisis, commandés par le duc de la Vauguyon, se contentent de répondre par le cri de « Vive le roi! » Devant cette chose qu'ils ne comprennent pas, les Hollandais hésitent, puis reprennent leur marche et reçoivent à bout portant une fusillade calme et bien ajustée.

Pour la troisième fois ils reculent. Pour la quatrième fois ils reviennent à l'assaut, mais sans plus de succès.

Dans ces combats, le lieutenant-général de Lutteaux, bien que grièvement blessé, demeure à cheval et continue de diriger la défense avec la Vauguyon et Choiseul-Meuze.

La colonne anglaise. — Le maréchal de Saxe, après avoir été le témoin des tentatives vaines des Hollandais contre sa droite, quitta sa voiture, et montant à cheval, malgré sa faiblesse, s'en

(1) Sempill ou Murray Highlanders (43e) aujourd'hui 42e Royal-Highlanders, surnommé « Black-Watch » à cause de son tartan foncé, est le plus ancien régiment de montagnards au service de l'Angleterre. Il fit ses premières armes à Fontenoy, et depuis il s'est fait décimer dans vingt batailles rangées. Il porte sur ses drapeaux entre autres noms ceux de : Fuentes-d'Oñoro, Toulouse, Waterloo, Alma, Lucknow, Tel-El-Kébir.

Digitized by Google

vint vers la gauche, où se dessinait l'attaque des Anglais. Comme M. de Beaufremont le complimentait sur la défaite des Hollandais : « Tout n'est pas dit, Monsieur, répondit le maréchal, allons aux Anglais, ils seront de plus dure digestion. »

Il semble que, dès le commencement de l'action, les Anglais aient voulu faire une trouée dans l'aile gauche française, nous l'avons dit, mais il fallait pour cela qu'ils s'assurassent la possession de Fontenoy et du bois de Barry. Les tentatives contre ces points ayant échoué, Cumberland n'en résolut pas moins de passer. Aller donner la main aux Hollandais qu'on s'attendait à voir déboucher d'Antoing paraissait, il est vrai, la meilleure tactique ; mais, nous le répétons, les Anglais, en laissant derrière eux des retranchements encore solidement occupés par l'ennemi, se mettaient en bien périlleuse posture. Ils allaient apprendre que, loin de faire un effort pour les aider, les Hollandais, au dire même d'un de leurs généraux (1), « restaient dans l'inaction, se laissaient plutôt écraser par les boulets de canon qui grêlaient, que de tenter une attaque » et lâchaient même pied sur plusieurs points.

Le gros de l'infanterie anglo-hanovrienne (12,000 à 14,000 hommes), jusque là en trois colonnes, fut mis en bataille par un simple « à gauche », se trouva former trois lignes rangées chacune sur six hommes de profondeur et se mit en marche dans cet ordre. Chaque ligne comptait six bataillons de 800 hommes environ, six canons étaient menés à bras devant la colonne et six autres dans les intervalles des échelons. Les gardes anglaises étaient en tête avec le lieutenant-général Campbell, le comte d'Albermale, général-major, et Churchill (2), brigadier.

En même temps, Waldeck prévenait le prince anglais qu'il allait tenter un nouvel assaut contre Fontenoy ; mais cette attaque ayant échoué, les bataillons anglais et hanovriens qui y avaient pris part se rabattirent sur la grande colonne.

(1) Le brigadier général Schlippenbach.
(2) C'était un fils naturel de Marlborough.

Digitized by Google

Devant celle-ci, le terrain était escarpé. Les Anglais avaient à franchir un ravin, puis une zone très dangereuse où se croisaient le feu de Fontenoy et des redoutes. Ils marchèrent cependant en bon ordre, serrant les rangs à chaque décharge et s'arrêtant même de temps en temps pour permettre à leur artillerie d'envoyer une salve.

Ils parcoururent ainsi 800 mètres en une heure.

C'est à ce moment que fut tué le maréchal de camp du Brocard, qui commandait l'artillerie française (1).

Il était 10 heures et demie.

Le comte de Chabannes, qui commandait les brigades des gardes et d'Aubeterre, voyant la supériorité des ennemis d'autant plus grande que, lors de l'attaque de Fontenoy, les brigades de Royal et la Couronne, qui jusque-là étaient en seconde ligne, avaient été portées derrière le dit village, et qu'il ne lui restait plus pour le soutenir que la cavalerie, à trois cents pas en arrière, courut promptement demander au duc de Biron un bataillon du régiment du Roi pour l'avancer sur la gauche du village, afin de le soutenir, et charger, s'il se pouvait, l'ennemi en flanc, tandis qu'il l'attaquerait de front, ce à quoi consentit Biron.

Chabannes ne jugea pas à propos de rester derrière le chemin creux qui protégeait sa division, car en ce cas l'action fut devenue une affaire de mousqueterie et l'ennemi aurait eu dès lors trop d'avantages par son nombre.

Il le franchit donc.

La droite de la première ligne anglaise avait devant elle les gardes françaises et suisses, la gauche chemina à peu de distance de Fontenoy. Arrivées à vingt pas l'une de l'autre, les deux troupes firent halte. Chabannes fit alors battre la charge (2).

(1) Voyant les pièces à la suédoise insuffisantes, il avait ait établir vers 8 heures une batterie longue près de Fontenoy. Cette batterie attirait à elle le feu des ennemis. Il avait quitté ce poste horriblement dangereux pour venir parler au maréchal qui voulut l'empêcher d'y retourner. Du Brocard s'obstina et partit. Le maréchal dit : « Du moins ce n'est pas ma faute. Voilà un homme qui va se faire tuer ! »

(2) Les campagnes du maréchal de Saxe (*Revue d'histoire*, 1905, nº 51).

Digitized by Google

D'après d'autres sources :

Une crête s'élevait à l'endroit où étaient les gardes françaises et les séparait des Anglais.

Les officiers des gardes, détachant leurs grenadiers, coururent sus à l'artillerie ennemie et découvrirent tout à coup, à travers la fumée, la masse imposante qui s'avançait vers eux. Une salve de la première batterie anglaise, dont les canons « tiroient à cartouches dont les balles de fonte brute pesoient une onze sept gros » (1), coucha 60 grenadiers français. Les survivants s'en revinrent en annonçant l'approche de l'ennemi.

A cette nouvelle, les gardes françaises et suisses, Courten, Aubeterre et un bataillon du régiment du Roi se portèrent en avant et après avoir franchi le bourrelet en question se trouvèrent subitement à cinquante pas des Anglais.

Tout le monde s'arrêta.

Quoi qu'on en ait dit, l'instant dut être émouvant.

Les officiers anglais ôtèrent leurs chapeaux aux Français qui répondirent, puis lord Charles Hay, capitaine de la King's Company du 1er gardes à pied s'avança, le chapeau à la main et dit : « Messieurs des gardes françaises, tirez! » Comme, dans le fracas du feu qui continuait à la gauche et à la droite on n'avait pas entendu, le comte d'Auterroche (2), lieutenant de grenadiers, sortit des rangs et demanda à lord Hay ce qu'il voulait.

« Monsieur, répéta l'officier anglais, faites tirer vos gens!

— Non, Monsieur, riposta d'Auterroche, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes! »

C'était vrai, les Français ne tiraient jamais les premiers, non par politesse, comme on l'a cru, mais par tactique.

Cependant, quelques gardes françaises, perdant leur sang-froid, épaulent et tirent... mal. « A l'instant commence un épouvantable feu roulant qui jette à terre 19 officiers. Frédéric II avait récemment perfectionné le tir de l'infanterie,

(1) C'est-à-dire à mitraille. *Relation de la campagne...*, etc., par Z.

(2) Ce nom a été orthographié de diverses manières dans son *Histoire des gardes françaises*. Le capitaine N. Lacolle établit nettement qu'il ne peut s'agir ici que du lieutenant d'Auterroche.

Digitized by Google

dit le capitaine Lacolle (1), et notre ancienne habitude, excellente jadis, de laisser les adversaires décharger leurs mousquets et leurs pistolets, pour les enfoncer l'instant d'après à l'arme blanche, était devenue une tactique déplorable. Rien ne pouvait résister à des bataillons exercés, entamant un feu à la prussienne (2). »

En quelques instants, 95 gardes-françaises tombent morts, 285 sont blessés. 11 officiers et 209 soldats des gardes suisses, le colonel Courten, le lieutenant-colonel Mardesy, 18 officiers et 275 hommes de ce régiment mordent la poussière. Les premiers rangs de la ligne française de Fontenoy au bois de Barry sont littéralement emportés.

Succès des Anglais. — Toute l'infanterie de la première ligne lâche pied en désarroi. Les gardes-françaises, éparpillés par ce feu infernal, se débandent : une partie rejoint les 5e et 6e bataillons aux ponts de Calonne, d'autres se groupent près de Notre-Dame-au-Bois. Les officiers marchent, presque seuls, à l'ennemi, mais ils sont bientôt contraints de s'arrêter. Un drapeau est pris et repris.

Soutenus par trois charges consécutives des Cravates et de Fiennes-cavalerie, les gardes suisses, sous M. de Zurlauben, leur colonel, se rassemblent derrière les redoutes du bois où la cavalerie décimée doit bientôt les rejoindre.

La colonne anglaise continue son mouvement en masse écrasante et déborde Fontenoy et le bois de Barry dans le plus grand ordre. Bataillon par bataillon, les habits rouges exécutent des feux comme à l'exercice. « On voyait, dit Voltaire, les majors appuyer leur canne sur les fusils des soldats pour les faire tirer bas et droit. » Comme à l'exercice aussi, la colonne manœuvre tout en marchant et se forme en bataillons carrés à trois faces pleines, en essayant, tout en continuant sa

(1) Capitaine N. LACOLLE. *Histoire des gardes françaises.*

(2) Ce feu s'exécutait par divisions, de sorte que le front d'un bataillon de quatre hommes de profondeur ayant tiré, un autre bataillon faisait sa décharge et ainsi de suite, tandis que les premiers rechargeaient. L'exercice à la prussienne ne fut introduit en France que cinq ans plus tard.

Digitized by Google

trouée, d'envelopper Fontenoy et la première redoute du bois par des détachements.

Conduit par le lieutenant-général de Lutteaux, Aubeterre-infanterie fait tête; il lui en coûte 130 hommes tués et 200 blessés. Le soir, on retrouvera tout un rang du régiment fauché, les talons alignés sur le sol! Lutteaux, déjà blessé, et qui a voulu charger malgré les supplications de son aide de camp, tombe frappé à mort.

Le duc de Biron le remplace dans le commandement du centre et entraîne le régiment du Roi. Un bataillon des gardes anglaises se détache, avance à quelques pas des Français, fait une décharge et revient au pas se replacer dans la colonne. Biron tombe sous son cheval tué. Les soldats reculent. Plusieurs troupes en déroute se rabattirent jusque Notre-Dame-au-Bois et le groupe royal fut bientôt entouré d'une foule de fuyards. Déjà les boulets anglais ricochaient autour de Louis XV. Le maréchal de Saxe fit dire au roi de reculer à petits pas, insensiblement, ce qu'il fit jusqu'à l'ermitage, mais là, Noailles lui ayant conseillé de quitter le champ de bataille, il répondit : « Je ne doute pas que M. le maréchal fasse ce qu'il faudra, mais je reste où je suis. » Les gardes du corps, portés en avant au cri de : « Secours au roi! », déblayèrent le terrain.

Premières contre-attaques des Français. — Avant que les Français, revenus de leur émoi, pussent agir avec ensemble, il y eut plusieurs attaques décousues contre la colonne anglaise. Le maréchal de Saxe, rejetant avec impatience sa cuirasse de taffetas piqué, la seule que la maladie lui permît de porter, et qui pendait à l'arçon de sa selle, courut à la cavalerie et lui donna l'ordre d'avancer. En même temps il fit prescrire à l'infanterie de l'extrême-gauche (division Lowendal) de tomber sur les Anglais.

Mais la cavalerie s'engagea bien avant et seulement par fractions : successivement tous les régiments de la première et de la seconde ligne vinrent se briser contre les carrés anglo-allemands.

Digitized by Google

Soixante-dix ans plus tard, dans les plaines de Mont-Saint-Jean, une cavalerie française, non moins belle, non moins fougueuse, devait aussi venir échouer contre la froide impassibilité des Anglais et des Hanovriens,et plusieurs des régiments présents à Fontenoy devaient se retrouver en face l'un de l'autre à Waterloo.

Ce fut dans une de ces charges que le chevalier d'Apcher, lieutenant-général, eut le pied fracassé. Il vint rendre compte au roi et lui parla longtemps sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentait, jusqu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

Pour donner à Saxe le temps de rassembler son monde, les gardes du corps, les carabiniers et la gendarmerie exécutèrent aussi plusieurs charges.

Les gendarmes rouges de Lunéville (1), descendants directs des vieilles compagnies de l'Ordonnance, étaient représentés par huit compagnies arrivées de Douai le matin même. Sous la conduite de du Blet, elles chargèrent avec fureur.

Un cheval fougueux ayant emporté le guidon de l'une des compagnies dans les rangs anglais, le jeune Castelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu des ennemis.

Les charges refoulées, le duc de Cumberland, très calme, et sans écouter les représentations de ses gentilshommes, pousse son cheval au premier rang et, apercevant la terre jonchée de cavaliers aux habits rouges, dit à lord Stairs qui l'accompagnait : « Eh bien, nous marchons sur cette Maison du roi de France ! » Lord Stairs, qui connaissait les gendarmes, hocha la tête et répondit : « Non, Monseigneur ! aux coups plus rudes qu'elle nous portera, vous reconnaîtrez la Maison rouge ! »

A peu près en même temps, l'infanterie ralliée commençait d'attaquer, malheureusement sans plus d'ensemble que la cavalerie ; cependant, sous ces coups répétés, les Anglais avaient, instinctivement, changé leur dispositif. Rompant les

(1) La gendarmerie de France se composait de 16 compagnies (8 de gendarmes et 8 de chevau-légers) formant 8 escadrons. Le roi était capitaine des 4 premières compagnies (écossaise, anglaise, bourguignonne, flamande).

Digitized by Google

carrés, ils se formèrent en un long rectangle dont le petit côté, trois bataillons déployés, continuait de progresser dans la trouée.

Déjà la colonne anglaise avait dépassé Fontenoy de trois cents pas et les soldats criaient : « Hurrah! » et « No quarter! »

Situation respective vers midi. — Vers midi, la situation des Français était grave mais pas le moins du monde désespérée, comme le laisse entendre Voltaire. Le maréchal de Saxe conservait son sang-froid : comme il venait saluer le roi, celui-ci lui demanda si réellement il n'y avait plus d'espoir. On était venu lui dire sur les 11 heures que la bataille était perdue. Il avait alors demandé sa cuirasse pour charger à la tête de sa Maison (1).

Saxe répondit au roi : « Quel est le j... f..., sire, qui vous a dit cela? »

Voici où en était la bataille à cette heure.

Les Hollandais se bornaient à tirailler, ne faisant aucune tentative sérieuse contre la droite française (2).

Les redoutes du bois de Barry, défendues par le régiment d'Eu, et les retranchements de Fontenoy, où une partie du régiment du Roi avait renforcé Dauphin et Beauvoisis, tenaient encore. Un moment les munitions avaient manqué : avec un imperturbable sang-froid, les canonniers de « Royal » continuèrent de tirer à poudre.

Grâce à la fermeté des postes qu'ils laissaient derrière eux, les Anglais ne retiraient pas beaucoup d'avantages de leur mouvement, tout audacieux qu'il fût. Ils se trouvaient même dans une posture extrêmement périlleuse, un peu comme un taureau qui, après avoir planté ses cornes dans un arbre, ne peut plus se dégager à cause de la violence du coup.

Et sous les assauts continuels de l'infanterie et de la cava-

(1) Lettre de Guibal (*Revue d'histoire*, op. cit.).

(2) L'attaque hollandaise ne l'inquiétant guère, le maréchal eut l'idée de faire appuyer le centre par des bataillons tirés d'Antoing, mais l'ordre ne fut pas exécuté. C'est à ce fait qu'il faut vraisemblement attribuer l'erreur de Voltaire quand il dit que l'ordre fut donné au comte de la Marck d'évacuer Antoing.

Digitized by Google

lerie française, la colonne anglaise : « cette extraordinaire chose vivante qui semble invulnérable et depuis 6 heures marche se ployant et se déployant, sans que rien la puisse entamer » (1), n'en avait pas moins payé très cher sa témérité.

Le 1er régiment des gardes à pied avait perdu le tiers de son effectif, le 12e d'infanterie avait 19 officiers et 321 hommes hors de combat, le 19e Green Howard's, le 33e (Irlandais) et le 34e (2) étaient décimés, toute la compagnie de grenadiers du 31e, sauf 11 hommes, était par terre.

Il est bien étrange que pendant tout ce temps la cavalerie anglo-hanovrienne et la réserve des alliés soient restées la bride au bras ou l'arme au pied sans faire un mouvement.

La décision. — Plusieurs généraux français s'étaient parfaitement rendu compte de la mauvaise passe où se débattaient les Anglais. Tandis que leur colonne se trouvait ainsi arrêtée par la force des choses, Lowendal débouchait de Ramecroix à la tête de Normandie.

L'héroïque soldat salua Maurice de Saxe et lui dit : « Monsieur le Maréchal, voilà une belle journée pour le roi; ces gens-là ne sauraient lui échapper! »

La halte des Anglais a donné aux Français le loisir de se rallier, de se reconnaître. Le maréchal a maintenant sous la main les six bataillons de la brigade irlandaise, ivres d'avoir flairé le sang anglais, deux bataillons des gardes françaises rassemblés par Chabannes, Normandie et les Vaisseaux qui n'ont pas donné encore, la Maison à peu près intacte.

Sept régiments de cavalerie, restés jusque-là près de Rumignies, arrivent au grand trot : ce sont les cuirassiers du Roy auxquels le marquis d'Havrincourt crie : « Messieurs les maîtres... assurez vos chapeaux... nous allons avoir l'honneur de charger! », les dragons d'Egmont aux bonnets fourrés, aux habits rouges, et vingt escadrons de Talleyrand, du Roi, d'Orléans, d'Egmont et de Clermont-Tonnerre-cavalerie.

(1) N. LACOLLE, *Histoire des gardes françaises.*

(2) Depuis Fontenoy, le 34e régiment d'infanterie (Border Regiment) porte comme emblème une couronne de lauriers.

Digitized by Google

Le duc de Richelieu, couvert de poussière, hors d'haleine, l'épée à la main, court à Notre-Dame-au-Bois et demande au roi la Maison. Louis XV baisse la tête et pleure. On l'entend murmurer : « Mes pauvres rouges! »

Mais Richelieu, sans s'arrêter à ces lamentations, court au comte de Montaisson qui rassemble les escadrons bleus et rouges.

Pendant ce temps, le canon tonne contre la colonne anglaise.

Un jeune capitaine du régiment des Vaisseaux (1), nommé Isnard, avait été se faire panser à l'hôpital ambulant quand il aperçut quatre pièces de canon établies là depuis la veille. Il les montra au duc de Richelieu qui les fit pointer sur les masses ennemies. Sans y faire brêche, elles permirent de détourner de l'infanterie et de la cavalerie le feu des alliés.

Le comte de Lowendal forme l'infanterie en colonnes par brigade et, soutenu par la cavalerie fraîche venue, il attaque le flanc droit des Anglais; les régiments ralliés du centre et de la droite assaillent le flanc gauche, tandis que Richelieu charge à fond de train le front anglais déchiqueté par la mitraille.

Les assauts succèdent aux assauts, sans interruption, les charges aux charges; la mêlée est formidable.

Les gardes françaises, furieux de leur premier échec, foncent à la baïonnette d'un irrésistible élan, les gardes du corps et les gendarmes (2) broient les fantassins sous leurs énormes chevaux; l'élan est tel que les escadrons se confondent, et, pour obtenir un peu d'ordre, le marquis de Jumilhac hurle à ses mousquetaires : « Ne me dépassez pas! »

Plus loin, le courage déployé par le régiment des Vaisseaux arrache au maréchal un cri d'admiration, c'est bien mérité, tous ses officiers sauf un sont restés dans la bagarre! Hainaut perd son colonel le jeune prince de Craon, son lieutenant-

(1) Et non de Touraine comme on l'a écrit. Le soir même Isnard reçut la croix de Saint-Louis bien qu'il n'eût que 21 ans. Les mouvements qui décidèrent la victoire ont été racontés de beaucoup de manières différentes, mais toutes analyses faites, nous préférons encore la version donnée par G. dans la *Revue d'histoire*.

(2) Après Fontenoy, les gendarmes de la garde furent autorisés à porter par dessus leur cocarde blanche, la cocarde noire de l'Angleterre.

Digitized by Google

colonel et dix-huit officiers; Normandie est abîmé, car les Anglais sont tenaces; acculés par ces meutes rageuses ils font tête comme des sangliers, et si le sergent Wheelock de « Bulkeley » s'empare d'un drapeau (le seul du reste pris à l'armée britannique), c'est à quel prix; les Irlandais pleurent deux colonels sur six : Dillon et O'Neil; et Lally, qui dira tantôt au Dauphin : « Monseigneur, les « grâces » du roi sont comme celles de l'Évangile, elles tombent sur des borgnes et des boiteux », porte un masque rouge.

La victoire. — La colonne anglaise, enfoncée, battue en brèche en vingt endroits, n'est bientôt plus qu'une masse confuse que gagne la panique. Dans ce terrible désarroi, les escadrons français taillent et pointent à l'aise.

Le général Ponsonby est tué, Albermale, Howard, Ingolsby et Churchill sont blessés, cinq colonels et quantité d'officiers anglais succombent.

Quelques régiments font tête, mais ils sont bientôt submergés par le fougueux élan des troupes françaises.

« Ce fut là, dit un témoin oculaire, un de ces moments dont on ne saurait s'imaginer l'horreur. »

A 2 heures, tout était fini pour les Anglais et Cumberland écrivait à Waldeck ce billet laconique : « Mon prince, je me retire sous le canon d'Ath. » Grâce au dévouement de la cavalerie anglaise : Life Guards, grenadiers à cheval, Écossais gris, dragons noirs, régiments superbes mais mal employés, la déroute put se transformer en retraite.

Il était du reste aventureux pour les Français de se risquer dans le vallon boisé de Vezon (1). L'armée royale s'arrêta à sept cents pas en avant de Fontenoy, remettant au lendemain la poursuite de l'ennemi vaincu.

Après la bataille. — Le maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, se fit porter auprès du roi par des grenadiers; il

(1) Nos troupes marchèrent sur les fuyards, dit le général Pajol, mais comme les Anglais avaient jeté de l'infanterie dans les haies de Vezon, avec protection de leur cavalerie en deçà de ce village, le maréchal se contenta de diriger les Grassius par le bois de Barry. Prise en flanc, la cavalerie anglaise dut se retirer.

Digitized by Google

retrouva un reste de force pour embrasser les genoux du souverain et pour lui dire ces belles paroles : « Sire, j'ai assez vécu ! » Le roi le releva et l'embrassa tendrement (1). Il fit de même pour Lowendal (2), puis il alla voir le « théâtre du carnage ». Çà et là il distribua des grades, des dotations, des « grâces ». Aux Irlandais il fit sous-lieutenant le sergent Wheelock de « Bulkeley » qui lui avait apporté un drapeau anglais. Devant Normandie il s'arrêta, salua le lieutenant-colonel de Salancy et dit : « MM. de Normandie, c'est à vous que je suis redevable de la victoire que je remporte sur mes ennemis, je vous en suis très obligé. »

Mais plus il avançait, plus les morts se faisaient nombreux. Louis XV s'assombrit. Il n'avait jamais vu pareil spectacle. Le roi, dit le prince de Croy, tournoya environ deux heures. Il avait l'air assez soucieux. Il s'arrêta près d'un monceau de cadavres ensanglantés pour dire au Dauphin qui l'accompagnait : « Regardez mon fils, et méditez ce spectacle. Apprenez là à ne pas vous jouer de la vie de vos sujets et ne prodiguez jamais leur sang dans d'injustes guerres. »

On a pu voir, au cours de ce récit, quels étaient les corps qui avaient le plus souffert.

Les alliés perdirent de 9,000 à 10,000 hommes, dont 2,000 prisonniers et une vingtaine de canons. Un seul drapeau leur fut pris par les Irlandais (3). Les Français eurent sept généraux

(1) D'après Voltaire, Saxe aurait ajouté : « Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurais dû mettre une redoute de plus entre les bois et Fontenoy, mais je n'ai pas cru qu'il y aurait des généraux assez hardis pour hasarder de passer à cet endroit ». Chambord et les grandes entrées au Louvre furent la récompense du maréchal auquel le roi donna de plus 40,000 livres de pension et les lettres de grande naturalisation. On lui offrit aussi un fauteuil d'académicien mais il refusa, son instruction littéraire étant des plus sommaires. Il écrivait à ce propos à un ami : « Ils veule me fere de la cadémie, sela m'iret come une bage a un chas » (sic). Voyez les admirables études de Sainte-Beuve sur le maréchal, son génie, son esprit naturel et ses passions, *Nouveaux lundis*, t. XI.

(2) Le comte de Lowendal écrivit à sa femme : « Je suis jaloux du roi mon maître, de ce qu'il a pu écrire à la reine, sur un tambour en plein champ de bataille, la victoire que nous venons de remporter ».

(3) L'épisode de la marquise de Pompadour, se tenant à quelque distance du champ de bataille pendant l'action et recevant en hommage de son royal amant les drapeaux ennemis, est absolument faux. Mme d'Etiolles, née Jeanne Poisson,

Digitized by Google

tués : Gramont, Lutteaux, du Brocard, Sommery, de la Peyre, Langey et Refuveille et 6,000 hommes environ hors de combat.

La bataille fut très meurtrière, ce qui est dû au peu d'étendue du terrain, aux assauts des retranchements et au corps à corps final.

La poursuite de l'ennemi ne commença que le lendemain. Les Grassins partirent au point du jour; le comte d'Estrées avec 4,000 cavaliers et de l'infanterie les suivit à 8 heures du matin.

Il enleva à l'ennemi 183 chariots de munitions et de vivres et 23 canons.

Fin du siège et capitulation de Tournai. — Il n'est guère nécessaire de peindre les sentiments des Tournaisiens pendant la journée du 11 mai. De la ville, on apercevait la fumée de la bataille, on voyait défiler les troupes et les convois de blessés, on entendait gronder la canonnade qui semblait faire écho à celle de la tranchée, car pendant tout ce temps le bombardement ne ralentit point.

Vers 3 heures, le bruit s'éloignait, puis les cris transmis jusqu'aux remparts annoncèrent la victoire des Français.

La ville n'en continua pas moins sa résistance. Retraçons rapidement les derniers épisodes du siège.

Le 15 mai eut lieu au camp français le *Te Deum* de la victoire de Fontenoy. Le soir à 8 heures, toutes les batteries de la tranchée tonnèrent à la fois et une gerbe de quarante-cinq bombes lancées à la fois dans la place y causa la plus grande

n'était pas encore Mme de Pompadour et n'avait pas encore sur le roi l'influence qu'elle acquit plus tard. Pendant la campagne, elle demeura à Etiolles dans une sorte de retraite.

Le lendemain de la bataille, Voltaire lui adressa ces vers :

Quand Louis, ce héros charmant
Dont tout Paris fait son idole
Gagne quelque combat brillant
On doit en faire compliment
A la divine d'Etiolles.

Cf. J. et E. DE GONCOURT, *Madame de Pompadour*).

Digitized by Google

panique. La salve générale de l'artillerie fut suivie par une mousqueterie de toutes les troupes à pied.

Le mardi 18, seize compagnies de grenadiers français donnèrent l'assaut contre l'ouvrage à cornes et l'enlevèrent malgré la valeureuse résistance du colonel Mac-Kay qui fut tué, et dont les Écossais furent décimés.

La capitulation fut signée le 23 (1) après vingt-deux jours de tranchée ouverte.

La garnison fut autorisée à s'enfermer dans la citadelle, et les hostilités furent suspendues jusqu'à ce que le baron van Orth eût reçu les ordres des États généraux, auxquels on lui permit d'expédier un exprès.

La réponse ne se fit pas attendre : il fallait défendre à toute extrémité le réduit de la ville prise. La tranchée fut ouverte devant la citadelle dans la nuit du 31 mai au 1er juin.

Le siège dura presque aussi longtemps que celui de la ville.

Cependant avec une garnison réduite de moitié, sans soutien moral, enveloppés par plus de 50,000 hommes, van Braekel et Lewe durent capituler (20 juin).

Les Hollandais obtinrent les honneurs de la guerre et sortirent de la citadelle en armes, avec 4 canons, 2 mortiers et des munitions.

Ils s'engageaient par contre à ne plus porter les armes contre la France avant le 1er janvier 1747.

Le marquis de Brézé de Dreux fut nommé gouverneur de Tournai.

Conséquences de la bataille de Fontenoy et du siège de Tournai. — Le roi, dit Voltaire, envoya un aide-major de son armée,

(1) La journée du 23 fut marquée par un épisode tragique. Vers 6 heures du soir, le bâtiment de la porte de Lille sauta avec un bruit épouvantable, tuant et blessant plus de cent personnes. Un officier du régiment écossais de Mac Kay, de garde à la porte ce jour-là, serait, paraît-il, entré la pipe à la bouche dans une chambre surmontant la voûte d'entrée, et aurait mis le feu à la provision de poudre qu'on y avait enfermée.

« Le gouverneur ayant appris que ce malheur était arrivé par l'imprudence d'un officier pendant que la ville était « en capitulation » , se mit dans une si grande colère, qu'il tomba en léthargie et qu'il fut l'espace de huit jours sans ton ni son ! » (Relation d'un religieux des Croisiers donnée par le *Bulletin de la Société d'histoire et de littérature de Tournai*, 1861, t. VIII).

Digitized by Google

M. de Latour, officier très éclairé, porter au roi de Prusse la nouvelle de la victoire de Fontenoy.

Cet officier rencontra le roi de Prusse au fond de la Basse-Silésie, du côté de Ratibor, dans une gorge de montagnes près d'un village nommé Friedberg (1), où les Autrichiens furent défaits.

Le roi de Prusse manda à son allié le roi de France : « J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tiré sur moi à Fontenoy. » Ce qui ne l'empêcha pas d'écrire plus tard, non sans raison d'ailleurs : « La victoire de Fontenoy n'avança pas plus nos affaires que si elle avait été remportée au bord du Scamandre. »

Des coups décisifs devaient en effet se porter en Allemagne, et des succès en Flandre ne pouvaient aboutir à rien, la France sachant fort bien que l'Angleterre et les Provinces-Unies s'opposeraient toujours à son établissement dans les Pays-Bas autrichiens.

Les alliés s'étaient retirés derrière la Dendre, entre Ath et Lessines.

Les Français occupèrent successivement Gand, Audenarde, Bruges, Termonde, Ostende, Nieuport et Ath.

Forcé d'agir contre le prétendant Charles-Édouard Stuart, Georges II dut rappeler une partie de ses troupes pour les envoyer en Écosse.

Bruxelles fut occupé le 21 février 1746 après un mois de siège, Anvers, Mons, Charleroi et Namur peu après, et le maréchal de Saxe termina la campagne en battant à Raucoux (11 octobre 1746) les débris de l'armée alliée.

Les Pays-Bas étaient conquis. Ils ne devaient faire retour à l'Autriche que par le traité d'Aix-la-Chapelle (18 octobre 1748).

W. AERTS.

(1) La bataille de Friedberg ou Hohenfriedberg fut livrée le 4 juin 1745.

Digitized by Google

LA

POÉSIE CONTEMPORAINE EN HOLLANDE[1]

Plus que celle de Jacques Perk, l'œuvre d'Hélène Swarth jouit d'une popularité incontestée [2].

J'ai eu l'occasion de parler ici, plus d'une fois, des femmes hollandaises; j'ai tâché même de marquer les étapes du féminisme hollandais, étapes successivement accomplies grâce à Johanna Van Woude, Anna de Savornin Lohman, Johanna Breevoort [3]. Cependant, il faut bien le dire, la personnalité féminine la plus saillante du monde des lettres en Hollande, c'est Hélène Swarth [4]. Elle passe là-bas pour être notre compatriote, parce qu'elle a vécu longtemps chez nous; mais elle est originaire d'Amsterdam et descend d'arrière-parents scandinaves. Elle reçut, à Bruxelles, une éducation française, publia, en 1879, un premier volume de vers français, *Fleurs du Rêve*, et, en 1882, *Les Printanières* [5].

J'ai entendu soutenir sérieusement que ces œuvres françaises

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1906.

(2) On consultera encore sur Jacques Perk : *De Gids*, novembre 1902, et BETSY PERK : *Jacques Perk geschetst voor 't jong Nederland der XX^ste eeuw*. Amsterdam, Van Looïj.

(3) Voir la *Revue de Belgique*, du 15 août 1906.

(4) Hélène Swarth, née à Amsterdam, le 15 octobre 1859, arriva à 6 ans à Bruxelles, écrivit après 1882 en vers néerlandais, épousa le 27 février 1894, le littérateur hollandais Frits Lapidoth; habite La Haye.

(5) L'éditeur Van Kampen, qui a publié depuis longtemps ses œuvres complètes, y a compris les poésies françaises. Le même éditeur nous promet pour l'automne une réédition de luxe, enluminée par L.-W.-R. Wenckebach, des principaux recueils hollandais de l'écrivain, à savoir : une troisième édition de *Verzen en Poezie*, et un troisième recueil comprenant les œuvres récentes.

Digitized by Google

avaient quelque mérite, mais je ne puis guère les considérer que comme les essais ingénus d'une petite pensionnaire. On y note l'imitation de Musset, même d'André Chénier, l'inspiration de Millevoye et de Lamartine sur un fond sincère, mais mièvre et souvent maladroitement présenté. Dans *Les Reliques*, on s'acharne à nous inspirer de la mélancolie sur un rythme sautillant ; ailleurs, on démarque *La jeune Captive* ; les sonnets sont une forme bien recherchée pour un contenu incolore, et les sentiments exprimés s'en tiennent aux poncifs et aux allégories maniérées (1).

Petit à petit pourtant, la maîtrise s'affirme, mais sans rien créer encore de vraiment neuf, ni de vraiment puissant ; il y a véritablement abus des réminiscences littéraires, et quand parfois la jeune poétesse s'essaye à des exercices poétiques habiles et précieux, à la manière de Jules Lemaître, elle ne réussit qu'à moitié. Ce qui manque partout, c'est l'exaltation suprême, la note intense, lyrique qui fera abandonner le poncif et rejeter l'imitation des modes littéraires calqués sur des modèles connus.

Que d'*avril*, que de *printemps*, que de *roses*, que de *tristesses* bien fignolées !

Mais, pour tout esprit attentif, ce volume des œuvres de début en français de la reine des poètes hollandais offre plus qu'un intérêt de curiosité ; non seulement nous notons les influences subies, nous voyons déjà poindre la note de mélancolie, de tristesse et de regret, mais encore nous voyons nettement de quels éléments l'imagination et l'art du grand poète à venir disposeront dans la suite.

Le repliement sur soi-même, la contemplation de sa misère

(1) On peut être sévère pour ce premier essai, parce que la suite de l'œuvre méritera toutes les louanges ; il n'y a encore ici que quelques strophes pleines de promesses, perdues au milieu de banalités sans nombre :

Bien loin de la sphère où nous sommes,
Je sais un charmant pays bleu.
Lorsqu'il me plaît de fuir les hommes,
Je vais m'y reposer un peu.

Il est permis de se demander s'il valait la peine de réimprimer sur Hollande de semblables billets de caramels.

Digitized by Google

morale, l'accord entrevu entre la tristesse de la vie et la tristesse des choses, voilà déjà à peu près circonscrit le thème éternel d'Hélène Swarth (1).

Le mauvais poème intitulé *Pleurs*, écrit en français à 20 ans, contient déjà, me semble-t-il, exprimées en vers médiocres, les données principales de vingt chefs-d'œuvre futurs. Pour opérer le miracle, pour sacrer Hélène Swarth grand poète, il fallut deux choses : une grande douleur, une immense douleur d'amour et l'abandon de la langue française. Ce fut Pol de Mont, dit-on, qui lui conseilla d'écrire en néerlandais (2); ce fut le fondateur de la *Jeune Belgique*, ombre heureuse d'un Musset miniaturisé, qui, en gagnant son amour et en la délaissant, lui donna pour toute sa vie une ample moisson de souvenirs d'extases et de regrets.

Hélène Swarth n'a rien fait d'autre pendant longtemps que de chanter cet amour.

Dès juillet 1892, Max Rooses, qui écrivit dans le *Gids* une étude (3) très importante sur elle, le constatait : « Les sept volumes de vers d'Hélène Swarth, parus dans les huit dernières années, sont sur ma table; de tous montent une longue plainte et un long cri d'âme blessée. »

Il s'agirait de montrer à un lecteur français quel charme profond et inoubliable elle a enfermé dans ces vers. « Il y a, dit Max Rooses, dans l'étude déjà citée, quelque chose d'extraordinairement ingénu dans le fait d'une jeune femme qui vient confesser au monde combien elle aimait, comment elle fut trahie, combien elle fut brisée et qui, à tous les instants de sa vie, aux heures joyeuses comme aux heures tristes, aux heures sereines comme aux heures sombres, fait un retour sur elle-même, reparle de son amour, longuement et chaque fois d'une façon nouvelle et chaque fois creuse plus profonde la blessure qui lui perce le cœur. Elle ne s'est pas demandé si sa chanson

(1) Cf. l'étude du professeur Van Hamel dans le *Gids* à propos des « Premières Poésies » d'Hélène Swarth.

(2) Son premier recueil, *Eenzame Bloemen*, parut à Roulers, en janvier 1884; en décembre de la même année parurent à Utrecht les *Blauwe Bloemen*.

(3) Cette étude a été republiée dans MAX ROOSES, *Letterkundige Studiën*, Gand, Hoste, 1894, 244 pages.

Digitized by Google

est ou non monotone, si le récit de son malheur pouvait inspirer grand intérêt chez les autres.

« Ce qui est sa vie, elle ne peut l'estimer de peu d'importance et ce qui l'a si profondément atteinte ne peut laisser les autres indifférents. » Nous touchons ici à ce que M. Faguet appelait la dose de naïveté nécessaire à tout poète lyrique. Hélène Swarth ne s'est même pas souciée de l'opinion que le monde aurait de sa confession.

Sa sincérité est telle et le besoin qu'elle a de crier sa peine ou d'évoquer ses souvenirs est tellement humain que le lecteur le plus sceptique en est ému.

Nous ne possédons guère d'œuvre poétique de femme chantant les joies ou les peines de leurs amours.

L'œuvre d'Hélène Swarth (1) évoque par contraste le souvenir des sonnets d'Élisabeth Barret Browning. Ce que la poétesse anglaise chante, c'est l'amour heureux, ou plutôt, le bonheur débordant que goûte une femme presque infirme par son union avec Robert Browning.

Elle, non plus, ne put se taire, mais elle publia ses chants d'allégresse, par un scrupule de pudeur féminine, sous le titre de *Sonnets of the Portuguese*. Qu'on se rappelle

I never gave a lock of hair away...

« Je n'ai jamais donné une mèche de cheveux... » et on sentira la parenté des esprits. Comme poète, Hélène Swarth est supérieure de loin à sa rivale anglaise par la maîtrise du rythme et par la mélodie du vers, tandis que le thème qu'elle chante lui fournit des développements plus nombreux et plus tou-

(1) L'œuvre actuelle d'*Hélène Swarth* éditée en entier par la maison Van Kampen d'Amsterdam comprend : en français : *Premières Poésies*, vol. de 272 pages ; en néerlandais (vers) : *Gedichten*, 1 vol. de 314 pages ; *Poezie*, 1 vol. de 286 pages ; *Verzen*, 1 vol. de 304 pages.

Dans ces recueils sont réunies une douzaine de petites plaquettes. Les volumes suivants, qui sont publiés à part, seront prochainement réunis en recueils : *Octoberloover*, 128 pages ; *Najaarstemmen*, 110 pages ; *Diepe Wateren*, 130 pages ; *Stille Dalen*, 110 pages.

Il faut y ajouter en prose : *Ernst*, *Profielt'es*, *Van Vrouwenleed*, *Van Vrouwenlot*, *Van Vrouwenleven*.

Digitized by Google

chants. On a rapproché certaines de ses pièces de celles de Henri Heine (1); la mélancolie exprimée est la même, l'inspiration est plus uniforme et plus sincère; dans son domaine un peu restreint, Hélène Swarth semble bien insurpassée.

On peut négliger ses ballades écrites sur le modèle des vieux chants flamands; on doit déjà une mention aux « aquarellen ». Le *Chanteur de rue*, le *Feu d'artifice* montrent un véritable artiste orienté dans le sillage des Parnassiens et d'une maîtrise technique consommée.

L'aveugle mendie dans la rue tranquille
Et d'une voix qui tremble de froid et de faim,
Il chante une vieille romance triste.
En désordre retombent sur son collet déteint
Ses cheveux gris cendrés que le vent d'automne secoue.
Le chien avec qui il partage chaque bouchée de pain,
Son compagnon dans la bonne et la mauvaise fortune,
Regarde les rares passants d'un œil suppliant
Jusqu'à ce qu'une aumône tombe dans la sébile de métal,
Qu'il tient avec prudence entre les dents;
Et tous deux frissonnent dans le vent âpre (2).

Il s'agit ici, on le voit, de suggérer, non d'écrire et le mode de tristesse résignée reste la note dominante.

Ses élégies, ses lieds et ses sonnets se rapportent à peu près tous à son court roman d'amour. Comme tous les talents en évolution après 1885, elle a traversé le symbolisme (3), elle lui a quelque peu sacrifié, elle lui est même, dans une certaine

(1) On a rapproché *Nieuw Leven* (*Poezie*, p. 257) de la pièce 8 *Du schönes Fischermädchen* de *Heimkehr*. (*Das Buch der Lieder*, édition Cotta, p. 127.)
Heine disait :

Mon cœur ressemble à la mer
A des tempêtes, du flux et du reflux
Et *mainte belle perle*
Se cache tout au fond.

Hélène Swarth dit :

Je ne veux pas m'enfoncer dans cette mer de douleur
Où autrefois, comme un plongeur *je cherchais des perles*
Pour ceux qui ne savent pas le prix des perles...

(2) *Verzen*, p. 26 : *Straatzanger*.
(3) Max Rooses dit qu'elle était « symboliste » avant que le mot existât comme qualification littéraire.

Digitized by Google

mesure, restée toujours fidèle. Son sonnet est, la plupart du temps, une allégorie (1).

— De petits enfants jouent aux soldats, la petite sœur est la plus belliqueuse et veut plus tard devenir général.

— Ça ne se peut pas, dit le frère, qui connaît mieux la vie, ça ne se peut pas, petite sœur, les femmes ne deviennent pas soldats.

— Est-ce vrai, mère, dit la petite sœur, doutant encore, j'aimerais tant combattre!

— Enfant, dit la mère, ton désir se réalisera, soldat, non, mais femme, et assez de combats, petite, assez de combats (2).

Les enfants jouent un grand rôle dans cette poésie; le plus souvent, le petit enfant personnifie l'amour mort-né.

« La mère ne veut pas croire qu'elle serre dans ses bras un petit cadavre : elle le caresse, lui parle, l'embrasse, puis s'effondre sur elle-même et veut mourir aussi ».

Dans l'opinion de Max Rooses (3), son talent s'est insensiblement affermi, le symbolisme et l'obscurité sont tombés peu à peu, le « caractère éternellement humain » de sa poésie s'est alors pleinement affirmé.

Toujours une plainte douce s'élève de ses vers. Dès l'abord, elle a caché la source de son mal. Quand involontairement sa bouche s'ouvrait pour la révéler, quand son cœur allait déborder, elle s'obligeait à se taire. « Elle voulait se gendarmer, vivre comme une autre, lutter même, jusqu'à ce qu'elle trouvât la paix et le repos dans la tombe, mais sa douleur était plus forte que sa volonté. Le monde devant elle restait sombre, le ciel était toujours gris, qu'elle se tût ou qu'elle parlât, toutes les fibres de son cœur exprimaient sa peine. »

Si souvent j'ai mordu ma lèvre jusqu'au sang,
Si souvent j'ai serré les poings,
Afin que nul ne sût la peine amère
Qui me faisait venir les larmes aux yeux.

(1) On a noté également de curieuses réminiscences du mysticisme du moyen âge, et rapproché la pièce *Duif en Ring* (*Verzen*, p. 125), des visions de Zuster Hadewijk. La colombe faisant fonction de messager, l'oiseau venant de la part du Seigneur apporta une bague en signe d'une union mystique avec Dieu.

(2) *Verzen*, p. 143 : *Soldaatje spelen*.

(3) *Letterkundige Studiëen*, p. 152.

Digitized by Google

Les sanglots qui déchiraient ma gorge
Je les ai — fière comme un homme — refoulés,
Et alors — je ne l'oublierai jamais
Ce temps d'abandon — et alors j'ai chanté tout haut.

Aussi longtemps que vécut l'infidèle, elle ne se confessa qu'à demi. Lui mort, elle put tout dire. Or, elle avait quitté Bruxelles et vivait retirée à Malines et c'est là, par un hasard dont la vie est fertile, qu'on vint enterrer Waller. Elle l'eut alors pour elle seule, elle put dire combien elle l'avait aimé et qu'elle lui pardonnait.

Ses souvenirs devinrent plus mélancoliques et plus doux; elle se rappella la dernière promenade, quand tous deux sentaient que c'était fini, sans qu'aucun l'eût avoué. Elle put exprimer sa colère contre les gens qui la consolaient en disant qu'il était mauvais. Elle put raconter ses visites au tombeau, où l'on avait couché son corps glacé à lui et sa jeunesse à elle.

Son rêve c'est le chant mélancolique avec lequel la mère berce l'enfant au berceau (1), « un chant qui soupire doucement de peine et de plaisir d'amour », et le petit enfant malade, c'est son pauvre cœur qui ne veut ni s'endormir, ni oublier.

Dans *Larmes* (2) elle veut pleurer en dépit des avertissements les sages, elle ne pleure pas pour les sages, mais pour lui seul qui n'en saura rien.

Sa mort adoucit la mélancolie qui pesait sur elle, mais rapprochée de son tombeau, elle est séparée de lui à jamais (3).

« Oh s'il pouvait savoir
Mon pauvre amour
Que je lui avais tout, oui tout
Pardonné,

Ses paroles incisives
Sa cruelle trahison
Son amour qui me martyrise
Sa haine aveugle,

(1) *Poezie*, p. 187 : *Wiegelied.*
(2) *Poesie*, p. 65 : *Tranen.*
(3) *Verzen*, p. 238 : *Vergeven.*

Digitized by Google

Dans la vie et dans la mort
Si loin de moi,
Si loin dans son tombeau
Et pourtant si près. »

Mais sa tristesse est sans rancune, très tendre, très mélancolique, toute pleine d'évocation des heures douces et claires d'autrefois :

LORSQU'IL ÉTAIT PARTI (1).

Et quand j'avais écouté pendant des heures
Sa voix harmonieuse comme un gazouillis d'oiseau,
Et quand il m'avait apporté la lumière du soleil dans ma nuit
Et de la joie et des livres,
Et quand il était parti et que toute ma chambre
Était pleine encore du parfum de ses cheveux
Et de son rire joyeux et de ses mots d'esprit,
C'est alors que je m'enfuyais vite vers ma petite chambre.
Qu'est-ce donc qui faisait battre mon cœur si étrangement vite,
Qu'est-ce donc qui brûlait ma gorge d'un feu si dévorant,
Quand je fermais soigneusement portes et fenêtres
Que je baissais les rideaux de ma petite cellule
Que je m'asseyais en silence, sans oser bouger,
Comme si la joie, pareille à un oiseau, allait s'envoler de mon cœur,
Dans l'azur serein du ciel d'été?

O mon défunt, beaucoup de temps a glissé depuis,
J'ai vu beaucoup d'heures claires et plus encore d'heures sombres.
J'ai entendu d'autre voix que la tienne
Qui balbutiait aussi bien ce mot d'amour..
Mais jamais plus mon cœur ne sera si heureux.
Que je ferme les fenêtres et les portes de ma chambrette
Comme la cage d'un oiseau étrange :
Depuis longtemps la joie s'est envolée de mon cœur.

Voici la *Dernière promenade* à laquelle j'ai déjà fait allusion (2):

Encore une fois avec toi au bois verdoyant,
encore une fois au lac d'argent,
Encore une fois avec toi à travers l'or des champs,
encore une fois, puis jamais plus.

(1) *Verzen*, p. 223 : *Als hij was heengegaan.*
(2) *Poezie*, p. 71 : *Laatste Wandeling.*

Digitized by Google

Et s'il brille une larme sur ma joue pâlie
o, ce n'est qu'une goutte de pluie,
Qui a tremblé longtemps au bord d'une feuille,
et qui est tombée du sommet d'un hêtre.

Comme la richesse des champs dorés se meut dans le vent
parsemés de fleurs comme des étoiles,
Comme l'âme de la forêt chante majestueuse
semblable à une musique d'orgue lointaine.

Ces nuages blancs dans le ciel bleu,
ce cygne sur le lac ridé,
Ils savent bien que ma joie s'envole :
encore une fois et puis jamais plus.

Au coin accoutumé nous sommes réunis,
mais chacun avec son âme à lui
Et autrefois ton âme était pour moi comme un lac
où la mienne comme un ruisseau s'épanchait.

Maintenant nous sommes deux, et nous étions un...
et *moi* je vous ai tant aimé,
— Non ne croyez pas que je vous pleure ainsi ! —
comme une mère son unique enfant.

Donc vous prendrez ce chemin et moi cet autre
par le bois le long de mon lac étincelant..
Votre main ! vos yeux ! votre baiser de flamme !...
encore uue fois et jamais plus !

Puis le retour douloureux vers le passé, le reproche à peine exprimé mais d'autant plus poignant ([1]) :

« Oh si c'était moi qui vous eusse manqué
Je serais allée à vous humblement
M'agenouiller, rouge de honte,
Et confesser ma faute devant vous.

Oh, si la faute en était à moi
J'implorerais votre pardon.
Vous me pardonneriez, n'est-ce pas? »

([1]) *Verzen*, p. 268 : *O was ik het die had misdaan...*

Digitized by Google

Mais par devant tout le monde elle le défend. Personne n'a le droit de l'accuser, elle seule aurait ce droit et elle y a renoncé (1).

« Qui ose lui jeter la première pierre à lui,.. qui ose déclarer : cet homme est faux », sans baisser les yeux en parlant. Le droit de lui jeter la pierre, je l'avais seule, ô hommes pieux et sans tache, ô vertueux, j'avais seule le droit de déclarer au peuple « cet homme est faux ». Et je n'ai rien fait de tout cela, je me suis éloignée en silence.., et j'ai chanté mon chant mélancolique, dans la langue de mon pays, que j'avais d'abord délaissée, non plus dans sa langue aimée qui résonnait comme le chant du rossignol.

Je me dis à moi-même : « cet homme est faux et son amour fut faux et mon amour fut vrai ». Et jamais nos chemins ne se sont croisés, là où le vent bruit tristement dans le feuillage, là où souvent près des eaux du désespoir, sombres et profondes, je me suis couchée et j'ai dormi, là, où, sous la grêle, la tempête ou le soleil de feu, j'ai entrepris mon voyage solitaire.

Maintenant qu'il est désarmé, couché dans son tombeau, indifférent et tranquille, qu'il dort de son sommeil sans rêve, sans plus entendre ni le chant des oiseaux, ni le murmure du vent, maintenant je m'agenouille sur la tombe de mon beau page et je ne lui demande pas pourquoi, et je ne lui demande pas comment, il m'a tant haï, moi qui l'aimais tant, mais je couvre de mon amour son péché, comme de son manteau une mère errante protège son enfant endormi, contre le mauvais temps et contre la pluie.

Le style est simple, on le voit, quoique le plus souvent chaque pièce soit une allégorie, la figure semble partie intégrante de sa pensée, la langue est sobre et la forme précise, mais toute débordante d'émotion intense. L'imitation consciente n'apparaît plus nulle part ici et on ne note pas d'imitations inconscientes ni de réminiscence.

Ce sont des choses absolument vécues, la note est profondément personnelle, le même sentiment inspire l'œuvre d'un bout à l'autre dans toute une série de chefs-d'œuvre.

L'étude de Max Rooses sur Hélène Swarth date de douze ans et depuis lors, Hélène Swarth a continué à chanter. Pourtant c'est surtout la partie de son œuvre que nous venons

(1) *Poezie*, p. 59 : *Zijn zonde*.

Digitized by Google

d'examiner sommairement (1) qui importe pour le développement de la poésie hollandaise.

Dans les premiers sonnets de *Gedichten*, le recueil suivant, nous la voyons renaître à l'espérance, sinon à l'amour, accepter en tremblant d'abord, tant son cœur a souffert, l'amour d'un autre, puis le remercier éperdûment pour l'avoir tirée « des eaux du désespoir ». Pour le public hollandais tout entier cependant, elle est, et sera toujours, celle qui a chanté avec le plus de sincérité, le plus d'émotions douloureuses, et dans la langue la plus musicale, les tortures de l'amour malheureux.

Dans l'histoire de la rénovation poétique en Hollande, Hélène Swarth eut le privilège d'être le poète revendiqué par les « jeunes » et acclamé par les « anciens ». Les hommes du *Gids* comme ceux du *Nieuwe Gids* étaient d'accord pour voir en elle un vrai et grand poète. Les « jeunes » admirant sa spontanéité d'inspiration, sa maîtrise de toute la technique du vers, sa conception de la poésie indépendante de tout alliage didactique, philosophique ou moral et les « anciens » acclamant la victoire du sentiment dans la poésie, la pureté et la mélodie de sa langue accessible à tous. Il est certain, que c'est là où Perk ou Hélène Swarth sont le plus profondément humain, le plus simple et le plus clair, qu'ils nous touchent le plus. On voit déjà pourtant que la rénovation littéraire qu'ils annonçaient à leur insu aura une portée considérable. Elle a donné aux lettres néerlandaises un souci de précision artistique et d'harmonie musicale, une recherche de modes nouveaux d'expression des images et des tournures personnelles inconnues auparavant. Elle a surtout permis l'expression artistique de nuances délicates, de sensations fugitives et imprécises, brutalement sacrifiées jusque là.

***

A côté du génie si spontané d'Hélène Swarth, les poésies de Louis Couperus (2) semblent bien maniérées. Sans vouloir

(1) D'après le contenu des deux recueils *Verzen* et *Poezie*.

(2) LOUIS COUPERUS, *Orchideën*, Amsterdam, J. Veen; cf. aussi POL DE MONT, *Losse Schetsen*, p. 71; ALBERT VEUVEY, *Inleiding*, etc., p. 71 et WIL-

Digitized by Google

viser à être complet, on ne peut cependant négliger ce talent de second ordre, sans doute, mais le très grand talent, parce qu'il traduit avec bonheur tout un groupe de préoccupations littéraires : l'attraction exercée par l'Italie et le culte de Pétrarque.

Pour certains critiques hollandais, Heine et Musset sont les deux seuls poètes du moment; parmi les prosateurs étrangers, c'est à Balzac et à Zola que va toute l'admiration de Van Deyssel. D'autres, nous l'avons vu, s'inspirent des Anglais, de Keats ou de Shelley; mais déjà Jacques Perk imite Pétrarque à travers une traduction allemande, et le poète Louis Couperus le propose comme son maître dans son volume *Orchideeën.*

On sait combien la figure de Pétrarque a gagné à être étudiée, combien sa mélancolie, son anxiété, son culte du paganisme font de lui un ancêtre pour plusieurs générations de poètes et de penseurs modernes; c'est à recueillir son enseignement que se consacre ici Louis Couperus.

Beaucoup plus célèbre depuis lors en Hollande comme romancier que comme poète, Couperus personnifie précisément ici l'influence des humanistes, l'évocation de l'Italie du XIVe siècle, la gloire du sonnet et le souvenir de Laure.

Il avait en Hollande même de qui tenir et se rattachait à la tradition de Vosmaer et de Potgieter (1). Sa coopération fut d'ailleurs bien accueillie. Au milieu de la fournaise littéraire de 1885, alors que toute la jeune école prétendait faire triompher un idéal purement poétique, en dehors de toute note de religion ou de patriotisme, l'admirateur de Pétrarque venait à son heure. Ni Perk, ni Hélène Swarth, ni Couperus n'appartenaient à la chapelle du *Nieuwe Gids.* Les deux premiers furent incontestablement de plus grands poètes que le troisième et ils prêtèrent tous trois aux novateurs un appui considérable.

LEM KLOOS, t. II, p. 27. L. VAN DEYSSEL, *Verzamelde opstellen*, t. II, p. 287. (Van Deyssel n'étudie que le romancier et non le poète.)

Couperus naquit à Amsterdam le 10 juin 1863 et passa sa jeunesse aux Indes-Néerlandaises.

(1) POL DE MONT cite expressément, dans une étude écrite en 1884, POTGIETER comme le modèle imité par COUPERUS; *Losse Schetsen*, t. III, p. 77.

Digitized by Google

« Laure apparut la première fois à mes yeux aux premiers temps de mon adolescence, dans l'année du Seigneur 1327, le septième jour d'avril au matin, dans l'église de Sainte-Claire (Santa Chiara), à Avignon. » (Mémoires de la vie de François Pétrarque dans ses œuvres latines.)

Sous le titre de *Santa Chiara*, c'est la première rencontre de Laure et de Pétrarque que narrait Couperus.

Albert Verwey, en esquissant le mouvement littéraire contemporain en Hollande, cite *Santa Chiara* en entier. Non que ce soit un chef-d'œuvre, mais parce que Couperus y célèbre l'Italie et Pétrarque. On aurait peine à s'exagérer l'attraction exercée par l'Italie sur les poètes anglais ou allemands en général; mais le XIVe siècle, surtout avec Dante et Pétrarque, fut à ce moment, en Hollande, l'objet d'un culte attendri.

Henri Borel s'inspire de la *Vita Nuova*, de Dante; Perk veut rivaliser avec Pétrarque et Couperus le met lui-même en scène.

A vrai dire, le décor italien, les habits somptueux, les bijoux, les cérémonies sacrées avec chant, musique et parfums sont pour quelque chose dans le choix de Couperus. Il a montré dans ses romans son affection pour le luxe et la splendeur du décor.

Mais la philosophie des humanistes aussi l'attire. On se rappelle dans *Monna Vanna* le personnage de Marco Colonna, le père de Guido; lui aussi est tout pénétré de philosophie païenne et on peut voir ainsi quel charme a exercé, même sur M. Maeterlinck, la période italienne si brillante du trecento.

Dans les récits en prose contenus dans le même volume, *Orchideeën*, Couperus met en scène Pétrarque et Boccace.

Boccace reproche à son maître vénéré d'avoir accepté à Florence, lui Milanais, une hospitalité princière de la part des Visconti, les ennemis de Milan. Et Pétrarque, pour se justifier, montre l'œuvre d'émancipation qu'il doit accomplir, pour laquelle la protection des Visconti lui est essentielle.

Couperus a chargé ce récit de toutes les parures d'un style éblouissant, mais le dialogue en est fort alangui.

Néanmoins, la figure de Pétrarque est remarquablement évoquée. Sa vie et sa doctrine nous sont dépeintes avec

Digitized by Google

amour; c'était là, vers 1885, presque un évangile nouveau prêché en Hollande.

Dans le deuxième récit en prose du même volume, c'est la seconde génération des humanistes qui est représentée, Poggio, Manetti, Guarini.

La grande œuvre, c'est toujours de rechercher les manuscrits anciens et de recueillir tous les trésors de l'antiquité, mais c'est aussi de répandre une conception de vie plus joyeuse et plus saine, pour sauvegarder contre le Moyen-Age malade de mysticisme et d'ascétisme, et rebelle à toute recherche en dehors de la théologie, les droits de la pensée libre et de la beauté.

Ces deux récits n'appartiennent pas, je le crains, à un genre de littérature fort populaire. Ce sont de brillants exercices de style, où les résultats des recherches des érudits allemands sur l'humanisme sont exposés avec éclat.

Couperus reprenait ainsi une veine exploitée par Jan Ten Brink dans ses romans sur la révolution française. D'autre part, il exploitait déjà avec profit le domaine artistique de l'antiquité, celui qui devait faire chez nous la fortune triomphale d'un Pierre Louys (1).

***

Est-ce à dire que l'idéal poétique traditionnel était mort en Hollande, que la vie d'intérieur, les joies et les soucis du foyer, les petites peines quotidiennes, les souvenirs de famille n'inspireraient plus désormais aucun poète? Il importait que le champ littéraire fût agrandi et qu'aucun genre n'en fût exclu; mais il fallait aussi que « la poésie familière », si elle voulait conserver ses droits à l'admiration, rompît avec les modes surannés d'expressions.

Pour quiconque a lu *La salle à manger* de Francis Jammes, ou quelque autre de ses poèmes, il apparaît bien que dans la nouvelle poésie française une place est assurée à la poésie d'intérieur, au récit des petits épisodes de la vie quotidienne.

(1) Il faut dire d'ailleurs, qu'en Hollande même, l'Italie avait déjà été mise à contribution par VOSMAER, dans « *De Amazone* ».

Digitized by Google

La candeur et la sincérité d'émotion sont poussés ici jusqu'à l'enfantillage ou jusqu'à l'indécence, mais de ces vers volontairement boiteux et puérils s'exhale parfois une plainte très douce, et la prosodie lâchée et maladroite révèle plus d'une émotion imprévue. C'est la peur du poncif, de l'imitation du style, de Flaubert ou de Leconte de Lisle, le besoin d'être avant tout soi-même qui ont poussé Francis Jammes — de son propre aveu — à la notation directe et sans transposition artistique des émotions ressenties.

Ce qu'il veut, avant tout, c'est proscrire la rhétorique :

« Prends l'éloquence et tords lui son cou. »

Ainsi en avait décidé Verlaine, lui qui préférait « l'impair », excusait « la méprise » et attaquait la « rime ».

Nous l'avons dit, la poésie des intérieurs et de leurs petits événements quotidiens avait toujours été en honneur en Hollande ; elle adoptait les formes consacrées, elle était volontiers sentimentale et pieuse, patriotique, morale ou calviniste.

Les novateurs de 1880 lui déclarèrent une guerre sans merci.

Ce fut en 1882, je pense, que J.-L. Penning publia, sous le titre de *Dîmes de la récolte* (1) et sous le pseudonyme de M. Coens, un recueil de près de quatre cents pages.

Œuvre et auteur furent cruellement malmenés par le critique Van Deyssel : « M. Coens était un poète d'une honnête médiocrité, il n'avait aucun don spécial ni d'émotion ni d'expression, ses vers pouvaient servir comme poèmes de circonstances aux anniversaires et aux fêtes de famille. » Le critique W. Kloos fut tout aussi cruel.

Pendant longtemps Penning se tut ; puis, en 1898, il donna son volume *Les Récits de Benjamin* (2). Kloos lui-même, le plus impitoyable et le plus fougueux oracle de la nouvelle école, fit

(1) *Tienden van den oogst*, gedichten door M. COENS, Amsterdam, Akkeringa, 1882, 1 vol. 389 pages.

(2) *Benjamin's Vertellingen*, Een gedicht door W. L. PENNING JR. Amsterdam, S. L. van Looy 1898, en *Kamermuziek*, gedichten van W. L. PENNING JR. Amsterdam, van Looy, 1904. Willem Levinus PENNING JR., né à Schiedam, le 10 novembre 1840, clerc de notaire, puis receveur des domaines, puis directeur d'usine ; habite La Haye (Pol de Mont).

Digitized by Google

amende honorable et exalta très haut l'œuvre de Penning. « Les choses qu'il exprime — non pas l'arrangement des syllabes — font de ce livre ce qu'il est réellement : de la poésie purement sentie et purement exprimée. M. Penning est un poète, non pas en apparence, mais en réalité, par les choses senties et vues et qu'il exprime en beauté avec maîtrise. C'est un poète puissant, raffiné, original, un vrai poète. » Quand on rapproche ce jugement émis en 1898 de l'exécution sommaire de 1882, le contraste est piquant. Évidemment, le talent de Penning s'était dans l'entretemps affiné et affermi, mais ce qu'il faut signaler surtout, comme l'a très bien montré A. Verwey, c'est que ces pièces montraient comme vivante et florissante une des branches de la poésie hollandaise que l'on avait cru étouffée pour toujours.

Quand Penning publia ses *Dîmes*, il avait 43 ans. On crut son talent épuisé, on le perdit de vue, puis, entre la cinquantaine et la soixantaine, il s'en vint réclamer sa place au soleil. Et il força les plus farouches négateurs à rendre hommage à son talent et à reconnaître le droit de vivre au genre poétique qu'il représentait. Voici l'épigraphe et en quelque sorte la devise des *Récits de Benjamin* : « Attachez-vous aux traditions de votre famille, à votre blason, à ses images et à ses écrits... les ancêtres sont un trésor de poésie. »

On voit à quelle distance nous nous trouvons de l'hellénisme, du sonnet, de la poésie savante, du culte de Pétrarque, de Keats ou de Shelley. Je le répète, tout un domaine poétique honnis et méprisé était remis en honneur. L'élément narratif, ironique ou sentimental reviennent, mais le poncif, la « Pointe assassine » et toute la rhétorique, d'ailleurs, restent bannis.

Comme chez Francis Jammes que je signalais tantôt, la note familière, l'événement quotidien sont fixés par une notation directe et sincère, maladroite parfois ou trop naïve, mais jamais en phrase balancée (1).

(1) Il ne faudrait pas, cela va de soi, pousser trop loin le parallèle et on se tromperait fort si on croyait trouver chez PENNING les imaginations maladives ou volontairement indécentes de FRANCIS JAMMES. L'inspiration de Penning, serait plutôt celle de V. DE LAPRADE dans *Le livre d'un père*.

Digitized by Google

Qui est Benjamin? D'après le portrait donné, ce serait un homme mort jeune, dont le caractère un peu teinté de romantisme a la négligence aristocratique d'un Musset avec la bonté infinie du prélat des *Misérables*.

A l'analyse, ceci peut paraître « du vieux-neuf ». Il n'en était rien cependant. L'absence de toute phraséologie creuse, la langue volontairement simple et sans ornement écarte toute parenté avec le romantisme.

Benjamin tout enfant est à la campagne; à la soirée, il rêve de la maison paternelle. Une longue scène de la vie de tous les jours se déroule devant nous : les petites attentions de la servante, les lectures des garçons sous la lampe, le père fumant sa pipe devant la porte, les chalands chargés de légumes venant s'amarrer devant la maison.

Une intimité de vie familiale très intense monte de sa rêverie et s'exprime ainsi, très hollandaise jusque dans les moindres détails, très touchants aussi et dont il faudrait certainement regretter de voir priver la littérature.

Un autre récit, le soir encore, en famille : une longue soirée d'hiver, le père lisant en traduction française *Un gentilhomme pauvre*, de Conscience, révélé aux Hollandais par la *Revue des deux Mondes*. Ce morceau, qui a ses défauts mais qui a aussi ses mérites, appartenait déjà au recueil de 1882.

Sans vouloir comparer de trop près deux talents trop originaux pour être très semblables, il est bon de se rappeler ici la préface de Francis Jammes, en 1893 : « J'aurais pu imiter le style de Flaubert ou de Leconte de Lisle et faire comme un autre un poncif... mon style balbutie, mais j'ai dit ma vérité... Je ne veux ni blâmer, ni prôner ma façon de faire, mais ce que j'affirme c'est ma haine des écoles, ma tolérance, mon amour de la vérité et ma pitié de ce lieu commun qui est le cœur de l'homme. Pour être vrai, mon cœur a parlé comme un enfant. »

Il s'en faut que cette citation puisse s'appliquer à toute l'œuvre de Penning, et d'ailleurs les enfants, comme les hommes, parlent et pensent différemment selon les temps et les lieux. Mais dans ses meilleures pièces et dans *Les Récits*

Digitized by Google

de Benjamin, c'est bien, à sa manière, la même notion de la poésie qui l'a inspiré.

***

Ceci est plus déjà qu'une introduction à une étude des poètes hollandais, puisqu'à côté de figures de second plan comme celles d'Emants, Couperus et Penning, nous avons évoqué de grands et purs génies comme Jacques Perk et Hélène Swarth. Cependant nous avons réservé pour une étude autre l'examen des doctrines et des œuvres principales du groupe du *Nieuwe Gids*. Il nous a semblé utile de procéder ainsi, de montrer qu'en dehors et parfois à l'encontre de la pléiade fort bruyante de 1885, l'évolution des lettres néerlandaises suivait son cours. Sans rabaisser la gloire de personne, il est bon d'affirmer que l'apparition du *Nieuwe Gids* ne fut ici qu'un épisode de cette évolution. Nous tâcherons plus tard d'en dégager le caractère.

La faveur accordée, on le sait, à l'hellénisme et au sonnet, la haine de tout élément oratoire sont des phénomènes généraux illustrés par Verlaine aussi bien que par D. G. Rossetti. Conséquence du positivisme puis réactions contre lui, on l'a montré depuis longtemps, tous ces courants sont liés à notre évolution générale dont ils traduisent chacun un aspect. Mais, pour s'en tenir à la Hollande, l'apparition de Perk, d'Hélène Swarth, plus tard la rentrée en scène du flamand Guido Gezelle apportèrent aux novateurs hollandais un appoint considérable. Nous avons tâché, dans la présente étude, en même temps que nous analysions quelques œuvres caractéristiques, de faire sentir dans quelle atmosphère littéraire ces productions avaient poussé et de signaler aussi certains courants de la pensée hollandaise contemporaine.

On ne peut nier — qu'il nous soit permis de le répéter encore une fois — qu'il y ait là matière à enquêtes et à réflexions intéressantes.

J. LHONEUX.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les livres.

EUGÈNE BACHA, *Le Génie de Tacite*. Bruxelles, Lamertin, 1906. — Voici un livre qui déroute et qui, en raison de cela, attire et repousse tout ensemble. Nous avons tous une éducation classique, des habitudes d'esprit, qui, dans une quiétude indifférente, nous font considérer les anciens comme des objets de musée, sur lesquels une étiquette est plaquée pour l'éternité. Tacite, c'est l'annaliste des fanges césariennes, le philosophe stoïcien jugeant les crimes politiques et les débauches intimes de Tibère et de Néron, etc., etc. Voilà qui est établi, indiscutable, et l'on passe à d'autres exercices. Il nous étonne, nous dérange, nous fâche même qu'on vienne changer quelque chose dans le casier où repose, muette, cette grande mémoire.

Est-ce pour ce motif de paresse intellectuelle? Est-ce pour des motifs plus opérants que M. Bacha a eu une presse sévère? La *Revue critique*, d'autres encore ont parlé avec un dédain supérieur de son livre. Un seul article — à mon su — lui a été favorable dans les sphères scientifiques, celui d'un spécialiste hollandais, M. J. J. Hartman, de Leyde. Cette exception est notable, avouons-le. M. Hartman est lui-même de ceux qui estiment que les *Annales* (dont il s'agit exclusivement ici) nous ont, par exemple, peint un Tibère poussé au noir. D'autres savants — Merivale, Freytag, Renan, si je ne m'abuse — avaient déjà, avec une autorité plus ou moins reconnue et une finesse de critique plus ou moins dégagée, mis une sourdine à des imprécations traditionnelles que la science chrétienne n'a pas peu contribué à populariser. Et voici que M. Bacha nous dit, avec un accent d'emportement (où il y a peut-être plus de verve romancière que d'impassibilité scientifique) que Tacite n'est pas un historien; qu'il a menti, menti et encore menti, que son imagination l'a emporté, et non son indignation; qu'il a voulu produire un gros effet, et l'a produit, en recourant à des procédés de rhéteur, dont l'analyse occupe les deux tiers de ce curieux ouvrage : parallélisme outré (et même

Digitized by Google

inventé) entre deux actes d'un personnage, deux faits, deux temps. Si les canards s'en vont par trois, les anecdotes de Tacite s'enchaînent par deux...

C'est bientôt dit. Mais est-ce prouvé? On a nié, on a soutenu, notamment dans notre *Revue de l'instruction publique*, que le livre n'était qu'un tissu d'affirmations sans plus. C'est aller loin. Les preuves, dans l'espèce, ne pouvaient guère être que des présomptions plus ou moins fortes. Le plus souvent nous manquons du deuxième témoignage, contrôlant le premier. Sans doute, il eût été désirable que M. Bacha fût, en certains endroits, plus complètement démonstratif. Si l'on a pu dire que Montesquieu avait la « superstition des textes », ce n'est pas exagérer que de reconnaître que M. Bacha a, en quelque sorte, la superstition contraire. Partout il voit supercherie ou artifice. C'est ainsi que (p. 55) il parle d'une « ancienne loi imaginaire », sous le couvert de laquelle Tacite ridiculise un avocat romain. Mais est-elle imaginaire? L'est-il de soutenir que le mariage d'un oncle et d'une nièce était chose interdite à Rome (p. 95)? N'avons-nous pas des historiens suffisamment explicites de Mithridate (p. 130), tels Florus, Plutarque, Dion Cassius, et pourquoi ne pas se servir de leur témoignage pour démonétiser, s'il y a lieu, les constructions en l'air de Tacite sur le célèbre roi du Pont?

Mais, d'un autre côté, qu'il y ait de la littérature, trop de littérature dans les récits des *Annales*, c'est ce qu'on ne peut nier, je crois, sans un parti-pris opposé à celui de l'auteur belge. Je citerai tous les discours qu'il met, comme les autres anciens, dans la bouche de ses héros, et qui sont des inventions plus ou moins adaptées et opportunes. M. Bacha aurait pu utiliser, à cet égard, le beau livre de Norden, *Die antike Kunstprosa*, où il est expliqué comment l'antiquité entend les ouvrages littéraires à sujet historique. Cicéron (*Brut.* 4,2) ne dit-il pas que l'historien peut mentir, si en mentant il produit plus d'effet? Témoignage plus significatif encore, cette lettre de L. Verus à Ponton, où il est expliqué par l'empereur de quelle façon, avantageuse pour la gloire romaine, doit être traitée l'histoire d'une campagne contre les Parthes! Eunape est, dans un écrit de Photios, convaincu d'avoir dénigré les chrétiens en tant qu'historien, etc., etc. Toute cette historiographie antique est suspecte au premier chef, et Norden avait déjà réuni une série de passages de Tacite, caractéristiques de sa manière outrancière et de son adresse constructive et qualifié ses morceaux d'apparat de « puissantes tragédies, composées avec l'art d'un grand poète » (I, 328). Si M. Bacha a peut-être été, à son tour, à quelque outrance, ce n'est pas une raison pour faire fi total des parties solides et surtout très suggestives de son exposé. W.

***

Digitized by Google

La Fondation de l'Empire allemand (1852-1871), par ERNEST DENIS, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Paris. Un vol. in-8°. Paris, Armand Colin. — L'ouvrage de M. E. Denis est certainement le plus considérable qui ait été publié en France sur la formation de l'Empire allemand, — considérable par l'ampleur des développements, par l'étendue et la richesse de l'information, par le mouvement et la clarté de l'exposition.

L'auteur a voulu donner au lecteur la sensation de la réalité concrète; il a voulu qu'après l'avoir lu nous sachions à peu près ce que sait sur cette période un Allemand, par le seul fait de sa naissance et de son éducation.

Il a su s'exprimer sans colère et sans haine. La loyauté avec laquelle il indique par quelles robustes qualités intellectuelles et morales l'Allemagne avait mérité son triomphe en 1870, confère une grande force à ses conclusions. Celles-ci ne nous intéressent pas moins que nos voisins, surtout à un moment où des places de commerce et d'industrie comme Anvers et Verviers sont devenues, en grande partie, des forteresses financières de l'Allemagne. S'il ne convient pas d'exagérer l'influence des pangermanistes, il serait funeste de ne pas prendre au sérieux leurs conquêtes, révélées récemment par MM. Ansiaux et Grojean.

C'est en historien, non en polémiste, que M. E. Denis a traité son sujet, et c'est de l'exposé précis et lumineux des faits que se dégagent ces conclusions.

*
* *

Instituts Solvay. Travaux de l'Institut de sociologie. — C'est le titre collectif de publications qui touchent à bien des questions, les unes de pure théorie, les autres de vive actualité. Parmi les premières, en toute première place, signalons *L'Esquisse d'une sociologie*, de notre collaborateur, M. Waxweiler.

Comme celui-ci le dit dans son Avant-propos, « la sociologie n'avance pas : alors que les techniques modernes de l'observation et de l'expérimentation ont renouvelé toutes les sciences, elle seule reste enlisée, retenue dans son essor par cent attaches diverses, qu'en se débattant elle ne parvient pas à briser.

« Partout où l'on parle d'elle, dans les chaires où l'on tente de l'enseigner, dans les livres et les périodiques qui lui sont consacrés, on s'occupe moins de l'enrichir de données et d'analyses que de lui chercher un domaine : il semble que, tout en la pratiquant, on s'évertue à ne pas douter d'elle. Le langage vulgaire l'a adoptée avant le langage scientifique : il y a plus de « sociologues » dans un groupe quelconque de personnes cultivées qu'il n'y a de « sociologistes » dans l'élite entière des hommes de science.

Digitized by Google

« Puisque, nulle part, on n'est d'accord, je ne dirai pas sur la réponse à donner à cette question puérile : « Qu'est-ce que la sociologie? » mais sur la détermination du point de vue sociologique, il arrive que, partout, on croit de bonne foi s'y tenir, et que la sociologie, en n'étant rien, paraît être tout. »

Or, pour permettre des investigations fructueuses, une science doit avoir, au moins, un point de vue propre : c'est ce point de vue que veut définir l'auteur, et il le fait en s'appuyant exclusivement sur des faits d'observation et d'expérience Jamais peut-être on n'a, avec plus de netteté et de forte sobriété, condensé en 300 pages autant de documents sûrs et de vérités profondes. Dans la première partie, M. Waxweiler se demande ce qu'est la sociologie; il étudie ensuite la méthode de cette nouvelle science, en même temps qu'il en décrit les sources d'information (parmi celles-ci le vocabulaire enfant, le sauvage, etc., et on pourrait allonger indéfiniment ce que dit l'auteur, y ajouter notamment les recherches si curieuses du professeur Lamprecht, regretter peut-être qu'il n'ait pas fréquenté davantage les linguistes professionnels). Les dernières pages sont une belle justification des empiètements qu'on reproche à la sociologie; en fait, conclut M. Waxweiler, « dans cet édifice qui repose sur l'étude positive des phénomènes de la vie chez les hommes, la sociologie constitue une preuve peu saillante : c'est, dans l'architecture aussi, le rôle des pierres d'assise de n'être point visibles de l'extérieur ». Et l'auteur de ce beau livre montre, par une série finale d'exemples significatifs, les services que la sociologie, constituée enfin scientifiquement, pourra rendre directement aux hommes.

A côté de cette œuvre magistrale faiblit quelque peu l'intérêt d'autres publications; signalons pourtant de M. Ch. Henry, *Mesure des capacités intellectuelle et énergétique*, dont il y a lieu de rapprocher une *Note* de M. Solvay et un petit travail d'hygiène scolaire, *La lutte contre la dégénérescence en Angleterre*, par MM. Boulanger et Ensch, où sont exposées des observations personnelles de grand prix.

Dans un tout autre ordre de préoccupation, sont à mentionner les études de M. Petrucci : *Origine, polyphylétique, homotypie et non comparabilité directe des sociétés animales* et *Les origines naturelles de la propriété*, au sujet desquelles M. Mahaim a écrit ces paroles compétentes : « A coup sûr, M. Petrucci est parfaitement libre de définir comme il l'entend la propriété. Mais il est permis de faire observer qu'il y a un phénomène social qui porte ce nom dans le langage vulgaire et dans le langage juridique et que ce phénomène est tout autre que celui qu'il décrit. » Rattachons encore à ces recherches comparatives sur nos origines des notes *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif* par L. Wodon (30 pages où l'on discute les vues de K. Bücher) et *L'Aryen et l'Anthroposociologie*, par le Dr Houzé.

Digitized by Google

Ceci est moins une « étude critique » qu'une œuvre de polémique, où, comme on devait s'y attendre, le palpeur de crânes conteste les données de la linguistique, soutient la non-existence de l'Aryen, mais combat surtout avec un systématique acharnement les théories de M. de Lapouge. On peut se demander si la place d'un tel écrit est bien dans une collection scientifique, et s'il ne gagnerait pas à être lancé à part, sous la responsabilité de son auteur, dans la circulation littéraire ; il est, d'ailleurs, d'une lecture agréable et instructive.

Les études documentaires à thème actuel se sont enrichies de deux travaux d'importance inégale. C'est *Une expérience industrielle de réduction de la journée de travail*, par L. G. Fromont, avec préface de M. Mahaim (des faits classés, des diagrammes et une illustration superflue, mais amusante) et *Les régies et les concessions communales en Belgique*, par Ernest Brees, gros traité de 556 pages in-8°. L'auteur étudie successivement la régie de l'eau, celle du gaz et de l'électricité, enfin celle des tramways. Sa conclusion est favorable à la municipalisation des services publics, mais il reste défiant envers une législation qui généraliserait obligatoirement une telle réforme ; il compte que l'expérience favorable suffira à l'imposer progressivement. Le système de la concession peut d'ailleurs se défendre, quand il est, comme c'est le cas à Liége, habilement appliqué.

***

Le mystère, que nous côtoyons et frôlons sans cesse, sans jamais le pénétrer, a été et demeure toujours l'un des principaux mobiles de la curiosité humaine. C'est ce ressort, d'un attrait presque irrésistible, que M. Henri Belzac met en jeu dans un volume d'une très grande originalité, *Le crime du fantôme* (Paris, Perrin, in-16), qu'il publie aujourd'hui. Il modernise en quelque sorte ce mystère, en l'incarnant dans des personnages vivants et réels, et en le faisant jaillir des théories les plus récentes sur l'hérédité et les forces inconscientes de l'être. Le récit, qui ne languit jamais, va, d'une allure rapide, jusqu'au dénouement inattendu et pourtant logique. Les lettrés apprécieront le style sobre, correct et élégant de cet ouvrage.

***

L'Église catholique : sa constitution, son administration, par André Mater. Un vol. in-18. Paris, Armand Colin. — L'auteur de ce livre s'est proposé de donner une description purement objective de l'organisation et de l'administration de l'Église catholique. Il a conçu son œuvre en historien et l'a réalisée suivant la méthode proprement

Digitized by Google

historique. On n'y trouvera donc pas matière à polémique; il ne s'agit ici ni d'une satire ni d'une apologie.

On y trouvera, par contre, sous une forme méthodique et claire, tout ce que le public a désormais le besoin et le devoir de connaître, depuis le vote de la loi française de séparation, dont l'article 4, si longuement discuté, mentionne et déclare applicables les « règles d'organisation générale du culte ».

Les juges, les avocats, les laïques appelés à entrer dans les futures associations cultuelles, les ecclésiastiques même — auxquels on n'a jamais décrit l'Église sous la forme d'un organisme temporel — trouveront dans l'ouvrage de M. André Mater un ensemble de renseignements exacts et complets et de références précises. Des divisions très claires tout au long de l'ouvrage et une table alphabétique permettent à quiconque de trouver sans peine un renseignement ou les éléments d'une recherche sur un point quelconque de l'organisation et de l'administration catholique.

C'est, en un mot, un véritable manuel, d'une impartialité et d'une objectivité absolues, qui sera pour les hommes de tous les partis et de toutes les opinions un utile instrument de travail.

***

André Martinet, *Léopold Ier et l'intervention française en 1831*. Bruxelles, Schepens & Cie, 1905, in-8°. Ce volume, dédié à S. M. Léopold II, est moins une œuvre critique qu'un récit menu et anecdotique d'événements connus depuis longtemps. Il est regrettable que l'auteur néglige souvent de citer des sources, et il est à craindre qu'il n'ait accueilli avec un excès d'indulgence plus d'un témoignage suspect. Néanmoins on le lit avec agrément, et nos officiers y trouveront le détail d'une campagne qui fait partie de nos annales.

***

Pierre Champion, *Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne*. Paris, H. Champion, 1906, in-8°. C'est la thèse écrite pour l'École des chartes par M. Pierre Champion, fils du libraire-éditeur bien connu. Elle nous retrace la vie d'un chef de bande au xve siècle, à l'époque de Jeanne d'Arc et des luttes patriotiques contre les Anglais. Guillaume de Flavy, né vers 1398, devait prendre part à toute une suite de campagnes, dont la plus mémorable fut celle qui se termina par le siège de Compiègne. C'est alors que Jeanne d'Arc, à côté de qui il combattit, fut prise par les Anglais et c'est au courage et à l'ingéniosité militaire de Guillaume que Compiègne dut d'échapper aux efforts combinés des Anglais et des Bourguignons. Libre de ses

Digitized by Google

mouvements, Guillaume redevint le chef de bande qu'il avait été, pillant les villes voisines et exerçant une véritable dictature dans la région orientale de la Picardie. Mais il devait expier ses forfaits de pillard et de tyranneau par une fin tragique que M. Champion nous raconte avec un détail très attrayant.

Il avait épousé pour sa grosse fortune une toute jeune fille dont il aurait pu être le père. Il la traitait avec grossièreté et lui infligeait le contact de ses concubines et de ses bâtards. Dans l'âme de cette femme dut germer une pensée de vengeance, qui prit corps le jour où elle rencontra un beau soudard, Pierre de Louvain, qui se prit à l'aimer; avec sa complicité, elle fit égorger son mari, et, après des épreuves que la mansuétude princière rendit moins cruelles pour les amants, elle obtint la « rémission » qui lui permit d'épouser Pierre de Louvain. Celui-ci ayant été assassiné à son tour, elle convola une troisième fois et mena jusqu'après 1500 une existence plus paisible.

C'est par ce roman tragique que se termine l'étude de M. Champion. Il aurait pu, en puisant dans la littérature du temps, trouver matière à quelques rapprochements que s'est interdits sa sobriété d'archiviste-paléographe. Louons-le, d'ailleurs, d'avoir tiré un parti excellent de ses sources et d'avoir, en même temps qu'il raccordait ces minuscules campagnes d'un condottiere à l'histoire générale, exposé tout ce qu'il voulait dire en une langue agile et personnelle.

W.

***

Chez le même éditeur a paru *Le royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens* (1038-1125), par M. L. Jacob. Il s'agit d'une période mal connue et de faits mal débrouillés. On apprend ici comment la Bourgogne du XIe siècle devint un fief germanique, sous cette réserve que le règne de Conrad II, dans lequel est déjà impliqué cette annexion territoriale en Gaule, a été omis, M. Poupardin l'ayant étudié dans son ouvrage, *Le royaume de Provence sous les Carolingiens*. (Paris, 1901). Quant à la période postérieure à 1125, on sait que M. Paul Fournier l'a étudiée dans son livre sur le royaume d'Arles et de Vienne. M. Jacob, en bon chartiste qu'il est, n'a négligé aucune source ancienne ni aucun travail moderne sur sa matière.

***

Sous ce titre collectif : *Études littéraires comparées*, on sait déjà que la curiosité de M. E. Dreyfus-Brisac, servie par une excellente mémoire, s'est exercée sur un certain nombre d'écrivains classiques, notamment Racine, Boileau et La Rochefoucauld. M. Dreyfus-Brisac n'a pas eu de peine à trouver pour chacun de leurs ouvrages une

Digitized by Google

foule de prototypes, portant plutôt sur les détails du tyle, sur des passages détachés, que sur le plan et les développements qui leur sont propres. Des rapprochements qu'il fait, il en est de significatifs, il en est davantage d'insignifiants ou de bien vagues. Son *Tartuffe annoté* (non mis en vente) nous le montre, encore une fois, à l'œuvre, glosant son texte à l'aide de mille passages des devanciers ou des contemporains, dont quelques-uns ont de l'intérêt pour la critique, C'est là, en tout cas, un jeu de patience qui n'est pas ordinaire.

Digitized by Google

L'ORGANISATION POLITIQUE

DANS LES PAYS-BAS (1)

Malgré l'établissement d'un gouvernement central et des nombreux organismes administratifs que le souverain a créés dans les provinces et auxquels il imprime le mouvement, la constitution politique des Pays-Bas, même au moment de la plus grande puissance de Charles-Quint, demeure beaucoup plus celle d'une pluralité d'États que celle d'un État unique. Si les dix-sept provinces reconnaissent le même prince, c'est à des titres divers et dans des conditions très différentes que ce prince règne sur chacune d'elles. Si grand qu'il soit, et quelque fierté que sa grandeur inspire à ses sujets, l'empereur se rapetisse pourtant à la taille d'un duc de Brabant dans ses rapports avec les Brabançons; il n'est que comte de Flandre pour les Flamands, comte de Hainaut pour les Hennuyers, etc., si bien que ses pouvoirs se modifient à la frontière de chacun des territoires qu'il possède. Pas plus que sous les ducs de Bourgogne, les institutions monarchiques n'ont absorbé les autonomies provinciales. Elles s'y superposent, mais sans les supprimer, et les franchises du moyen âge se conservent sous les innovations modernes dans l'édifice public comme, au XVI^e^ siècle, le style

(1) Nous devons à l'amicale obligeance de M. Henri Pirenne cet extrait du chapitre premier du tome III, livre 2 de son *Histoire de Belgique* (qui va de la mort de Charles le Téméraire à l'arrivée du duc d'Albe). Ce tome III va bientôt paraître en librairie, chez l'éditeur Lamertin, à Bruxelles.

Digitized by Google

gothique s'accole au style de la Renaissance dans un si grand nombre de monuments.

En dépit des difficultés de toute sorte que cette situation entraînait, le gouvernement ne chercha point, nous l'avons déjà constaté, à la faire violemment disparaître. Il se garda de proclamer, comme Charles le Téméraire, le principe du droit supérieur et souverain du prince. Ce n'est que très rarement qu'il lui échappa d'invoquer sa *voluntas absoluta*. Il eut recours, pour affaiblir les obstacles accumulés sur sa route, à des moyens indirects. Au lieu de les aborder de front, il préféra les tourner. Charles-Quint se fait secrètement relever par le pape du serment qu'il a prêté à la Joyeuse Entrée (1) et en obtient des pouvoirs qu'il pourra invoquer utilement contre les privilèges du clergé (2). Il s'arme en secret pour une lutte possible, mais il répugne aux moyens violents. Après la régence de Marguerite d'Autriche, dont l'humeur indépendante ne s'accommode point toujours de la modération souhaitée par l'empereur, Marie de Hongrie s'est fait une règle d'éviter soigneusement tout conflit. Sa conduite à l'égard des Gantois atteste une longanimité extraordinaire et une volonté bien arrêtée de traîner les choses en longueur. Il n'est point jusqu'à la répression de l'hérésie où Charles ne se soit efforcé de tenir compte des susceptibilités des provinces et d'éviter toute violation trop flagrante de leurs coutumes.

Il ne faut point chercher, semble-t-il, l'explication de cette attitude dans l'attachement feint ou réel — et peut-

(1) HENNE, *Histoire de Charles-Quint*, t. IV, p. 271. Cf. GACHARD, *Correspondance de Philippe II*, t. II, p. 115 (Bruxelles, 1851). — D'ailleurs, Charles ne fit pas usage de ce privilège. Il respecta soigneusement la Joyeuse Entrée et en 1549, à l'occasion de l'inauguration de Philippe II comme duc de Brabant, il consentit à y faire diverses additions. Voir *Liste chronologique des édits et ordonnances des Pays-Bas, Règne de Charles-Quint*, p. 318, 323, 324, 326 (Bruxelles, 1885). La Joyeuse Entrée que Charles avait jurée en 1515, augmentant considérablement les libertés brabançonnes (POULLET, *Histoire de la Joyeuse Entrée*, p. 305 [Bruxelles, 1863]), il est d'autant plus caractéristique qu'il l'ait observée.

(2) *Recueil des ordonnances des Pays-Bas*, 2e série, t. II, p. 134.

Digitized by Google

être l'un et l'autre à la fois — de l'empereur pour ses « compatriotes ». La raison d'État parla toujours chez lui plus haut que le sentiment; son impitoyable sévérité à l'égard des Gantois en 1540 le prouve à suffisance. Mais son tact politique lui conseilla d'agir comme il le fit. Pouvait-il risquer, en effet, de déchaîner dans les Pays-Bas une nouvelle guerre civile qui n'eût tourné qu'à l'avantage de François Ier? La modération de sa politique interne s'explique ici par les nécessités de sa politique extérieure. En combattant ouvertement leurs libertés, il aurait appelé la France dans les dix sept provinces; en les respectant, il s'y constitua un rempart contre elle. Et n'avons-nous pas vu que, avec une habileté consommée, il se servit de ces libertés, qu'il laissait subsister malgré lui, pour exciter ses sujets à le seconder contre son adversaire? (1)

S'il renonça donc à imposer l'unité politique aux Pays-Bas, il chercha du moins à les y incliner par persuasion. Les discours qu'il prononça lui-même ou qu'il fit prononcer devant les États généraux, se terminent presque toujours par un appel chaleureux à l' « union » (2). L'union, c'est-à-dire l'abandon du particularisme territorial, la mise en commun de toutes les ressources et de toutes les forces des provinces en vue de l'utilité générale, l'entente

(1) Voir plus haut, p. 110.

(2) Voir entre autres celui qu'il fait prononcer en 1522, HENNE, *Histoire du règne de Charles-Quint*, t. III, p. 249; celui de Marie de Hongrie en 1535, *ibid.*, t. VI, p. 79, et les propositions qui s'en suivirent (*Recueil des ordonnances des Pays-Bas*, 2e série, t. III, p. 478, éd. J. Lameere [Bruxelles, 1902]); les paroles encore de Charles au moment de son abdication, etc. La phrase suivante de Henne, *op. cit.*, t. VI, p. 35, ne s'explique que par les préventions excessives de l'auteur à l'égard de Charles; elles donnent exactement le contre-pied de la réalité : « Il s'ingéniait à nourrir la rivalité d'intérêts et de races entre les différentes provinces; en ménageant la Flandre et le Brabant quand la Hollande exhalait des plaintes menaçantes; en accordant, au contraire, des avantages à ce comté et en réveillant la jalousie des provinces wallonnes lorsque les lions de Flandre et de Brabant se prenaient à rugir, il retardait une union destinée à devenir la base de notre indépendance. » Pour la politique unificatrice du gouvernement, voir encore plus haut, p. 105, 106, 110, 136.

Digitized by Google

dans les mesures de défense et de résistance à l'ennemi, l'alliance indissoluble enfin de toutes les parties de l'État fédératif. Loin de tendre à maintenir les dix-sept provinces séparées les unes des autres, Charles-Quint poussa au contraire de tout son pouvoir à leur rapprochement. Sûr de sa popularité, il ne craignit point de susciter parmi elles l'éclosion d'un sentiment national. En les engageant à s'assister mutuellement, à se confondre *viribus unitis* en une patrie commune, il forgea l'arme redoutable qui devait être employée contre son successeur. L'union qu'il appelait de tous ses vœux se réalisa vingt ans après son règne, ... dans l'union conclue à Bruxelles, en 1577, pour l'expulsion des Espagnols !

En revanche, tant qu'il vécut, elle ne réussit que difficilement à triompher des répugnances qu'elle soulevait. C'est que, présentée par le gouvernement, elle apparaissait à bon droit comme une tentative déguisée de centralisation monarchique. Si le prince la patronnait si chaudement c'est donc qu'elle devait tourner à son profit et augmenter son pouvoir ! N'en avait-on pas eu la preuve d'ailleurs, en 1535, lorsque Marie de Hongrie avait proposé tout ensemble aux États généraux, l'union et la création d'une armée permanente ? Or, une armée permanente c'était, comme en France, l'impôt perpétuel et partant la disparition de la plus fondamentale des libertés publiques, le vote des subsides par le pays. Dès lors, il ne faut point s'étonner si l'opposition aux vues du gouvernement conserva, durant tout le règne de Charles-Quint, un caractère provincial. L'unité politique demeura suspecte parce qu'elle avait pour instrument le pouvoir monarchique. Pour résister à celui-ci, on se retrancha, dans chaque territoire, derrière la barrière des privilèges ou des usages locaux. C'était là, en effet, le seul rempart que l'on pût légalement opposer au souverain. Ainsi l'opposition fut multiple, tant qu'elle demeura paisible : il faut attendre la révolution contre l'Espagne pour la voir combiner et unir ses efforts en un mouvement national.

Digitized by Google

Si vivace qu'elle se conserve, l'autonomie des provinces ne possède plus cependant, sous Charles-Quint, son ancienne vigueur. Les trois ordres par lesquels elle se manifeste, la bourgeoisie, le clergé et la noblesse, ont subi des transformations très profondes qui ont amoindri leur force ou les ont placés, vis-à-vis du prince, dans une attitude nouvelle.

Depuis la fin du XV^e^ siècle, nous l'avons vu, l'indépendance des villes a été sans cesse en diminuant. Elles ont perdu leur puissance militaire, de même qu'elles ont cessé de posséder le monopole de l'industrie. Vers le même moment où ils deviennent incapables d'affronter sur un champ de bataille des armées régulières, leurs métiers se voient de plus en plus menacés par la concurrence de l'industrie rurale et par le développement du capitalisme. Les plus importants d'entre eux, ceux des tisserands et des foulons, qui pendant tout le moyen âge ont dominé la politique municipale, sont tombés, au commencement du XVI^e^ siècle, dans une lamentable décadence par suite de l'exode de la draperie des villes vers les campagnes. De l'ancien patriciat il ne subsiste presque plus rien, et la haute bourgeoisie, qui s'est substituée à lui, se détourne du particularisme médiéval à mesure qu'elle s'adonne de plus en plus aux professions libérales ou au fonctionnarisme, qu'elle s'inspire des idées de la Renaissance, et qu'un nombre toujours croissant de ses membres se lance dans ces entreprises capitalistes qui transforment la vie économique. Qu'elles s'adaptent aux conditions nouvelles de l'époque et y trouvent, comme Anvers, comme Lille, comme Valenciennes, comme les villes hollandaises, la source d'une étonnante prospérité, ou que, moins favorisées par les circonstances, elles ne parviennent point, comme Ypres ou comme Bruges, à s'y résigner ou à en profiter, il n'importe, riches ou pauvres, florissantes ou alanguies, les villes ne résistent plus à l'action grandissante de l'État.

Car les changements qui s'opèrent dans leur sein

Digitized by Google

s'accomplissent au bénéfice du prince. Il a pour lui les capitalistes, puisque sa politique monarchique, hostile à l'exclusivisme urbain, favorise par là même la liberté économique. Il a pour lui la population des campagnes, d'autant plus ennemie des privilèges que ceux-ci prohibent ou entravent l'industrie rurale. Bien plus, il a pour lui les villes elles-mêmes qui, dans leurs querelles politiques ou économiques, le prennent pour arbitre et se servent les unes contre les autres de ce pouvoir monarchique auquel chacune d'elles s'efforce d'échapper pour soi-même.

Ainsi minée de toutes parts, l'ancienne autonomie communale s'effondre à vue d'œil. L'autorité que les villes avaient exercée jadis sur les châtellenies leur échappe; la bourgeoisie foraine tombe en désuétude. L'échevinage, renouvelé avec la coopération de « commissaires » du prince, est soustrait à l'ingérence des métiers et recruté exclusivement parmi les gens riches que leur éducation et leurs intérêts rapprochent du gouvernement (1). Les prérogatives du bailli ou de l' « amman » qui représente le souverain dans la ville, s'affermissent. Chaque année, les comptes communaux doivent être approuvés par des délégués du pouvoir central, et enfin l'autorisation de celui-ci est requise pour l'établissement de nouveaux impôts. Sauf dans des cas très rares d'ailleurs, et dont celui de Gand en 1540 est le plus célèbre, ces résultats ont été obtenus sans lutte. Il n'a pas été besoin de casser les pri-

(1) Voir la réorganisation de Tournai en 1522, qui a pour but d'écarter du conseil les artisans ne sachant ni lire ni écrire, pour n'y faire entrer que de riches bourgeois (*Recueil des ordonnances*, *loc. cit.*, t. II, p. 142), celles de Bruxelles en 1521 et 1528 (*Luyster van Brabant*, III, p. 108, et HENNE et WAUTERS, *Histoire de Bruxelles*, t. I, p. 338), celle de Bois le-Duc en 1525 (VAN HEURN, *Historie van s'Hertogenbosch*, t. I, p. 453 [Utrecht, 1776]), celle de Douai en 1534 (PILATE-PRÉVOST, *Table chronologique des archives de la mairie de Douai*, p. 347 [Douai, 1482]), celle d'Utrecht en 1528 (S. MULLER, *Recht en Rechtspraak te Utrecht*, p. 122 [La Haye, 1885]), etc. Pour les changements appliqués à Gand et aux villes qui avaient participé à la révolte de 1540 et qui furent beaucoup plus importants, voir plus haut, p. 123 et suivantes.

Digitized by Google

vilèges qui consacraient l'exclusivisme municipal : ils sont tombés d'eux-mêmes hors d'usage.

Mais il ne faudrait pas croire cependant que l'autonomie urbaine ait perdu toute importance. Pour restreinte qu'elle soit, elle conserve encore une très réelle valeur. Aucune décision engageant le corps de la ville ne peut être prise que du consentement de la commune représentée par ses divers « membres ». Ils sont habituellement au nombre de trois : le « magistrat » (échevinage), l'ancien magistrat et l'assemblée des métiers. L'unanimité de ces membres, exigée par la coutume pour qu'une décision soit valable, si elle entrave souvent la bonne marche des affaires, constitue, d'autre part, une précieuse garantie contre les exigences du prince. Sans doute le gouvernement se décide parfois à passer outre et à considérer le consentement de la majorité comme suffisant (1). Mais cette pratique n'a jamais réussi à s'implanter entièrement. En face de l'État, les villes ont donc conservé un moyen très efficace de résistance, mais de résistance légale et pacifique. C'est par des correspondances interminables et des discussions à n'en pas finir qu'elles remplacent maintenant le recours aux armes. Dans cette lutte d'un nouveau genre, la paperasserie s'est substituée aux *waepeninghen* et le « pensionnaire » aux capitaines et aux *hooftmans* de jadis.

Le clergé devait réussir, bien moins encore que les villes, à conserver intacte son indépendance, également menacée par le souverain. Déjà battus en brèche depuis le XV^e^ siècle, ses privilèges financiers, sa juridiction, sa liberté dans les élections épiscopales et abbatiales, subissent, sous le règne de Charles-Quint, des restrictions nouvelles et si considérables qu'elles vont parfois jusqu'à les abolir. Si l'empereur s'est institué le défenseur de l'Église, il ne tolère point, en revanche, que l'Église empiète sur son pouvoir. Puisqu'il combat pour elle, il exige en retour son obéissance. Il se considère comme le chef temporel

(1) Voir un exemple de 1526 dans *Recueil des ordonnances*, 2^e^ série, t. II, p. 377.

Digitized by Google

du clergé de ses États et prétend le soumettre à sa volonté. Tâche aisée d'ailleurs, car, abandonné à lui-même, le clergé est incapable de résistance. Le peuple, envieux de son immense fortune et de ses immunités, ne le soutient pas, et le pape, qui seul pourrait le protéger, favorise au contraire les vues du souverain. En 1515, Charles-Quint obtient de Léon X, puis, en 1530, de Clément VII, la nomination aux bénéfices vacants dans les Pays-Bas (1). Les évêques de Tournai, de Thérouanne, d'Arras, d'Utrecht, ceux de Liége même, après la mort d'Érard de la Marck, étant ses créatures, ne contrecarrent point ses projets. Ils le laissent saper la juridiction des tribunaux d'Église dans les affaires civiles (2), exiger rigoureusement le droit d'amortissement sur les propriétés ecclésiastiques (3), empêcher la création de dîmes, de fondations pieuses, interdire les donations aux couvents (4). L'édit de 1531 sur la réorganisation de la bienfaisance publique s'inspire d'une tendance nettement anticléricale. Les brefs et les bulles émanés de Rome ne sont exécutables dans le pays qu'en vertu de lettres de placet (5). Heureusement du moins qu'il est impossible, sans violer les institutions des provinces, d'enlever aux « prélats », c'est-à-dire aux abbés des principales abbayes, leur droit de séance aux États. Par une singulière rencontre, les privilèges territoriaux conservent à l'Église des Pays-Bas une autonomie politique qu'elle serait impuissante à sauvegarder par ses propres forces. En Brabant surtout, où la Joyeuse Entrée limite plus nettement qu'ailleurs les droits du souverain,

(1) *Recueil des ordonnances, loc. cit.*, t. II, p. 134, t. III, p. 3.

(2) *Ibid*, t. II, p. 6, 162, 248, 251.

(3) *Recueil des ordonnances, loc. cit.*, t. III, p. 33, 66.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 23, 36, 547,

(5) *Recueil des ordonnances, loc. cit.*, t. III, p. 72. — Déjà en 1485, Maximilien, en 1497, Philippe le Beau avaient pris la même mesure. *Placcaeten van Vlaenderen*, t. I, p. 205, 209. Alexandre VI avait d'ailleurs très vivement protesté contre la politique du second de ces princes en matière ecclésiastique. Voir les textes publiés par A. Cauchie, *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 5e série, t. II (1892), p. 321, 410-412, 417.

Digitized by Google

les abbés, inquiets de l'attitude du gouvernement à leur égard, constituent contre lui un parti d'opposition très actif et souvent très gênant. Ils exaspèrent Marguerite d'Autriche par leurs plaintes et les difficultés continuelles qu'ils soulèvent. Elle les accuse de trahison et va jusqu'à proposer de déporter les plus intransigeants d'entre eux (1).

Mais que peut ce petit groupe de prélats frondeurs au milieu d'une Église de plus en plus soumise à l'États ? En réalité, le clergé ne compte plus comme puissance politique. L'opposition des abbés reste isolée. Encore ne s'inspire-t-elle point des intérêts généraux de l'Église, mais des intérêts particuliers de quelques monastères. Sans grande conséquence sous le règne de Charles-Quint, elle jouera cependant plus tard un rôle considérable, lorsqu'elle trouvera dans les deux ordres laïques qui siègent à côté d'elle aux États, des auxiliaires et des alliés.

De ces deux ordres, tandis que la bourgeoisie, au point de vue politique, est en déclin, la noblesse, au contraire, acquiert une influence qu'elle n'avait plus possédée depuis quatre cents ans. Refoulée au second rang à partir du XII^e^ siècle par la puissance croissante des villes, les progrès du pouvoir monarchique lui restituent dans l'État la première place. Bien différente, d'ailleurs, de la vieille caste féodale dont les derniers descendants achèvent de disparaître et dont les mœurs ne subsistent plus que dans la région sauvage des Ardennes, la noblesse de l'époque bourguignonne, la haute noblesse surtout, s'est formée et enrichie au service du prince. On y rencontre pêle-mêle, à côté de familles indigènes comme les Lalaing, les Ligne, les Berghes, les Egmont, les Arenberg, les descendants de seigneurs bourguignons ou picards venus dans les Pays-Bas avec les ducs, comme les Meghem, les Glymes, les Croy, ou de comtes allemands qui y ont

(1) HENNE, *Histoire du règne de Charles-Quint*, t. IV, p. 133.

Digitized by Google

suivi Maximilien, comme les Nassau. Tout cela s'est rapidement fondu, amalgamé, uni par des mariages, par la communauté des mœurs, des intérêts, de la langue même, car en dépit de ses origines diverses, la haute noblesse a bientôt adopté tout entière la langue de la cour, le français. Si, durant le XVe siècle, il se produit encore parmi ses membres quelques défections retentissantes, celle de Commines, celle des Croy, celle d'Esquerdes, on ne constate plus rien de tel depuis l'avènement de Philippe le Beau. C'est une fidélité inébranlable qu'elle témoigne dès lors au souverain, c'est pour lui qu'elle verse son sang sur tous les champs de bataille.

De 1453 à 1521, on ne compte pas moins de quatre Lalaing morts au service : Jacques tué à Poucques (1453), Philippe à Montléry (1466), Josse au siège d'Utrecht (1483), Jacques à celui de Mézières (1521). Un Lannoy reçoit à Pavie l'épée de François Ier. Charles d'Egmont meurt aux côtés de Charles-Quint pendant l'expédition de Tunis. Le comte de Buren, qui a passé sa vie à combattre les Gueldrois, les Français, les protestants d'Allemagne, sentant approcher sa dernière heure, se fait porter en costume d'apparat dans la grande salle de son hôtel et, au milieu de ses amis et de ses domestiques, « soutenu sous les bras par deux gentilshommes », boit une dernière fois à la santé de l'empereur son maître (1). Ce n'est pas seulement leur sang, c'est aussi leur or que les nobles mettent à la disposition du souverain. En 1522, dans un de ces innombrables moments de pénurie où les coffres de l'État sont à sec, le comte d'Hoogstraeten vend 1,000 livres de rente sur ses biens et refuse « par courtoisie » d'accepter les garanties que lui offre la gouvernante. Henri de Nassau, lors du siège de Mézières, avance 32,000 livres. Quantité d'autres mettent leur crédit à la disposition du gouvernement lors de la conclusion d'emprunts (2).

(1) BRANTÔME, *Œuvres complètes*, t. I, p. 356 (Paris, 1858).

(2) HENNE, *Histoire du règne de Charles-Quint*, t. III, p. 265, 267, 287, 290, 291.

Digitized by Google

Mais aussi les récompenses ne leur sont pas ménagées! Chimay est érigé en principauté pour Charles de Croy en 1486, Épinoy pour François de Melun en 1541, Gavere en 1553 pour Lamoral d'Egmont. Philippe de Croy devient duc d'Aerschot et marquis de Renty en 1533. Antoine de Berghes, la même année, est fait marquis de Berghes. Une foule de terres, en retour de services rendus par leurs possesseurs, sont érigées en comtés : Egmont en 1486, Buren en 1492, Hoogstraeten en 1518, Lalaing en 1522, Rœulx en 1533, Ligne en 1544, Boussu et Culembourg en 1555. Les sièges épiscopaux servent à pourvoir des cadets de grandes familles. Celui d'Arras est donné en 1524 à Eustache de Croy, celui de Tournai en 1539 à Charles de Croy. Trois autres Croy encore, Jacques, Guillaume et Robert, se succèdent sur celui de Cambrai de 1504 à 1556. Il échoit après eux à Maximilien de Berghes, dont deux parents, Corneille et Robert deviennent évêques de Liége en 1538 et en 1557.

Le prince ne néglige rien pour rehausser l'éclat dont il pare les « grands maîtres » et pour les attacher toujours davantage à sa personne. Il assiste à leurs mariages, tient leurs enfants sur les fonts baptismaux, les appelle « mon cousin » quand il leur écrit. Enfin, c'est à eux qu'il réserve la plupart des colliers de la Toison d'Or, qui jusqu'à la fin du règne de Charles-Quint conserve presque intact son caractère bourguignon. Par cette distinction suprême, aussi passionnément désirée par la noblesse belge que la Légion d'honneur le fut par les soldats de Napoléon, il tient les dévouements en haleine et entretient l'émulation parmi ses serviteurs. Pour la rendre plus précieuse encore, il en augmente les prérogatives. Depuis 1517, les chevaliers de l'ordre ne sont plus justiciables que de leurs confrères, et il est interdit de procéder contre eux par prise de corps (1). Au sein de la noblesse, ils constituent une noblesse plus haute, une classe privilé-

(1) De Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or*, p. 294 (Bruxelles, 1830).

Digitized by Google

giée, une pairie qui non seulement à la cour, mais encore dans l'État occupe la première place. Le gouvernement prend leur avis dans les circonstances difficiles, et c'est parmi eux qu'il choisit presque tous les conseillers d'État et les gouverneurs des provinces. L'obligation imposée par les privilèges territoriaux aux fonctionnaires du prince d'être nés et « possessionnés » dans la province qu'ils administrent, ne s'applique point aux chevaliers de l'ordre (1). Ils jouissent, pour ainsi dire, d'une naturalisation universelle dans les Pays-Bas. Ils n'y sont étrangers nulle part, et peu à peu leur action, s'imposant également à tous les fragments de ce grand corps, les rapproche, les attache, les unit en un même tout, comme, sur l'écu de Bourgogne, le collier de la Toison d'Or enserre de sa chaîne en sautoir les armoiries des dix-sept provinces.

Mais si la haute noblesse travaille fidèlement pour le prince, elle n'entend point remettre entre ses mains le sort du pays. Elle se considère comme la gardienne de son indépendance, et il suffit de se rappeler le rôle qu'elle a joué pendant les premières années de Philippe le Beau et de Charles-Quint, pour reconnaître chez elle, très nettement, une tendance nationale. Grandie au service des princes bourguignons, elle conserve fidèlement la tradition de ses origines. Elle reste bourguignonne lorsque le chef de la maison de Bourgogne devient roi d'Espagne. Par intérêt sans doute, mais aussi par point d'honneur, elle est résolue à maintenir les Pays-Bas à l'abri de l'influence étrangère. Si elle a dû renoncer à l'espoir de dominer l'Espagne, elle ne permet point en revanche que l'Espagne la domine. Le sentiment bourguignon qui l'inspire prendra bientôt l'aspect d'un véritable patriotisme. Et dès lors, à l'ascendant social dont elle jouit, se joint la force que donne la popularité. Elle apparaît comme la sauvegarde et le défenseur de l'autonomie du pays. Le briquet de Bourgogne qui orne les colliers de la Toison d'Or, devient

(1) *Recueil des ordonnances*, 2e série, t. I, éd. Ch. Laurent, p. 338 (Bruxelles, 1893).

Digitized by Google

un emblème national; il figure aux ornements sculptés aux façades des hôtels de ville, dans le chœur des églises, jusque sur les pignons des maisons particulières, et on le retrouvera plus tard sur les médailles frappées par les Gueux. Car, au jour prochain où la révolte éclatera contre Philippe II, ce sera la noblesse qui en prendra la direction et qui, par l'esprit qui l'anime, sera seule capable, pendant les premiers temps, d'en grouper les mouvements divers en un même effort de l'État bourguignon contre l'État espagnol.

H. PIRENNE.

Digitized by Google

PIO BAROJA [1]

« Je suis Basque, écrit Pio Baroja à l'un de ses critiques [2], non point de pure race euscarienne, car parmi mes noms cantabres qui rendent un son de vieux fer, comme Baroja, Zornosa, Alzate, Eiragiurre, s'en intercalent d'autres d'origine milanaise comme Nessi et Griggione.

« Tel je suis : un mélange de race barbare et de race raffinée.

« Je suis médecin, j'ai terminé ma carrière à Valence, il y a quelques années. J'ai exercé cet office pendant un an et demi à Cestona. J'ai été, en outre, boulanger, périodiste et reporter. J'ai même été quelques mois ingénieur auxiliaire, et j'ai eu des velléités de spéculateur.

« Il ne m'est jamais rien arrivé d'extraordinaire. Bambin, j'étudiai très mal, et je n'eus jamais de goût pour les lettres.

« Mon enfance, je l'ai contée d'une façon quelque peu fantaisiste, dans les premières pages de *Silvestre Paradox*.

« Comment je suis devenu écrivain ? Je ne sais. Je crois que si j'avais pu voyager et satisfaire mes instincts errants, je n'aurais jamais écrit une seule ligne. Je ne suis pas écrivain par vocation, mais bien par l'impossibilité où je me trouve de réaliser une vie intense. Aussi y aura-t-il dans tous mes écrits un accent de tristesse, et quelque outrage à la grammaire.

(1) On peut consulter sur Baroja une série de critiques ; la meilleure est celle de F. GARCIA-SANCHIZ : *Pio Baroja*, monographie excellente écrite en un castillan exquis et publiée dans la *Colleccion Serred*, Valence, 1905.

(2) A Garcia Sanchiz.

Digitized by Google

« Je ne domine pas davantage les moyens d'expression, et je tends toujours, par tempérament, à l'expression graphique et sans atours.

« De moi-même, dit Baroja en terminant sa lettre, je crois sans modestie être un peu écrivain parce que je suis un peu artiste, et un peu artiste, parce que je suis un homme sincère. »

Rien de plus intéressant que cette autobiographie où l'auteur s'analyse si finement lui-même avec une perspicacité pénétrante et une modestie vraiment sincère; un coup d'œil personnel sur l'homme et sur l'œuvre donnera le dernier coup de crayon à cette silhouette lestement esquissée.

Avant de voir Pio Baroja, je me figurais un homme aux yeux sombres, aux cheveux d'un noir intense, aux traits un peu durs, tel qu'il apparaît forcément dans les masques d'ombre et de lumière qu'on a faits de lui.

Lorsqu'il me reçut, pour la première fois, dans son très artistique appartement de Madrid, j'aperçus avec étonnement un visage pâle un peu las, avec des cheveux blonds et des yeux bleus très doux, sans grand éclat, mais énigmatiques en leur expression à la fois malicieuse et naïve.

La conversation de Baroja, comme sa physionomie et ses écrits, révèlent une âme enfantine et profonde, simple et complexe, primitive et raffinée, resplendissante de fraîcheur, et ravagée d'amertume.

Ces contradictoires s'unissent en lui sans heurts, parce que sa subtilité se dissimule; parce que son expérience a l'aspect de la jeunesse; parce qu'il a cru, douté, souffert et pardonné.

Il a tort, sans doute, d'affirmer qu'il n'est pas écrivain par vocation; il serait plus exact de dire qu'il a cherché longtemps sa voie, erré dans bien des sentiers broussailleux avant de se dégager des ronces.

Sa première œuvre, *Sombres vies*, est une série de courtes silhouettes dont le point commun est une infinie pitié pour la vie obscure et douloureuse des déshérités. Le style y est quelquefois hésitant, peu travaillé, déparé par des négligences, des répétitions involontaires trop fréquentes; mais il s'en exhale une mélancolie si douce, une désillusion si calme et, en

Digitized by Google

même temps, une senteur si délicieuse de printemps, un sentiment de la nature si personnel et si reposant, que les légers défauts d'exécution s'effacent devant le charme des collines ondulées ou des vagues pensives de la mer.

Son second livre, *La maison d'Aizgorri*, est plus sombre; c'est l'histoire de la décadence d'une famille perdue par l'alcool; l'histoire d'une distillerie qui empoisonne toute la contrée et que l'on voit, un jour, dans un feu vengeur, flamber toute rouge, sur l'horizon nocturne.

Le style est sobre, précis, impressionnant; le cadre est grandiose; sur la scène passe continuellement un souffle de mystère, une vision hallucinante de l'au delà, comme dans le théâtre troublant d'Ibsen ou de Maeterlinck.

Les *Aventures, inventions et mystifications de Silvestre Paradox* marquent le retour à une période plus calme, dans laquelle Baroja, renouvelant la nouvelle picaresque, crée un nouveau Lazarillo de Tormes, aussi inventif, mystificateur et rusé, infiniment sceptique et frondeur, mais avec une nuance moderne de morale, de paradoxe échevelé et de sentimentalisme discret.

Le *Mayorazgo de Labraz*, plus sombre, décrit la vie d'un antique village du pays basque; c'est une perle que je signale aux amateurs de F. L.

Le chemin de la perfection, avec le même goût pour la poussière d'antan, clôt cette série brusquement interrompue par le tryptique de *La lutte pour la vie*.

Ici, l'auteur cesse volontairement de voir en poète; il abandonne les délicieux pastels artistement estompés pour nous présenter les rudes ébauches d'un naturalisme amorphe.

A l'affût (La Busca), qui me paraît le meilleur de cette série, décrit avec un brio inimitable, avec une langue rufianesque, pittoresque et savoureuse, les bas-fonds de Madrid.

Je ne dirai rien de *Mauvaise herbe*, ni d'*Aurore rouge*, qui décrivent fidèlement, mais à la hâte, les tendances incohérentes des anarchistes en Espagne. On peut y regretter un manque de plan d'ensemble et des négligences de style que ne justifie pas toujours le réalisme du sujet.

Digitized by Google

Le triomphe de la prudence (La Feria de los Discretos) n'ajoutera rien, je pense, à la gloire de Baroja. On peut cependant y glaner des descriptions d'un coloris éclatant et d'un art exquis : Cordoue apparaissant de loin, dans l'incendie du crépuscule, avec ses clochers rosés, ses larges coupoles d'ardoises, ses ifs, se dressant comme des pyramides noires entre les grandes murailles blanches et les milliers de toits grisâtres. D'autres fois, don Pio nous fait errer par les rues étroites, nous conduit dans les patios envahis de verdure et de soleil, dans les vieux palais aux grilles rouillées, où la mousse rongeant les pierres qui s'effritent envahit les sculptures de jadis.

Mais le roman, qui n'a d'autre centre d'intérêt que la vie de Cordoue, pêche fréquemment par la diffusion, le réalisme romantique à la Dumas ou à la Eugène Sue.

Heureusement, le conteur touchant des *Sombres vies*, l'auteur mystérieux et terrible de la *Maison d'Aizgorri*, vient de rentrer, après un malheureux détour, dans la voie véritable de son génie : son dernier livre, *Paradox Roi*, est une critique infiniment fine de la civilisation moderne; ici, Baroja est en pleine possession de ses moyens; sa phrase est vive, légère, nerveuse, incisive et profondément mordante; la trame, enfantine en elle-même est ourdie avec une originalité et une audace peu communes, et malgré toute l'amertume qui perce sous la naïveté simulée des mots, on ferme *Paradox Roi* avec une reposante impression de fraîcheur et de frondaisons printanières (1).

LUCIEN-PAUL THOMAS.

(1) A peine paru, *Paradox Roi* a eu un très grand succès de librairie en Espagne. L'auteur m'a montré une lettre de Max Nordau, où celui-ci, très enthousiaste de ce livre, va jusqu'à dire que Baroja est un Voltaire plus mordant et plus fin.

Digitized by Google

MARICHU

La nouvelle courut de bouche en bouche; Marichu, la femme de la maison Aitola, souffrait d'une maladie très étrange survenue deux ou trois semaines après son accouchement. Elle éclatait tout à coup d'un rire strident ou pleurait amèrement au milieu d'un flot de plaintes déchirantes.

La rumeur disait qu'elle était hantée des démons, et qu'un personnage mystérieux, en passant auprès de sa maison, l'avait regardée.

Cet événement excitait au plus haut point la curiosité des laboureurs du voisinage; tout le monde en parlait : selon les uns, le mieux était d'avertir le curé; d'autres croyaient plus logique de faire appel à une vieille gitana mi-mendiante et mi-sorcière, qui avait la réputation de guérir du mauvais œil hommes et animaux.

Un jour, deux jeunes filles du voisinage furent tellement impressionnées en voyant la malade, qu'elles se mirent à rire et à pleurer comme elle; pour y porter remède, on eut d'abord recours au curé du village.

Celui-ci bénit la maison, conjura les esprits d'abandonner le corps de la possédée, mais les exorcismes restèrent sans le moindre effet.

Alors, on appela la gitana.

Elle vint aussitôt, s'installa dans la maison et procéda aux préparatifs : faire un oreiller de toile de sac, le remplir de

Digitized by Google

son, puis tordre ensemble des rameaux secs pour en former deux torches.

A minuit sonnant, elle entra dans la chambre de la malade, et sans se préoccuper de ses cris et de ses lamentations, l'attacha au lit, alluma les torches, lui posa la tête sur le sac de son, et se mit à prier.

Par moment, elle s'interrompait, forçant la malade à avaler une boule de sel ; d'autres fois, elle murmurait tout bas le nom des trois rois mages...

Le lendemain, Marichu était guérie.

Lorsque sept jours se furent écoulés, la belle-mère de Marichu, qui la haïssait, lui insinua une idée terrible : elle lui dit, en souriant d'un étrange sourire que si elle s'était guérie, c'était en faisant passer sa maladie dans le corps de son fils, de son fils aimé.

C'est pour cela que l'enfant, qui était très beau, peu à peu devint pâle, très pâle, et cessa de sourire gaîment.

Une nuit, il demeura recroquevillé sur les genoux de sa mére, tout froid, les yeux ouverts. Une grosse mouche très noire vola avec insistance autour de lui.

La mère continua à bercer l'enfant, et voyant qu'il ne s'éveillait pas, l'enveloppa dans un grand manteau, sortit de chez elle, et prit le sentier qui conduisait à la maison de la vieille mendiante.

. . . . . .

Le jour commençait à poindre; une masse de nuages blanchâtres défilait dans l'azur pâle du ciel; le soleil, tiède et sans force, commençait à illuminer la cime des monts, couverts d'ajoncs aux fleurs jaunes et de fougères desséchées et rougeâtres.

Arrivée au sommet, Marichu s'arrêta pour reprendre haleine ; le vent froid la fit trembler et frémir...

La demeure de la vieille se trouvait en contre-bas; une maison antique détruite par les flammes et que la gitana avait reconstruite peu à peu. Marichu entra sans frapper. A la lumière d'un foyer qui flambait sur le sol, on voyait l'intérieur de la maison qui ne contenait qu'une chambre. Au fond de

Digitized by Google

celle-ci, un lit sur une motte de terre, et des deux côtés, aux parois, servant d'armoire, quelques poutres chargées d'un nombre infini d'objets inutiles recueillis sur les chemins et classifiés par ordre de taille : tasses sans anse, cruches cassées, baquets sans fond.

Assise auprès du feu, la vieille mendiante parlait avec un homme aux cheveux blancs, décrépit et voûté; lorsqu'elle aperçut Marichu, elle lui demanda d'une voix rauque :

« Te voilà? Pourquoi viens-tu chez moi?

— Pour que tu voies mon fils.

— Il est mort, dit la gitana après l'avoir considéré attentivement.

— Non, il dort. Que faut-il lui donner pour qu'il se réveille ?

— Je te dis qu'il est mort, mais si tu le veux, je ferai un brouet de sept plantes...

— Gitana, dit alors le vieillard, ce que tu vas faire ne servira de rien. Si tu veux éveiller ton fils, ajouta-t-il en s'adressant à Marichu qu'il regarda fixément de ses yeux gris brillant sous les cils blancs, il ne te reste qu'un remède : te faire héberger dans une maison dont le toit abrite une famille qui n'a point souvenance d'un malheur récent. Va, et cherche. »

Marichu s'en alla, l'enfant sur les bras, et, sans plus attendre, se mit à parcourir toutes les habitations des environs. Dans l'une venait de mourir le père; dans l'autre, le fils venait de rentrer de l'armée, déclaré inapte au service, les poumons pleins de tubercules, avec deux ou trois mois de vie à traîner encore; ici, se mourait une mère laissant abandonnés cinq enfants, et là, un malade, repoussé par tous ses frères largement aisés, se rendait à un asile de la capitale.

De la rase campagne, Marichu s'en fut au village, et du village, dans une grande ville, et de celle-ci dans une autre, et dans une autre encore, et partout régnait la tristesse et partout la douleur. Chaque bourg était un immense hôpital rempli de chair malade et qui se plaignait avec des cris délirants.

Suivre le conseil du vieillard était impossible. Partout pénétrait le malheur, partout la maladie, partout la mort.

Digitized by Google

Non, non, il n'y avait point de remède : il fallait vivre le cœur serré; il fallait avoir, pour compagnons d'existence, la tristesse et la douleur.

Marichu pleura, pleura longtemps, et bientôt, avec une désespérance tranquille, elle retourna vivre chez elle, auprès de son mari.

PIO BAROJA.

(Traduction de LUCIEN-PAUL THOMAS.)

Digitized by Google

LA VIE DES ATOMES

J'étais seul dans ma chambre, une nuit d'hiver, et je lisais.

Pas un bruit, pas un murmure, dans la maison; seules, deux horloges, l'une dans mon cabinet de travail, l'autre dans le vestibule, rompaient de leur tic-tac le silence de la nuit.

La plus petite, celle de ma chambre, introduisait entre le tic et le tac des pendules respectables, deux autres coups intermédiaires. Elle semblait dire :

« Allons-nous en... Allons-nous en... »

La grande, celle du vestibule, méprisant ces fantaisies, indignes d'une horloge sérieuse, murmurait en sourdine :

« Ça va... Ça va... »

Je les entendais courir toutes deux; j'entendais leurs bruits se poursuivre, et je dédaignais du plus profond de mon âme leurs efforts stériles pour se rattraper l'une l'autre.

J'avais lu, dans un traité moderne de chimie, l'exposé de la théorie atomique; cela me préoccupait, et même, m'indignait un peu.

Les atomes ne peuvent me convaincre, murmurai-je. Je crois que j'ai le droit de ne point me laisser convaincre à leur sujet. Sommes-nous positivistes, ou non?... Eh bien, alors... Qui a jamais vu l'atome? Qui a pesé l'atome?

Pourquoi donc y a-t-il des gens qui osent dire qu'il est indivisible? Pourquoi?

Ce qui me chiffonne plus que tout le reste (je le dis *in petto*), c'est que l'on dise que l'atome est insécable.

Mon chat noir (je crois bien avoir le droit de dire que j'ai un chat noir), qui était monté sur la table, s'était installé sur la

Digitized by Google

Psychologie cellulaire de Haeckel, et, de ses yeux jaunes, suivait tous mes mouvements avec une indifférence mortifiante. Je crus découvrir, en son expression, une certaine pointe d'ironie qui me sembla déplacée chez un subordonné, et chez un être qui, après tout, vit à mes dépens.

Je quittai la table, m'assis dans un fauteuil près de la cheminée, allumai ma pipe, et me mis à contempler les flammes. Mon chien grogna : je l'importunais en le chassant du feu.

Je ne pouvais distraire ma pensée de la théorie atomique et de l'atome. L'insécable! Y a-t-il quelque chose de plus bête que l'insécable!

L'atome est une antiquaille, dis-je; une hypothèse qu'il faut aussitôt réduire à néant. Il n'existe rien d'autre que la matière unique. S'il vient à se présenter un homme doué d'un peu de sens scientifique et philosophique, il niera l'atome.

Mon chien, à demi endormi, me regardait de temps en temps du coin de l'œil, avec un certain respect.

Oui, lui dis-je, il faut abandonner cette vieillerie de l'atome; il nous faut remonter plus loin, au subatome, si je puis m'exprimer ainsi.

Mon chien ferma les yeux, comme s'il approuvait.

Nous ne vivons plus en ces temps reculés, continuai-je, à ces temps où appeler l'or AU, l'argent AG, et le soufre S, signifiait quelque chose. Nous ne vivons plus en ces temps. Non. Nous ne vivons plus en ces temps.

Comme personne ne me contredisait, je me mis, pour me distraire, à contempler le feu qui faisait crépiter les bûches soutenues par les chenets représentant deux noires égyptiennes; et j'observai la cendre de ma pipe.

Je regardai longuement cette dernière, lorsqu'une étincelle s'en échappant, s'éleva dans l'air et resta immobile.

Moi, scandalisé de ce croc-en-jambe à la loi de la gravité, je saisis les pincettes et tentai d'attirer l'étincelle vers le bas; mais elle, sans se préoccuper des lois, demeura à la même place, et se mit à faire des voltes, à dessiner des cercles dans l'air, jusqu'à ce que... paff, elle éclata comme une fusée en mille petites flammes blanches, rouges, vertes, violettes, écar-

Digitized by Google

lates, jaunes, avec des variations de brillant et de mat pour toutes les couleurs.

Alors, il me sembla que cela s'évanouissait.

Lentement, en ces petites étincelles, commencèrent à se dessiner des formes vagues; et tandis qu'elles se précisaient, apparurent des formes d'hommes, de femmes, de mouches, de chiens, de cousins et de lézards qui se mirent tous à voleter en une danse vertigineuse autour de ma tête.

— AU! AU! hululait à mes oreilles un chien couleur d'or.

— HACHE! HACHE, éternuait un monsieur imbécile, inodore, incolore et insipide.

— BR! BR! bourdonnait un cousin en exhalant une odeur âcre et forte.

Qu'est-ce que cette racaille? Murmurai-je indigné. Qui êtes-vous?

Alors, une de ces bestioles dont émanait une lueur de ver luisant, et qui sifflait comme une machine à vapeur en faisant PH! PH! se planta effrontément devant moi, et me dit :

« Nous sommes des atomes. »

— Mensonge! m'écriai-je; les atomes n'existent pas.

— AG... AG... AG..., s'écria, avec un rire argentin, une dame vêtue de blanc.

— Comment, nous n'existons pas, imbécile, me répliqua avec mépris l'atome phosphorescent. C'est vous, les hommes, qui n'existez point! Vous êtes notre maison; vous servez à notre alimentation; rien de plus.

— Vous!... vous ne vivez pas, lui dis-je. Que pourriez-vous donc posséder?

— Oh, humanité, humanité! Tu seras toujours inepte, s'écria l'atome phosphorescent. Tu vois que nous nous mouvons, que nous enflammons d'amour comme les hommes; tu es témoin de notre sensibilité et de notre volonté, et tu te refuses à nous accorder la vie!

— Volonté? Interrompis-je. Ne comprends-tu pas, polisson, que sur toutes tes actions pèse un déterminisme inexorable; que je puis te contraindre à prendre femme, et à divorcer quand la fantaisie m'en prendra?

Digitized by Google

— O!... O! Dit un atome d'oxygène, c'en est trop !

— S... S, murmura l'atome de soufre, en posant un doigt sur les lèvres. Et il ajouta : laissez parler l'atome intelligent.

— Ce que tu dis du divorce, reprit la luciole, prouve seulement que nous sommes plus avancés que vous. Quel est l'atome, pour peu qu'il ait deux atomes de sens commun, qui supporterait une femme pour la vie entière?

— Voilà qui serait bien dit, lui répliquai-je, si vous divorciez de vous-mêmes ; mais vous, malheureux, vous n'avez point de volonté comme les hommes.

— Bah ! objecta-t-il, vous vous croyez libres parce que vous ne pouvez comprendre le mécanisme du travail atomique en votre cerveau ; mais si nos actes ont un caractère fatal, les vôtres le possèdent de la même façon ; nous sommes les facteurs de votre être, et à l'aide de fatalismes atomiques on ne peut se construire des libre-arbitres humains.

— Et l'âme, dis-je? me souvenant qu'en psychologie, logique, et éthique, j'avais appris pas mal de chose pour en démontrer l'existence.

— L'âme ! Pstt... Que je sois dans le cerveau de l'homme, et tu y verras l'intelligence ; mais que ce principe vienne à manquer, et tu y trouveras la stupidité.

— Mais, qui es-tu donc, toi qui le prends de si haut ?

— Je suis un atome de phosphore. Regarde. »

Et l'atome se replia sur lui-même, se posa les pieds sur la tête, se convertit en un anneau lumineux et brillant qui s'éleva dans l'espace ; il redescendit aussitôt et dit :

« Voilà. C'est une idée. »

J'étais stupéfait.

Et l'atome phosphorescent, profitant de mon ahurissement, continuait à se livrer à des fantaisies plutôt bouffonnes.

Il se disposa en forme de croix, et dit :

« Tiens, voilà une idée géométrique. »

Aussitôt il se tordit jusqu'à tracer un angle aigu, et murmura :

« Voilà une idée de haine. »

Digitized by Google

Ensuite, écartant les jambes, et ouvrant les bras, il dit :

« Voilà une pensée d'amour. »

Moi, comme je l'ai dit, je demeurai stupéfait ; les atomes dansaient autour de moi, jacassant, criaillant tous en chœur :

« Nous sommes la matière unique, l'indivisible, l'*insécable !* »

A ces paroles, je frémis sur mon siège et m'écriai :

« C'est faux ! C'est faux ! Vous êtes composés de parties. »

Alors, hommes, femmes, chiens, cousins et lézards firent explosion et s'évanouirent ; une substance ténue, couleur de cendre, flotta dans l'espace... Je souris en moi-même, d'un sourire gai et triomphant... Je voyais la matière unique, mon X primitif, la matière éternelle et éternellement divisible...

Mais diable ! Ma pipe venait de s'éteindre.

PIO BAROJA.

(Traduction de LUCIEN-PAUL THOMAS.)

Digitized by Google

L'EXPANSION ÉCONOMIQUE

L'organisme social, comme l'organisme individuel, naît, vit et meurt en un temps déterminé. La nature lui consacre une quantité de résistance qui abrège les phases vitales proportionnellement aux dépenses. Le principe en est universel et nous en avons des exemples tangibles dans nos œuvres mécaniques.

On peut dire que la durée d'une civilisation est en raison inverse de son intensité. Sans vouloir formuler de loi mathématique imaginaire, il semble, à relever l'évolution humaine dans le temps, que la raison en soit d'un chiffre effrayant, tant la décadence des sociétés intensives est rapide.

L'histoire et l'archéologie préhistorique nous montrent, dans la succession du temps, des civilisations parties de l'esclavage, devenues conquérantes, prenant une extension considérable, jusqu'à ce que la fatale loi de l'évolution optimum les conduisit à la décadence et à la disparition plus ou moins complète.

L'expansion mondiale qui saisit le mercantilisme moderne s'étend à la surface du globe et la loi d'optimum doit inévitablement se généraliser.

Une civilisation en voie d'extinction aux périodes primitives ne constituait qu'un accident pour l'immense surface terrestre, et la mort des associations épuisées se balançait par

Digitized by Google

la naissance et l'évolution civilisatrice d'un autre groupement humain. Si une fourmilière humaine succombait devant la stérilisation de son territoire, elle n'empêchait pas, par l'émigration, la conquête des terres vierges ou la domination de populations faibles et clairsemées. Mais qu'attendre d'une extension armée pour envahir toute la surface terrestre, dans le même temps, et dont les appétits croissants avec les besoins exagérés, sont disproportionnés aux sources de productions ?

La nature ne se montre pas favorable à cette extension démesurée, elle entend conserver un équilibre pondérateur entre les vies végétales et animales — elle a assigné jadis à l'être humain la plus petite place — et ni la culture ni l'élevage ne sont les facteurs de cet équilibre, au même titre que la flore et la faune libres. La race humaine, en gagnant en importance numérique, devient le propre instrument de sa déchéance et de sa disparition.

Que sont, au surplus, les manifestations modernes, l'enfièvrement dans toutes les branches de l'activité humaine, sinon les preuves manifestes d'une lutte grandissante pour une vie de plus en plus menacée ? Que deviennent ces floraisons des civilisations équilibrées, les arts, la philosophie, la science sereine, l'intellectualité pure pour la jouissance des choses, la protection des beautés naturelles, devant la marée montante des appétits d'argent ? Est-ce progrès ? Est-ce une décadence qui apparaît sous la poudre d'or des découvertes modernes ?

L'aisance des relations qui ont ouvert les pays neufs — souvent d'anciennes contrées usées — devient également la cause de l'obstruction des débouchés. On ne peut évidemment songer qu'aux relations possibles entre contrées géographiques de climature analogue; les régions intertropicales resteront pour longtemps des pays d'exploitation, sous toutes les acceptions de ce mot : exploitation des richesses naturelles sans restitution réparatrice, exploitation de la main-d'œuvre indigène, exploitation capitaliste, exploitation des jeunes existences aventureuses. Les pays largement ouverts à l'expansion mondiale sont les pays de colonisation agricole : le Canada, le Far

Digitized by Google

West, la République Argentine, le Turkestan, la Sibérie, la Mandchourie, la Tunisie, l'Algérie. D'autres régions, ouvertes également, se montrent plus précaires, soit pour les conditions naturelles offertes pour l'agriculture (Bolivie, Pérou, Afrique du Sud), ou l'industrie minière (Afrique du Sud, Australie, Alaska, etc.). Les pays qui se ferment peu à peu sont précisément les plus industriels (États-Unis, Australie, Nouvelle-Zélande; essai récent de l'Angleterre); ou les plus populeux (Chine, le Japon suivra avec la Corée); la xénophobie s'étend de plus à tous les pays qui s'assimilent mal les mœurs européennes (Perse, Inde, Indo-Chine).

***

Au point de vue moral, le bilan de l'expansion mondiale n'est pas précisément flatteur pour la civilisation européenne. En Europe, en dehors des guerres de tarifs douaniers, nous avons la sourde hostilité de la Russie contre le capitalisme étranger, qu'elle doit subir, et la haine du travailleur indigène contre les équipes ouvrières étrangères, fussent-elles temporaires (briquetiers); ailleurs, c'est la jalousie, exploitée comme haine de races et de religions, soulevant les populations contre l'émigration des peuples plus travailleurs (Bulgares, Grecs, Arméniens). L'Asie, dans sa presque totalité, souffre de l'ingérence de l'Europe et dissimule plus ou moins ses ressentiments sous la contrainte d'une force brutale, latente ou effective : l'Arabie, l'Afghanistan, les Indes, le Siam, le Thibet, la Birmanie, l'Indo-Chine; la Perse commence à s'émouvoir; la Chine se prépare à la résistance. L'Afrique nous montre la sujétion feinte de l'Arabe décadent, plus farouche chez le Berbère travailleur, la défiance justifiée de la Tripolitaine, l'esprit belliqueux du Maroc, les soulèvements intermittents des peuplades nègres du Congo français, de l'État Indépendant, du Congo portugais, du Cameroun, des annexions allemandes de l'Est et de l'Ouest, l'agitation des Cafres et la lente évolution de l'Afrique noire aux noirs. Cette dernière, qualifiée d'*éthiopianisme*, pourra avoir un présent, mais, à notre

Digitized by Google

sens, n'aura pas d'avenir; la mentalité du nègre ne permet pas de prévoir le contraire (1).

En Amérique, la Mafia trouble les États-Unis et accentue les tendances protectionnistes. Les Cubains et les Porto-Riciens supportent mal la domination administrative de leur puissant voisin. Les Brésiliens paulistes se défient de la prépondérance grandissante de l'émigration allemande et italienne. Le Vénézuéla n'a peut-être pas eu tous les torts, malgré son fantaisiste président. La Californie se dresse contre le Japon.

Ailleurs, c'est l'interdiction absolue de l'émigration chinoise, même individuelle (*Australie*, *États-Unis*), l'interminable lutte contre Atchin, les escarmouches de Timor, des Célèbes, de Bali.

On peut citer, pour mémoire, l'extinction des Tasmaniens, l'éclaircissement des indigènes australiens par la meute désignée sous le nom de police noire, l'empoisonnement et le sport cynégétique contre les Onas (Patagonie), l'affamement des Peaux-Rouges, etc.

***

Il n'y a pas un demi-siècle, l'émigration individuelle et collective s'appliquait à des entités sociales bien déterminées. C'était des fils de famille à l'esprit aventureux, dont l'expatriation satisfaisait les instincts de liberté et qu'elle sauvait des déchéances inévitables sous nos contentions sociales; c'était aussi des tarés à l'avenir perdu, des malheureux que nos luttes âpres submergeaient sans pitié, plus rarement des caractères trempés, des initiatives résolues. L'émigration collective rassemblait les misères des campagnes et se montrait plus exclusivement agricole.

Beaucoup vécurent au jour le jour, passant d'un métier à l'autre, insouciants et sans scrupules, disparaissant comme ils étaient venus; les plus obstinés réalisaient une situation

(1) Si le nègre a gagné en endurance sous les climats de l'Amérique et, par sa natalité, est considéré comme un danger aux États-Unis, en Afrique il disparaîtra devant le blanc, surtout dans les régions tropicales, comme partout les autochtones ont disparu devant la ... civilisation.

Digitized by Google

modeste, mais la fortune fut toujours chanceuse. Malgré la médiocrité des résultats, les expatriés avaient l'illusion de l'aisance en raison des libertés qui les entouraient (liberté religieuse sincère, libertés militaire, fiscale, policière), sous un climat plus régulier et même plus riant, avantages qui contrastaient violemment avec la réglementation outrancière, hargneuse et ruineuse de la vieille Europe. C'est à cette atmosphère de libertés que les États-Unis durent leurs prodigieux efforts, grâce aux mélanges des races. Les terres anglaises australes, plus éloignées, mais surtout plus essentiellement anglo-saxonnes, restent de loin en arrière malgré leur réelle prospérité.

Si l'expatriation usait plus d'énergie qu'on ne l'avait prévu pour un gain moindre qu'on ne l'espérait, le bénéfice de l'entreprise était néanmoins suffisant pour exciter la convoitise des déshérités du vieux continent. C'est alors que l'émigration, comme toute chose, évolua et s'organisa, à son insu. L'expatriation ne fut plus entreprise à l'aventure; on se documenta plus ou moins; les consuls et les chargés d'affaires eurent des attributions moins vaguement définies; les colons trouvèrent des centres confraternels d'information, d'hospitalisation, de préparation, bref, de coopération étendue, où la puissance morale et suggestive de l'association se complétait d'une adaptation progressive au milieu nouveau, grâce aux compatriotes qui rappelaient les joies du pays natal, effaçaient ses misères et atténuaient la nostalgie, ce grand facteur de la dépression et du découragement mortel.

A côté de cette colonisation plus rationnelle et qui visait surtout l'intérieur des terres, la finance et le commerce européens instituèrent des succursales, des comptoirs, etc., qui réglementaient l'émigration bourgeoise en ouvrant des postes immédiats, des situations faites, temporaires ou illimitées, avec un personnel bien connu, désigné d'avance. L'émigration ouvrière industrielle fut réglée par la demande et prévenait également les mécomptes. Aussi l'essor de l'émigration fut-il, pendant une période, de nature exodique, au point d'inquiéter les États qui en étaient victimes (Allemagne, Italie, Russie,

Digitized by Google

Irlande, Angleterre, etc.). Le Belge appartient toujours à l'émigration sporadique : il se retrouve partout, jamais en grand nombre, sans qu'il perde sa nature insouciante.

En même temps que se produisait une émigration mieux équilibrée, plus sûre d'elle-même, le capitalisme, trop à l'étroit en Europe, prenait une extension proportionnée à la sécurité des capitaux, l'émigration ayant eu ce double avantage de transformer des contrées à l'instabilité politique en gouvernements plus rassis, dont l'activité matérielle était à garantir par la sécurité physique et morale.

L'émigration, en se régularisant, devenait plus restrictive. La solidarité des compatriotes ne pouvait dégénérer en une bienfaisance systématique et obligatoire, elle ne pouvait s'intéresser qu'aux travailleurs capables de prendre leur propre vol une fois le terrain reconnu. Les États, de leur côté, n'étant plus absolument nouveaux, ne pouvant plus subvenir aux sacrifices onéreux du début, avaient intérêt à refuser les non-valeurs, et ce, avec d'autant plus de raison, que les premiers émigrants ayant fait souche, avaient peuplé le pays d'une génération nouvelle, aux droits acquis de citoyens, qu'il s'agissait de préserver contre les concurrences forcées. De là une réglementation limitative, protectrice, qui saisit un à un tous les pays où le flot émigratoire tend vers la crue dévastatrice.

La situation moderne de l'expansion des travailleurs n'est donc plus celle d'il y a quelques décades. L'expatriation ne peut plus s'appliquer, même au point de vue agricole, qu'aux éléments qui réunissent la santé, l'endurance, l'initiative, l'intelligence, la science et le capital. Or, ce sont ces éléments qui font la force des nations mères. Leur expatriation devient une double cause d'affaiblissement, d'abord par leur départ, ensuite par leur remplacement (des étrangers le plus souvent), des éléments de valeur moindre. N'accuse-t-on pas les grands centres belges, commerciaux et industriels, de se germaniser de plus en plus? Cette expatriation des éléments nationaux de valeur devient une sélection à rebours, une cause de puissante régression. Faisons encore valoir ce considérant que leur

Digitized by Google

valeur provient de leur résistance aux déplorables causes de nivellement que nous rencontrons dans les institutions par où ils ont passé, et qui influencent toute leur vie (milieux scolaires, officiels, mondains).

En signalant la pénétration d'un pays par l'élément étranger, nous n'entendons pas faire preuve, à notre tour, de xénophobie. La pénétration individuelle n'est pas un danger, en ce sens que l'immigrant se laisse absorber par le milieu et que sa descendance est franchement nationalisée.

S'il a gardé les qualités de sa nation, l'étranger pourra susciter de l'émulation et contribuer au progrès général. Nous redoutons plutôt cette infiltration d'un peuple qui, au lieu d'un mélange de races — fécond pour l'activité d'un pays —, fait prédominer une tendance matérielle et un esprit particulariste, qui trouble l'équilibre naturel des échanges internationaux, et qui cesse d'être national, perdant tout sentiment de gratitude, pour se laisser aller, avec plus ou moins de franchise, à des rêves d'annexion. Ce que Krueger redoutait avec raison au Transvaal, la prépondérance de l'étranger et ses prétentions à la domination politique, se retrouve à divers stades d'évolution chez toutes les nations trop hospitalières à une race (Allemands et Italiens dans les deux Amériques; Allemands en pays slaves; Grecs en Orient, etc.) (1).

(1) La colonie allemande d'Anvers a manqué singulièrement de tact en invitant l'empereur d'Allemagne à lui rendre visite, manque de tact qui s'étendrait également à l'acceptation d'une pareille invitation. Les hôtes de la Belgique sont tenus à plus d'égards envers le pays qui les fait vivre.

Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que l'on peut envisager les travaux réclamés pour le port d'Anvers et les sacrifices qu'ils valent au pays, sacrifice d'argent et sacrifice de travaux urgents ajournés ou refusés par considération budgétaire. Il faut reconnaître aux ports un caractère international qui porte préjudice aux sentiments de patriotisme. Le commerçant a une mentalité à part : progressiste pour tout ce qui concerne les affaires, la fructification des capitaux, il devient réactionnaire pour les litiges qui peuvent troubler momentanément l'atmosphère de calme qu'exigent les transactions commerciales. C'est un internationaliste par principe économique ; à ce titre il ne voit que le but immédiat, les conséquences plus lointaines lui importent peu.

Si l'agrandissement du port d'Anvers doit servir à accroître l'immigration étrangère, à favoriser les appétits de la colonie allemande et à encourager de

Digitized by Google

L'expansion mondiale, en tant qu'elle vise les individus, est donc bien différente aujourd'hui de ce qu'elle était naguère. Jadis, elle épurait l'Europe de ses déshérités physiques et moraux; aujourd'hui, elle tend à lui enlever les artisans de sa puissance économique.

L'expansion mondiale appliquée aux œuvres humaines est-elle mieux envisagée? L'expansion économique semble s'appuyer sur cette hérésie économique que la richesse d'une nation est proportionnelle à ses exportations. Il est bien évident que c'est le contraire qui est vrai. Les exportations appauvrissent un pays. Il en est qui commencent à s'en apercevoir et qui songent à interdire certaines exportations. Ce protectionnisme en dedans s'observe çà et là : la Suède voudrait bien conserver ses mines de fer pour son propre développement métallurgique; les événements politico-économiques qui ont entravé à certains moments l'exportation de la houille ne peuvent que prendre plus d'extension, jusqu'à la mesure radicale. Il est des pays qui ont fait du protectionnisme en dehors, par une spéculation mal entendue, en interdisant l'entrée du bétail; par contre, il arrivera peut-être un moment où l'on jugera l'exportation du bétail comme contraire aux intérêts nationaux (1).

secrets désirs d'annexion ou de mainmise équivalente, mieux vaudrait y renoncer. L'internationalisme de la population ne peut qu'aggraver pareilles prétentions. On peut reprocher au commerçant, forcément attaché aux côtés matériels de l'existence, un manque de libéralisme, de hauteur de vues et surtout de confraternité avec le restant de la collectivité nationale, qui n'est pas fait pour accroître la moralité de la gestion des intérêts généraux, et moins encore pour assurer la défense commune. Les ports importants passent pour être d'un égoïsme outré, et pourtant leur prospérité n'est possible que par le drainage de l'épargne nationale. Un port n'est qu'un intermédiaire, ne l'oublions pas, qui doit tout au travail des autres.

Le canal maritime de Bruxelles-Anvers, en faisant affluer l'activité commerciale de l'extérieur vers le centre du pays, deviendrait le conduit d'un entonnoir qui pourrait grandir sans danger, car il constituerait un ensemble puissant, bien national, et non plus une excroissance d'une extraction facile. L'expansion mondiale n'en serait que mieux servie, et il est étrange que des vérités aussi simples aient besoin d'être démontrées, que l'on ne sente pas l'inconcevable injustice qu'il y a à payer largement avec l'argent de la collectivité une entreprise estreinte au profit d'un groupe, et d'un groupe envahi par l'élément étranger.

(1) En nous appuyant sur les données de l'Atlas Schrader (1900-1902), nous

Digitized by Google

Les importations qui répondent à des besoins réels enrichissent les nations. Les importations n'étant possibles que par voie d'échanges, nécessitent l'exportation; l'excédent des importations sur les exportations mesure la richesse acquise. Mais dans les conditions économiques mondiales, ce raisonnement devient applicable à tous les pays. Or, chacun d'eux s'efforce de se suffire à lui-même et d'accroître ses exportations. Les produits devenant similaires par l'expansion de la science industrielle, les échanges ne peuvent que se réduire et la tendance économique se restreindra à l'équilibre des échanges; l'enrichissement des uns étant le résultat de l'ap-

voyons que, pour l'Afrique, les intérêts européens se répartissent annuellement comme suit :

	Exportations. Millions.	Importations. Millions.	Déficits. Millions.	Excédents. Millions.
Possessions françaises .	305	435.4	130.4	—
— anglaises. .	820	1,448	628	—
— allemandes .	20	44.8	24.8	—
— portugaises .	35.5	60	24.5	—
— italiennes .	3.2	8.1	4.9	—
Totaux. . .	1,183.7	1,996.3	812.6	—
Contre :				
Égypte	435	366	"	69
Nigéria	54	51	"	3
État Indépend. du Congo	57	21	"	36
Abyssinie (Éthiopie) . .	12	17	"	5

Si les importations favorisent certaines industries, la collectivité nationale n'en doit pas moins payer les déficits, au détriment des œuvres vives de la nation. La gestion éthiopienne montre plus de sagesse, les importations enrichissant le pays pour un taux élevé. L'Égypte est en voie d'épuisement; le Nigéria équilibre ses entrées et sorties à peu de chose près. Suivra-t-elle l'exemple de l'Égypte ou celui des autres possessions anglaises, ce qui est plus vaisemblable?

La situation de l'État Indépendant du Congo est remarquable. Son exportation de 57 millions est due exclusivement à la main-d'œuvre indigène : elle peut justifier certaines accusations, inévitables avec le régime colonial, comme elle explique les convoitises. Quant à l'avenir, il sera celui de toutes les colonies; le maintien de son indépendance serait la meilleure solution pour la vitalité de l'État. Le cosmopolitisme qui tend à s'y établir, et dont les entraves soulèvent les hostilités, assurera sa stabilité par la neutralisation des influences; la nation-mère conserverait la priorité des intérêts de par le fait même de son activité. Le régime colonial, la phase d'exploitation épuisée, est préjudiciable à la mère-patrie. En rendant aux pays conquis leur autonomie, on les contraint, pour vivre, à équilibrer leur mouvement économique, au mieux des intérêts particuliers et nationaux.

Digitized by Google

pauvrissement des autres, ceux-ci ne peuvent réagir que par le rétablissement de l'équilibre.

L'équilibre des échanges devient utopique avec le cosmopolitisme des moyens de production, des besoins, etc. ; la lutte se porte alors sur le prix de revient, c'est-à-dire sur la lutte scientifique du meilleur outillage et la lutte économique de l'unité de puissance humaine au plus bas prix. Dans ces conditions la lutte sera permanente, et l'humanité peut ajourner indéfiniment son programme de bonheur et de paix.

Mais si, au lieu de ce cosmopolitisme, contraire aux lois naturelles d'adaptation et de diversité, aux lois d'évolution sur place, les peuples conservaient une individualité propre — souvenir d'antan ! — les échanges en deviendraient plus faciles et mieux équilibrés. Mais, cercle vicieux, ne sont-ce pas ces échanges mêmes qui ont entraîné ce cosmopolitisme ?

L'expansion moderne se porte sur les grandes entreprises, à grands rendements, que la haute finance peut seule mettre en œuvre. N'est-ce pas là que se concentrent, pour leur meilleure fructification, les capitaux des grands possédants : financiers, monarques, administrateurs, etc., de toutes les classes préposées ou imposées à la direction des intérêts nationaux ? N'est-ce pas ce capitalisme outrancier, lié de si près aux débouchés commerciaux, qui devient la raison dominante des heurts ou des ambitions des peuples, la cause peu déguisée de guerres de moins en moins populaires ? Et si les guerres modernes ou les tentatives de guerre commencent à soulever une réprobation qui ne peut que grandir (antimilitarisme, nation armée, arbitrage), ne le doivent-elles pas à leurs dessous financiers, alors que les guerres patriotiques provoquaient l'enthousiasme général parce qu'elles s'appuyaient sur les haines de races, sur des sentiments profonds plutôt que sur les appétits du capitalisme ?

En opposition avec les luttes intéressées des coalitions financières, le mouvement démocratique tend, par l'union formidable des travailleurs nationaux et internationaux, à combattre les excès du capitalisme, et on peut le considérer

Digitized by Google

comme un mouvement pacifique dans ses résultats, si pas dans ses moyens stratégiques.

***

L'enseignement doit préparer à la vie. Mais il y a deux façons d'envisager la vie : la vie de nature, complètement dédaignée, et la vie urbaine dite civilisée, ou, en d'autres termes, la vie intellectuelle ou de raison et la vie matérielle ou animale.

L'intellectuel a moins de besoins que l'être matériel ; la vie au dehors éveille davantage l'intellectualité que la vie recluse. Généralisant cette remarque banale, on doit reconnaître que l'homme, qui vit au dehors, a plus d'intellectualité que la femme, doublement attachée au foyer comme mère et comme ménagère. L'homme a moins de besoins, sa nature le prédispose à la simplicité, à l'esprit d'égalité.

La femme doit à l'atavisme (esclavage antique, esclavage conjugal, esclavage vis-à-vis des coutumes, esclavage religieux), à ses mœurs plus casanières, à sa cérébralité plus primitive, à son nervosisme plus capricant, des besoins matériels plus immédiats. Attachée au foyer, elle le veut parfait, mais la perfection réside moins pour elle dans une satisfaction rationnelle, la réalisation d'un but louable, que dans l'excès des besoins. Il est rare que la possession la satisfasse ; le plus souvent elle vise à atteindre un idéal qu'elle-même recule sans cesse. C'est que son intellectualité plus faible la confine dans les besoins matériels, lesquels assouvis cessent d'exister et ne comptent plus ; d'autres leur succèdent.

Cérébralité plus primitive, intellectualité plus faible que celle de l'homme, voilà certes un jugement dont maints exemples individuels prouveraient, sinon la surabondante fausseté, tout au moins l'injustice de la généralisation. Mais alors apparaît, malheureusement, une désexualisation plus ou moins graduée qui enlève à la femme son charme naturel. C'est néanmoins à ces composantes de la mentalité féminine que la société doit la persistance de ses superstitions et son infériorité manifeste vis-à-vis des conquêtes morales de la science : l'ignorance de la

Digitized by Google

femme fait l'ignorance des peuples; ses besoins inassouvibles sont la cause prépondérante de la cupidité de l'homme.

L'homme en se mariant ne double pas ses besoins, il les quintuple, les décuple, etc., au fur et à mesure qu'il les satisfait. Le home, l'alimentation, les relations, la représentation, les distractions, l'éducation des enfants, les exigences variées, évoluent sans cesse dans ce milieu familial que la femme dirige en maîtresse sûre d'elle-même, à l'ambition progressive, renforcée par l'homme lui-même dont la mentalité se matérialise dans ce milieu essentiellement matériel, par les enfants que cette ambiance façonne pour l'insatiabilité, sans qu'aucun ne songe à l'énorme coopération du travail humain qu'il a fallu exploiter pour rassembler tant de bien-être dans une seule famille.

Les charges dévorantes exigent impérieusement l'incessant labeur du chef de famille, le gain coûte que coûte, au détriment de la vie intime, de la délicatesse, de la sécurité des placements, de la concurrence, de tout et de tous. La firme vaut par ses apparences, la famille par son étalage, les enfants par les espérances; les mariages sont des affaires, les relations servent les affaires, les plaisirs montrent l'état des affaires; toute cette matérialité, sous des dehors bienséants, est actionnée par l'argent et ne voit dans la vie que l'argent.

Cette vie essentiellement matérielle ne sort pas de l'animalité, car elle ne cherche qu'à assouvir des besoins matériels ou animaux, assaisonnés d'un esprit de classe qui tient lieu des concepts plus relevés des intelligences supérieures. L'intellectualité y reste matérielle : sciences et arts deviennent encore des affaires; la politique et la religion n'y sont plus que des affaires; la presse, ce phare de l'opinion publique, est toujours une affaire.

Cette atmosphère de mercantilisme suggestionne les individus et les enfièvre; elle crée des natures spécialement adaptées qui s'abandonnent au courant par nécessité et par goût. L'émulation les talonne, ils passent du petit au grand, de l'individu à l'association, de la société au syndicat d'accaparement, en proportionnant, cela va de soi, leur succès ou leur effondrement à leur phase d'évolution.

Digitized by Google

Le vieux monde s'achemine rapidement vers l'américanisme outrancier, et c'est l'américanisme que l'on donne en exemple aux jeunes.

Mais que vaut donc l'idéal américain? La seule réalité tangible qu'il nous confirme — car nous la connaissions en théorie — c'est la puissance de la liberté sur l'évolution commerciale, et c'est précisément cette vérité que le vieux monde, pressuré par le besoin, se gardera de réaliser. Pour tout le reste il nous montre une intensive usure de l'humanité, une matérialité absorbante, une ignorance extrême et l'inévitable déchéance des peuples qui ont atteint le summum de leur modalité civilisatrice.

La vie journalière, à haute tension, est l'expression d'un *struggle for life* sans pitié, l'individu est sacrifié et ce n'est que par son absorption dans les groupes coopératifs qu'il résiste aux concurrences qui l'entourent. Il appartient corps et âme à ce mécanisme moral et matériel qui l'entraîne sans trêve d'un point à un autre, du tram au métropolitain, à l'ascenseur, au transcontinental, au téléphone, au télégraphe, unité perdue dans l'agitation universelle, sans cesse à l'affût du gain. Toute sa vision est matérielle, intéressée, sans scrupules : les obstacles, il les soudoie, comme aux élections; ou les supprime violant ses promesses (Peaux-Rouges); ou il recourt au banditisme mercantile (trusts). Sa mentalité admet les crimes de la négrophobie, la loi sauvage de lynch, la vente d'un peuple (îles Philippines) dont il s'est emparé par surprise sans l'ombre d'un motif; elle accepte aussi les conceptions religieuses les plus ineptes, ce qui le rapproche du Slave illuminé; c'est le seul pays où les religions, très en faveur, ne suivent pas une évolution plus ou moins justifiable, mais s'improvisent et se caricaturisent selon l'humour des individus; le flirt ou le jeu malsain de l'amour, le mariage, le divorce, tiennent plus d'une spontanéité irréfléchie que de la raison; une incontestable démence, des initiateurs et de ceux qui les suivent, aboutit à fêter avec somptuosité la naissance d'un cheval, à organiser des banquets macabres, à des dîners de chiens favoris, à des mariages et à des funérailles religieuses et somptuaires de ces mêmes com-

Digitized by Google

mensaux, sans protestation de la presse. Que penser des pasteurs qui se prêtent, payement comptant, à ces cérémonies pour eux sacrilèges?

Ce peuple a la vision des parvenus, la mégalomanie des intelligences matérielles : du large de l'Atlantique on le voit se symboliser par cette horreur de goût « La Liberté éclairant le monde », symbole qui fait sourire les émigrants modernes; dans ses agglomérations serrées à l'étouffement, on voit dominer ses hideuses constructions, blocs à vingt étages, au bas desquels circulent incessamment des trams pris d'assaut et des métropolitains assourdissants. Quelques grands gestes pourtant : les fortunes conquises par la spéculation sont libéralement distribuées aux œuvres d'émancipation intellectuelle (universités, usines modernes, bibliothèques, etc.) ou de bienfaisance, mais ce qui est réellement intellectuel, scientifique ou artistique, n'est puisé que pour les besoins de la vie matérielle affairée, fonçant vers un avenir inconnu.

Toute cette puissante activité qui séduit tant le travailleur européen n'a donc servi qu'à créer des besoins matériels au delà des nécessités de la nature, à préparer une population à la névrose exacerbée, de plus en plus incurable par la constance du milieu qui l'a engendrée, et tout cela sans vraie grandeur intellectuelle (1). Le vieillissement anticipé de cet

(1) D'après le *Public Opinion* de New-York, l'année 1905 a vu la criminalité progresser d'une façon inquiétante : malversations, faux, détournements, banqueroutes frauduleuses augmentent d'une façon effrayante. 9,212 assassinats en 1905, contre 8.482 en 1904; 9,982 suicides en 1905, contre 9,240 (deux fois plus d'hommes que de femmes, et prédominance des médecins).

Par million d'habitants on relève 115 criminels, contre 105 en Italie, 27 en Angleterre, 19 en France, 13 en Allemagne.

D'autre part, la bienfaisance publique a dépensé 2.6 milliards de francs $ 104,586,422), somme bien supérieure à celle des années précédentes (sauf 1901). Sur ce nombre, près de 1 milliard intéresse le paupérisme proprement dit. La mortalité infantile (Dr John Spargo) serait égale à celle des îles Britanniques : 199,325 de moins de 1 an; 317,532 de moins de 5 ans; 95,000 morts faute de soins (1900). (Cité par le *Tour du monde*. Hachette.)

Les nécessités de la bienfaisance accompagnant les progrès de la criminalité prouvent les dangers de l'outrance du mercantilisme. Il est à remarquer que dans les civilisations surchauffées, la criminalité se reconstitue sous ses formes primitives (attaques par bandes des trams, trains, banques; rapts et rançons, etc.).

Digitized by Google

état le ramène aux errements de la vieille Europe : il rêve d'instaurer à son tour la vanité des titres de noblesse, des décorations, des couronnes royales; il s'allie à la noblesse décavée du vieux continent — l'antipode de sa nature *self helpique* — à mettre au niveau de ses acquisitions d'art (croûtes picturales, copies, fraudes); il songe à une organisation militaire, continentale et navale, qui ferait du courtier Jonathan, non seulement le protecteur de l'Amérique du Sud (1), mais l'adversaire résolu de toutes les concurrences mondiales. Avec lui les rêves ne tardent pas à se réaliser; en attendant il tourne au protectionnisme et sacrifie une à une les libertés qui ont fait sa puissance.

La milliardite américaine s'appuie sur l'accaparement, la concentration des richesses publiques entre quelques individualités condamnées à la plus pénible existence physiologique et morale. En Europe, où les entraves légales abondent, on n'en est encore qu'aux millions, et pour les réaliser on recourt surtout à l'abaissement de prix par la production en grand. Mais cet objectif ne va pas sans un choix moins scrupuleux des matières premières, et des pratiques équivoques, basées sur la science mercantile — une fille de la science vraie qui tourne mal — qui servent la falsification des fournitures, et,

Constatation étrange, cette criminalité réapparaît dans les pays religieux, la misère dérivant de l'ignorance ou résultant d'une lutte trop ardente et trop inégale rendant l'homme à la sauvagerie de l'état de nature (Italie, Espagne, Flandres, Russie).

A ces tares des civilisations intensives, on peut ajouter : la démoralisation administrative (mœurs électorales et policières), la débauche, les crimes industriels résultant des conditions de fabrication (*beefpackers*), de l'exploitation du personnel ouvrier et de l'inspection.

(1) Après s'être montrés rebelles à la doctrine de Monroe, les latins de l'Amérique du Sud (Argentine, Brésil) et du Mexique seraient disposés à céder au panaméricanisme, à la condition de le voir doubler de la doctrine (?) de Dragon Cette... doctrine, bien digne de la civilisation mercantile, toute en faveur des États américains insolvables ou peu scrupuleux, combat le recouvrement des créances par la force armée du pays créancier. Ceci s'entend des prêteurs européens. Mais si les États-Unis se constituent de par la force des choses les banquiers des républiques du sud, l'insolvabilité sera inévitablement suivie de la ... protection, annexion déguisée qui coûtera plus cher au patriotisme que des préemptions douanières.

Digitized by Google

pour les produits alimentaires, empoisonnent les générations avec la tolérance des lois (1).

L'effervescence de la vie pratique vire à l'obsession ; elle disperse les familles, les amitiés réelles et gangrène les plaisirs. Partout la matérialité animale reparaît, dans ses appétits de jouissance, sa vanité, son orgueil, traduisant l'ignorance fondamentale. C'est le snobisme entre soi, dans le monde, dans les fêtes publiques, à la poursuite, non d'une satisfaction relevée bien sentie, mais d'impressions quelconques qui condimentent le scepticisme dominant. Le fond de la nature humaine, malgré la variation des décors et la qualité des acteurs, reste entaché de barbarie : la chasse, qu'elle soit officielle, mondaine, individuelle, prouve le manque de cœur, d'intelligence et de savoir ; elle est moins répréhensible chez le braconnier qui tue le gibier pour vivre que chez l'homme du monde qui tue par plaisir ; courses de taureaux, sports athlétiques, tirs aux pigeons, décapitation de volailles, etc., se valent en sauvagerie et dépassent de peu les courses de chevaux ; le jeu partout (jeu placements à lots, loteries, loteries d'expositions, tombolas, etc.) est un défi au travail honnête et modeste, le vol suggestif du gain si péniblement conquis par les humbles, au détriment de la richesse nationale (2) ; la criminalité de l'automobiliste écraseur, monarque ou plébéien, diffère de la criminalité commune par la froideur de l'action et la lâcheté devant la responsabilité encourue. Le vernis de la civilisation fond rapidement dans les catastrophes

(1) Des mesures répressives visent les falsifications alimentaires, les abus les plus divers (unité photométrique pour le gaz, pureté des eaux potables, eaux usinières, etc.), mais il faut les voir, non dans leur texte, mais dans leur application.

(2) Nous considérons les conversions d'emprunts comme immorales, d'abord par leurs tirages à primes qui trompent la petite épargne, ignorante du jeu des probabilités ; ensuite par l'abaissement arbitraire du taux de l'intérêt. Il y a contradiction entre les déclarations que le taux doit baisser en raison de l'afflux des capitaux et de la sécurité des placements, et l'appel à l'épargne par le mirage de lots sans cesse grossissants. La conversion elle-même prouve que la sécurité du placement est illusoire. Ce ne sont pas les vivants qu'il faut exploiter pour satisfaire les gouffres budgétaires, mais les morts, en s'attaquant aux héritages. Les grandes fortunes sont dues à la collectivité, il serait juste qu'elles y retournent pour leur plus large part.

Digitized by Google

collectives (naufrages, incendies, paniques quelconques) et l'animal humain réapparaît brusquement.

L'argent corrompt tout ce qu'il touche, les hommes, les mœurs, les institutions; c'est le ferment qui, à dose mesurée, maintient la civilisation dans les limites d'une évolution saine et rationnelle; mais qui, en dépassant les besoins normaux, déchaîne une fermentation tumultueuse qu'on ne peut réfréner.

S'il est impossible de ralentir un train roulant à pleine vitesse vers l'inconnu, s'il est puéril et déraisonnable de regretter les vieilles pataches, lourdes et incommodes, encore ne faut-il pas alimenter la machine avec des essences combustibles lancées à pleins jets. Si l'éducation et l'instruction interviennent pour l'accroissement du mal, ils peuvent aussi agir en sens inverse, en usant de méthodes plus conformes aux lois de la nature (1).

LÉON DUMAS.

(1) Voir *Revue de Belgique*, 1906. A propos de l'expansion mondiale.

Digitized by Google

EN FEUILLETANT DE VIEUX LIVRES

LE « DON QUICHOTTE » DE GUSTAVE DORÉ

En un temps où les étalages des libraires sont encombrés surtout par ces *magazines* qu'emplissent aux trois quarts de pitoyables phototypies, et où le goût de l'illustration telle qu'on la comprenait au siècle dernier se perd de plus en plus, il n'est peut-être pas inopportun de parler de Gustave Doré, cet artiste si profondément original, et dont l'influence sur nos imaginations est assez magique pour nous faire oublier après quelques instants les préoccupations et les préférences de notre propre personnalité et nous imprégner de la sienne comme d'un fluide subtile.

Dès le frontispice des livres qu'il illustre, on s'arrête, et les doigts qui manient les pages se pénètrent subitement de respect; car une seule gravure a révélé un monde absolument nouveau, aux éléments tellement différents des choses ordinairement vues que cela nous semble d'abord reproduire les visions d'un rêve d'opium, et que les yeux, avant de se mettre en équilibre avec l'originalité de l'œuvre et de l'admirer pleinement, ont le vertige qu'aurait le corps si du jour au lendemain les lois de la pesanteur étaient modifiées de fond en comble.

Arrêté à cette première page, on ne se lasse pas de scruter jusqu'en leurs moindres linéaments ces tailles noires et ces intervalles blancs dont l'ensemble a pu produire un tel sortilège; l'in-folio feuilleté apparaît comme une chose infiniment

Digitized by Google

précieuse, qu'il faut manier avec toutes sortes de précautions attentives et dont, tant est grande l'influence des gravures, tous les éléments doivent être considérés avec un respect timide de profane, depuis l'alignement des lettres du texte jusqu'au blanc glacé du papier, qu'on fait luire en tournant lentement les pages.

A chaque nouvelle gravure, le sentiment de la personnalité de l'artiste se précise, se délimite ; le monde qu'il a créé de toutes pièces, édifiant à nouveau tout un système de lois naturelles, nous devient plus familier. Le feuilletement se fait de plus en plus fébrile, et les gravures, à force d'être rapprochées, multipliant ainsi le nombre réel des personnages et des décors, et accentuant par le contraste et l'opposition rapide leurs divers aspects d'enthousiasme, d'horreur ou de lassitude, finissent par nous donner l'hallucination d'une vraie vie tangible et vibrante, dont notre esprit est absorbé entièrement, toute autre vision exclue.

* * *

Au contact galvanisateur des grandes œuvres qu'elle traduit, l'imagination de Gustave Doré paraît attisée par le besoin, inquiet, et scrupuleux jusqu'à en être morbide, de les égaler par une seconde création vraiment jumelle, de réaliser, dans un art différent, la même atmosphère, les mêmes sensations, les mêmes idées, j'allais dire la même philosophie. Ainsi, dans *Don Quichotte*, qui à ce point de vue nous paraît être la plus caractéristique de ses œuvres, elle a su, tout en suivant pas à pas le texte et en évoquant une atmosphère absolument identique à celle créée par l'auteur, nous montrer la façon grandiose et bizarre dont elle-même voyait les choses.

Il semble vraiment, en effet, que les visions personnelles de l'artiste soient semblables à celles qui fermentent dans l'imagination du héros de Cervantès, que comme lui il se figure la nature avec une imagination toute vibrante du ferraillement des combats singuliers, du désordre fourmillant des mêlées, du flamboiement glorieux des apothéoses, avec des yeux qui ne veulent voir partout que des dangers et qui, exaspérés par

Digitized by Google

l'impassibilité trop constante des choses réelles, ne tardent guère à transformer tout à l'image de leurs préoccupations propres, soupçonnant les fourrés de recéler des embuscades, mettant des gestes menaçants dans la torsion convulsive des racines, voyant un désordre agressif dans l'emmêlement des ramures, faisant chevaucher belliqueusement l'arabesque des nuées, transformant en gigantesques formes vivantes la sinuosité d'une ligne d'horizon ou la dentelure d'une silhouette de montagne, prêtant des allures guerrières aux choses en apparence les plus immobiles et les plus paisibles.

Lui aussi semble s'être échauffé l'imagination à la lecture des romans de chevalerie et avoir été séduit par l'allure et les proportions anormales qu'on pouvait prêter aux protagonistes de tant de faits d'armes surhumains, par les prodigieuses ressources qu'offrait à son crayon cette allure fantastique que donne l'armure aux chevaliers errants, faisant un monstre hybride du cavalier ajusté sur sa bête par un harnachement d'acier qu'on croirait commun : le cheval n'apparaissant plus qu'à peine, métamorphosé en animal d'espèce inconnue par l'espadon du chanfrein et les lambrequins du caparaçon; la forme humaine devenue très douteuse, les membres modifiés par l'allure arbitraire de la cuirasse, le renflement cagneux des genouillères et des cubitières, et l'effilement diabolique des poulaines, la tête engoncée dans le cylindre rigide du heaume ou rendue grimaçante par le rostre aigu du bassinet.

Aussi, dès la page de début, autour du héros assis dans un fauteuil à oreillettes apparié à sa prodigieuse maigreur, l'épée haut levée en un geste exalté qui échauffe la face, illumine et bombe les yeux, emplit la bouche de clameurs guerrières, fait-il déjà se démêler, en un incomparable tumulte, les visions héroïques de ses lectures, rendues tangibles et grouillantes.

Jonchant le sol, épars dans l'air, chevauchant les livres, arcboutés au sommet du fauteuil, couvrant le plafond de troupes compactes, des chevaliers combattants mêlent leurs panaches en nuages communs et entrechoquent leurs armures. Les lueurs froides des cuirasses et des casques s'éparpillent, les

Digitized by Google

immenses lances brouillent leurs lignes, les hérauts sonnent de la trompe, les gonfalons guerriers soulèvent leurs plis, les monstres à vaincre agitent des ailes barbelées, prolongent en spirales les replis dentelés et pustuleux de leurs corps; des princesses que vont ligotter des bras musculeux de nains allongent vers le futur chevalier des gestes suppliants; dans un coin d'ombre, pendue par les cheveux à l'ample cantonnière de la croisée, grimace une tête de géant horrifiquement barbue. Le fluide capiteux, qui emplit la chambre tout entière, est d'une effervescence telle qu'il communique aux moindres objets son exaltation épileptique; les reliures des livres épars sur le sol se gondolent, s'excorient, se mouchètent de végétations parasites, et leurs signets s'allongent et se déploient en oriflammes, cependant que deux rats, dont le poil s'est hérissé en manière d'armure, servent de montures guerrières à deux microscopiques chevaliers qui croisent leurs lances.

Ces personnages ordinaires des rêves de don Quichotte plaisent tant à l'artiste qu'un peu plus loin, il profitera du chapitre où le curé et le barbier expurgent de ses ouvrages les plus dangereux la bibliothèque du hidalgo, pour les représenter à nouveau en une minuscule vignette, où il pousse au paroxysme la représentation, par des images tangibles et significatives, de choses qui sembleraient réservées à la seule littérature. Une main armée d'un énorme balai chasse des marches d'un escalier une sorte de fouillis d'ordures, un prodigieux grouillis tressautant et confus, où l'on finit par distinguer des hérissements de lances, des ruades de minuscules chevaux renversés, des dentelures d'ailes fantastiques, des serpentements en vrille de queues de monstres.

Dans tout le restant du livre il se servira des moindres passages pour montrer ses prédilections; parle-t-on d'un pourfendeur fameux, il fera s'ouvrir une gorge cernée par de hautes aiguilles rocheuses, attristée par un éclairage grisâtre, et dans un étroit défilé, ligaturant les flancs livides d'une montagne, son crayon fiévreux fera serpenter et pulluler à l'infini, armures amoncelées, lances hérissées, têtes moutonnantes, les hordes en désordre d'une armée qui, bloquée au rez d'un pont

Digitized by Google

par la lame d'un seul homme, se disloque et s'abîme, par grappes convulsives d'où se détachent des têtes coupées, dans l'hiatus affreux d'un ravin. Don Quichotte s'exalte-t-il à certains souvenirs fantastiques de ses lectures : entre des falaises bizarrement accidentées, on aperçoit un lac à l'eau noirâtre et lourde couverte de vapeurs malsaines, un paysage étrange où grouille un pêle-mêle de corps squameux, d'épidermes mous et pustuleux, d'êtres hybrides confondant toutes les espèces animales, accouplant le mammifère au poisson et l'oiseau au reptile, agrandissant jusqu'au cauchemar les formes compliquées et anormales des infiniment petits ; des caricatures de mufles de bœufs s'ajustent à des corps effroyables de tarasques ; à des masses informes de morses se greffent des ergots de coq et de lourdes serres crochues ; des pieuvres ajoutent à leurs tentacules des pinces épineuses de crustacés ; des poulpes s'aplatissent en loques flasques, se trouent d'yeux visqueux aux prunelles malades, se fendent d'une mince bouche de poisson plat ; de longs cous portant des têtes difformes et cornues s'élancent de corps minuscules ; sous l'ombre de roches surplombantes se nouent les uns aux autres les milliers de câbles noirâtres d'épais serpents ; le sable des bords est gluant de rampements à multiples pattes de tarentules et de cloportes géants, de scorpions surchargés d'une armure de lourds anneaux osseux ; les anfractuosités sombres recèlent de tous petits êtres terrifiants que gonfle la bille d'un œil énorme ; d'interminables queues recourbées appartenant à des corps invisibles, pendent de la crête aiguë des rocs, voisinant avec des chauves-souris sans tête, aux ailes surmontées d'antennes longues et pointues ; sur le liquide sirupeux du lac flottent des corps inquiétants en minces ficelles enroulées et des monstres submergés laissent dépasser la boule saillante de leur œil de cyclope.

***

Un artiste que la nature de son imagination préparait à s'approprier aussi facilement les hallucinations ordinaires de don Quichotte, et à les rendre avec une jouissance aussi visible, ne pouvait voir dans le chevalier de la Manche l'être

Digitized by Google

ridicule que s'imaginent aisément les gens aux opinions édifiées par quatre lignes de dictionnaire, qui s'obstinent à supposer chez Cervantès de l'antipathie pour son héros.

Il s'efforce, au contraire, de diminuer l'influence des réalités décevantes et malpropres acharnées sur le pitoyable visionnaire, d'amoindrir la détresse risible de son être physique en l'entourant de vastes paysages qui exaltent visiblement l'héroïsme de ses projets et la constance solide de son courage. Pour se mettre à l'unisson de ses sentiments, les arbres utiliseront jusqu'à l'exaspération la puissance de gesticulation que recèlent les ramifications de leurs branches et les méandres tordus de leurs racines ; et il n'est pas jusqu'à la moindre touffe d'herbe, jusqu'aux moindres tas de pierres qui ne compléteront, par une accentuation caractéristique, cette constante admiration du décor pour Don Quichotte, cette interprétation hyperbolique de chacun de ses gestes.

Aussi, pour qui a lu très jeune l'œuvre de Cervantès et se souvient de l'émotion toute fraîche qu'il ressentit, lorsque Don Quichotte va partir pour la première fois, au devant de cet inconnu qu'ouvraient, dans la nuit finissante, les espoirs éperdus de l'aube, c'est une surprise bien grande de retrouver, dans le dessin de Doré, la même impression dans toute sa délicatesse, absolument comme si l'on ouvrait le livre pour la première fois, avec des yeux et une imagination d'enfant.

Dans une nuit encore épaisse, les silhouettes inséparables de don Quichotte et de Rossinante, prodigieusement longues et maigres, et d'une rigidité qui montre bien leurs résolutions inexorables, sont exaltées par un horizon éperdument long, un horizon de plaine absolument horizontal, où s'espacent quelques pins minuscules, et que bordent, tout là-bas, des blancheurs commençantes d'aube.

Et déjà, dans le ciel grisâtre, moucheté de nuées troubles, se montrent vaguement les rêves du chevalier : têtes de géants, désordre de combats singuliers, ondoiements fluents de corps de princesses, tout cela esquissé à peine, mais clair et plein d'espoir, et ayant cet ensemble confus et fiévreusement mou-

Digitized by Google

vementé qui distingue les projets vus dans la première fougue de l'enthousiasme.

C'est bien là cet inconnu qui, embelli par l'émotion du tout premier matin, et malgré tout ce que le début du livre nous avait appris sur don Quichotte, nous semblait immense, interminable, plein d'exploits de toute espèce.

Et lorsqu'après l'échec lamentable de cette première expédition, le héros se remet en campagne, accompagné cette fois de Sancho, pour montrer les espoirs renaissant de plus belle, augmentés de la petite fièvre exaltée de la convalescence, comment, sur un petit chemin clair, montrer aurore plus frémissante, plus fraîche, plus délicatement lumineuse, et de hautes montagnes mieux ouatées de douce indécision matinale! Oh! que nous nous imaginons bien, dans ce décor, l'enthousiasme tout neuf des projets, l'absence complète d'arrière-pensées, de doutes, de scrupules! Et déjà, dans un coin, voilà que de minuscules plantes se hérissent, montrent de timides velléités belliqueuses, comme avec l'intention de ne pas laisser se perdre une heure aussi précieuse.

Aucune lumière ne lui semblera d'ailleurs assez matinale pour montrer combien le héros oublie vite les horions et les chutes et avec quelle exaltation toujours neuve il poursuit sa route.

Tout au fond d'une ombre encore opaque, et ouatée, semble-t-il, par des restes de rêves, il fera naître un jour imprécis, une exquise clarté trouble où l'on aperçoit déjà, mais d'une manière très faible, de tous petits éclats de feuilles que — en dépit de la monochromie de la gravure — on devine fraîchement vertes, dans toute la sécurité puérile du matin.

Plus loin, il fera reposer les deux compagnons et leurs montures dans un sous-bois tout plein de l'émerveillement du printemps; il montrera les troncs des arbres vraiment rajeunis par la sève nouvelle, le faible éclat pailleté et tremblant des jeunes feuilles, le soleil lointain perçant l'ombre fraîche de milliers de coups d'épingle lumineux.

Plus fraîche encore, si possible, plus printanière, plus idyllique, avec des arbres à l'ombre plus apaisante, montrant bien

Digitized by Google

cette joie physique éperdue qu'est l'assouvissement d'une violente soif, est cette gravure où nous voyons les héros boire à même un tout petit ruisseau, don Quichotte étendu à plat ventre, ses coudes remontés en ailes de sauterelle, Sancho mi-couché, mi-agenouillé, sa masse ronde comiquement penchée sur l'eau, avec une sorte d'attendrissement dans la satisfaction du besoin physique.

Ce seront ensuite, pour encadrer de menues péripéties du roman, des pages toutes claires, sans aucune ombre, où un travail fiévreux du crayon, de sèches petites lignes éparses rendent sensible l'incandescence du ciel qui fêle les cervelles, le soleil à blanc qui exalte les imaginations, des paysages dont l'extrême effervescence, la sécheresse brûlante sont exagérées par des galopades secouant une poussière crépitante, surchauffée, affolante.

***

Les chardons, qui forment l'unique végétation de ces régions calcinées, entoureront les moindres actions du chevalier de la Manche d'une profusion de témoins toujours attentifs, aux allures toujours appropriées aux diverses circonstances; leurs tiges irrégulières, leurs fleurs rugueuses, les ramifications de leurs longues et minces feuilles hérissées d'échardes forment des silhouettes de multiples petits êtres difformes et comiques, esquissant, suivant le cas, des gestes d'indignation, de désespoir ou d'enthousiasme, et assistant aux aventures intéressantes avec une véritable badauderie exubérante, une agitation affairée et inutile de mouches du coche, entourée de la curiosité plus puérile encore des touffes d'herbe qui se piètent pour mieux voir.

Dans cette page, par exemple, où Gustave Doré commente ces paroles profondément mélancoliques de don Quichotte : *Plus nous avançons et plus la nuit se ferme*, les chardons qui envahissent la pénombre épaisse du premier plan, acquérant ainsi des proportions et une importance de personnes vivantes, hérissent leurs tiges et crispent leurs feuilles avec cette inquiétude exaltée, cette révolte puérile que semblent montrer les

Digitized by Google

choses inanimées lorsque quelqu'un vient de partir et qu'il commence à faire nuit...

D'autres chardons, diminués par la perspective et agitant de même de tous petits corps, de tous petits bras, de toutes petites têtes de personnages lilliputiens, surveillent, jusque bien loin, un fort étroit sentier au bout duquel, inscrites en minuscules et pitoyables silhouettes dans l'énorme demi-cercle blanc de lune, s'aperçoivent don Quichotte et Sancho.

Cette gravure exhale vraiment toute la tristesse indécise des départs, rappelle cette pitié que l'on a pour ceux qui s'en vont et qui, tout au bout du chemin, paraissent si petits, si misérables, si faibles...

C'est ainsi qu'elles nous apparaissent presque toujours, les silhouettes caractéristiques des deux héros, la maigreur commune de don Quichotte et de Rossinante et la rondeur bonhomme et résignée de Sancho et de son roussin ; toutes petites dans des horizons immenses et terribles, où leur extrême faiblesse apparaît vraiment pleine d'audace.

Tantôt, sous un de ces éclairages diffus et sournois qui imprègnent toutes les choses d'intentions hostiles, on les voit se mettre en marche dans une vaste combe grisâtre, aux bords en pente douce, creusée en son milieu par les échelons tumultueux d'un torrent aux eaux savonneuses et tourmentées; au fond se dressent les murs déjetés des moulins à foulons, plaqués contre de hautes moraines absolument perpendiculaires, à la pierre glacée et livide trouée d'inquiétants hiatus ronds.

Tantôt, dans une gorge étroitement resserrée entre des roches à pic aux ressauts aigus, ils seront face à face avec le noir d'un précipice, un noir puissant, intense, insondable, meurtrier. Et tout en haut, au-dessus de vols d'oiseaux apeurés, sous un ciel nocturne qu'on discerne à peine, des sapins s'entassent d'une façon imprévue, opaque, inexorable. Et d'épais fourrés d'arbustes emplissent les fissures de la pierre d'âpres touffes de crins noirs.

***

Car c'est surtout d'horreur qu'est obsédée l'imagination de Gustave Doré; c'est elle qu'il recherche avant tout autre senti-

Digitized by Google

ment dans les œuvres qu'il traduit; et ce besoin qu'il éprouve de la rendre puissamment, d'en imprégner profondément la plupart de ses planches, a fait de lui un maître du clair obscur, un coloriste monochrome qui sait, par de formidables antithèses, montrer tout ce qu'il y a de pesant dans le noir, d'angoissant dans la pénombre, d'agonisant dans les crépuscules qui s'éternisent.

La terreur de l'obscurité et le désir éperdu de la lumière, ces deux sentiments qui montrent d'une façon si significative la faiblesse de l'être humain, Doré s'entend à les doser avec raffinement. Il sait, entre les escarpements à peine entrevus d'effrayants rocs à pics, entasser des noirs pesants qui donnent le halètement du vertige, en faisant pressentir des immensités d'abîme ; dans une nuit compacte, ne laisser visibles que des formes terrifiantes et bâtardes qui font redouter des présences sournoises ; dans une masse étendue d'ombre, il sait éparpiller de minuscules points grisâtres pour en aggraver l'horreur en rappelant la lumière d'une façon à la fois timide et exaspérée.

Les défilés de la Sierra Morena, où don Quichotte nous apparaît véritablement héroïque et insouciant du danger, lui fournissent une occasion remarquable de déployer ce génie de l'horreur; là, sa formidable imagination ébranle les énormes masses de pierre, entasse les unes sur les autres, autour des cols périlleux, de colossales roches déchiquetées, stratifiées par larges plans obliques; remués par lui, les puissants granits, côtelés irrégulièrement par des fissures, exfoliés par des lézardes, fendus par de larges crevasses, semblent au lendemain d'un de ces vastes cataclysmes qui bouleversent les choses les plus inébranlables; entre des pans de montagnes, d'étroits boyaux s'entrebaillent, constamment menacés par de gigantesques masses en surplomb, des presqu'îles de pierre livide, se découpent en profils de monstres fantastiques sur l'inconnu tout noir des abîmes. Des dangers inconnus et innombrables paraissent tapis partout, dans tous les endroits où s'appesantit le noir, dans l'étroitesse obscure des couloirs, des cols, des ravins, dans la pénombre des défilés, derrière lesquels on aperçoit encore, jusqu'à des distances infinies,

Digitized by Google

d'autres immensités abruptes et farouches, d'autres terreurs aveugles de précipices pleins de nuit...

***

Lorsque ces chutes et ces multiples volées de coups, qui terminent à peu près toutes ses aventures étendent, don Quichotte sur le sol, en face de Sancho que la couardise rend inerte, le paysage tout entier s'en ressent.

Un orage soudain rend le ciel opaque, le martèle de tons plombés, sous lesquels s'exacerbe l'âpre lividité sèche du sol; les talus, tavelés d'inquiétantes plaies blanchâtres, s'arrondissent et s'écartent avec une énergie visible pour recevoir le corps lamentable, et les touffes d'herbe dont ils sont mouchetés se rétractent et s'éloignent avec une sorte de respect apeuré; les chardons, eux, poussiéreux et hirsutes, gesticulent avec la plus belle indignation; leurs innombrables tiges, maladivement engorgées de tumeurs, leurs feuilles hirsutes et épineuses s'agitent jusque bien loin, jusque dans l'incertitude des lointains perdus, tout pleins d'une inouïe colère crispée.

Et, lorsque Sancho, courbé en deux par l'effort, gravit un sentier en pente raide, d'un blanc de sécheresse calcinée, remorquant don Quichotte désarmé, affalé sur l'âne, et suivi de Rossinante trimbalant l'armure vide, les bords du chemin se resserrent d'une façon laborieuse, les troncs des arbres, gonflés de muscles et bourrés d'exostoses noueuses, s'inclinent pesamment vers la terre, comme ployés par un véritable effort physique; et les touffes éparses des brins d'herbe, hérissées et obliques, semblent haler, elles aussi.

Mais voici les derniers épisodes du livre, qui nous font assister aux grotesques et attristantes mascarades, imaginées pour ramener le héros au logis. Cette fois plus que jamais, Doré, dont la verve fiévreuse se décuple, nous montre les choses vues par les yeux de don Quichotte lui-même, des yeux complètement fous, cette fois, exaspérés par cette suprême mésaventure. Au lieu d'une poignée de rustres affublés de loques, c'est un carnaval sabbatique, un pandémonium d'êtres ambigus, qui s'acharnent après le pitoyable visionnaire.

Digitized by Google

Au milieu d'un envahissement de haillons, on distingue des feutres empanachés de spadassins funèbres, des embouchures d'hyperboliques tromblons s'évasant hors des plis des manteaux, des colichemardes aux lourdes coquilles soulevant les effilochures visqueuses de loques drapées avec superbe; des poêlons, des écuelles, d'interminables bonnets d'astrologues, une foule de récipients diaboliques sont les coiffures de cauchemar qui s'abaissent en cachant sournoisement les yeux, sur de longs becs d'oiseaux de proie enfouis dans des manteaux funèbres; des éteignoirs ou d'énormes tubercules verruqueux sont les étonnants nez postiches qui surgissent des cagoules, écartant avec démence des manches vides aux amples plis gesticulants; de ci de là, des lunettes rondes et énormes, écarquillées comme des yeux d'oiseaux de nuit, trouent la barbe d'un masque noir, des cornées se dilatent jusqu'à sortir complètement de l'orbite...

FRÉDÉRIC COERS.

Digitized by Google

DE POPE A LAMARTINE

Ce n'est pas d'hier que la critique s'est attachée à la recherche des origines littéraires de la poésie lamartinienne. Dès 1820, M. de Féletz, tout en faisant entendre une note modérée dans le concert de louanges qui saluait les *Méditations* et en accordant généreusement à leur auteur des éloges, qu'il ne ménageait ni à Mme Tastu ni à Campenon, ne terminait point cependant son feuilleton des *Débats* sans « engager M. de Lamartine à se méfier un peu plus de ses réminiscences ». Il lui signalait dans ses vers des imitations de Racine le fils, Quinault et Thomas (1). On a depuis lors ajouté quelques noms à ceux-là. Aussi bien certaines influences sont flagrantes, et on a pu écrire très justement : « La Bible, Chateaubriand, Ossian, Pétrarque et l'Italie, voilà les sources littéraires du lyrisme de Lamartine (2) ». Que d'autre part il faille établir une filiation plus directe qu'on ne l'eût soupçonné entre l'inspiration, encore visiblement épicurienne, des premières en date des *Méditations* et l'œuvre d'un Parny, d'un Bertin ou de tel autre petit élégiaque de l'ère classique à son déclin, c'est ce qu'on avait indiqué déjà, et ce qu'a fort bien démontré M. H. Potez dans un livre riche de faits et d'aperçus originaux (3). Plus récemment encore,

(1) Article recueilli dans les *Mélanges*, II, p. 243.

(2) Zyromski, *Lamartine, poète lyrique*, p. 10.

(3) H Potez, *L'Élégie en France avant le romantisme*. Paris, Calmann-Levy, 1896.

Digitized by Google

on rapprochait de certains passages des *Nuits* d'Young quelques-uns des plus beaux endroits du *Désespoir* et de l'*Immortalité* (1). Et la liste n'est pas close! car bien d'autres encore semblent avoir fourni parfois au poète la substance de ses vers harmonieux et fluides.

A notre connaissance, on n'a point cependant jusqu'ici songé à étudier les rapports qui pourraient exister entre Lamartine et Pope. Et il ne faut pas trop s'en étonner, car ce sont là, à coup sûr, deux noms qui semblent peu faits pour être accouplés. Le plus classique des classiques anglais, une manière de Boileau d'outre-Manche, fortement mâtiné de Voltaire, un avorton sans jeunesse qui, à l'âge où tant d'autres brochent des vers amoureux, ne songe guère qu'à régenter, par ses apophtegmes lucides et judicieux, la critique littéraire de son pays, voilà bien, on l'avouera, une personnalité peu suspecte de compagnonnage avec le mélodieux amant de Graziella et d'Elvire, avec le poète inspiré qui ne chantait, dit-il quelque part, que « lorsqu'il sentait s'allumer en lui le feu divin ». Mais aussi ces caractéristiques *a priori* sont peut-être un peu bien simplistes, et ne conviendrait-il pas de procéder à un examen plus approfondi, avant de conclure à une antinomie irréductible entre ces deux tempéraments littéraires?

Lamartine lui-même nous y convie. A parcourir, en effet, les premières années de sa correspondance, on est étonné d'y trouver des mentions fréquentes du poète anglais. Dès avant 1808, il le connaissait et l'admirait; le 4 janvier de cette année, il écrit à un ami : « Je viens d'acheter Pope, c'est un des livres que j'aime beaucoup et dont on ne se lasse pas » (2). Et de fait il le relit et le médite (3), au point

(1) Voir W. THOMAS, *Le poète Edward Young*. Paris, Hachette, 1901.

(2) A Guichard de Bienassis.

(3) Cf. ... « Je lis Montaigne, La Harpe, Voltaire, *Pope* et Richardson. » (A Guichard de Bienassis, 14 décembre 1808.)

... « Je lis Pope à force, en français, comme tu l'imagines. » (A Aymon de Virieu, 12 mars 1809.)

... « Les discours en vers de Voltaire sont, avec l'Arioste et *Pope*, sur ma table depuis environ un mois. » (Lettre de 1810, non autrement datée, à Aymon de Virieu.)

Digitized by Google

même de pouvoir l'invoquer dans l'abandon d'une correspondance familière : « Travaillons autant que possible, écrit-il à Aymon de Virieu; il n'y a que cela. Qu'avons-nous de mieux à faire, et que nous servirait tout le reste sans ce point-là? Si je voulais, je te traduirais là-dessus un beau morceau de Pope. » Non content de le citer, il lui arrive même de s'arrêter à faire un panégyrique amusant et au moins inattendu de son auteur favori. « Tu vois, écrit-il encore au même, que je lis Pope, et j'en suis on ne peut plus content. Voilà un homme à qui je voudrais ressembler : bon poète, bon philosophe, bon ami, honnête homme, en un mot tout ce que je voudrais. Je le préfère de beaucoup à Boileau pour la poésie. » Et il conclut : « Je crois vraiment la poésie anglaise supérieure à la française et à l'italienne. » (1)

Voilà bien de l'admiration, et un enthousiasme qui ne va pas sans nous surprendre aujourd'hui. C'est que Pope est maintenant une gloire consacrée, un ancêtre littéraire, un « classique » enfin, c'est-à-dire, trop souvent, un écrivain devant qui chacun s'incline de confiance et de loin, sans lire son œuvre. Il en allait autrement au XVIII[e] siècle, et sur ce point particulier, c'est la tradition du passé que Lamartine représente. Il importe donc d'indiquer rapidement ici l'origine et la persistance d'un culte pour lequel il conserve quelque dévotion (2).

***

« Le poète le plus élégant, le plus correct et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre », voilà ce que Voltaire saluait en Pope (3). Il n'était

(1) Lettre du 3 mars 1809.

(2) Ce n'est donc pas ici une étude de l'influence de Pope en France. Tout au plus essayera-t-on d'en relever les manifestations les plus caractéristiques et d'en tracer les limites extrêmes, pour autant qu'elles intéressent l'histoire des origines littéraires de Lamartine. Pour le surplus, voir les pages sommaires, mais décisives de J. Texte. (*J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, p. 137-140.)

(3) *Mélanges littéraires*.

Digitized by Google

en cela que l'interprète fidèle de l'admiration de toute son époque. On a peine à se représenter aujourd'hui la vogue dont jouit alors le poète anglais : elle fut vraiment européenne. En France, en particulier, elle fut générale, et c'est peut-être, à cette date, chose plus rare qu'on ne le croirait. Les philosophes qui allaient volontiers chercher leur inspiration au delà du détroit, essayèrent bien d'acclimater chez eux quelques-uns de leurs précurseurs anglais, mais les noms de Locke ou de Shaftesbury n'eurent jamais grand retentissement en dehors des cercles philosophiques. La gloire de Pope, au contraire, ne resta pas leur propriété exclusive. Une preuve assez piquante en est fournie par leur mortel ennemi, le fade Palissot lui-même : quand il voulut accabler ses adversaires sous une satire plus violente encore que de coutume, c'est à lui qu'il en emprunta le modèle et le titre, et il écrivit une seconde *Dunciade* (1).

A défaut de témoignage, d'ailleurs, le nombre des traductions suffirait à attester la popularité de l'œuvre de Pope. Après les réfugiés, Trochereau avait donné une version française du *Temple of Fame*, et Mme du Bocage l'avait mise en vers. L'abbé Desfontaines et Despréaux avaient fait de même pour *The rape of the lock*. Mais surtout l'épître fameuse d'*Eloisa to Abelard* connut une extraordinaire fortune. Traduite en français par Feutry et par Colardeau, elle préluda à un véritable déluge d'« héroïdes ». Chose étrange! ce vieux genre — le plus insupportable peut-être, et le plus faux de tous les vieux genres classiques — semblait revivre à ce moment une nouvelle jeunesse (2). Tout fut mis en héroïdes : on vit Caton d'Utique écrire à César, Gabrielle d'Estrée à Henri IV,

(1) *La Dunciade ou la Guerre des sots*, 1768.

(2) « Ce qu'il y a de pis, c'est qu'avec cette ineptie et cette ignorance, nos jeunes poètes ont encore la fureur de faire les héros. Ceux d'entre eux qui ont été sifflés au théâtre se jettent dans la poésie héroïque, évoquent les mânes de tous les grands hommes de l'antiquité et les font passer en vers français alexandrins. » (GRIMM, *Corresp. litt.*, déc. 1765.)

Digitized by Google

Calas à sa femme et à ses enfants; quant aux « Alcibiade à Glycère », aux « Sapho à Phaon », aux « Didon à Énée », on ne les compta plus : il y en eut assez, en 1769, pour remplir dix volumes. L'épidémie gagna même l'étranger et les héroïdes de Dusch furent bientôt célèbres en Allemagne. Mais c'est d'une plume française qu'allait sortir la perle du genre : on en est redevable à Costard, un obscur imitateur de Gessner. S'inspirant du pathétique religieux de *La mort d'Abel*, que Huber venait de révéler au public français, il remporta sans conteste le triomphe du grotesque par une *Lettre de Caïn après le crime à Méhala, son épouse.* Et son élucubration fut assez goûtée pour obtenir, en 1772, sept ans après la première édition, les honneurs de la réimpression (1). On alla plus loin : on voulut, bon gré mal gré, introniser le genre dans la littérature du XV^e^ siècle; l'adroit faussaire qui fabriqua les poésies de la pseudo-Clotilde de Surville sacrifia, sous des formes archaïques, au goût de son temps, et Lamartine remarque parmi les œuvres de la prétendue poétesse et tire hors de pair « une héroïde à Bérenger, son mari » (2).

Et que l'on ne croie pas à une vogue passagère : le genre rénové par Pope vers 1717 devait vivre encore plus de cent ans. Pendant un siècle, les héros et les héroïnes de l'histoire et du roman ne cessèrent de correspondre par l'intermédiaire des poétereaux du temps (3). Qui voudrait s'en convaincre n'aurait qu'à parcourir la collection de l'*Almanach des Muses*. Il pourrait, par exemple, y lire, en 1811, une héroïde de M^me^ Dufrénoy : *Corinne à Osvald*, et, en 1815, une autre pièce de Terras-

(1) Cf. F. BALDENSPERGER, *Gessner en France.* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1903, p. 450.)

(2) A Aymon de Virieu, 15 septembre 1809.

(3) Que *La Nouvelle Héloïse* et les *Lettres portugaises* aient été pour quelque chose dans ce succès en déterminant la vogue du roman épistolaire, c'est ce qui paraît infiniment probable. Mais l'œuvre de Pope reste toujours le modèle du genre. Chateaubriand lui consacre encore, dans le *Génie du Christianisme* (livre III, chapitre V) quelques pages où il oppose victorieusement l'original anglais à la copie de Colardeau.

Digitized by Google

son : *Clarisse à Lovelace.* Il y a plus : quand Marchangy, dans sa *Gaule poétique*, parcourt à grandes enjambées l'histoire du moyen âge, à la recherche de sujets pour les poètes nouveaux, l'héroïde est encore au nombre des genres dans lesquels il désire voir utiliser les matériaux dégrossis de sa main.

Le conseil ne fut pas suivi. Les novateurs n'avaient cependant aucun préjugé contre le genre, car nous voyons, dès leurs débuts, les deux coryphées de l'école nouvelle y essayer leurs forces. En 1820, une héroïde de Victor Hugo, *Raymond à Emma*, obtenait une mention à l'Académie des Jeux Floraux; reproduite dans le recueil des *Odes*, elle fut supprimée dès la deuxième édition (1). Péché de jeunesse, sans doute! Il n'en démontre pas moins que Victor Hugo connaissait le genre, et peut-être ne serait-il pas malaisé d'en retrouver d'autres preuves dans ses premiers recueils (2). Lamartine en usait plus généreusement avec ses premiers-nés. Une pièce bien connue des *Nouvelles Méditations*, qui date, elle aussi, « de son premier temps », comme il se plaisait à dire par après, n'est autre chose qu'une véritable héroïde. Il l'intitulait : « Sapho, élégie antique », ce qu'il corrigeait d'ailleurs, dans son commentaire, en l'appelant « une élégie ou une héroïde ». Pope aussi avait écrit une « Sapho à Phaon »; il est vrai de dire que la ressemblance entre les deux œuvres est tout entière dans le sujet. N'importe! Il nous suffit d'avoir indiqué que Lamartine s'imposa, une fois au moins, de couler son inspiration dans le moule que le poète anglais avait hérité des anciens et remis en circulation. Et s'il faut éviter d'accorder à ce fait une importance démesurée,

(1) Voir BIRÉ, *Victor Hugo avant* 1830, p. 130, et ARMAND PRANIEL, *Victor Hugo maître ès jeux floraux.* (*Mercure de France*, décembre 1902.)

(2) « Dans le cinquième livre des *Odes*, le poète a rassemblé des pièces qui se rapportent à l'histoire de son cœur et de sa vie; la plupart ont été composées pour sa fiancée ou pour sa jeune femme; ce sont des types achevés du pire des vieux genres, la lettre en vers. » (EMM. BARAT, *Le style poétique et la révolution romantique.* Paris, Hachette, 1904, p. 116.)

Digitized by Google

de quoi nous nous gardons bien, il indique cependant que de Pope aux *Méditations* la chaîne n'est point rompue et que le Lamartine des débuts marchait à son tour dans la voie où l'auteur d'*Eloisa to Abelard* avait orienté les poètes et où l'avait précédé une longue série de « minores », et même de « minimi ».

***

« ... Bon poète, bon philosophe... », ainsi jugeait, en 1809, le jeune Lamartine. La distinction qu'il établissait en ces termes s'imposerait plus rigoureusement encore à l'historien de Pope en France. Le poète de l'héroïde a intéressé, en effet, un autre monde que le philosophe dont il se doublait, et ces deux influences sont, dans les couches maintenant stratifiées de cette littérature, comme deux filons divergeant dès leur naissance pour se rencontrer quelquefois sans se confondre jamais entièrement. Et de fait, ceux-là qui imitent le poète et le continuent sont de la lignée qui va de Colardeau à Parny, en passant par Pezay, Blin de Saint-More et Dorat, tous rimeurs qu'il est fort difficile de se représenter soucieux de métaphysique. Le philosophe trouva, sinon plus d'échos, du moins des échos plus sonores. On peut même dire que les quatre épîtres de l'*Essay on Man* ont fait plus pour la renommée de Pope que le reste de son œuvre : elles devinrent comme le manifeste du déisme à la mode. La doctrine était dans l'air, chacun la respirait et se l'assimilait confusément, sans trop pouvoir en donner une formule nette. Et voici que pour la première fois peut-être elle se trouvait exprimée dans une œuvre d'un accès facile, qui était en même temps une œuvre cohérente, d'une admirable précision de style, remplie de vers-médailles burinés avec une telle fermeté que l'Angleterre devait longtemps encore en user comme d'une monnaie courante. Le succès fut grand ; une nuée de traducteurs s'abattit sur l'*Essay* : en quelques années on en eut une dizaine de versions françaises différentes, et Voltaire lui-même ne dédaigna point de colla-

Digitized by Google

borer à celle de l'abbé du Resnel. Il fit davantage : il reprit pour son compte les spéculations du poète anglais, et le *Poème sur la loi naturelle* n'est guère qu'une paraphrase incolore, mais convaincue, de l'*Essay*, dont il célébrait l'auteur en vers enthousiastes :

> D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
> Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être
> Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
> L'art, quelquefois frivole et quelquefois divin,
> L'art des vers est, dans Pope, utile au genre humain. (1)

Ce succès, si complet dès l'abord, ne resta toutefois pas longtemps sans mélange. La réaction ne se fit pas attendre, et les philosophes de profession ne pardonnèrent pas à un simple poète de venir ainsi bouleverser l'économie des systèmes. Ce fut un pasteur suisse, J.-P. de Crouzas — le « pédant de Crouzas » de Jean-Jacques (2) —, qui ouvrit le feu, en 1737, par une réfutation en règle, qui ne laissa pas que d'inquiéter le poète. Mais il devait se trouver aux prises, quelques années plus tard, avec une critique autrement pénétrante et acerbe. En 1751, l'Académie des sciences de Berlin offrit un prix pour une nouvelle réfutation; dans une courte brochure, *Pope, ein Metaphysiker*, Lessing s'indigna qu'un corps savant pût mettre en discussion un ouvrage où il ne voyait, lui, qu'une maladroite compilation. Le coup était droit, et dès ce moment le concert d'éloges que ne cessait pas de soulever la philosophie de Pope, ne parvint plus à couvrir le bruit de violentes protestations. Voltaire même, naguère apologiste décidé du poète anglais, modérait maintenant un enthousiasme qui menaçait de devenir compromettant et rompait, dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1755), avec cet « optimisme quand même » qui est comme la clé de voûte de l'*Essay*. Il est vrai que, dans sa préface, il se défendait de viser Pope : « L'auteur du *Poème sur le*

(1) Exorde, v. 16-20.
(2) *Émile*, livre II.

Digitized by Google

désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre Pope qu'il a toujours admiré et aimé : il pense comme lui sur presque tous les points; mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome : tout est bien. » Mais nous savons trop ce que valent les dénégations de Voltaire, et il semble bien que ce soit au philosophe anglais plutôt qu'à de maladroits disciples que s'adressent ces vers :

> Vous criez *Tout est bien* d'une voix lamentable :
> L'univers vous dément, et votre propre cœur
> Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur. (1)

Les fidèles de Pope ne s'y trompèrent point, et Jean-Jacques Rousseau, se faisant leur porte-parole, adressa à Voltaire une lettre qui était un chaleureux plaidoyer pour les idées de l'*Essay* et un peu aussi *pro domo*, car, plus encore qu'une admiration d'ailleurs enthousiaste, une singulière parenté d'esprit le rattachait à celui dont il défendait la cause (2). A cette lettre aucune réponse ne fut faite, car on ne peut appeler de ce nom un court billet où Voltaire s'excuse sur sa santé pour esquiver la discussion. « Il ne m'a plus écrit depuis ce temps-là », constate une brève note de Jean-Jacques dans sa correspondance. Et ceci mérite d'être relevé : dans cette amitié des deux philosophes qui semblait devoir épuiser en protestations réciproques de dévouement les formules les plus emphatiques, la première fêlure est produite par le choc de leurs opinions sur la valeur des doctrines de Pope. Sans doute, le dénouement que l'on sait était fatal et à supposer même que les tristes « affaires » de la *Guerre civile de Genève* et du *Sentiment des citoyens* ne fussent pas survenues, leur insupportable orgueil à tous deux aurait tout fait.

(1) V. 122-124. — Pope paraît, d'ailleurs, n'avoir pas cessé de baisser dans l'estime de Voltaire, et le ton du *Parallèle d'Horace, de Boileau et de Pope*, postérieur de six ans (1761) est, en dépit de certains éloges, notablement moins sympathique encore.

(2) Cf. « C'est lui-même que l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard* retrouvait en Pope. » (J. TEXTE, *Op. laud.*, p. 140.)

Digitized by Google

Mais aussi le différend qui préludait ainsi aux haines futures était plus qu'une occasion de rupture : la preuve en est qu'il amorçait en quelque sorte tout le débat philosophique qui allait remplir la fin du siècle. Il est vrai que la discussion allait prendre là plus d'ampleur : la personnalité de Pope devait passer au second plan et c'est l'optimisme en lui-même qui allait être mis en question. Mais, que l'on ne s'y trompe pas, ce que l'on continuait à débattre avec une ardeur égale de part et d'autre, c'était beaucoup moins les systèmes de Leibniz ou de Wolf que les arguments infiniment plus accessibles de l'*Essay on Man*. Dans cette guerre de plume, dont *Candide* est la caricature, Rousseau ne cessa de garder la position qu'il avait prise dès l'abord. Et même, non content de défendre les idées de Pope, il les introduisait dans ses œuvres, où elles font, à nos yeux, partie intégrante de son système philosophique. A vrai dire, il leur apportait bien quelques tempéraments. C'est qu'aussi il ne lui était pas toujours facile de concilier la doctrine de l'*Essay* avec les paradoxes brillants de ses deux « Discours ». Comment, par exemple, un misanthrope chagrin pouvait-il souscrire à la thèse de l'optimisme? On sait la façon dont Jean-Jacques résout la difficulté dans la phrase initiale de l'*Emile*. Malgré cette part d'originalité — et elle est grande — c'est bien cependant l'influence de Pope qui se continue par l'intermédiaire de J.-J. Rousseau et de sa suite.

Et ceci nous ramène aux *Méditations*. Car de cette suite, Lamartine en est. Pas plus que toute la jeunesse de son temps, il n'a résisté au Génevois et à son incroyable puissance de séduction, et il n'est pas sans intérêt de constater que deux des plus grands écrivains de la première moitié du siècle dernier ont passé tous deux par une même crise de « rousseauisme » aigu. C'est bien, en effet, une même ferveur qui transparaît dans telles lettres du jeune Lamartine, écrites sous l'impression encore fraîche d'une lecture de la *Nouvelle Héloïse* ou d'une visite à la

Digitized by Google

grotte de Jean-Jacques (1), et dans certaines pages de l'*Essai sur les Révolutions* que Chateaubriand devait plus tard renier avec éclat. Mais pour qui relit de près les deux premiers recueils de Lamartine (2), il est visible que l'influence ne s'est pas limitée à ce culte de jeunesse. On n'a pas assez remarqué combien on retrouve, dans les élans lyriques de *L'Homme* ou de *L'Immortalité* des pensées et des sentiments étrangement voisins, dans l'expression, de ceux de la *Profession de foi du vicaire Savoyard*. A coup sûr, de ces deux écrivains, l'un professe hautement un spiritualisme chrétien beaucoup plus net que les croyances quelque peu flottantes de l'autre, mais cette conviction il l'enveloppe dans des formes extérieures dont se fût fort bien accommodée la religiosité déiste de Rousseau.

La philosophie de Lamartine, dans cette partie de son œuvre, c'est un peu celle de l'*Émile* « revue et corrigée », débarrassée des préjugés antisociaux et de cet étalage complaisant de « sensibilité » qui la date pour nous ; mais c'est aussi, et c'est surtout, la philosophie de Pope. En effet, ce que le poète des *Méditations* abandonne de la doctrine de Rousseau, c'est précisément ce qui formait l'apport personnel de ce dernier, tandis que ce qu'il en accepte se retrouve chez l'écrivain anglais. De là, sans doute, le goût de Lamartine pour Pope, goût dont nous avons donné les preuves (3). L'influence directe vient donc ainsi renforcer l'influence indirecte, et il serait bien difficile de faire exactement la part de l'une et de l'autre. Ce qui est plus aisé, c'est d'en signaler les résultats

(1) Lettres à de Virieu du 4 mai et de septembre 1810.

(2) Nous disons : les deux premiers recueils, car nous n'avons à envisager ici que le Lamartine de la première période, et ce qui est vrai des *Méditations* le serait beaucoup moins de *La chute d'un ange* ou du *Voyage en Orient*. C'est là un point que nous ne pouvons qu'indiquer et pour lequel nous renvoyons au livre récent de M. CITOLEUX, *La poésie philosophique au XIX^e siècle. Lamartine*. Paris, Plon, 1905.

(3) Goût partagé, du reste, car au commencement du siècle, ce n'est pas seulement Delille, mais Fontanes qui entreprend la traduction de l'*Essay*. Plus tard même, mécontent sans doute de cette œuvre de jeunesse, il élabore une nouvelle version, publiée seulement parmi ses œuvres posthumes en 1822.

Digitized by Google

communs. Sans que l'on puisse, le plus souvent, parler d'imitation au sens strict du mot, il y a dans les idées, les images et surtout dans le ton général des deux œuvres, des similitudes qui ne sont pas toutes fortuites.

M. Lanson, dans son analyse si délicate et si « compréhensive » de la poésie philosophique de Lamartine (1), cite ce seul vers des *Méditations* :

Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place.

On l'a déjà reconnu : c'est un vers de Pope. Et c'est mieux qu'un trait isolé : c'est en quelque sorte le résumé et la conclusion de l'*Essay on Man*, où il revient, à la finale de chaque développement, avec l'insistance d'un *leitmotiv* :

One truth is clear : whatever is, is right.

Même parallélisme dans les réflexions des deux poètes sur la nature humaine. Pour Lamartine, l'homme n'est pas seulement « le dieu tombé qui se souvient des cieux », il est encore :

...le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis. (2)

N'y a-t-il pas là une analogie évidente avec les termes dont use Pope dans une définition semblable ?

« Plac'd on the isthmus of a middle state » (3).

On pourrait poursuivre la comparaison jusque dans le détail, et rapprocher de ces vers bien connus du *Vallon* :

Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts

tel passage de l'*Essay* où se retrouve une même allusion à « the music of the spheres » (4). Mais une analyse aussi

(1) *Histoire de la littérature française*, 7e édition, p. 938.
(2) *L'homme.* (*Premières méditations.*)
(3) *Essay on Man.* Épistle II, v. 3.
(4) Épistle I, v. 202. Les vers de Lamartine semblent plutôt inspirés par un passage du *Génie du Christianisme* que rapporte M. Zyromski. (*Op. cit.*, p. 72.) Il n'importe, car le rapprochement n'en indique pas moins l'affinité des deux pensées, et c'est tout ce que nous voulons signaler ici.

Digitized by Google

poussée nous entraînerait loin. Citons encore cependant le début de la pièce intitulée *The universal Prayer* :

Father of All! in ev'ry Age,
In ev'ry Clime ador'd,
By Saint, by Savage and by Sage,
Jehovah, Jove or Lord.

Thou Great First Cause, least understood...

Dans une étude d'un haut intérêt, Émile Montégut rappelait, à propos de ces vers, la première strophe de la prière de l'*Espoir en Dieu,* et s'en autorisait pour dire de Pope : « notre pauvre Alfred de Musset l'avait lu, et probablement l'aimait » (1). Ne leur trouve-t-on pas aussi quelque air de parenté avec ceux-ci ?

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers, je crois en toi, Seigneur. (2)

Parfois, les ressemblances sont plus frappantes encore dans la pensée, alors qu'une complète différence s'avère, sinon dans les termes, du moins dans les procédés d'expression. Ce que Pope avait renfermé dans les arêtes vives et nettes de sa phrase trapue, nerveuse et sobre, Lamartine le développe magnifiquement dans l'abondance facile et la molle cadence de ses vers mélodieux et coulants. Ainsi, l'idée de ce passage :

To thee, *whose Temple is all Space*,
Whose *Altar Earth*, Sea, *Skies*,
One Chorus let all Being raise,
All Nature's *Incense* rise ! (3)

(1) *Heures de lecture d'un critique*, p. 160. Tout cet essai est à lire. Ce sont peut-être là les plus belles pages, et les plus pénétrantes aussi, qu'on ait encore écrites en français sur le poète anglais.

(2) *La Prière.* (*Premières méditations.*)

(3) *The universal Prayer.*

Digitized by Google

nous la retrouvons dans les *Méditations*, mais sous cette forme :

Voilà le sacrifice immense, universel.
L'univers est le temple et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme, et ses astres sans nombre,
Ces feux demi voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de *l'encens* qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore. (1)

***

Mais nous tenons que la lecture de Pope a laissé dans les vers de Lamartine des traces plus sensibles qu'un parallélisme de pensée et d'expression, explicable, après tout, par la communauté des sentiments et des sources d'inspiration. Il y a, dans l'œuvre du poète anglais, une série de pièces profondément différentes, par les couleurs et par le ton, du reste de ses productions. On trouve là un éclat et une hardiesse de fantaisie, une chaleur de passion, une émotion, un mouvement que l'on chercherait en vain dans les *Épîtres* ou la *Dunciade*, où l'humour ne parvient pas toujours à dissimuler la pauvreté des imaginations. Cette dissemblance évidente suggéra jadis à Émile Montégut une conjecture ingénieuse. Pour lui, il y a eu dans ce poète deux poètes distincts, dont le classique que l'on sait n'est que le second en date ; le premier fut « un romantique en puissance » qui donnait dans ses vers un inconscient démenti à ses propres doctrines littéraires et qui, après avoir été presque un précurseur, disparut brusquement « par les fatalités de la vie et de la nature » (2).

(1) *La Prière.*
(2) Op. laud., p. 138.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, c'est ce premier Pope, bien plus que le satirique et le didactique, qui dut ravir Lamartine par les affinités mêmes qu'il se découvrait avec lui, et il dut se sentir attiré et retenu par ses œuvres.

L'une d'elles est une ode de trois strophes, écrite en 1712 — le poète avait 24 ans — et intitulée *Le chrétien mourant à son âme*. Elle a une histoire, assez curieuse pour qu'on la résume ici. La conversation tomba un jour, dans le cercle qui réunissait Pope et quelques amis lettrés, sur ces vers fameux que l'empereur Adrien aurait composés sur son lit de mort :

Animula vagula blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula rigida nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos?

Le poète les défendit avec chaleur contre les critiques de ses amis. Informé du débat, Steele lui suggéra l'idée de transposer l'inspiration païenne d'Adrien, en imaginant ce qu'elle deviendrait dans la bouche d'un chrétien à l'agonie (1). Pope accéda à ce désir et écrivit cette courte pièce :

Précieuse étincelle d'une flamme céleste, quitte, oh ! quitte ce *corps mortel*. Tu *trembles*, tu espères, tu languis, *tu t'envoles* ; quelle douleur de mourir, et quelle félicité !... Cesse, tendre Nature, cesse ta lutte, et laisse-moi périr pour entrer dans la vie.

Écoute !... on murmure... Les anges me disent : « Ame sœur, viens avec nous. » Qu'est-ce donc qui me saisit, m'enlève les sens, ferme mes yeux, dissipe mes esprits, éteint mon souffle ? Dis-moi, mon âme, *est-ce là mourir ?*

Le monde s'éloigne, il disparaît ! Le ciel s'ouvre à mes yeux ! Mes oreilles retentissent du chant des séraphins. Prêtez-moi, prêtez-moi

(1) Voir les lettres de Pope à Steele (7 novembre 1712), de Steele à Pope (14 décembre 1712) et la réponse du poète.

Digitized by Google

vos ailes! Je monte! Je m'envole! O Tombe, où est ta victoire? O Mort, où est ton aiguillon? (1)

Ouvrons maintenant les *Premières Méditations* et relisons ces strophes du *Chrétien mourant :*

O toi, *d'un feu divin précieuse étincelle,*
De ce *corps périssable* habitante immortelle,
Dissipe ces *terreurs :* la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon âme, et dépouille tes chaînes!
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière;
L'espace devant moi s'agrandit, *et la terre*
Sous mes pieds semble fuir.

Pas n'est besoin, ce nous semble, d'insister sur des similitudes aussi frappantes; les strophes de Lamartine ne sont pas même une imitation de l'ode de Pope : c'en est une simple traduction en vers.

(1) Vital spark of heav'nly flame!
Quit, oh quit this mortal frame:
Trembling, hoping, ling'ring, flying,
Oh! the pain, the bliss of dying!
Cease, fond Nature, cease thy strife
And let me languish into life.

Hark! they whisper; Angels say,
Sister Spirit come away.
What is this absorbs me quite?
Steals my senses, shuts my sight,
Drowns my spirits, draws my breath?
Tell me, my Soul, can this be Death?

The world recedes; it disappears!
Heav'n opens on my eyes! my ears
With sounds seraphic ring:
Lend, lend your wings! I mount! I fly!
O Grave! where is thy Victory?
O Death! where is thy Sting?

Digitized by Google

Reconnaissons, après cela, qu'aucune des beautés de l'original n'a disparu dans la version française, bien au contraire, et avouons qu'il fallait être Lamartine pour traduire ainsi. Il n'en reste pas moins que dans une des œuvres qui lui ont valu la gloire, le poète français est de compte à demi avec le poète anglais. C'est là une créance qu'il semblait avoir étrangement oubliée, et le commentaire ajouté à cette *Méditation* réserverait quelque stupeur à qui conserverait des illusions sur l'exactitude biographique de l'auteur des *Confidences :*

Ces strophes jaillirent de mon cœur et furent écrites un matin, au pied de mon lit, par un de mes amis, M. de Montchalin, qui me soignait comme un frère dans une longue et dangereuse maladie dont je fus atteint à Paris en 1819.

On nous concédera bien que voilà une inspiration qui ne va pas sans « réminiscences », comme disait M. de Feletz. Il serait d'ailleurs injuste de mettre en doute ici la bonne foi de Lamartine : son seul tort est d'avoir eu ce que Sainte-Beuve appelait, d'un joli mot, une imagination « rétroactive ». Il songe du reste si peu à déguiser son emprunt qu'il l'avoue... là où il n'a rien emprunté. A la suite d'une des *Nouvelles Méditations*, le *Poète mourant*, nous lisons, en effet, ce commentaire :

A l'âge de 16 ans, j'avais lu, dans le poète anglais Pope, trois strophes qui m'étaient restées depuis dans le souvenir, et que j'avais essayé de traduire en vers avec l'aide de mon maître de langue.

En 1825, étant allé à Lyon pour consulter, sur des langueurs dont j'étais atteint, un des fameux médecins que cette ville possède toujours, comme Genève ou Bologne, et croyant que j'étais condamné à mourir jeune, j'éprouvai la même mélancolie, et je retrouvai en moi les mêmes images que Pope avait rêvées et qu'il avait essayé de peindre...

...J'écrivis ces strophes avec les larmes du souvenir et de l'espérance.

Telle est la version de Lamartine. Or, force nous est bien de constater que, sauf un trait peut-être (1), on cher-

(1) « Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole. »

Digitized by Google

cherait vainement quelque ressemblance entre *Le poète mourant* et l'ode de Pope (1). Que conclure? Remarquons qu'au dire même du poète, les circonstances où auraient été écrites les deux pièces ont certaines analogies. Notons d'autre part que les Commentaires furent écrits, comme chacun sait, longtemps après la première édition des poésies qu'elles accompagnent. Les faits étant tels, serait-ce trop s'aventurer que de supposer que Lamartine a fort bien pu appliquer à une *Méditation* ce qui était vrai d'une autre? Ce que nous savons de son rare dédain de l'exactitude, chaque fois qu'il parle de lui-même, suffirait à donner quelque vraisemblance à cette conjecture.

***

Il serait à peine besoin d'ajouter que tout ceci ne diminue en rien la gloire de Lamartine, si l'on n'était trop enclin à voir dans toute recherche de sources littéraires l'instruction d'un procès en plagiat. Sans doute il est arrivé au grand poète de s'inspirer de Pope, et même, dans un cas au moins, il l'a suivi d'assez près pour que l'on puisse parler de traduction. Mais de quel droit le lui reprocherait-on, puisqu'il a su marquer si bien ces emprunts de sa griffe qu'ils ne détonnent en aucune façon dans l'ensemble de son œuvre? Est-il encore rien de plus « lamartinien » que les strophes du *Chrétien mourant?* Ce n'est donc pas à une mesquine question de propriété littéraire que sont consacrées ces pages. Par les ressemblances et les analogies signalées plus haut, nous voudrions contribuer à démontrer combien la poésie des *Méditations* a de fortes attaches dans la littérature du XVIII^e^ siècle. A mesure que l'écheveau confus des influences se démêle, à mesure aussi que l'on s'accoutume à ne plus séparer l'histoire des œuvres littéraires de

(1) Certain passage de la pièce de Lamartine doit être plutôt rapproché, comme l'a montré Sainte-Beuve (*Chateaubriand et son groupe*, 12^e^ leçon) d'une page du *Génie du Christianisme*.

Digitized by Google

l'histoire des idées, on se rend compte de mieux en mieux que c'est simplifier à l'excès les choses que de croire l'orientation d'une littérature déterminée exclusivement par les brusques à-coups du génie. Et cependant on accorde une confiance trop superstitieuse encore aux divisions que des exigences didactiques perpétuent dans nos manuels ; on croit encore trop que les périodes littéraires commencent à date fixe et qu'aux environs de 1820, ou aux environs de 1550, il y a eu rupture complète avec la tradition et le passé. C'est pourquoi il n'est pas inutile de confronter parfois des œuvres représentatives de deux époques distinctes, ne fût-ce que pour montrer, sous la différence des couleurs et la variété des dessins, la continuité de la trame.

GUSTAVE CHARLIER.

Digitized by Google

QUINZE JOURS DANS LE TYROL

Zurich, Wallenstadt, Landquart, einsteigen!

La forte voix du gardien de salle retentit à la porte du buffet de la gare de Bâle; toute la joyeuse petite bande n'a que le temps de se brûler la langue à un *completer Thee* trop chaud, commandé trop tard, et la voilà serrée dans un compartiment déjà bondé de touristes mieux avisés, qui ont choisi les meilleures places. Ils sont cinq qui commencent leur voyage au pays du Tyrol.

Le peintre Sibo, 49 ans, qui conduit la troupe et qui a déjà, deux ans auparavant, excursionné en Suisse, ce qui lui donne un grand prestige aux yeux des autres, s'est fait faire un costume tout exprès, un vrai costume tyrolien, à culottes courtes qui laissent les genoux à nu. Ses souliers à doubles semelles ont encore les rangées de clous religieusement conservés de son premier voyage et qui le font glisser sur les dalles polies des gares.

Son beau-frère, un ingénieur de Bruxelles, qui a amené ses deux filles et qui est de dix ans plus âgé que lui, a déclaré qu'il ne venait pas dans la montagne pour s'éreinter; aussi l'itinéraire a-t-il été soigneusement gradué, de façon à l'entraîner progressivement, selon les lois du parfait marcheur, étudiées dans le guide Bædeker.

La bande est complétée par la présence d'Albert, jeune homme de 22 ans, étudiant en médecine, neveu du peintre et de l'ingénieur, espèce de philosophe, qui ne sait pas où il va.

Digitized by Google

Les deux jeunes filles sont très enthousiastes : l'aînée, Henriette, ne rêve que cordes, ascensions, piolets ; elle envie les souliers de son oncle. La plus jeune, qu'on appelle Poule, quoique son nom soit Simone, pourrait vous expliquer comment on en est arrivé à faire Poule de Simone, mais ce serait beaucoup trop long.

Le train s'est ébranlé; il traverse une contrée aux collines verdoyantes, pas très hautes, rappelant aux voyageurs les Ardennes belges qu'ils méprisent en ce moment; et c'est une secrète déception pour la jeunesse qui croyait voir commencer les glaciers là où commence la frontière.

Tous sont fort gais, malgré la nuit passée en wagon. On a décrété une liberté entière pour un chacun : pas de règlements, pas de « pensionnat » comme ils disent; aussi quand Poule annonce pathétiquement qu'elle va mourir de soif, et que quelqu'un proteste en disant :

« Attends au moins la fin du voyage! »

Un autre de répliquer :

« Mais non, mais non, laissez-la donc faire; pas de pensionnat! »

Leur première étape est l'Uetliberg.

Le peintre a expliqué à l'ingénieur que l'on entendait l'habituer petit à petit aux grandes altitudes et que pour ce motif ils allaient déjeuner là-haut, et tous ont trouvé le voyage admirablement combiné.

A Zurich, ils ont couru à la station du funiculaire pour prendre le train qui doit être sûrement en correspondance, réservant la visite de la ville pour leur retour, et ils sont maintenant devant la petite gare, attendant l'heure du départ.

Albert s'étonne du petit nombre de touristes; en effet, ils sont tout seuls sur le débarcadère.

« Un peu de patience, dit l'ingénieur, les guichets sont encore fermés, nous sommes arrivés trop tôt, nous avons marché si vite! »

Au bout d'une bonne demi-heure, Poule commence à s'impatienter, elle voudrait se renseigner. Henriette la traite de « mêle tout ». Albert fait observer, une fois de plus, l'isole-

Digitized by Google

ment où l'approche de l'heure les laisse. Enfin Poule, n'y tenant plus, va fureter dans tous les coins et, rouge d'émotion, revient en s'écriant :

« Venez donc voir ! »

Et elle entraîne ses compagnons devant une petite affiche blanche où se lit l'avis suivant en caractères minuscules :

« A partir du 10 août jusqu'au 14 du même mois, le funiculaire ne fonctionnera pas, pour cause de réparations. »

Quelle déconvenue! Pour s'en consoler, tous font emplette d'un superbe alpenstock, bien lourd, qui doit leur donner une vraie tournure d'ascensionniste.

Mais vite, il s'agit de rattraper le train pour Klosters; car on a perdu toute la matinée, plus même le temps de déjeuner!

Poule veut se précipiter dans une boulangerie pour acheter des provisions de bouche, mais Henriette l'en empêche, affirmant qu'on trouvera toujours bien quelque chose à se mettre sous la dent aux différentes gares du trajet; et les voilà de nouveau, serrés dans leur compartiment, arrivés trop tard pour prendre les coins. D'ailleurs, il n'y a pas grand'chose à voir, la pluie s'est mise de la partie et le paysage se fond dans un brouillard épais. Ils longent le beau lac de Wallenstadt, sans même soupçonner que ses eaux vertes battent le remblai de la voie ferrée.

Ce qui les gêne le plus, ce sont leurs alpenstocks; ils ont essayé de les coucher dans le filet, mais ils sont trop longs; le garde leur a fait des observations, parce qu'ils les avaient mis en travers du couloir.

Que faut-il en faire? Ils ne peuvent cependant pas les avaler.

— Ce trajet est décidément bien long, la faim se fait sentir, pas de buffet aux haltes!

— « J'en étais sûre ! » grogne Poule et tout à coup, ayant découvert la buvette d'une petite gare perdue, sans attendre la permission, au cri de « pas de pensionnat ! » elle saute du train, râfle tout ce qui reste encore sur le comptoir : un siphon, une demi-livre de beurre et deux citrons, et apporte triomphalement son butin aux affamés qui lui font une ovation.

Digitized by Google

A Klosters, où ils doivent passer la nuit, toutes les cataractes du ciel se sont ouvertes et ruissellent sur leurs soi-disants imperméables et leur donnent des allures de ballons dégonflés.

A l'hôtel Belvédère où ils débarquent, tout est occupé. *Alles besetzt!* au Kurhaus Silvretta, *Alles besetzt!* Au Vereina, au Rössli, à la pension Daheim, *Alles besetzt!* et leur grosse valise à le main, dilatée et alourdie par la pluie, ils tournent hébêtés autour du village, comme des chevaux de bois dans un manège de cauchemar !

Enfin on parvient à les caser, tant bien que mal, dans une petite dépendance d'un hôtel, et, après le souper, le peintre, les jambes étendues sous la table, ayant vidé une bouteille de vin pour se sécher, déclare que jamais voyage n'a mieux débuté ; tandis qu'Albert, retiré dans sa chambre, inscrit dans ses notes de voyage :

« Aujourd'hui 11 août, à la gare de l'Uetliberg, seconde édition des « Cent mille tuyaux » ! Allusion à une aventure qui lui est arrivée à Versailles où il avait été conduit par son oncle Sibo pour voir les grandes eaux et où il avait passé toute son après-midi devant le bassin des « Cent mille tuyaux » qui ne marchait plus depuis trois ans !

***

Pas un nuage au ciel ! Une splendeur d'azur, un air frais, comme le tintement d'une clochette, le glacier de Silvretta pareil à un grand mur d'argent qui fermerait la vallée.

Tous sont en extase devant ce spectacle si inattendu, après leur arrivée maussade de la veille.

Enfin ce sont de vraies montagnes qu'ils ont devant les yeux, avec de la vraie neige qui brille à l'horizon.

Les jeunes filles déjà voudraient prendre leur élan, il semble que ce soit tout proche, un petit temps de galop et l'on y serait !

Leur oncle se moque certainement d'elles, lorsqu'il affirme qu'il faut quatre heures de marche pour atteindre le pied du glacier. Mais n'importe, tant d'autres montagnes et tant

Digitized by Google

d'autres glaciers les attendent! Encore un petit bout de temps passé en wagon, pour arriver jusqu'à Davos et là commencera le vrai voyage, le voyage à pied, par monts et par vaux, plein d'imprévus et d'aventures! Ah! la joie de vivre!

Le train les emmène et longe maintenant un lac charmant où se réflètent dans les eaux vertes, en longues stries blanches, les amusantes maisonnettes de la rive.

A Davos-Dörfli, c'est un affairement général. L'ingénieur a beaucoup à faire pour expédier ses valises à Trafoi où il compte arriver le 14.

Les jeunes filles parcourent le village à la recherche de vêtements de laine, l'atmosphère étant beaucoup plus froide qu'elles ne l'avaient supposé.

Albert est hypnotisé par une jeune anglaise qui crache dans un petit verre bleu, et le peintre se frictionne les genoux qui, peu habitués au grand air, prennent des teintes inquiétantes.

Enfin tout le monde est prêt. Henriette a fait comme son oncle et son cousin, elle porte le sac au dos. Poule cherche encore la meilleure position pour son bagage, tantôt sur l'épaule droite, tantôt sur l'épaule gauche. L'ingénieur, lui, semble avoir simplifié la question; il n'a plus rien à porter et la colonne est sur le point de se mettre en branle, lorsque tout à coup, il s'écrie avec un geste de désespoir :

— « J'ai laissé mon sac dans le train! »

Désarroi complet!

Le peintre très agacé hausse les épaules, sifflotte et bat de la semelle pour se réchauffer. Albert va lancer des télégrammes dans toutes les directions. Poule énervée se jette dans les bras de son père en pleurant. Henriette, prise de contagion, en fait tout autant, et ce groupe enlacé est entouré d'un cercle de pensionnaires de sanatorium qui, le thermomètre sous la langue, prennent leur température!

Le peintre enfin propose d'aller s'asseoir dans la salle d'attente et de laisser venir les événements. A peine y sont-ils assis que Poule ramène au jour, de dessous la banquette, le sac tant pleuré. C'est un délire! On s'embrasse et en route pour le col de la Fluela!

Digitized by Google

Il fait beau, beau comme seulement dans la montagne il peut faire beau !

La route monte d'abord dans un bois tout moussu avec des bruits de sources et de cascades. Plus haut les pins se font plus rares et l'ombre aussi. Le soleil se met à piquer fort et les genoux du peintre commencent à cuire, mais il n'ose se plaindre, de peur du ridicule ; aussi l'auberge de Tschuggen, où l'on va boire un coup, vient-elle bien à point pour les mettre un moment au frais.

Rien de tel pour vous remonter que ce petit vin du pays. Une vraie trouvaille, ces « restaurations » échelonnées à des distances calculées.

Décidément les « abstinents » ont tort et c'est dans un état de joyeuse indulgence pour les pochards, que bras dessus, bras dessous, en chantant de gais refrains, nos touristes suivent la route escarpée qui doit les conduire au col. Henriette déclare qu'elle ne veut plus rentrer chez elle, qu'elle va s'établir en Suisse, que la vie y est trop belle, et Poule, qui n'a bu que de l'eau de Seltz, s'inquiète à la vue de pâles jeunes gens qui passent en toussant.

A l'hospice où ils arrivent pour dîner, une grosse dame, affalée sur un canapé, a le mal des montagnes et répète sans cesse en allemand : « Deux mille trois cent quatre-vingt-huit mètres d'altitude, c'est trop pour moi ! »

Pour lui venir en aide, l'étudiant va chercher dans son nécessaire de voyage sa pharmacie portative et a la désagréable surprise de découvrir que, s'étant assis dessus en route, tous les flacons en sont écrasés.

Heureusement que nos excursionnistes n'ont pas le mal des montagnes, eux. Oh ! non ! la formidable omelette au jambon qu'on vient de leur servir, disparaît en un tour de mâchoire, et lorsque, bien lestés, ils quittent l'hôtel, longtemps encore ils entendent dans le vent la plainte répétée de la grosse Allemande : « Deux mille trois cent quatre-vingt-huit mètres d'altitude, c'est trop pour moi ! »

Mais pourquoi, diable ! ne rebrousse-t-elle pas chemin?

La route, qui passe entre deux lacs, devient maintenant

Digitized by Google

tout à fait intéressante avec son échappée sur la sinistre vallée de Grialets, où il ne ferait pas bon s'égarer le soir, ses deux longs tunnels à meurtrières taillés dans le roc, avec leur fraîcheur de grotte. Et l'on marche toujours. Et l'ingénieur, trop fatigué pour s'arrêter, ne demande plus qu'une seule chose : arriver à Süs et s'étendre sur un lit.

On le laisse prendre les devants avec Poule, qui vient de s'apercevoir, ô malchance! qu'elle a laissé son poignard norvégien à l'hospice et qu'il ne lui reste plus que la gaine, suspendue à la ceinture.

Les trois autres voyageurs, qui se sont assis au bord de la route pour mieux admirer le paysage, sont bientôt pris de la même envie de galopade et descendent à grandes enjambées vers le village, qui se découvre dans le fond.

Le soir, Albert écrit longuement dans son carnet de voyage, car la journée a été si remplie! Et se rappelant sans doute le grand hôpital qu'est Davos, il finit par ces mots :

« Quel courage l'homme a-t-il donc pour se comporter avec un tel sang-froid pendant ce long duel avec la maladie, qu'est la vie; duel sans merci qui fatalement doit se terminer par sa mort à lui; mauvaise rencontre au coin d'un bois, inévitable et où il a la certitude absolue d'être l'assassiné? »

***

La nuit n'a pas été fort bonne pour le peintre. Son coup de soleil sur les genoux l'a empêché de dormir. L'ingénieur s'est levé courbaturé, à la suite de la longue course de la veille. Henriette a les épaules endolories par le poids de son sac et Poule se sent mal à l'aise, ayant bu trop d'eau à toutes les sources du chemin. Albert seul jouit de la gloire d'un matin radieux.

Sous la fenêtre de sa chambre défilent en bandes toutes les chèvres de Süs qui, clochettes au cou, jettent dans l'air un joyeux carillon. Au delà de la route le torrent passe, comme quelqu'un qui serait très pressé, entre des constructions déconcertantes d'originalité avec, au milieu, deux campaniles extravagants.

Digitized by Google

Pour abréger un peu l'étape de la journée, on décide de prendre une voiture jusqu'à Zernetz, et l'on part dans la fraîcheur matinale, à l'ombre des montagnes.

La route est déserte; rien qu'un cycliste qui se gare maladroitement, dérape et se jette dans la poussière.

A Zernetz, le cocher débarque les voyageurs sur la grand'-place, devant une de ces délicieuses fontaines qui, jour et nuit, déversent leurs eaux cristallines et où Poule ne peut s'empêcher d'aller boire.

S'ils avaient leur appareil, ils photographieraient les minuscules loggias, tout en sculpture, qui s'accrochent aux angles des façades et les peintures murales naïves, aux sujets religieux, s'étalant sur tous les pignons : assises sur des nuages, des madones aux amples draperies bouffantes bleues et rouges, avec des inscriptions en un idiome inconnu.

On se met courageusement en marche pour tâcher d'atteindre vers le soir, à 36 kilomètres de là, Santa-Maria dans la Münstertal.

Le soleil darde d'implacables rayons et aussitôt l'ingénieur souffle, ruisselle, s'éponge; on a l'impression qu'il n'ira pas jusqu'au bout de l'étape.

Les moindres petites anfractuosités des rochers où un peu d'ombre peut se cueillir, sont utilisées pour abaisser sa température et l'on arrive ainsi tant bien que mal, plutôt mal que bien, à l'auberge primitive d'Ovad' Spin, où un bûcheron, qui vide une chopine, s'entretient avec l'hôtesse, aussi primitive que son auberge, en une langue mystérieuse.

Le peintre consulte son Baedeker, il s'agit de se diviser en deux bandes; les plus fringants monteront par la croupe de Champ-Lœng, l'ancien chemin, qui est plus pittoresque ; les autres continueront à suivre la grand'route pour se retrouver à l'hôtel de l'Ofenberg, où ils doivent dîner.

Ainsi dit, ainsi fait.

Henriette et son oncle grimpent déjà dans la pierraille, un sentier qui donne la nausée à l'ingénieur, et l'on s'envoie des saluts jusqu'à perte de vue.

Le peintre et sa nièce n'ont, eux, qu'une idée, atteindre

Digitized by Google

l'hôtel bien avant les autres pour leur montrer ce que c'est que de vrais alpinistes; aussi tous les raidillons, tous les raccourcis qui essoufflent mais abrègent, sont-ils enfilés d'enthousiasme; si bien que dans leur passion d'arriver, ils s'égarent complètement, montant, descendant des ravins, revenant sur leurs pas, cherchant un gué pour traverser le torrent, arrêtés par des rochers, reprenant un chemin déjà abandonné; devant se défendre contre le gros chien de deux charbonniers qu'ils interrogent sur le chemin à prendre, mais dont ils ne comprennent pas la langue, toujours mystérieuse, et retrouvant enfin la grand'route par un hasard purement providentiel.

Leurs trois compagnons finissent de dîner à table d'hôte, lorsqu'ils font, tout penauds, leur apparition; le peintre l'oreille d'autant plus basse, qu'il vient de s'apercevoir de la perte de son Baedeker, que, dans ses efforts d'escalade, il a laissé glisser de sa courroie !

Pour faire diversion à cette mésaventure, le peintre engage son beau-frère, dont la fatigue est visible, à prendre une voiture; mais ce dernier se rebiffe. L'on repart, en s'engageant sur une route montante, chaude et longue, longue à n'en pas finir.

Arrivé au col d'Ofen, tout le monde est à bout de souffle et l'ingénieur fait peine à voir.

Un long repos s'impose, si l'on ne veut pas avoir d'accidents sérieux. On décide de ne pas pousser plus loin que Cierfs, le premier village de la vallée. Les cinq kilomètres qui restent à faire, leur donnent la chair de poule.

Le peintre et Henriette, voulant se réhabiliter et prendre leur revanche du matin, s'offrent pour aller en avant retenir des chambres à l'hôtel Posta, le seul du village, paraît-il; ce qui est accepté avec reconnaissance.

Ils se mettent donc bravement à dégringoler les « spéculations » et atteignent une heure après la première maison du hameau, une espèce de bouchon pompeusement intitulé : *Gasthaus zum Alpenrose*, puis ils passent devant l'église et arrivent enfin à l'autre extrémité du village au chalet Posta, petit hôtel très engageant, reluisant de propreté et où ils ont la

Digitized by Google

satisfaction de trouver des chambres confortables pour tout le monde.

Un court repos ; un bout de toilette et le peintre descend commander un bon souper aux truites et au vin blanc ; petite surprise gastronomique qu'il réserve à son beau-frère pour le dédommager des fatigues dont il a une part de responsabilité. Puis, la conscience tranquille, en lisant les journaux du canton, il attend le reste de la caravane.

Henriette descend bientôt aussi et se met à écrire.

Il fait vraiment « gemüthlich » dans cette salle à manger ; un délicieux petit fumet vient de la cuisine, le tic-tac d'une vieille horloge à coucou marque doucement la fuite des heures et tout y est si reposant !

Quelle bonne idée ils ont eue de venir ici !

Mais le temps passe ; il est près de 8 heures ; l'obscurité s'est faite graduellement ; l'hôtesse est venue allumer les lampes, très contrariée de ne pouvoir servir le souper qui se dessèche sur le feu, et Henriette commence à s'inquiéter.

Pourquoi ne sont-ils pas encore là ? Qui les arrête ? Ils ne peuvent pas se perdre sur une grand'route, et cependant l'heure s'avance !

Elle s'est levée et est allée à la fenêtre.

A l'extérieur tout est noir et le vent souffle en tempête !

Pour sûr quelque chose est arrivé, son père se sera trouvé mal, Poule aura fait quelque extravagance, et Albert qui est si peu pratique !

Huit heures et demie, personne ; neuf heures, toujours personne !

« Petit oncle ! petit oncle ! il faut absolument que nous allions à leur recherche, un malheur est arrivé ! »

Le peintre, très inquiet lui-même, ne demandant pas mieux, engage en hâte l'hôtelier et deux de ses domestiques pour aller, munis de lanternes, explorer la montagne et les chemins par où ils ont dû passer.

La nuit est bien sombre ; à peine distingue-t-on la bande plus claire du macadam, et l'orage gronde au loin !

Mon Dieu ! pourvu qu'on les retrouve vivants !

Digitized by Google

On a maintenant quitté la route et l'on cherche dans les chemins de traverse en jetant de temps à autre un long cri d'appel qui reste sans écho, et la colonne de secours monte et monte encore à la lueur des éclairs, en plein orage à présent.

Henriette tâtonne et trébuche dans l'obscurité en sanglotant et son oncle, qui entrevoit toutes les conséquences de l'horrible accident qu'il craint, sent une sueur froide lui passer sur le corps.

Enfin, ils sont arrivés au col, ruisselants, les guides refusant d'aller plus loin ; lorsque tout à coup une espèce de grande chauve-souris surgit sur la route en battant du caban : c'est Poule suivie d'Albert et de toute une autre colonne de secours avec lanternes et civières!

Et, martelant de grands gestes ses phrases hachées, au paroxysme de la surexcitation, la bouche sèche, elle répète sans cesse les mêmes mots :

« Je vous engage à être très humbles, je vous engage à être très humbles!

— Perds-tu la raison? humbles et pourquoi?

— Ce n'est pas permis, papa est dans un état épouvantable, à vous attendre à l'hôtel!

— Comment à l'hôtel? mais c'est nous qui sommes à l'hôtel. Où êtes-vous allés?

— Et bien, à l'hôtel Alpenrose, il n'y en a qu'un ; ne vous voyant pas arriver, nous avons cru à quelque imprudence de votre part, à une chute mortelle! Nous avons eu toute la peine du monde à trouver ces civières pour vous deux et ces guides pour nous accompagner. »

Le peintre est outré. Mais le plaisir de se retrouver sains et saufs est plus grand que l'envie de se chamailler et là, tout en haut, en plein déluge, entourés des deux colonnes de secours, à la lueur vacillante des lanternes, les uns et les autres s'expliquent leur mutuel malentendu, cependant que les guides de l'hôtel Posta étouffent de petits rires, au récit de ceux de l'Alpenrose qui, civières à la main, leur racontent la façon dont ils ont été engagés par la petite dame au caban.

Digitized by Google

Il s'agit maintenant d'effectuer la descente; c'est moins pénible que la montée, mais combien plus ridicule!

Si encore on avait quelqu'un à mettre sur la civière!

Ce qui sauve la situation, c'est qu'il fait noir comme dans un four, pour rentrer au village.

Il faut avant tout tranquilliser l'ingénieur, et l'on se précipite vers l'auberge pour lui annoncer la bonne nouvelle. Il n'est pas dans la salle à manger, il n'est pas non plus dans sa chambre.

« Eh bien, où donc est-il?

— Comment, vous ne l'avez pas rencontré? s'exclame l'hôtesse, il vient de partir à votre rencontre. »

C'est le coup de grâce!

Non, décidément, ils en ont assez de leur belle équipée, ils ne recommenceront plus; d'ailleurs leur compagnon ne peut être bien loin; et en effet on le trouve assis sur la borne kilométrique dans un état pitoyable :

« Mes pauvres enfants, quelle affaire! mes pauvres enfants, quelle affaire! » C'est tout ce que l'on peut en tirer.

On l'emmène se remettre au chalet Posta, pendant que le peintre et Albert vont chercher ses effets laissés à l'Alpenrose, y payer le dédit pour logement non utilisé et surtout régler la grosse dépense de la colonne de secours!

Malgré tout, la soirée se termine joyeusement, grâce à un petit vin mousseux qu'on boit à la santé des escapés, et il est une heure de la nuit, quand chacun se retire. Aussi Albert n'écrit-il rien ce jour-là dans son carnet de voyage...

(*A suivre*). S. FRÉDÉRICQ.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE SEPTEMBRE

Pages.

Léandre Vaillat. La société à Genève sous l'empire français 5
Ludwig Fulda. Fragments de vie : Voyage de noces à Rome. (*Suite.*) . 17
S.-J. Visser. La réforme de l'organisation judiciaire 36
Luca Rizzardi. Peintres et aquafortistes liégeois. (*Suite.*) 52
Pio Baroja. Plage d'automne 70
J. Lhoneux. La poésie hollandaise contemporaine 75

LIVRAISON D'OCTOBRE

Firmin Rogier et ses correspondants. (*Premier article.*) 95
Arthur Symons (traduit par Éd. et Louis Thomas). Ernest Dowson . 115
W. Aerts. Bataille de Fontenoy 133
Ludwig Fulda. Fragments de vie : Voyage de noces à Rome. (*Fin.*) . 156
Lucca Rizzardi. Peintres et aquafortistes liégeois. (*Fin.*) 170
Petite chronique 188

Digitized by Google

LIVRAISON DE NOVEMBRE

Pages.

Nécrologie : **Léon VANDERKINDERE** 199
Firmin Rogier et ses correspondants. (*Second article.*). 204
Maubel. L'académie de Cocagne ou une évolution de nos mœurs littéraires 227
Léon Paschal. A propos d'académie 232
M. Wilmotte. Épilogue académique 239
Léopold Rosy. Un Don Juan de village 248
W. Aerts. La bataille de Fontenoy. (*Fin.*) 256
J. Lhoneux. La poésie contemporaine en Hollande. 277
Petite chronique 295

LIVRAISON DE DÉCEMBRE

H. Pirenne. L'organisation politique dans les Pays-Bas 303
Lucien-Paul Thomas. Pio Baroja 316
Pio Baroja. Marichu 320
Pio Baroja. La vie des atomes 324
Léon Dumas. L'expansion économique 329
Frédéric Coers. Le « Don Quichotte » de Gustave Doré. 346
Gustave Charlier. De Pope à Lamartine 358
S. Frédéricq. Quinze jours dans le Tyrol 377

Digitized by Google

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

MAY 5 1965

Form 9584

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01232 7725